





L'EUROPE

ET

L'AMÉRIQUE

COMPARÉES.



Pag. 213



Vue de la Ville de Mexico.

L'EUROPE

ET

L'AMÉRIQUE

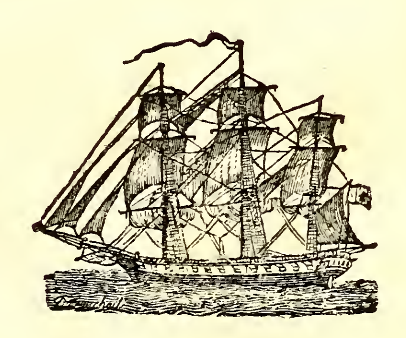
COMPARÉES;

PAR M. DROUIN DE BERCY,

Colon et Propriétaire à Saint-Domingue, Lieutenant-Colonel d'État-Major provisoire dans l'Armée française, lors de l'expédition sous le général Leclerc.

AVEC SIX PLANCHES COLORIÉES.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez ROSA, Libraire, grande cour du Palais-Royal;

A LONDRES, chez Treuttel et Würtz;

Et à BRUXELLES, chez Lecharlier, Libraire.

1818.

L'EUROPE

ET

L'AMÉRIQUE

COMPARÉES.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE UNIQUE.

Observations sur les animaux de l'Amérique, et sur ceux qui ont été importés dans ce pays.

JE me bornerai à ne parler ici que de quelques-uns des animaux les moins connus, qui peuplent les forêts, les rivières et les lacs de ce vaste continent.

Guyane.

On trouve dans les forêts de la Guyane de nombreux troupeaux de sangliers appellés *Pingos ;* ils ont une habitude singulière. Ceux qui appartiennent à un troupeau, marchent à la file l'un de l'autre, et sont entièrement déroutés, dès qu'ils ont perdu leur con-

ducteur ; alors il est facile de les tuer, car ils ne sont pas très-farouches : c'est un manger recherché.

Le *Cras-pingo* est plus grand, plus sauvage, et armé de défenses plus fortes que le Pingo ordinaire. Sa chair est plus dure et moins délicate ; la plus légère égratignure le rend furieux, il se défend avec vigueur.

Le *Pecari* est également du genre des sangliers ; son naturel doux le rend facile à apprivoiser : il a environ trois pieds de long, point de queue, et n'a que de petites défenses ; il est d'une couleur gris-jaunâtre : son dos est hérissé de longues soies ; il habite les montagnes. On remarque sur son dos un trou dans lequel on peut mettre le bout du doigt ; il s'y trouve une glande d'où s'exhale une odeur désagréable pour les personnes qui ont le genre nerveux délicat. Sa chair est très-estimée.

Le *Cabiai* (cavia-capybarus), appelé *Chiguire* dans la province de Carraccas, est un porc de rivière, sans queue, qui a des soies grises et de fortes défenses ; il a à chaque pied trois doigts unis par une membrane, et vient la nuit sur le rivage pour chercher les graines et les fruits dont il se nourrit. Sa chair est bonne : on fume ses extrémités comme des jambons, qui se ressentent un peu de l'odeur du musc.

Les quadrupèdes les plus communs aux environs de Cayenne et de Surinam, sont, parmi les singes : l'*Ouarime*. (Voyez M. de Buffon.)

Le *Miko* est de la grosseur d'un lynx ; son poil est d'un beau brun : il a la tête noire, et une queue fort longue.

Le *Saki* est de la grosseur d'un écureuil ; il a le poil rouge, le visage blanc avec une très-grande tache noire

au milieu, les yeux très-vifs, et beaucoup d'agilité. Les naturels du pays l'attrappent avec de la glue. On l'apprivoise facilement.

Le *Coati* est plus laid, il est ordinairement noir, et a le visage couvert de poil rougeâtre ; il se sert de sa queue avec autant d'adresse que de ses pattes, qui n'ont que quatre doigts. Il entortille de sa queue, avec une vivacité incroyable, le bout d'une branche d'arbre, s'y suspend par ce moyen, s'y tient fortement attaché, et lance de là, sur les passans, de petites pierres, et souvent ses excrémens.

Le *Ouahako* vit solitaire, et craint les autres singes. Ceux-ci le poursuivent continuellement pour le battre, mais ils ne le tuent jamais.

Le *Paresseux* tient beaucoup du singe : il tire son nom de la lenteur avec laquelle il se meut. Il emploie un temps considérable à mettre un pied devant l'autre, et se repose à tout moment. Il est tout aussi lent à grimper sur les arbres qui lui fournissent sa nourriture ; aussi n'en quitte-t-il aucun qu'il ne l'ait entièrement dépouillé. Quand il veut l'abandonner, il se roule du haut en bas, en se laissant tomber.

Le *Porc-épic* de Surinam est différent de celui d'Europe ; il est long de trois pieds, et armé de pointes longues de trois pouces. Quand on l'attaque, il s'enfle, se hérisse, fait mouvoir ses pointes, frappe la terre du pied, et se jette de côté, vers son ennemi ; il monte sur les arbres au moyen de sa queue, avec laquelle il s'attache aux branches, pour y chercher sa nourriture.

L'*Armadille* ou *Tatou*, dont il y a plusieurs espèces, est recouvert partout, à l'exception du ventre, d'une cuirasse épaisse, composée d'écailles de forme carrée,

et quelquefois hexagone. Il a au milieu du corps, depuis six jusqu'à dix-huit bandes d'une structure admirable, qui jouent aisément, ce qui donne à l'animal la facilité de se mettre en boule quand il est poursuivi.

Le *Tatou* a un peu au-delà de trois pieds de long; sa tête ressemble à celle du porc : il est d'une couleur fauve-rougeâtre; sa queue longue et pointue est couverte d'écailles; il a de longues griffes, au moyen desquelles il s'enfouit dans la terre avec la plus grande facilité : il dort le jour, et va la nuit chercher les insectes, les oiseaux, les fruits et les racines dont il se nourrit. Sa chair a un très-bon goût.

Il y a plusieurs espèces de *Didalphes* ou *Sarigues*. Cet animal, qu'à tort on appelle *Rat de bois*, puisqu'il ne lui ressemble nullement, est de la grosseur d'un chat d'Europe; il a la tête d'un renard, les pattes d'un singe, et la queue comme celle du cochon. La femelle a sous le ventre, qui est garni de poil, une poche qu'elle ouvre et ferme à volonté, dans laquelle ses petits rentrent quand ils sont poursuivis ou menacés de quelque danger. Sa chair a le goût du cochon de lait, son poil est grisâtre; il a un duvet comme le castor. La *Sarigue*, ou *Oposum*, se nourrit dans les bois, de faines, de châtaignes, de noix et de glands. Sa graisse est extrêmement blanche et fine; on en fait une pommade excellente pour guérir les hémorroïdes.

On trouve aussi des *Akouchi*, des *Ecureuils*, des *Cavia*; le *Virobocère* qui parait appartenir au genre du cerf; des *Rats de bois* qu'accompagnent leurs petits, lorsqu'ils vont chercher leur nourriture. Au moindre bruit, ils sautent sur le dos de la mère, s'attachent à sa

queue, avec la leur, et se font porter ainsi jusqu'à leur retraite.

Le *Vespertilio-lepturus* ne s'est encore trouvé qu'aux environs de Surinam. Il en est de même du *Thoüs*, ou *Canisthous ;* plusieurs espèces de *Viverra*, le *Grison*, *Viverra Vivata*, le *Coase de Surinam ; Iverra Quasje*, et le *Chincha*, *Viverra Méphilis*, différent du petit furet. (C. A. W.)

Parmi les animaux extraordinaires de l'Orénoque, on remarque une espèce de *Chien* vif, méchant, hardi, et qui ne craint aucune bête. Dès qu'il voit approcher un homme, un tigre ou un lion, il l'attend de pied ferme. Lorsque son ennemi est à une portée convenable, il lui tourne le dos, et lâche un vent si empesté qu'il est impossible d'y résister. Il continue ensuite tranquillement son chemin, dans la persuasion qu'on ne sera pas tenté de le suivre.

Le *Cusicusi* est une espèce de chat qui n'a point de queue, et dont le poil ressemble à celui du castor. Il dort le jour, et va la nuit à la chasse des oiseaux et des serpens ; il est fort doux, et lorsqu'on le porte dans les maisons, il ne quitte point sa place de la journée ; mais dès que le soir arrive, il recommence ses courses nocturnes ; il fourre sa langue, qui est longue et mince, dans tous les trous, et s'il entre dans un lit, ou que quelqu'un dorme la bouche ouverte, il ne manque pas de la visiter.

Le *Jaquar* de la Guyane est un tigre de la taille ordinaire du tigre africain. Sa robe est mouchetée et non pas vergetée par anneaux, ou par bandes transversales ; il fait la guerre aux hommes et aux bestiaux ; lorsqu'il a terrassé un bœuf, il le déchire et traîne les

lambeaux de sa chair dans les bois, après lui avoir ouvert la poitrine et le ventre, pour boire tout le sang dont il se contente pour la première fois. Il couvre ensuite sa proie, et ne s'en écarte guère ; mais lorsque sa chair commence à se corrompre, il n'en mange plus. On dit qu'un tison ardent le fait fuir : on prétend aussi que le cri du coq fait fuir le lion d'Afrique.

Le *Cogouar*, surnommé le Lion américain. Il est d'une couleur brune-rougeâtre, moins grand et moins féroce, dit-on, que les lions d'Afrique.

L'*Ante*, que l'on appelle la grande Bête, et qui n'a nulle ressemblance avec les quadrupèdes connus en Europe, est de la grosseur d'un mulet ; il est très-agile, et sa peau impénétrable aux flèches. Ses pieds sont courts, et terminés par quatre ongles ; il a entre les deux sourcils, un os, ou corne, avec laquelle il brise tout ce qu'il rençontre dans les forêts. Il est toujours en guerre avec le tigre. Celui-ci l'attend ordinairement en embuscade, pour lui sauter à la tête ou sur le dos. Si le combat se donne dans la plaine, ou dans un espace libre, le tigre est victorieux ; mais si le pays est couvert d'arbres ou de buissons, l'ante court avec tant de fureur dans l'endroit le plus touffu, que son ennemi est déchiré dans le moment par les broussailles.

Parmi les oiseaux nombreux de la Guyane, tels que *Haras*, *Perroquets*, *Perruches*, *Paons* et autres, qui sont communs à l'Amérique méridionale, on remarque le *Quereiva* qui est de la grosseur d'une grive. Ses plumes sont d'une très-jolie couleur ; à leur origine, elles sont d'un beau noir ; mais leur extrémité, c'est-à-dire, le bout seul qu'on voit, est d'un bleu-vert ; la gorge et le col sont d'un pourpre violet très-éclatant;

les aîles sont presque noires, ainsi que la queue. (Voyez Buffon).

Entre autres insectes, on remarque le *Porte-lanterne* et les *Mouches à feu;* voyez à ce sujet la température de l'Amérique méridionale. Le *Kankerlaque* est une espèce de Scarabée d'un noir rougeâtre. Il a un pouce, et quelquefois un pouce et demi de long; il gâte et ronge le linge, les habits, les souliers, les chapeaux, les provisions de bouche. Quand il se retire, il laisse derrière lui une odeur désagréable, comme celle de la *Punaise de bois* d'Europe. On s'en préserve, en mettant dans les armoires du poivre, de l'iris de Florence, ou quelque odeur, telles que des roses effeuillées. Les grandes fourmis noires, dans leurs visites, les chassent des maisons et les tuent.

L'*Araignée* de Surinam, ou *Phalange*, est redoutable par sa morsure; elle est hideuse: tout son corps est velu, et de la grosseur d'un œuf. Elle habite sur les arbres, se nourrit de fourmis, ou suce le sang des petits oiseaux qu'elle attaque dans leurs nids; elle aime surtout celui du colibri; elle fait une guerre éternelle à ce charmant oiseau. La bouche de la *Phalange* est armée de deux crochets forts écailleux, que les Indiens enchâssent dans de l'or, et dont ils se servent en forme de cure-dents. On prétend qu'ils se préservent, par ce moyen, de la carie et du mal de dent. Cet insecte a aussi ses ennemis; ce sont ces grandes fourmis noires, appelées *Fourmis de visite*, essaims innombrables, qui dans leurs courses attaquent et tuent ces araignées, mais payent leur victoire par la mort d'un grand nombre d'entre elles; car l'araignée se défend longtemps avant de succomber.

Ces fourmis sont de la grosseur d'une guêpe ; leur corps est d'un brun marron; elles habitent dans la terre, à huit pieds de profondeur. Leurs fourmilières sont très-artistement arrangées ; de temps en temps, elles sortent en ordre de bataille, vont dans les habitations, s'y répandent en nombre infini, pénètrent par toutes les issues, s'emparent des vivres qu'on n'a pas mis à l'abri de leur voracité ; tuent les rats, les araignées et tous les autres insectes qu'elles trouvent dans les maisons, et s'en retournent ensuite dans le même ordre. Les habitans qui, moyennant quelques précautions, trouvent leur compte à ces visites, ne s'aperçoivent pas plutôt de leur approche, qu'ils mettent leurs provisions en sûreté, et ouvrent ensuite leurs portes et leurs armoires. L'essaim parcourt tous les lieux où il peut arriver, dévore tout ce qu'il rencontre ; et on est sûr que, dès qu'il s'en retourne, la maison est purgée de tous les animaux incommodes; cependant leur séjour y est quelquefois plus long qu'on ne le voudrait.

Quoiqu'il en soit, elles sont moins redoutables que les *Fourmis* blanches d'Afrique, qui sont de la grosseur d'un pouce. Celles-ci obligent les Nègres à déserter leurs habitations. Il n'y a que les métaux qui puissent échapper à leur rage ; car souvent elles éteignent, par leur nombre, les feux qu'on leur oppose ; souvent, aussi, elles se font un pont, sur les eaux qui les arrêtent, des corps de celles qui périssent. Celles qui s'établissent dans les arbres, se nomment *Punaises* ou *Termites*. Les fourmis qui se nichent dans la terre, occasionnent une douleur cuisante par leur piqûre. Elles sont si vi-

vaces, que le vinaigre et les liqueurs fortes ne font aucun effet sur elles.

Les *Moustiques* sont une espèce de *Cousins*, dont la piquûre occasionne de vives inflammations. On a coutume, pour s'en garantir, de brûler du tabac dans les appartemens, de laver les parties du corps, qui sont le plus exposées à leur atteinte, avec du vinaigre ou du jus de citron, et de se coucher dans des lits entourés d'un rideau de gaze claire, qu'on nomme, à cet effet, *Moustiquaire*.

Les *Papillons* de la Guyane sont renommés par leur grosseur, et la variété de leurs couleurs.

On trouve dans les fleuves de ces contrées, l'*Alligator* et la *Torpille*. L'Alligator a depuis quatre jusqu'à vingt pieds de long. Il appartient à la classe des lézards. Son dos dentelé, est d'un jaune brunâtre; les côtés sont verdâtres, le ventre d'un blanc sale; sa tête est grande, ses yeux sont immobiles et défendus par une excroissance de chair; son museau ressemble à celui d'un porc; sa gueule est garnie d'une double rangée de dents; son corps est couvert de larges écailles; sa queue très-longue, et sa peau si épaisse et si dure, qu'elle amortit la balle du fusil. On ne peut le blesser qu'à la tête, ou sous le ventre.

L'*Alligator* a un ennemi redoutable dans une espèce de grosse fourmi, qui lui entre par la gueule, et lui dévore les intestins. Les naturels du pays l'attaquent avec courage, le tuent et mangent sa chair, qui a une odeur de musc. La femelle pond jusqu'à soixante œufs, les dépose à l'entrée de son nid, et laisse à la chaleur du soleil, le soin de les faire éclore. Une partie devient ordinairement la pâture du père et de la mère. Les

petits hurlent comme des chiens. Quand il y a plusieurs *Alligators* réunis, leur hurlement ressemble au bruit du tonnerre. Lorsqu'il guette sa proie, il se tient à l'affut derrière des roseaux ; dès qu'il croit pouvoir la surprendre, il s'élance les yeux étincelans, les nazeaux enflés, ouvrant une énorme gueule armée de dents tranchantes, et agitant sa queue redoutable, dont un coup suffit pour renverser un homme. Ces amphibies se construisent des nids qui ont un diamètre considérable, et plus de cinq pieds d'élévation. Ces nids, en forme de cône tronqué, sont faits de limon, de branches d'arbre et de gazon.

La *Torpille* d'Amérique a quatre pieds de long ; elle est presque noire, et ressemble aux anguilles d'Europe ; on l'appelle aussi *Anguille torporifique*. Elle a une propriété fort remarquable, lors qu'on la touche avec la main, ou avec une baguette de métal, ou même avec un bâton, elle cause une commotion semblable à celle de l'électricité, suivie d'un engourdissement si violent, qu'il occasionne quelquefois des vertiges. Elle fait éprouver la même sensation aux poissons qui l'approchent, et il semble que la nature lui ait donné cette propriété pour sa défense. Cependant, si on en approche avec un aimant, qu'on la touche avec un mouchoir de soie, ou qu'on la prenne par la queue, on n'éprouve point cet engourdissement. Cette vertu torporifique n'existe plus dans l'animal aussitôt après sa mort. Les marins mangent la chair de la torpille, et lui trouvent un bon goût.

Terre-Ferme.

On trouve dans la Terre-Ferme les mêmes animaux

qu'à la Guyane. Dans la province de *Cumana*, les lions y sont communs, mais peu redoutables; les tigres, au contraire, y sont si terribles, qu'il n'est pas rare (dit l'abbé de la Porte) de les voir entrer dans les cases des sauvages, saisir un homme et l'emporter dans les forêts pour le dévorer. La taille de ceux que l'on tue proche du village de *Maniquarez*, peu éloigné du château d'*Araya*, ne le cède, de l'aveu de M. Humboldt, que de très-peu, à celle des tigres de l'Inde.

Les chèvres y sont d'une race très-grande et très-belle : on les marque comme les mulets. Les cerfs vont par troupeaux.

Les animaux puans, si joliment rayés par bandes, sont le *Chinche*, le *Zorille* et le *Conepate* (viverra mapurito, *Zorilla* et vittata.)

A *Porto-Bello*, les tigres parcourent la nuit les rues, emportent la volaille qui s'y trouve, les chiens, et jusqu'aux enfans. Les nègres et les mulâtres sont fort industrieux à les combattre dans les bois; ils imitent en cela les Indigènes. Ils attendent que le tigre se jette sur la lance qu'ils lui présentent, pour lui couper les pattes; l'animal blessé se retire en faisant des cris effroyables; bientôt après, il revient à la charge comme un furieux. Le nègre le frappe d'un second coup, qui le met hors d'état de se mouvoir. Le chasseur alors le tue à son aise, l'écorche, lui ôte la tête et les pattes, et revient triomphant à la ville, chargé des dépouilles de l'ennemi.

Parmi les animaux de ce pays, il en est d'une espèce singulière, appelé par ironie, le *Léger-pierre*, à cause de son extrême lenteur; il ressemble beaucoup au *Paresseux*. Ils sont tous deux si lents, si pesans, qu'on

n'a besoin ni de chaînes, ni de cages, pour les arrêter et les contenir; ils ne remuent l'un et l'autre que lorsqu'ils sont pressés par la faim, et ne marquent aucune crainte ni des hommes ni des bêtes. Ce que le *Léger-pierre* a de particulier, et qui le distingue spécialement de l'autre, c'est qu'à chaque effort qu'il fait pour se remuer, il pousse un cri si plaintif, si désagréable, qu'il excite en même-temps le dégoût et la pitié. Ce cri affreux est toute sa défense. L'ennemi qui voudrait le poursuivre, ne pouvant supporter ce terrible hurlement, prend la fuite lui-même, pour éviter un bruit si effrayant. Dans toutes ses actions, le *Léger-pierre* ne diffère presque point du *Paresseux*.

On trouve dans l'Isthme de Darien, une sorte de sanglier, que les Indiens appellent *Peccaris*. Il est noir et a de petites jambes qui ne l'empêchent pas de courir fort vîte. Ce qu'on remarque de plus extraordinaire dans cet animal, c'est qu'au lieu d'avoir le nombril sur le ventre, il le porte (dit l'abbé De la Porte) au milieu du dos. Quand il est tué, si l'on diffère à lui couper cette partie, sa chair se corrompt et n'est plus bonne à manger.

Il y a à la Terre-Ferme une espèce de *Renard* qui, lorsqu'il est poursuivi par un chien ou par d'autres bêtes, mouille, en fuyant, sa queue dans son urine, et leur en jette au museau. L'odeur en est si infecte, qu'elle suffit pour les arrêter. On assure qu'elle se fait sentir d'un quart de lieue, et dure près d'une demi-heure. Les bœufs, les chevaux, les moutons, les chèvres, y abondent par milliers.

Parmi les oiseaux dont le nombre est incroyable,

et le plumage aussi riche que varié, il y en a un, que les Espagnols appellent *Gallinazo*, parce qu'il ressemble à une poule. Il nettoie les maisons des insectes qui s'y trouvent; il a l'odorat si subtil, qu'il sent les bêtes mortes à trois ou quatre lieues à la ronde, et ne les abandonne qu'après en avoir dévoré entièrement toutes les chairs. S'ils sont pressés par la faim, ils attaquent les bestiaux. Une vache, un porc, qui a la moindre blessure, ne peut éviter leurs coups dans cet endroit; ils agrandissent la plaie avec leur bec, et ne lâchent pas prise qu'ils ne l'aient rendue mortelle.

Nouvelle Grenade.

Les forêts de la Nouvelle Grenade fournissent une grande quantité d'animaux qui sont à peu-près les mêmes que dans les parties de l'Amérique qui l'avoisinent. On distingue cependant la *Philandre*, espèce de rat, dont la femelle porte sur le dos ses petits qui, pour s'y fixer, entortillent leurs longues queues, autour de la queue recourbée de leur mère.

Les *Chauve-souris*, nommées *Vampires*. Elles s'attachent quelquefois aux hommes et aux animaux qu'elles trouvent endormis, et leur sucent le sang, jusqu'à leur donner la mort. Les *Millepieds*, ou *Scolopendres*, dont la piqûre occasionne un légère douleur et un peu de fièvre.

Le *Caïman*, c'est une espèce de crocodile qui est moins gros et moins fort que celui d'Afrique. Il vit ordinairement dans l'eau : c'est de là qu'il épie sa proie. Si la femelle n'a pas de petits, elle n'attaque point l'homme qui se baigne proche de son trou; mais dans

le cas contraire, elle s'élance dessus, et l'entraîne au fond des eaux, pour servir de pâture à ses petits.

Panama.

On remarque à Panama le *Colimaçon-soldat ;* c'est un insecte de deux pouces de long, qui depuis le milieu du corps jusqu'à l'extrémité postérieure, a la figure des limaçons ordinaires; par l'autre moitié, il ressemble à l'écrévisse. Il n'a ni coquille, ni écaille, mais pour se mettre à couvert et se loger, il s'empare de celle de quelque autre colimaçon proportionnée à sa grandeur. Tantôt il marche avec cette coquille, tantôt il en sort pour chercher sa nourriture; si quelque danger le menace, il court vîte la reprendre, il y rentre par la partie de derrière, et se défend avec celle de devant. Lorsqu'il devient assez gros pour ne pouvoir plus se servir de sa première demeure, il a recours à une plus grande, il en tue le propriétaire et se met à sa place.

Guyaquil.

Cette province se distingue surtout par ses *petits Limaçons*, ou *Murex*, qui donnent une belle couleur pourpre inaltérable.

La Terre- erme fournit des papillons chamarrés avec un goût exquis.

Perou.

Entre les animaux indigènes, que l'on trouve au Perou, on remarque cinq espèces de bêtes de somme analogues au chameau, qui sont particulières à l'Amérique méridionale : le *Lama,* le *Quanaque,* le *Moromore,* la *Vigogne,* le *Paco.*

Le *Lama,* ou plus proprement le *Runa,* (car *Lama* signifie simplement une bête, un quadrupède) a six pieds de long et quatre et demi de haut. Il a beaucoup d'analogie avec le chameau d'Afrique; on l'apprivoise aisément : il est patient et facile à nourrir. Il porte deux cents livres pesant, descend avec ce fardeau les ravines précipitées, gravit les rochers escarpés, fait de grandes journées sans se fatiguer, mange peu et ne boit jamais. Si on le surcharge trop, ou qu'on le fasse aller trop vîte, il se couche, reçoit patiemment les premiers coups; si on persiste à le battre, il ne se relève plus, et il crache à la figure de ceux qui le frappent. On fait de riches étoffes de sa laine qui est d'un rouge tendre : ceux qu'on trouve sur la pente occidentale du Chimboraço, sont devenus sauvages, lorsque l'*Ican,* l'ancienne résidence des dominateurs de Quito, fut détruite et réduite en cendres.

Il est bien extraordinaire que le chameau, cet animal si utile, qui se propage dans l'Amérique méridionale, ne le fasse presque jamais à *Ténériffe.* Dans le seul district fertile d'*Adeve*, où les plantations de la canne à sucre sont plus considérables, ils se multiplient quelquefois. Ces bêtes de somme, de même que les chevaux, ont été introduites aux îles *Canaries*, au 15e siècle, par les conquérans Normands. (Humb. voy. aux rég. équin. du Nouv. Cont.).

Le *Guanaque*, ou chameau sauvage, est un animal plus gros et plus dur que le *Runa;* il a le corps d'un rouge-brun, la tête et la poitrine blanches; il vit dans les montagnes. Quoiqu'il ait les jambes grosses, il a l'agilité du cerf; son poil et sa chair sont recherchées. On préfère sa laine à celle du lama.

Le *Moromore* approche beaucoup du guanaque.

La *Vigogne* est plus petite : sa laine est plus courte, plus fine, et tirant sur le brun; tandis que celle des autres est de différente couleur. La vigogne habite par troupeaux les plus hautes montagnes, et se nourrit d'herbes. On tue cet animal pour en manger la chair, et surtout pour en avoir la laine, qui est la plus belle, la plus soyeuse et la plus fine que l'on connaisse; elle se vend jusqu'à 16 ou 18 francs la livre, et l'aune du drap qu'on en fabrique coûte jusqu'à 8 louis l'aune.

Le *Pacos*, ou *Alpaca*, ou *Alpagne*, semble être une espèce de vigogne.

Le *Bison* est un taureau indigène à l'Amérique; il est de la taille, ou à peu-près, de celui d'Europe; la nature l'a doué d'un instinct qui le rend difficile à dompter. Lors même qu'il est né et élevé dans une étable, il revient à son caractère revêche et fougueux, secoue le joug, et retourne à la première occasion dans les bois. Pour le tuer, les chasseurs s'arment d'une lance dont le fer est très-tranchant, et attaché en travers. Quand l'animal passe dans le sentier où les chasseurs l'attendent, un d'eux le perce avec sa lance, et deux autres s'élancent en avant pour lui couper d'un coup vigoureux les nerfs des pieds de devant; le bison tombe et on l'achève à coup de poignard. Il faut pour cette chasse autant d'adresse que de courage; car l'animal passe souvent, et avec tant de vîtesse, que la pointe de la lance ne fait qu'écorcher sa croupe. Aussitôt qu'il se sent blessé, il casse, brise, renverse tout ce qui s'oppose à son passage, pour foncer sur son ennemi à coups de cornes.

Parmi les bêtes féroces, on distingue le *Jaguar*, tigre absolument naturel à l'Amérique, et dont on n'a pas

découvert l'analogue dans l'ancien continent; il a le poil fort ras : sa peau est marquée de taches noires sur un fond jaunâtre, tirant sur le roux, qui fait la nuance que les naturalistes expriment par le terme de *Luteo-Rufus* : il a beaucoup plus de corpulence que le plus grand dogue des Alpes ; il est haut monté sur ses jambes, ce qui le rend svelte et alerte; ses dents canines sont canotiques et très-grandes. Il terrasse l'homme et le bison.

Le *Puma* est un quadrupède auquel les Espagnols ont donné le nom de *lion.* Le mâle n'a point de crinière, il est plus petit que les lions d'Afrique, aussi avide de sang, mais moins déterminé peut-être que ceux du Bilédulgérid.

Le *Cogouar* est aussi un lion américain ; il est d'un brun-rougeâtre ; sa taille approche de celle des lions ordinaires du Zara. Il attaque les plus forts taureaux qu'il fait servir à sa pâture.

On a trouvé à Quito et au Pérou un grand nombre de chiens noirs sans poil, que Buffon appelle *Chiens-turcs*, et les Espagnols *Perro-chinèse*, parce qu'ils croyent que cette race a été apportée de *Canton* ou de *Manille.*

Les autres animaux sont des *Chats-sauvages*, des *Léopards*, des *Onces*, des *Tatous*, des *Ours*, des *Singes*, des *Lièvres*, des *Cerfs*, des *Hypopotames*, etc.

Parmi les nombreuses variétés d'oiseaux, dont la nomenclature est longue, mais qui renferme diverses espèces de *Perroquets*, de *Haras*, de *Paons*, *d'Oiseaux-mouches*, et autres oiseaux qui appartiennent aux tropiques, je ne parlerai que du *Xochitol* et du *Condor.*

Le *Xochitol* a le dos et le croupion noirs, la poitrine,

le ventre et le dessous du corps d'un jaune-safran, mêlé de noir; les aîles sont variées de noir, de blanc et d'un peu de bleu; la queue est d'un beau jaune mêlé de noir. Il y en a de trois espèces, avec autant de nuances différentes. Leur ramage ne manque pas d'agrémens.

Le *Condor*, ce géant des vautours (*vultur gryphus*), est le plus redoutable des oiseaux de proie; sa taille est monstrueuse, et ses aîles ont quelquefois jusqu'à vingt pieds d'envergure; il a la tête d'un vautour, une crête rouge, le corps noir avec des taches blanches. Il fait un bruit considérable en volant. La hauteur absolue que le *Condor* atteint est de trois mille six cent trente-neuf toises, là où le baromètre se soutient à peine à douze pouces; souvent on ne le voit que comme un petit point noir. Après avoir tourné des heures entières dans des régions où l'air est si raréfié, il s'abat tout d'un coup jusqu'au bord de la mer, et parcourt ainsi, en peu d'instans, en quelque sorte tous les climats. Le *Condor* attaque le bœuf, le chameau, enlève les chèvres, les moutons, et ne se laisse point effrayer ni par le berger ni par le bruit des armes à feu. On le voit fondre quelquefois sur des enfans de dix à douze ans. Les Indiens n'ont qu'un moyen de se saisir de ce redoutable ennemi; ils font avec une argile très-visqueuse, une figure d'enfant qu'ils exposent en plein champ; le vorace oiseau se précipite sur cette proie, la saisit avidement avec ses griffes, qui sont extraordinairement longues; elles s'y enfoncent si profondément qu'il ne peut les dégager de suite, ni enlever cette masse qui renferme des objets pesans. Les Indiens profitent de ce moment pour le tuer à coups de flèches ou de fusil, car il en coûterait la vie à celui qui chercherait à l'assommer à coups de bâton,

avant de lui avoir cassé les aîles. (Pour tous les animaux, voyez M. de Buffon).

Les papillons du Pérou sont aussi brillans que les oiseaux des Tropiques.

Chili.

On trouve au Chili des *Guanacos*, des *Chilibuèques*. Ceux-ci tiennent du guanaco et du mouton d'Europe, qu'ils surpassent du double en grosseur; leur chair est aussi bonne que celle du mouton; leur laine est excellente: il y en a de blancs, de gris, de noirs et de cendrés.

Le *Guemul* est de la forme et de la taille du *Chilibuèque*, à l'exception de la queue qui ressemble à celle du cerf; il est plus sauvage que le *Guanaco*, et n'est pas moins estimé.

Malgré la guerre terrible que l'on fait à la *Vigogne*, elle y multiplie d'une manière étonnante.

Le Chili contient des *Mouffettes*, espèces de rats inconnues aux systêmes d'histoire naturelle de l'Europe, et décrites par Azara; savoir: le *Castor* du Chili, la *Loutre*, le *Mulet bleu*, le *Rat laineux*, dont les Péruviens employaient les poils soyeux et fins comme la toile d'araignée; l'*Écureuil*, (le sciurus degus.)

La *Viscaque* est de la grosseur et presque de la figure du lapin; sa queue ressemble à celle du renard, elle est garnie de soies dures, qui ont l'air d'épines; son corps est gris-cendré et recherché.

Le *Chinche* est de la grosseur d'un lapin, sa figure ressemble à celle d'un petit chien. Il porte près de l'anus une liqueur extrêmement puante, qu'il lance contre ses ennemis.

L'*Arda* est une espéce de mulot de la grosseur d'un chat. Cet animal est couvert d'une laine cendrée, épaisse et délicate.

On voit plusieurs espèces de singes, des chiens muets nommés *Runalco*, dont les habitans de *Sausa* et de *Huenca* recherchaient la chair; des milliers de *Chevaux*, de *Bœufs*, de *Veaux marins*, de *Lions de mer*. Tout le monde connaît la réputation des chevaux du Chili, et celle des perles de ce pays. Quant aux insectes, aux papillons, etc., voyez Buffon.

Patagonie.

Outre cette multitude de *Chevaux*, de *Bœufs* et autres animaux qu'on trouve dans la Patagonie, on y remarque l'*Abeille-bourdon*; le *Guanaco*, animal semblable au chevreuil pour la figure, la couleur et la taille, excepté qu'il a de plus une tumeur sur le dos.

L'*Autruche* américaine a six pieds de haut, huit d'envergure; ses plumes sont partie bleu-clair, et partie brun-foncé. Elle n'en a de blanches que sur le dos; ses aîles sont composées de bouquets de plumes étroites et courtes, sous lesquelles il y en a de plus longues qui se courbent vers la partie de derrière, et lui forment une espèce de queue. Comme ses aîles sont très-petites, elles ne lui servent point à voler, mais à donner à sa course une très-grande rapidité. L'*Autruche* se nourrit d'herbes et de fruits; ses œufs sont particulièrement bons à manger, ils sont de la grosseur de la tête d'un enfant d'un an : les Indiens sont friands de sa chair; son cuir est si épais, qu'on peut en faire des cuirasses et des boucliers.

Les *Cygnes* de ce pays sont beaucoup plus gros que

ceux d'Europe, et y abondent ainsi que les *Canards,* les *Cercelles*, les *Hérons rouges*, les *Perdrix*, les *Bécassines*, les *Faucons*, les *Milans*, les *Hibous* et les *Pinguins*. Cet oiseau ressemble à un canard; il n'a pour aîles que des membranes sans plumes, qui lui servent non à voler, mais à nager; aussi se tient-il d'ordinaire sur l'eau. Il y a une autre espèce de *Pinguin* qui a de grandes aîles, au moyen desquelles il s'élève dans les airs.

Parmi les quadrupèdes, on y trouve des *Daims* sauvages, dont la chair et la laine sont excellentes; des *Renards*, des *Lièvres* d'une grosseur prodigieuse, pesant vingt livres.

M. de Buffon confond le *Techichi* avec le *Coupara* de la Guyane. Ce dernier est identique avec l'*Ursus-cancrivorus* ou l'*Agua-gaza*, mangeur de moules de la côte des Patagons; Linnée au contraire, confond le *Chien-muet* avec l'*Itzcuinte-potzoli*, espèce de chien encore assez imparfaitement décrite, et qui se distingue par une queue courte, une tête très-petite, et une grosse bosse sur le dos. (Azarra quadrup. du Paraguay, tome 1, page 315.)

Dans cette partie renommée pour les perles, les nacres d'Huîtres et les Burgans, les baleines sont plus grosses et plus nombreuses que dans la Mer septentrionale. On n'y éprouve pas l'obstacle du froid qui chasse les pêcheurs du Nord, et les oblige à construire des fourneaux sur les navires; car à Magellan, l'expérience a prouvé qu'on peut y passer l'hiver, se bâtir des habitations supportables. Enfin, si la pêche de la baleine donne trop de peine, on peut la remplacer par celle du veau marin, par celle du lion de mer, moins difficile, moins coûteuse, et qui fournit aussi beaucoup d'huile.

Paraguay.

Les forêts du Paraguay sont peuplées de *Cerfs*, de *Chevreuils*, de *Renards*, de *Tamanoirs*, de *Chats-sauvages*, d'*Élans*, de *Fourmilliers* de deux espèces, de *Mouffettes*, de *Chevaux*, de *Bœufs*, etc.

Dans la famille des nombreux individus du genre du chat, l'*Iagouarété* ou *Jaguar* le plus grand de tous, que M. de Buffon a confondu probablement avec un petit animal de la Guyane française; car Dobrizhoffer, qui a résidé vingt-deux ans dans le Paraguay, dit: « que comme » les lions d'Afrique surpassent de beaucoup en taille et » en férocité ceux du Paraguay, de même les tigres afri- » cains le cèdent en grandeur à ceux du Paraguay. »

M. Bougainville rapporte que les tigres près de Montevideo, sont plus gros et plus sauvages que ceux d'Afrique; qu'il a vu un petit de quatre mois, qui avait deux pieds trois pouces de haut. (Prenetty, p. 141).

Le *Gouazara* ou *Cogouar* de Buffon, appelé *Puma* par Garcilasso, grimpe aux arbres; le *Chibigouazou* ou l'*Ocelot* de Buffon grimpe aux arbres pour manger les oiseaux, et s'élance delà sur sa proie lorsqu'elle passe; deux autres chats, l'*Yagouaroundi* et l'*Évra*, paraissent être inconnus aux naturalistes d'Europe, ainsi que le chat *Pampa*, des environs de Buenos-Ayres, qui ont été confondus avec le chat d'Europe; trois espèces du *Furets*, que Buffon nomme *Mouffettes*; six espèces de *Sarigues*, qu'il nomme *Micouré; l'Ours* ou le *Raton-crabier* de Buffon; *l'Agouarachay*, qui appartient plutôt au genre du chien qu'à celui de l'ours; le *Coati*, ours noirâtre de Buffon: il n'habite que les forêts, et non les montagnes comme on le dit. Il y en a de domestiques

dans ces contrées, ils y tiennent lieu de chats : la *Loutre*, le *Quouiya*, espèce nouvelle de *Cabiai*; le *Capiygoua* ou *Cabiai*, que l'on trouve sur les bords des lacs et des rivières; le *Pay* qui habite l'intérieur des forêts et se cache dans les terriers ; l'*Agouti*, qu'on trouve dans les bois, ou sous des arbres abattus; la *Vizcache* ou lièvre des Patagons, que Buffon appelle l'*Accouchi* ; le lièvre *Pampa*, qui est une espèce de *Cavia* ou *Cabiai*; le *Lapiti* ou lièvre de Brésil et quelques autres; l'*Aspérea* ou cochon d'Inde; la *Philandre*, le *Couiy*, qui est le *Coindon* de Buffon; huit espèces de *Tatous*, décrits par M. Azarra.

Ces animaux vivent d'oiseaux, d'œufs de vipères, de petits lézards, de crapauds, de vers. Six espèces de singes, le *Caraya* ou l'*Ouarine*, hurleur noir de Buffon; l'*Alouate* roux; le *Cay*, *Saï* de Buffon; le *Saïmiri*; le *Miriaquoina*, etc. La chair de toutes ces espèces de singes est très-recherchée par les naturels. Douze espèces de *Chauve-souris*, dont les naturalistes ne connaissent que le *Vampire* et la *Chauve-souris fer de lance*.

L'*Orocomo* est de la grandeur d'un chien; son poil est roux, il a le museau pointu et les dents fort tranchantes. Lorsqu'il voit un homme armé, il prend la fuite; mais s'il le trouve sans défense, il le renverse sans lui faire d'autre mal, pourvu qu'il fasse le mort; après l'avoir agité pendant quelque temps, pour voir si effectivement il n'est pas en vie, l'*Orocomo* le couvre de feuilles et s'enfonce dans l'épaisseur du bois. L'homme se relève dès que la bête a disparu, il cherche son salut dans la fuite, ou bien il monte sur un arbre. L'animal ne tarde pas à revenir, accompagné d'un tigre, qu'il semble avoir invité à venir partager sa proie; mais ne la retrouvant plus, il pousse des hurlemens épouvantables,

et regardant son compagnon d'un air triste, il a l'air de témoigner du regret de lui avoir fait faire un voyage inutile. (Muratori, Missions du Paraguay, page 211 de la traduct. franç.)

Il y a quatre espèces de *Cerfs*, qui diffèrent entr'eux par la conformation, par les mœurs et les habitudes; savoir : les *Gazous* rouges et bruns; le *Guazoupanou*, c'est le plus grand de tous : il est roux, son bois large et ramifié; le *Guazouti* (cervus mexicanus) se rapproche du chevreuil d'Europe, il est brun; c'est le plus rapide de tous; et le *Gazoupita* qui est rouge, et dont le bois n'est pas ramifié.

Le Paraguay fournit des *Perroquets*, des *Paons* et un grand nombre d'oiseaux d'un plumage brillant, des *Condors*, des *Autruches*, qu'on trouve en très-gránd nombre dans les vastes plaines de ce pays. Enfin le *Moineau* destructeur de couleuvres, les *Abeilles* et les *Vers à soie*, fournissent aussi aux habitans des objets de spéculations, ainsi que les papillons, que l'on recherche pour leur forme et leur éclat.

Brésil.

Le règne animal n'est pas moins varié dans l'intérieur du Brésil. On y voit peu d'animaux domestiques; mais dans les établissemens européens, on trouve en abondance des *Chevaux*, des *Bœufs*, des *Porcs*. Plusieurs des animaux du Pérou et du Paraguay se retrouvent au Brésil. Ceux qui lui sont particuliers, sont : le *Singe Marikina*, le *Miriquouina*, le *Titi* qu'on ne rencontre que très-rarement au Paraguay; le *Sagou*, le *Pinche* qui est plus petit que le *Titi*; le *Vampire*, la *Chauve-souris-musaraigne*; les deux espèces de paresseux, l'*Aï* et l'*Unau*; des

Fourmilliers et des *Tatous*, la *Marmote*, le *Pay* ou *Cabiai*, l'*Apcrea* ou cochon d'Inde, l'*Écureuil* (sciurus-æstuans), le *Lièvre-tapeti*. Il n'a point de queue, et doit entrer dans le genre *des Lagomys de Cuvier*.

L'animal le plus distingué de ces contrées, est le *Tapir* ou *Anta*. Il est presqu'aussi gros qu'un bœuf : sa couleur est d'un brun-foncé ; il a quatre dents de moins que l'hypopotame, et il n'a aux pieds de derrière que trois doigts, au lieu que l'hypopotame en a quatre et un faux talon. Son corps ressemble à celui d'un porc : sa tête n'a point de cornes, elle se termine par un grouin, ou si l'on veut, par une trompe longue d'un pied, par laquelle il respire, qu'il tend et détend à volonté, à l'aide d'un muscle très-fort. Il se tient ordinairement près des rivières. Il a coutume de passer matin et soir d'un bord à l'autre, et se sauve à la nage dès qu'on le poursuit. Il se nourrit de plantes, de racines, de rejetons de pousses tendres, et surtout de fruits tombés des arbres. Il est d'un naturel facile à apprivoiser : il aime la propreté, et va tous les jours se baigner dans quelque rivière ou lac. Les Américains mangent sa chair et font avec le cuir de sa peau, des boucliers impénétrables aux flèches, et même à l'épreuve de la balle d'un fusil. Le *Tapir* est également chargé de beaucoup de graisse, comme les grandes machines animées, qui nagent à l'instar du *Walross* et du *Phocas*.

Le *Pecari* ou *Cochon-musc*, est long de trois pieds, il n'a point de queue, et porte sur le dos une espèce de sac spongieux, rempli d'une matière gluante qui sent le musc. Il est beaucoup plus propre que le cochon ordinaire d'Europe ; il se nourrit de fruits, de racines et de serpens ;

sa couleur est grise, tachetée de noir; sa chair est bonne à manger: on l'apprivoise aisément.

Le *Gavia* est un genre d'animal qui tient le milieu entre le lapin et le rat; sa patrie est le Brésil et la Guyane. Il s'enfonce dans la terre, il plonge dans l'eau et y reste plusieurs heures.

Le *Tamanoir*, surnommé le *Fourmillier*, est un animal qui ne se nourrit que de fourmis; il les prend en allongeant sa langue gluante sur le passage de ces insectes: il la retire quand elle en est couverte, et les avale. A l'aide de ses griffes, il grimpe facilement sur les arbres, où il cherche les fourmillières, et par le moyen de sa langue qui est longue et effilée, il prend les fourmis jusques dans les coins les plus cachés. Cet animal dort ordinairement le jour, et sort la nuit pour aller chercher sa proie. On l'élève facilement; il y en a trois espèces, le *grand*, le *moyen* et le *petit Tamanoir*. La première est de la grosseur d'un renard; il a le poil long, sa couleur est un mélange de jaune, de blanc et de noir. Il a des griffes très-aiguës, et il est assez fort pour se défendre contre le petit tigre américain, que l'on regarde comme une sorte particulière d'*Once*.

Le tigre nommé *Sagnar*, n'a que deux pieds et demi de longueur, mais il est aussi féroce et aussi altéré de sang que celui de l'Ancien Monde. Il s'avance la nuit jusques dans les villages et les villes, pour y prendre les poules, les chiens ou autres animaux. Le *Crocodile* et lui se font une guerre terrible; lorsqu'il va pour se désaltérer sur le bord d'une rivière, le *Crocodile*, que d'autres nomment *Alligator*, met la tête hors de l'eau pour se saisir de lui: le tigre, aussitôt qu'il aperçoit son ennemi, saute sur l'amphibie, s'efforce de lui arracher les yeux

avec ses griffes, lui mord la tête avec tant d'acharnement, que le *Crocodile*, pour s'en débarrasser, l'entraîne au fond de l'eau, où ils périssent souvent tous les deux, car le *Sagnar* aime mieux périr que de lâcher prise. Le grand *Lion* sans crinière et le *Tigre* du Brésil, sont assez robustes pour traîner au haut d'une colline, le jeune taureau qu'ils ont tué.

On trouve dans le Brésil divers *Chats-sauvages*, plusieurs autres animaux qui fournissent de belles fourrures, des *Lynx* ou *Loups-cerviers* de plusieurs espèces. Les uns sont roux, d'autres agréablement tachetés. Le *Lynx* a les yeux brillans et pleins de feu; il est communément de la grandeur d'un fort renard : il a le poil long, de grandes oreilles et les pieds divisés comme le lion. Il vit de chasse et poursuit sa proie jusques sur la cîme des arbres; les chats-sauvages et les écureuils ne peuvent lui échapper; il saisit les oiseaux; il attend les cerfs, les chevreuils, les singes, les lièvres au passage, leur saute à la gorge, et lorsqu'il s'est repu de sang, il leur ouvre la tête pour en manger la cervelle, et les abandonne ensuite pour chercher une nouvelle proie.

Comment M. Paw a-t-il eu la mal-adresse d'avancer page 213 de son troisième volume; « que les Américains » craignent plus les bêtes féroces, que les Nègres, les » Maures et les Cafres ne craignent les vrais lions et » les tigres de l'Afrique, mille fois plus dangereux? » Et page 219 du même volume, « que les Sauvages » naturellement poltrons, redoutent toujours la ren- » contre du *Jaguar*, parce qu'ils imaginent que ces » bêtes préfèrent leur chair à celle des Européens; » lorsqu'il est notoire que les Américains, libres, vivent

en grande partie de la chasse, et viennent trafiquer avec les Européens, les fourrures des animaux que leur pays produit; que les Brésiliens tiennent à un aussi grand honneur de tuer un *Lynx* qu'un ennemi; et que les tribus des Indiens de l'Amérique du Nord s'honorent de porter le nom des bêtes féroces les plus cruelles qu'ils tuent tous les jours.

Les oiseaux, surtout les *Perroquets* et les *Paons*, y sont en abondance. Les plus remarquables sont : *l'Oiseau-mouche*, la plus petite espèce des colibris; son plumage est un mélange de bleu, de vert, d'or, de noir et autres couleurs. Il se nourrit du suc des fleurs. Pour n'être pas la proie des araignées, il construit son nid qui n'est que de la grosseur d'une noix, sous celui d'un autre oiseau qui dévore ces insectes; ou bien à l'extrémité d'une branche de grenadier, parce que les fourmis n'y vont pas. Il y en a de verts, de bleus, de couleur d'or; les femmes du Brésil en font des pendans d'oreilles.

Le *Toucan* n'est pas plus gros qu'un pigeon; son bec nuancé de jaune, de bleu et de vert, a souvent sept pouces de long. On trouve dans ce bec, au lieu de langue, une plume avec son tuyau et sa barbe : il se nourrit de poivre; aussi lui donne-t-on le nom de *Mange-poivre*. Il y en a de plusieurs plumages.

C'est dans la Capitanie de *Rio-Janeiro*, que l'on trouve le plus communément l'*Oiseau-lugubre*; il est de la grosseur du pigeon, et son plumage gris-cendré : les Brésiliens le respectent à cause de la tristesse de son chant qu'il ne fait entendre que la nuit. Ils sont persuadés, que cet oiseau leur est envoyé par leurs ancêtres, et qu'il vient leur parler de la part des morts. Celui qui aurait le malheur de le troubler dans ce mo-

ment, ou de sourire de l'attention avec laquelle ils l'écoutent, s'exposerait à une mort certaine.

Les Indiens ne mangent pas d'œufs, parce qu'ils croyent qu'ils avalent en même temps un oiseau. Delà vient que les volailles se multiplient beaucoup dans ces contrées; les *Tortues* y abondent également, et les *Papillons* y brillent des couleurs les plus éclatantes.

Mexique.

L'on ignore si les Mexicains avaient essayé de réduire à l'état de domesticité les deux espèces de bœufs sauvages indigènes du Mexique et du Canada, qui errent par troupeaux dans les provinces voisines de la rivière du Nord; s'ils connaissaient le *Lama*, qui dans la Cordillière des Andes, ne dépasse pas la limite de l'hémisphère australe; s'ils avaient tiré parti des chèvres de la *Californie*, de celles des montagnes de *Monterey*. Parmi les nombreuses variétés de chiens qui sont propres au Mexique, les *Cumanches* de la province septentrionale se servaient de chiens méxicains pour le transport des tentes, comme plusieurs peuples de la Sibérie. Les Aztèques vendaient au marché de Mexico la chair du chien-muet *Techichi*, qu'on châtrait pour l'engraisser.

Le manque de bêtes de somme força une classe nombreuse des habitans, celle des *Tlamama*, à faire le métier de Colporteurs; ils étaient chargés de *petlacalli*, ou grosses caisses de cuirs qui contenaient des marchandises d'un poids de trente à quarante kilogrammes.

Le *Xaloitzcuintli* est un loup indigène du Mexique; il est très-grand, entièrement dénué de poils, et ressemblant au chien.

Depuis le milieu du 16ᵉ siècle, les *Bœufs*, les *Che-*

vaux, les *Brebis*, les *Porcs*, se sont multipliés d'une manière étonnante dans toutes les parties de la Nouvelle-Espagne, et n'y ont nullement dégénéré, malgré les assertions hazardées de M. de Buffon, répétées sans plus d'examen par l'auteur des Réflexions philosophiques sur les Américains, qui n'en a jamais vu, et qui connaît encore moins leur pays.

M. de *Jefferson*, dans son excellent ouvrage sur la Virginie, pages 109, 166; et M. *Clavigero*, tome IV, pages 105 et 160, ont réfuté victorieusement ces idées, qui se sont propagées facilement, parce qu'en flattant la vanité des Européens, elles se liaient à des hypothèses brillantes sur l'ancien état de la planète européenne.

Les *Chevaux* du *Méxique*, ceux des *Chimboraces*, sont aussi célèbres par leurs excellentes qualités, que les chevaux du Chili. Ils forment avec les bœufs, des troupeaux innombrables; les *Mulets* seraient plus nombreux encore, s'il n'en périssait pas beaucoup sur les grandes routes, par les fatigues dont ils sont excédés, après des voyages de plusieurs mois. Le commerce de Vera-Cruz seul en occupe soixante-dix mille par an. Plus de cinq mille mulets sont employés, comme un objet de luxe, dans les attelages de Mexico.

L'éducation des *Moutons* a été singulièrement négligée dans la Nouvelle-Espagne, comme dans toutes les colonies espagnoles de l'Amérique. C'est encore une question de savoir si les Méxicains ne connaissaient pas le *Porc-commun* et les *Poules* que l'on trouve dans toutes les îles de la Mer du Sud. Outre les variétés de *Porcs* qui sont aujourd'hui les plus communes au Mexique, dont l'une a été introduite de l'Europe, et l'autre des îles Philippines, et qui forment un commerce de jambons

très-lucratif dans la Vallée de *Toluca*, on remarque le *Pecari* de plusieurs espèces, que l'on rencontre souvent dans les cabanes des naturels de l'Amérique méridionale, et qui aurait pu être facilement réduit à l'état de domesticité.

Avant la conquête, il existait très-peu d'oiseaux de basse-cour chez les indigènes du Nouveau-Continent, parce que la fertilité du sol des Tropiques et de la Zône tempérée, les dispensait de labourer une grande étendue de terrain; que les lacs et les rivières étaient, et sont encore couverts d'oiseaux faciles à prendre, et qui fournissent une nourriture abondante; cependant avant l'arrivée des Espagnols, ils élevaient dans leurs basses cours, plusieurs gallinacées, comme les *Hoccos*, les *Dindons*, plusieurs espèces de *Faisans*, de *Canards*, de *Poules-d'eau*, des *Yacous*, ou *Guans* et des *Aras*, qui sont regardés comme un mets délicat, lorsqu'ils sont jeunes.

Le Mexique a fourni à l'Europe le plus gros et le plus utile des gallinacées, dans le *Dindon*; le plus brillant dans le *Paon* dont la chair est assez délicate.

Les *Pintades* sont rares au Mexique, tandis qu'elles sont apprivoisées et sauvages à Saint-Domingue, à Cube: le *Canard-musqué*, dont l'Europe est encore redevable au Nouveau-Continent, acquiert une grandeur extraordinaire sur les bords de la rivière de la Madeleine. Le *Coq* d'Europe, originaire des Grandes-Indes, et commun aux îles Sandwich, paraissait inconnu en Amérique, jusqu'à ce qu'on eût visité les Indiens *Xibaros*, qui sont établis à *Tutumbero*, dans un endroit presque inaccessible, entre les Cataractes d'Iariquisa et de Patorumi, formées par l'*Amazône*. On trouva dans leurs cabanes des *Poules* et des *Coqs*.

Au reste, les diverses variétés de *Poules*, surtout celles de Mozambique, qui ont la peau noire, sont devenues communes dans les deux hémisphères, partout où les peuples des anciens Continens ont pu pénétrer.

On trouve dans les bois de Saint-Domingue une petite poule noire, appelée *Zingue*, qui existait du temps des premiers habitans. La chair en est délicate, c'est un gibier recherché.

Les forêts du Mexique sont peuplées de *Lièvres*, de *Cerfs*, de *Chevreuils*, de *Chiens*, dont l'espèce est muette ; de *Renards*, de *Loups*, d'*Ours*, de *Chats-sauvages*, de *Juguars*, de *Paresseux*, de *Porcs-épics*; de *Coëndou*, espèce de porc-épic ; de *Guenons*, de *Tamanoirs*, de *Tatous*, d'*Antes*, de *Bisons*: on y trouve un animal de la grosseur d'un chat, appelé *Squaches*, dont on mange la chair : on l'apprivoise aussi, parce que son visage mobile se prête, comme celui du singe, à mille grimaces qui, jointes à ses gestes comiques, donnent le spectacle d'une pantomime très-plaisante.

Les oiseaux ne sont pas nombreux au Mexique ; mais plusieurs sont remarquables par leur chant agréable, et la beauté de leur plumage. On y distingue le *Colibri*, *l'Oiseau du Tropique*, les *Perroquets*, le *Cardinal* et le *Hoazin*.

Le *Colibri* est le plus petit des oiseaux. Il y en a à plumes dorées, de verts, de rouges, de bleus et de couleur orange ; tout se réunit pour rendre ces oiseaux charmans. Odeur agréable, richesse de couleur, finesse dans leur forme et dans leur manière de vivre. Ils se nourrissent du suc des fleurs et le pompent avec leur langue, sans se poser, en se soutenant en l'air, par le battement précipité et presque imperceptible de leurs aîles ; leur chant est une espèce de cadence rapide, très-

sonore. Leurs arbres favoris sont l'oranger, le citronnier, le frangipanier et le grenadier. C'est sur leurs branches que la femelle fait avec du coton, son petit nid, dont la construction est des plus industrieuses. Elle y pond deux œufs, chacun de la grosseur d'un pois; les petits nouvellement éclos, sont gros comme des mouches. La plus petite espèce de colibri, est l'*Oiseau-mouche*, il ne pèse avec son nid qu'une demi-once. Il est gros comme un hanneton, ayant les couleurs vives et changeantes de l'émeraude, du saphir, de la topaze, du rubis, nuancées d'or, de violet et de brun.

L'oiseau du *Tropique* a pris son nom, de ce qu'il n'habite que les contrées de la Zône torride, situées entre les deux Tropiques, il est de la grosseur d'un pigeon: ses plumes sont blanches, à l'exception de quelques-unes qui sont d'un gris-clair. Une longue plume qui part du dos, et se recourbe en forme de queue, lui a fait donner le nom de *Paille-en-cul*.

Le *Cardinal* joint le charme de la voix à la beauté du plumage; il est rouge sur la tête et la poitrine, noir et bordé de blanc sur le reste du corps. Il module en sifflant des sons variés et distincts, qui sont fort agréables.

Le *Hoazin* est une espèce de faisan, dont le plumage est coloré de jaune, de rouge et de noir. Sa tête est couronnée d'une huppe; il se perche sur des arbres à côté des lacs et des rivières, se nourrit de serpens, de fourmis, de vers et d'autres insectes. On l'apprivoise aisément, sa chair est très-délicate.

Les côtes occidentales du Mexique, surtout la partie du Grand Océan, située entre le golphe de *Bayonna*, les îles *Maries* et le cap *Saint-Lucas*, abondent en *Cachalots*,

dont la pêche, à cause de l'extrême cherté du blanc de baleine qui est renfermée dans les énormes cavités de son museau, est devenue pour les Anglais et les habitans des Etats-unis, un des objets les plus importans de spéculation mercantile. Sans la pêche des *Cachalots*, dont un seul donne vingt-trois mille trois cent quatre-vingt-douze pintes de spermaceti, et sans les fourures de *Loutres* marines de Noutka, le Grand Océan ne serait presque pas fréquenté par les Anglo-Américains et les nations de l'Europe.

Au printemps, les environs de *Galapagos* sont le rendez-vous de tous les *Cachalots macrocephales* des côtes du Mexique, de celles du Pérou, et du golphe de Panama, qui viennent s'y accoupler. Plus au nord des îles Maries, dans le golphe de Californie, on ne trouve plus de physetères, mais seulement des *Baleines* : le spermaceti de la tête est de première qualité; on l'emploie à la fabrication des chandelles. Celui du corps et de la queue ne sert en Angleterre qu'à donner du lustre aux draps. On voit au Mexique des papillons charmans. (Voir ce qu'en disent Buffon et les autres naturalistes.)

Californie.

Les forêts de la Californie abondent en animaux semblables en grande partie à ceux du Mexique : dans la Cordillière qui longe la côte entre San-Diego et Monterey, on ne trouve sur la crête des montagnes qui se couvrent de neiges au mois de novembre, que les *Berendos* à petites cornes de chamois; mais toutes les forêts, toutes les plaines couvertes de graminées, sont remplies de troupeaux de *Cerfs* à taille gigantesque, à bois rond extrêmement grand. On en voit souvent qua-

rante à cinquante à-la-fois ; ils sont d'une couleur brune, unie et sans tache. Leurs bois dont leurs empaumures ne sont pas applaties, ont près de cinq décimètres, (quatre pieds et demi de long).

Le grand *Cerf* de la Nouvelle-Californie, est un des plus beaux animaux de l'Amérique Espagnole. Ces *Venados* qui diffèrent probablement du *Wewakish* de M. Harne, ou de l'*Elk* des habitans des Etats-unis, dont les naturalistes ont fait mal à propos les deux espèces de *Cervus-canadensis* et de *Cervus-strongyloceros*, courent avec une rapidité extraordinaire, en jetant leur col en arrière, et en appuyant leurs bois sur le dos.

Le *Taye* de la Californie diffère du moufflon de l'Ancien-Continent; on a aussi vu cet animal dans les Stony-Mountains, aux sources de la rivière de la Paix. Le petit *Ruminant*, du genre de la chèvre ou de l'antelope, qui est taché de noir et de blanc, et qui se trouve sur les bords du Missoury, et dans la rivière des Arkansaw, est encore différent du *Taye*.

Les chevaux de la Nouvelle-Biscaye, réputés pour être excellens coureurs, ne peuvent les égaler à la course, que lorsque le *Venado*, qui ne boit que très-rarement, vient d'étancher sa soif; c'est alors que, trop lourd pour déployer toute l'énergie de ses forces musculaires, il est atteint facilement.

Les côtes ouest du Grand-Océan opposées à la Chine, abondent en belles fourrures et en loutres marines.

Parmi les nombreuses espèces d'oiseaux qu'on trouve dans la Californie, on distingue :

Le *Pélican*, oiseau aquatique, qui vit sur le bord de la mer et des grands fleuves; ses pattes sont garnies de membranes qui lui aident à nager; son bec est d'une

largeur si énorme, qu'on en a vu, où la tête d'un homme pouvait entrer. Les deux branches du demi-bec inférieur sont unies par une peau jaune, qui s'élargit au point de former un sac dans lequel cet oiseau met sa provision de vivres, pour lui et pour ses petits; il peut y renfermer des poissons de huit à dix livres. Son corps est d'environ cinq pieds, et ses aîles en ont jusqu'à onze d'envergure : malgré cette grosseur, il parvient à s'élever si haut, qu'il ne paraît pas plus gros qu'une hirondelle.

Le *Cormoran*, autre oiseau aquatique, vit sur le bord de la mer; il est de la grosseur d'une oie, et se nourrit de poissons. Comme il a la facilité de nager sous l'eau aussi bien que dessus, il ne manque jamais sa proie; s'il attrape un poison, il le saisit d'une patte, et l'autre lui sert de gouvernail pour regagner le bord : c'est le plus grand destructeur de poissons. En Chine, on le dresse à la pêche, il rapporte sa proie, comme le chien de chasse le gibier.

Le *Promerops* est un peu plus gros qu'une grive; il paraît avoir quatre aîles, à cause de ses plumes recourbées et frisées aux deux côtés du corps; sa tête est d'un bleu très-brillant, et couverte de divers étages de plumes qui ont jusqu'à un pied et demi de long. Cet oiseau vit sur les hautes montagnes, il se nourrit d'abeilles et d'autres insectes.

Louisiane.

La Louisiane a tous les animaux domestiques de l'Europe; ses forêts renferment, outre le gibier ordinaire, des *Lièvres* et des *Ours-blancs*, dont la peau est très-estimée; des *Boucs*, des *Chèvres*, des *Cabrits-sauvages*; les naturels les tuent à coup de flèches dans les pays montagneux où

ils passent. Les Français qui ont mangé de la chair des jeunes chevreaux, s'accordent tous à dire qu'ils sont aussi bons que les moutons de Besançon. Le *Bœuf-sauvage* est très-gros et très-fort; les Colons et les Indigènes se nourrissent de sa chair, qu'ils font saler ou boucaner : ils font de sa peau une couverture, de son suif de la chandelle; ses nerfs fournissent aux Sauvages des cordes d'arcs; ils travaillent ses cornes, en font des cuilliers pour manger leur sagamite, et des *Poulverains* ou *Cornets* pour la chasse.

Le *Bœuf-sauvage* a une bosse sur le dos comme le chameau : il a de grands poils sur la tête comme le bouc, et sur le corps, de la laine comme les moutons. Les Illinoises en fabriquent des étoffes.

De tous les animaux terrestres qui vivent dans ces contrées, l'*Ours* est regardé comme un des plus utiles. Un seul de ces animaux fournit quelquefois plus de cent-vingt pots d'huile; elle est très-bonne, très-saine, n'a aucun mauvais goût, sert aux ragoûts, à la friture, à la salade; elle ne se fige que dans les grands froids. Elle est alors d'une blancheur à éblouir : on la mange en guise de beurre. La chair de l'*Ours* est excellente, ses jambons sont recherchés et sa fourrure est estimée.

Il y a des *Écureuils* de quatre espèces : de *gros*, de *noirs*, de *rouges*, de *gris* et de petits de la grosseur d'un petit rat. Ces derniers se nomment *Écureuils-volans*, à cause d'une membrane qui lie chacune de leurs pattes, et qu'ils étendent en sautant d'arbre en arbre.

On trouve dans ce pays des *Sarigues* ou *Oposums*, et un animal appelé *Chat-de-bois*; il est de la grosseur du renard d'Europe, il n'a du chat que la queue. Cet animal est très-friand d'huîtres : il est de la figure d'une mar-

mote ; il s'apprivoise comme un chien, léchant et caressant son maître qu'il suit partout : il prend avec ses pattes comme le singe. Ce sont ces *Chats de bois* que les Espagnols prirent pour des chiens-muets, lorsqu'ils les virent pour la première fois chez les naturels. Cette méprise a fourni à M. Paw, l'idée de l'entendre, au point d'accuser le climat du Nouveau-Monde, d'ôter la voix aux chiens qu'on transporte d'Europe en Amérique; et c'est ainsi qu'on prétend faire des mémoires intéressans, pour servir à l'histoire de l'espèce humaine!

Les *Loups* n'ont rien de remarquable. Les *Tigres* de la Louisiane diffèrent de ceux de l'Afrique et de l'Amérique méridionale, en ce qu'ils sont mouchetés; ils attrapent les chevreuils, comme le chat la souris. Les *Chats-tigres* guettent les bœufs et les cerfs dans le sentier qui conduit à l'eau : aussitôt qu'ils les aperçoivent, ils grimpent sur un arbre, et quand l'animal est proche de l'arbre fatal ils sautent sur son dos, lui coupent le nerf avec leurs dents, ne cessent de le mutiler jusqu'à ce qu'il tombe et qu'il soit mort.

Il y a dans le *Mississipi*, dans le *Tombecké* et dans la rivière Rouge, des *Crocodiles*; ces animaux fuyent dès qu'on marche à eux. Durant le froid ils sont engourdis, se tiennent dans la vase la gueule ouverte, et le poisson y entre comme dans un entonnoir. Comme ils ne peuvent ni avancer, ni reculer, les Sauvages leur montent alors sur le dos et les assomment à coups de haches, dont ils frappent sur la tête comme par partie de plaisir; ou bien ils lui jettent de grosses cordes d'écorce d'arbres à nœuds coulans, autour du col et sur le milieu du ventre, et quand il est bien lié, ils l'enferment entre plusieurs piquets, après l'avoir tourné le ventre en l'air; en cet état, ils

l'écorchent, l'habillent pour ainsi dire d'écorce de sapin, puis ils y mettent le feu.

On trouve dans l'île de la *Corne*, sur la route de la rivière mobile à la Nouvelle-Orléans, un coquillage que les Sauvages appellent *Naninathelé*, araignée de mer; sa couverture, lorsqu'elle est pétrifiée, est d'un vernis plus beau et plus luisant que celui de la Chine; ses yeux sont aussi durs que du diamant. Ce coquillage est de la forme et de la grandeur d'un plat à barbe renversé. Il a une queue d'environ dix pouces de long, extrêmement pointue; la piqûre en est dangereuse.

Il y a des *Loutres* et des *Castors* dans les pays d'en-haut; ils ne s'occupent pas, comme ceux du Canada, à construire des cabanes et des digues, pour détourner le cours des rivières.

Parmi les oiseaux de la Louisiane, on remarque une espèce d'*Aigle* très-grosse, qu'on appelle *Aigle de la race royale;* c'est avec ses plumes qui se traitent par toute l'Amérique septentrionale, que les Indiens décorent leurs calumets de paix. Ils les nomment *Plumes de valeur.* Ces oiseaux se nourrissent de viande, de serpens, d'entrailles d'animaux.

Le *Karancro* est un oiseau carnacier, de la figure et de la grosseur d'un coq d'Inde; c'est le plus vorace qui soit connu; il suit les chasseurs et les convois qui font route pour les différens postes: on les voit par bandes, comme les corbeaux, attendre avec impatience le moment du décampement, pour venir manger avec avidité ce qu'on y a laissé; après quoi ils reprennent la route en volant vers le nouveau camp. Le *Karancro* mange aussi les hommes lorsqu'il les trouve morts. Il a la plume noire; le duvet de dessous de l'aîle a la vertu d'arrêter le sang.

Le *Flamand* est de la même grosseur ; il a le bout de l'aîle noir, le dos blanc, et le ventre couleur de feu. Ils paissent l'herbe par troupes ; on trouve des *Étourneaux* de deux espèces, les plus petits sont gros comme ceux d'Europe ; ils sont très-bons à manger. Ces oiseaux sont d'un noir couleur de geai, l'extrémité des aîles est d'un beau rouge ; leurs plumes sont très-belles, on en fait des manchons, des pompons et des garnitures de robe pour les dames.

Il y a quantité de *Perroquets*, de *Perruches* et de *Geais* fort beaux ; dans le pays des Missouris, on voit des *Pies* qui ne diffèrent de celles de l'Europe que par le plumage dont les couleurs noires et blanches sont nuancées ; les Sauvages en font des ornemens à leurs cheveux.

Le *Mocqueur* est un oiseau qui chante agréablement ; il se plaît à la compagnie de l'homme : il est unique par son ramage. Etant perché au haut d'un arbre, il contrefait tous les autres oiseaux, il se moque aussi des chats dont il imite le miaulement. Quelquefois il pleure comme un enfant, quelquefois il rit comme une jeune fille : cet oiseau comédien ne représente qu'en été ; il est de la grosseur d'un sansonnet, et de couleur bleuâtre comme l'ardoise ; il s'apprivoise facilement lorsqu'il a été pris jeune.

Le *Pape* est d'un bleu-de-roi autour de la tête, il a le dessous de la gorge d'un beau rouge et le dos vert-doré ; son ramage est doux, il est gros comme un serin.

Le *Cardinal* est tout rouge, il a le dessous de la gorge noir et une huppe sur la tête ; son bec est rouge et fort : c'est une espèce de moineau qui se plaît aussi avec les hommes ; il est à-peu-près de la grosseur d'une allouette, il siffle pendant l'été comme un merle.

L'*Évêque* est d'un bleu mêlé de violet, et de la grosseur d'une linotte dont il imite le chant.

Le *Chardonneret* est tout jaune, et a le bout des aîles noir; ce petit oiseau est très-léger et siffle agréablement.

L'*Arlequin* est ainsi nommé, parce qu'il est bigarré de diverses couleurs. Il y en a un autre que les habitans français nomment le *Suisse*, parce qu'il est rouge et bleu. Ces trois derniers oiseaux ne se rencontrent qu'au pays des *Illinois* pendant l'été : ce sont des oiseaux de passage.

Pour l'*Oiseau-mouche*, voyez l'article Brésil et Mexique; il y a beaucoup d'autres oiseaux inconnus, dont le détail serait trop long. On trouve des *Canards* de plusieurs espèces; les plus curieux sont ceux qu'on appelle *Branchus*. Ils se perchent sur les arbres, à l'aide des serres qu'ils ont au bout de leurs pattes, qui sont faites en nageoires; ils font leurs nids sur les troncs des arbres, qui donnent en arc-boutant sur les lacs ou les rivières, et lorsque leurs petits sont éclos, ils s'élancent aussitôt dans l'eau. Leurs plumes sont nuancées des couleurs les plus belles; le mâle porte une huppe sur la tête : cette espèce de canards est la plus recherchée pour la délicatesse de la chair; ils se nourrissent de glands et de faînes.

On voit sur le bord des rivières des *Aigrettes*; cet oiseau est ainsi nommé, parce que ses plumes qui sont d'une blancheur extrême, servent d'aigrettes aux dames.

Le *Pélican*, que les habitans de la Louisiane appellent *Grand-gosier*, à cause d'une poche qu'il a sous la gorge, est aussi gros qu'un cygne; son bec a près de douze pouces de long; sa peau sert à faire des manchons, et sa

graisse à lier la pâte d'indigo, que l'on fait avec la graine de cette plante, pour teindre en bleu.

La *Spatule* a le bec fait comme une spatule de pharmacien ; il y a un autre oiseau qu'on nomme *Bec-lancette*, parce que son bec ressemble exactement à cet instrument de chirurgie.

Les *Papillons* comme les *oiseaux* sont de toute beauté et d'une richesse étonnante.

La Floride.

Parmi les animaux de la Floride, qui ne diffèrent point de ceux de la Louisiane et des Etats-Unis, on remarque les *Rat de bois* ; quoiqu'il ne soit pas plus gros que celui d'Europe, il se construit avec un art étonnant, des demeures de quatre à cinq pieds si solides, que les animaux les plus forts ne sauraient les renverser ; on y remarque aussi des *Tortues de marais*, qui ont deux pieds et demi de long, sur dix-huit pouces de large. Elles se nourrissent de canards, de grenouilles et de poissons : il y en a qui pèsent jusqu'à cent livres. La *Tortue de terre* est moins grande, elle se cache dans les cavernes profondes qu'elle creuse dans des collines de sable, à l'aide de ses griffes. L'une et l'autre sont très-bonnes à manger.

Etats-Unis.

Les animaux domestiques des *Etats-unis* ne diffèrent point de ceux de l'Europe, si ce n'est dans quelques nuances légères dans la couleur ; le règne animal est très-varié. Parmi les plus grands animaux sauvages, on peut citer le *Bison* (bos Americanus) aux petites cornes, dont on voit de nombreux troupeaux sur les bords du Missisipi. Il était autrefois très-multiplié dans les

parties occidentales de la Virginie et de la Pensylvanie. Quoiqu'il ait une bosse sur le dos, c'est une bête bien distincte des *Zebus* de l'Inde et de l'Afrique, et des *Aurochs* d'Europe. Ils pèsent quelquefois deux mille livres; le *Bison* et le *Bœuf-musqué* servent à la nourriture des Indiens Nomades, *Apaches-llaneros* et *Apaches-lipanos*. Le *Bison* appelé *Cibolo* par les Mexicains, n'est recherché que pour sa langue, mets tres-délicat; ce n'est peut-être qu'une variété de l'*Urus*.

L'*Urus* du Kentuck ressemble beaucoup au bœuf; sa tête est fort grande, et le devant en est large; ses cornes sont épaisses, courtes et recourbées, et il est plus gros devant que derrière. Sur ses épaules, on voit une grosse masse de chair couverte d'une touffe fort épaisse d'une laine longue et de poils frisés d'un brun-foncé : cet animal qui n'est point méchant, ne marche pas comme le bétail ordinaire, il va par sauts; son extérieur est grossier, ses jambes courtes : il court malgré cela fort vîte, et ne se détourne jamais quand il est poursuivi, si ce n'est pour éviter les arbres. Il pèse depuis cinq-cents jusqu'à mille livres : sa chair fournit une excellente nourriture, elle supplée en plusieurs endroits à celle du bœuf, sa peau forme un bon cuir.

Le *Taureau-musqué* et sa femelle (bos moscatus) ne paraissent que dans les contrées les plus occidentales, au-delà du Mississipi; ils sont plus petits que le *Bison*; leurs cornes se rapprochent de celles des *Buffles* du cap de *Bonne-Espérance*.

Le *Mammouth*, qu'on dit être cinq à six fois plus gros que l'éléphant, est au nombre des animaux dont l'espèce est aujourd'hui perdue. On trouve ses os, particulièrement dans le voisinage des sources salées, situées vers l'Ohio.

On déterre encore des dents d'*Hypopothames* dans Long-Island.

Le *Mose-Deer* commence à devenir fort rare, cependant on en trouve encore de douze pieds de haut : l'espèce grise excède rarement la hauteur d'un cheval. Les uns et les autres ont des cornes palmées, qui pèsent quelquefois jusqu'à cinquante-six livres. (Pennant A. Z. I. 18.)

Le *Cerf* de l'Amérique est plus grand que celui de l'Europe ; les bois en sont peuplés, ainsi que d'élans (elks.) On trouve aussi beaucoup de cerfs nains (deer.)

Il y a dans les Etats du Nord, deux espèces *d'Ours-noirs ; l'Ours-maraudeur* et le *Loup* se trouvent dans tous les états. On y voit aussi différentes espèces de *Renards*, et une espèce d'*Ours* appelée la *Wolverenne*.

La *Panthère* est un animal de la hauteur d'un fort dogue, elle a neuf pieds de long de la tête à l'extrémité de la queue, elle est armée de griffes qui ont jusqu'à trois pouces de longueur ; ses dents et sa tête ressemblent à celles du tigre, à la femelle duquel elle appartient : la hauteur de ses jambes n'excède pas quinze pouces ; elles sont musculeuses et nerveuses. La panthère est d'une couleur fauve, sans aucune tache ; elle grimpe sur les arbres d'où elle s'élance sur sa proie jusqu'à vingt pieds de distance ; elle est redoutable lorsqu'elle a des petits, parce qu'alors elle brave tout : dans toute autre circonstance, si elle n'est point pressée par la faim, elle passe tranquillement son chemin, et se retire même à la vue d'un homme.

Le *Cogouar*, qu'on appelle tigre dans les Etats méridionaux, a cinq pieds de long de la tête à l'origine

de la queue; toutes ces bêtes féroces diffèrent absolument de celles de l'Ancien-Continent.

On rencontre aussi dans les Etats-Unis le *Lynx*, *l'Once*, le *Murgay*, le *Renard-gris*, celui de *Virginie*, l'*Isatis*, le *Chat de Newyork*, le *Coase*; l'*Urson*, espèce de porc-épic commune près de la baie d'Hudson; le *Manicou*, six espèces d'écureuils; le *Strié d'Amérique*, *celui de la Caroline*; le *Cendré*, qui fournit une fourrure estimée, *celui de la baie d'Hudson*, dont il y a deux espèces distinctes confondues sous ce nom: l'une d'elles est un *Écureuil-volant* qui rapproche de la *Polatouche*; un *autre* qui ne grimpe pas sur les arbres, mais qui habite sous terre comme les lapins; enfin l'*Écureuil-noir*; le *Lièvre d'Amérique*, qui diffère de celui d'Europe; l'*Oposum* qui est à-peu-près gros comme un chat: sa queue est plate et couverte d'écailles raboteuses, qui lui donnent le moyen de se pendre aux arbres. Il vit de fruits, de pain, de viande et de volaille; il a les mêmes habitudes que celui de la Louisiane: leur chair est également recherchée.

Il y a dans les cantons de l'Amérique septentrionale, une grande quantité de *Castors*, auxquels l'intérêt de l'homme livre une guerre implacable. Lorsque les castors ont perdu leurs femelles ou leurs petits, ils versent des pleurs: les voyent-ils blessés, ou dans les douleurs de l'agonie, ils lèvent leurs yeux remplis de larmes vers les barbares qui les poursuivent, et semblent implorer le sentiment de la pitié; mais l'impitoyable chasseur reste inaccessible à toute commisération; leur fourrure seule l'intéresse!

On rencontre quelquefois des *Crocodiles* de l'espèce que les naturalistes appellent *Caïmans*; ils habitent dans

des fossés bourbeux, sont longs de près de douze pieds, tête et queue comprises. Rarement cet animal est nuisible lorsqu'il vient sur la terre; il est plus dangereux dans l'eau. Il habite ordinairement la Floride.

Les oiseaux de l'Amérique septentrionale ne sont pas moins variés et curieux. On voit plusieurs espèces d'*Aigles*, de *Vautours*, de *Chats-huants*. Les *Dindes*, les *Oies*, les *Hérons*, les *Canards*, les *Outardes*, les *Bécasses*, les *Cygnes* du poids quelquefois de trente-six livres, y volent par milliers; les *Méléagrides* ou *Pintades* et les autres volailles, y sont communes ainsi que d'autres oiseaux qui ressemblent à la *Perdrix*, à la *Bartavelle*, à la *Caille* d'Europe.

L'*Oiseau-mouche* vient annuellement sucer les fleurs, que la nature fait naître dans cet étonnant pays; il ne paraît qu'avec les fleurs et disparaît avec elles, sans qu'on sache ce qu'il devient.

Le *Wakon* ressemble à l'oiseau du paradis.

Le *grand Chat-huant* ne diffère de celui des autres pays que par sa voix singulière, qui consiste à pousser un cri étrange et surprenant, comme un homme dans le plus grand péril.

La *Bécasse à bec d'ivoire* est d'une couleur blanchâtre; sa tête est surmontée d'un plumet blanc; elle vole en poussant des cris très-aigus; son bec est de pur ivoire, ce qui rend cet oiseau plus extraordinaire encore.

Tous les printemps, un nombre prodigieux de cigognes viennent habiter quelques plaines de l'Amérique septentrionale. Elles ont au moins six pieds de haut, et leurs aîles déployées, plus de sept pieds d'envergure; elles ne passent jamais sans être entourées de sentinelles, qui veillent autour d'elles pour annoncer l'approche des

ennemis. Quelque temps avant leur départ, elles s'assemblent en grandes troupes, et le jour fixé, toutes s'élèvent en tournant lentement; elles décrivent de longues spirales, jusqu'à ce qu'elles soient arrivées à perte de vue.

Le *Muscawiss* est gros comme un *Tiercelet*, il a un plumage brun et marqué de taches d'un blanc éclatant; il ne paraît qu'une heure ou deux avant le coucher du soleil: alors, on entend de tous côtés le bruit de ses gambades, de ses élans, de ses chutes soudaines et rapides, qui font naître l'idée de l'adresse et de la folie. Son vol bisarre ne ressemble à celui d'aucun autre oiseau : on ne peut rien concevoir de plus léger; mais à peine les ombres de la nuit commencent-elles à couvrir la terre, que ces oiseaux descendant du haut des airs, se perchent sur les branches inférieures des arbres, sur les clôtures et souvent s'abattent au milieu des champs, où ils passent la nuit à répéter leurs monotones et singuliers accens, que les Indigènes représentent par le mot *Muscawiss*. On ne sait de quoi il vit, où il fait ses pontes, ni ce qu'il devient pendant l'hiver. Rien n'est plus frappant que le contraste entre l'extrême agilité de ses mouvemens, la légereté, la rapidité de son vol et sa constante immobilité, ainsi que la tristesse de ses accens pendant toute la nuit, accens, dit M. Bonnet, qui paraissent être ceux de la douleur ou d'un profond ennui.

Le *Mocqueur*, voyez ce que j'en ai dit à l'article de la Louisiane. (Quant aux autres oiseaux, voyez Buffon).

Parmi les insectes, on remarque les *Mouches-à-feu*, dont la multiplicité répand dans la nuit une lumière vraiment étonnante. Les *Mites*, insecte ailé qui se met dans la farine; les *Mousquites* ou *Moucherons*, les *Cha-*

rensons, qui déposent leurs œufs au haut des tiges de blé, surtout du froment; le *Sureau* les fait disparaître des granges; les *Mouches-hessoises* dont le nom annonce assez le pays d'où elles sortent.

Les *Abeilles* ont multiplié aux Etats-Unis au point que l'on compte actuellement le miel et la cire au nombre des productions les plus lucratives du pays. Dans les contrées du Sud, on a des plantations de mûriers, et on y fait des *Vers à soie*.

Les côtes abondent en *Huîtres*, en *Poissons* délicieux; les rivages septentrionaux sont fréquentés par la *Vache-marine* et le *Veau-marin*; ceux du Midi, par le *Lamentin*, commun à l'Amérique méridionale. Cet amphibie a les pieds de devant pareils à des mains, et une queue de poisson; la femelle a les mamelles d'une femme, on croit que c'est la Syrène de la Fable.

Canada.

Dans les savanes du Canada occidental, et autour des ruines colossales du palais des Aztèques, cette palmyre de l'Amérique, qui s'éleve solitairement dans le désert, aupres de la rivière de Gila, on voit paître deux races indigènes d'animaux à cornes. Le *Moufflon* aux longues cornes, souche primitive du mouton, erre sur les rochers calcaires, arides et pelés de la Californie. Les *Vigognes*, les *Alpacas* et les *Lamas*, tous ressemblant au chameau, appartiennent à la Péninsule méridionale; mais ces animaux utiles, à l'exception du *Lama*, ont conservé depuis des siècles leur antique liberté.

Indépendamment des *Martres*, des *Loups*, des *Ours*, des *Charcals*, des *Chiens*, des *Chats-tigres*, des *Caribous*, des *Orignaux*, des *Bisons*, qu'on peut apprivoiser, rendre

propres à l'agriculture, et qui produisent avec la vache ou le bœuf d'Europe ; on remarque le *Castor*, animal amphibie, doux, paisible, industrieux dans la liberté, mais triste et abruti dans la servitude. Quand on l'attaque, il fuit au lieu de combattre ; mais si on le saisit, il mord cruellement. La fourrure du castor s'emploie dans la fabrique des chapeaux. On file le duvet des flancs pour en faire des bonnets, des gants et des bas. Les boisseliers font des cribles de sa peau ; sa chair a le goût des animaux de terre, et sa queue celui du poisson.

On doit ajouter, comme propres à ces contrées septentrionales, le *Raton* (*Ursus lutor*), le *Carcajou* (*Ursus labradorius*), qui est plus petit que le blaireau ; trois espèces de *Martes* ou belettes ; la *Belette* du Canada (*mustella Canadensis*), le *Vison* (*mustella Vison*), et *mustella venanti*, nommée le *Pêcheur ;* trois marmottes (*arctomys monax*), *arctomys empetra*, et (*arctomys pruinosa*) ; le *Rat* de Labrador (*Mus Hudsonius*).

Le *Cerf* du Canada et la *Renne* du Groënland, que les naturalistes ne regardent que comme des variétés de ceux d'Asie et d'Europe, pourraient bien être des espèces distinctes, quoique voisines. Le *Caribou* que l'on trouve du côté de la Baye d'Hudson, paraît s'éloigner de la *Renne* par des caractères très-prononcés. L'*Isatis* (*Canis lagopus*) est aussi un habitant de ces froides régions, dont les rivages sont fréquentés par toutes les espèces de phoques imparfaitement connues, et imparfaitement décrites. (C. A. W.)

Pour les oiseaux, voyez Buffon.

Antilles.

Il n'y a dans les Antilles d'autres animaux sauvages que des *Caïmans*, des *Iguans* et des *Lezards*; la *Chauve-souris-fer-de-lance*, le *Mulot volant* (*vespertillio molossus*), le *Kinkajou* (*vivera caudivolvula*), le *Muspilorides*, *Rat pilotis*; les *Perroquets*, les *Colibris*, les *Oiseaux-mouches*, sont communs dans tout cet Archipel.

On remarque cependant la petite *Fauvette* à gosier jaune de Saint-Domingue. Elle a un chant très-agréable; elle pond deux ou trois fois par an, fait son nid avec de l'herbe sèche et de petites racines entrelacées avec beaucoup d'art, et le suspend à la pointe d'une branche inclinée vers l'eau. L'intérieur de ce nid est extrêmement industrieux.

Le *Rossignol* de cette île ressemble aux *Bergerettes* des environs de Paris; il est gros comme un *Bruant*, et chante très-agréablement; il n'est pas farouche: la présence de l'homme semble l'encourager à renouveler ses roulades et ses modulations.

Le *Musicien*: cet oiseau est ainsi nommé, parce qu'il prélude toujours par une gamme; et lorsqu'il est arrivé à l'octave ou note de répétition, il termine son chant par des roulades; puis il recommence sa gamme. Il se cache si bien, que jusqu'à ce jour, on ne connaît ni sa grosseur, ni son plumage, ni sa manière de vivre.

Le *Chardonneret*, appelé par les Nègres *Banane mûre*, parce qu'il se nourrit de ce fruit, ressemble au *Chardonneret* de la Louisiane; mais il a de plus que lui le haut des aîles noir. Son chant est assez varié.

Le *Perroquet de terre* est ainsi nommé, parce qu'il fait son nid dans la terre; il est gros comme une *Fau-*

vette : il a le dos vert comme une émeraude, la gorge rose, le ventre gris-de-lin, légèrement rosé, les pattes noires et le bec rouge-brun en forme de lancette.

La *Dame anglaise* est un moineau de la grosseur d'un pigeon; son col, sa poitrine et son dos, sont écarlates; son ventre grisâtre et sa queue bleue.

Le *Bout de tabac* est de la grosseur d'un fort *Merle*; il a le plumage tout noir, le bec gros, court et jaune; il mange la vermine des bestiaux, et les graines qui se trouvent dans leur fiente sèche.

Le *Taquoi* ressemble au *Geai* d'Europe; les plumes de sa queue ont un pied de long : elles sont bigarrées de bleu, de blanc, de rouge et de noir, comme celles de ses ailes; il est très-privé, et gros comme un pigeon ordinaire.

Le *Flamand* de Saint-Domingue est gros comme le plus fort mâle *Dinde*. Ses jambes ont deux pieds de hauteur: son col est plus long que celui du *Cygne*; il se tient en troupe au bord de l'eau. Lorsqu'il est jeune, son plumage est gris-cendré, il devient d'un beau rose à mesure qu'il vieillit; sa chair est bonne à manger.

Le *Grand-gosier* ressemble à un héron.

Les *Papillons* sont aussi variés que brillans. Il en est de même des coquillages; on pêche les huîtres, soit dans la mer, soit sur les *mangles* qui croissent au bord de l'eau. Quant aux poissons, tels que le *Capitaine*, le *Vivaneau*, le *Rouget*, le *Mulet*, la *Carpe*, les *Lunes*, la *Sardine*, et nombre d'autres qu'il serait trop long de détailler ici; ils sont supérieurs aux poissons d'Europe, de l'avis des Européens même. Le *Requin* est très-vorace, aussi l'a-t-on surnommé le *Goulu de mer*. Il y en a qui ont jusqu'à dix pieds de long; sa mâchoire

est armée de plusieurs rangées de dents triangulaires très-aiguës, suivant l'âge de l'animal : il est redoutable pour ses coups de queue.

La *Bécune* est dangereuse aux nageurs, parce qu'elle enlève les parties des baigneurs qui se laissent surprendre par elle.

Les *Homards*, les *Crabes*, les *Anguilles*, les *Tortues* de terre et de mer y sont excellentes. J'engage le lecteur, qui désire connaître plus particulièrement les animaux, les oiseaux, les poissons, les coquillages de l'Amérique, de lire les ouvrages de MM. de Buffon, d'Azara, etc., etc.

D'après ce léger aperçu des animaux qui sont particuliers à l'Amérique, et dont plusieurs n'ont pas leur analogue sur l'Ancien Continent, M. Paw doit sentir combien il a été inconséquent de chercher à dégrader la race des animaux du Nouveau-Monde, à insinuer que le Jaguar *perd tout* courage quand *il est repu*; qu'un *seul chien* alors suffit *pour lui donner* la *chasse*; que le *Jaguar* est un *tigre poltron*; que le *Coguar* se met *aisément en* fuite, hormis qu'on ait la timidité naturelle des *Américains*; car s'il eût été à Carthagène, il y eût vu les Espagnols habiter des maisons sur pilotis, se garder nuit et jour, pour n'être pas dévorés par ces Jaguars, par ces Puma, par ces Coguars, qu'il appelle avec affectation *Tigres poltrons*; il les eût vus aller le jour à la nage dans les îles où les Européens ont du bétail, tandis que dans les établissemens que les Hollandais ont dans les environs du Cap de Bonne-Espérance, à la pointe méridionale de l'Afrique, les lions et les tigres africains restent cachés pendant le jour, et

n'attaquent le bétail que la nuit, et lorsqu'il n'est pas renfermé.

M. Rubaut, dans son voyage d'Afrique à Quankie, dit avoir vu dans les forêts un grand nombre de lions, de tigres et de loups, qui ne cherchèrent pas à attaquer sa petite caravane.

MM. Picard et Mungo Park assurent que ces animaux attaquent rarement l'homme, surtout en plein jour.

M. Picard, employé de l'administration du Sénégal, ayant été chargé de traverser la Sénégambie dans toute sa longueur; de visiter les bords de la Falénie, ceux de la Gambie; de reconnaître les sources du Niger, et d'observer les différens peuples chez lesquels il avait à passer, rapporte qu'après avoir quitté la ville d'*Hircator*, il traversa une forêt considérable dans laquelle il vit beaucoup de *Lions* et de *Tigres;* que s'étant écarté de ses compagnons pour chasser un grand *Aigle* qu'il désirait abattre, il était si animé à sa poursuite, qu'il ne s'aperçut pas, au moment où il le couchait en joue, qu'un énorme *Tigre* se trouvait étendu à vingt pas de lui, que le *Tigre*, en le voyant approcher, se leva et alla se coucher à vingt pas plus loin; que les gens de M. Picard, qui le suivaient des yeux, n'eurent pas plutôt aperçu l'animal, qu'ils crièrent pour l'avertir du danger; mais, que sans s'arrêter à leur cri, il avançait encore pour être plus sûr de son coup, et ne pas manquer son aigle; lorsque le tigre, ennuyé sans doute de se déplacer une seconde fois, poussa en se relevant, un rugissement affreux qui lui fit oublier sa proie, et le força à rejoindre précipitamment ses compagnons qui lui racontèrent ce qu'ils avaient observé.

M. Paw, qui s'est tant récrié contre le lion américain

nommé *Puma*, ignore qu'il existe en Perse une espèce de lion d'un naturel doux, et qui n'a point de crinière, qu'*Olivier* a surtout remarqué sur les bords du fleuve des Arabes; c'est peut-être celui-là dont les Persans se servent pour leurs chasses. Les Anciens ont connu ce lion; *Oppien* en fait mention. (C. A. W.).

M. Paw est dans l'erreur lorsqu'il prétend qu'il est impossible de dompter le tigre de l'Ancien Continent, au point de le toucher de la main, qu'il faut le renfermer dans des cages bien grillées et doublement barrées, puisque les Perses ont été long-temps dans l'usage d'apprivoiser les animaux de proie, au point même de les faire chasser avec des lions, des tigres, des léopards, des panthères et des onces. Cet écrivain ignore, sans doute, qu'avant la révolution, on a vu à Paris des tigres dont le gardien était assez fou pour mettre sa tête dans leur gueule; qu'un nommé *Politos* à Londres en faisait voir un, en 1814, dans une cage de sapin, d'un pouce d'épaisseur, ayant des barreaux gros comme le petit doigt; que ce même tigre s'étant échappé de sa cage, qui s'était ouverte en tombant de dessus la charette qui le conduisait dans Londres, il traversa paisiblement tout le *Strand* comme un chien, et alla se coucher dans la cave d'une maison abattue, où l'on parvint à le faire rentrer dans sa cage sans qu'il eût essayé de mordre qui que ce fût. (Voyez le *Statesman* de cette année).

Il conviendra que, si l'Amérique produit des *Alligators*, des *Crocodiles*, des *Caïmans* et des *Serpens*, la nature attentive a pris soin aussi de leur opposer des ennemis implacables pour y assurer l'existence de l'espèce humaine. C'est pour cela que le tigre *Sagnar*, et la

grosse *Fourmi noire* font une guerre d'extermination aux *Alligators*, aux *Crocodiles* et aux *Caïmans*; que les *Serpens* cherchent en vain à éviter la dent meurtrière du *Cusicusi*, celle du *Pecari*, le bec redoutable de l'*Aigle royal*, celui du *Hoazin* et de la troupe pénétrante de la *Fourmi de visite*; et les *Couleuvres*, les attaques mortelles du moineau du *Paraguay*. La nature libérale ne s'en est pas tenue là, elle a placé le contre-poison dans le bois que le serpent habite.

Avant de passer outre, j'observerai encore qu'il oublie fréquemment la thèse qu'il a avancée, « que le « *nouvel hémisphère* était inférieur en tout point au « continent d'Europe, que ce n'est pas prouver la « vérité de son assertion que d'avoir continuellement « recours à l'Afrique et à l'Asie, et de confondre le « continent d'Europe avec l'Ancien Continent, sous « prétexte qu'il comprend l'Europe avec l'Afrique et « l'Asie. »

On a avancé que quelques parties de la terre et de ses habitans paraissent plus jeunes que dans d'autres, et que les montagnes de l'Amérique semblent montrer que ce Continent est moins ancien que l'Europe, l'Asie et l'Afrique, parce que leurs sommets ont été moins diminués. M. de Buffon a pensé que les animaux sauvages de l'Amérique, comme les *Tigres*, le *Puma*, qu'on appelle *Lion*, quoique ce soit une bête particulière qui ne ressemble pas très-exactement à cet animal puisqu'il est plus petit; que le mâle n'a point de crinière, qu'il ne saurait se servir de sa queue comme d'une arme; qu'il grimpe sur les arbres, et que ses mœurs diffèrent de celles des *Lions* d'Afrique; enfin, qu'ainsi que l'espèce humaine, ils sont encore dans un état d'enfance,

d'augmentation, ou de décrépitude et de caducité progressives; qui plus est, que dans le Nouveau-Monde, la nature a une tendance à appauvrir ses productions.

Les détails que j'ai présentés au commencement de cet ouvrage, font naturellement conclure, comme je l'ai déjà dit, que l'Amérique est le terrein le plus ancien du globe; l'article de la salubrité des deux Continens, n'est nullement en faveur de l'Europe. La comparaison rapide que j'ai faite des productions de l'Amérique avec celles de l'Europe, prouve la triste infériorité de ce dernier Continent. M. l'abbé Raynal, qui s'est rétracté depuis, a appliqué cette théorie à tous les animaux transportés d'Europe; mais M. Jefferson a confondu leur opinion trop hasardée, non-seulement par la preuve négative prise sur la courte existence des Européens sur le Continent américain, dans cet état de tranquillité et de bonheur publics qui favorise les sciences et fait éclore les génies; mais encore par la preuve positive, en indiquant les hommes qui ont déjà illustré cette nouvelle terre, desquels la mémoire ne pourra jamais être perdue: *Washington* pour la guerre; *Franklin* pour la physique; *Rittenhouse* pour l'astronomie, etc. Il met ensuite toutes les probabilités en faveur des Etats-Unis pour l'avenir, par le rapprochement simple des noms d'Homère, de Virgile, de Racine et de Shakspeare, du nombre d'années que la Grèce, Rome, la France et l'Angleterre, ont mis à produire ces grands-hommes. Il suffit, dit M. Bonnet, pour vérifier ce fait, de parcourir les campagnes, et de se rendre compte du tribut qu'ils ont déjà payé aux sciences et aux arts; ce talent se prononce tous les jours dans les inventions relatives aux manufactures, à la navigation, aux métiers et à l'agriculture.

M. Humboldt, dans son voyage à la Nouvelle-Espagne, est bien éloigné de regarder l'espèce humaine dans un état d'enfance, de décrépitude ou de caducité.

D'après l'exactitude de la déduction sur les animaux par M. de Buffon, et ceux qui ont adopté cette opinion sans plus d'examen, on peut regarder la Bretagne comme plus récente que la Normandie, sa voisine, et la race des chevaux et des bêtes à cornes du Limosin, postérieure de bien des siècles, à celle des bœufs du Poitou et des chevaux de la Flandre.

Il est bien malheureux pour ce système lumineux, qu'on ait trouvé en Amérique, et qu'on y trouve journellement le *Mammouth*, ou son analogue, dont les os annoncent qu'il était cinq ou six fois plus gros que l'*Eléphant*; qu'en 1818, on en ait vu dans les montagnes Rocky; qu'on ait découvert sous terre, au Paraguay, le squelette d'un quadrupède qui a des rapports avec le *Paresseux*, pour la forme de la tête et les proportions de son corps, mais qui est long de douze pieds; on l'appelle le *Mégathérium*. Il a dû appartenir à une espèce gigantesque, qui probablement a péri; que le *Moose-deer* ait douze pieds de haut; que l'espèce grise excède quelquefois la hauteur d'un cheval; que le *Cerf américain* soit plus grand que celui d'Europe; que les chevaux qu'on appelle au Pérou *Cavallos chimbadoras*, soient d'une taille extraordinaire; que ceux du *Chili*, du *Paraguay*, de la *Nouvelle-Biscaye*, de la *Virginie*, du *Connecticut*, pays aussi étendu que l'Europe, égalent ceux d'Europe; que les chèvres *Berendos* de la Californie soient plus grandes que celles d'Europe; que le *Chien de Terre-Neuve* surpasse en volume toutes les tribus canines de l'Ancien-Monde; que la

taille des *Tigres* du Paraguay l'emporte sur celle des *Tigres* d'Afrique ; que les bestiaux, importés d'Europe en Amérique, y soient, au rapport même du professeur Bonnet et de plusieurs autres observateurs, plus forts que ceux d Europe ; que le *Lièvre* de la terre Magellanique pèse trois fois plus que celui d'Europe ; que les *Cygnes* et les *Oies* surpassent en grosseur d'un tiers ceux d'Europe ; que le *Dindon* pèse quatre fois plus en Amérique que ceux qu'on élève en Europe ; que le *Condor* soit infiniment plus grand et plus fort que les oiseaux de proie les plus redoutables de l'Ancien Continent ; que les physiciens soient si divisés sur la haute stature des anciens Américains, dont on confond quelquefois les ossemens avec ceux des éléphantins ; celle des modernes étant en général aussi haute, aussi forte et aussi fraîche que la complexion des Européens les plus vigoureux ; enfin que jusqu'aux huîtres, elles soient quatre fois plus grosses que celles d'Europe.

Les auteurs qui ont écrit sur le règne végétal de l'Amérique septentrionale, conviennent tous que la végétation y est robuste, vigoureuse, vivace, et d'une force qui n'est plus connue dans les anciens continens, sans donner d'autres signes de dégradations que ceux qui doivent naturellement se succéder dans la suite des temps, sur une terre encore vierge, qui doit néanmoins passer par l'enfance, l'adolescence, la virilité, et arriver ensuite à la vieillesse, où elle attendra qu'un plus où moins long repos lui rende une partie de sa première vigueur. (*Bonnet*).

Je ne conçois pas comment M. Paw a pu mettre en avant de pareilles idées, ayant pardevers lui la preuve que M. Humboldt a trouvé près de *Santa Fé*, dans le

camp *du Géant*, une quantité immense de fossiles, d'os d'éléphans de l'espèce africaine et de l'espèce carnivore, que *Jean de Holmos*, lieutenant de Puerto dé Vijio, fit déterrer en 1543, dans la terre des Brûlés au Pérou, des débris de squelettes humains, et d'autres d'animaux d'une grandeur étonnante ; que M. *Gentil*, en 1715, y trouva encore une partie de ces ossemens prodigieux ; qu'on en a exhumé de semblables au *Mexique*, à *Tezcuco*, dans les îles de *Sainte-Hélène* et de *Puna* ; et qu'on en découvre dans toute la longueur de l'Amérique, depuis le *Canada* jusqu'aux terres *Magellaniques* ; que le long de l'*Ohio*, à treize cent soixante-dix toises de hauteur, on en a trouvé en plus grand nombre, et plus hauts que ceux d'aucune autre partie du monde ; qu'on trouve dans l'Amérique septentrionale des amas considérables d'ossemens et de dents-fossiles d'éléphans, de rhinoceros, d'hypopothames, d'animaux inconnus à l'Ancien Continent, des ossemens humains monstrueux, que la prévention empêche de reconnaître, et préfère attribuer aux jeunes éléphans ; des fossiles de cornes d'ammon et d'autres coquillages, et des empreintes de végétaux qui n'existent plus depuis nombre de siècles, ou du moins qu'on n'y a pas encore retrouvés depuis que les hommes voyagent, mais qui viennent à l'appui de la tradition des Américains, sur l'existence de ces monstrueux humains, et de ces quadrupèdes d'une taille gigantesque.

M. Paw ne s'attendait pas, qu'en 1785, on trouverait dans le *Kentuck*, près d'une source de sel voisine de l'Ohio, des os dont la grosseur surpasse celle de tous les os d'animaux connus en Amérique. On avait d'abord cru que c'étaient ceux d'un éléphant ; mais les natura-

listes ayant reconnu le contraire, on doit croire, d'après la forme des dents, que c'étaient les os d'un animal vorace, appartenant à une race qui s'est éteinte. C'est la seule manière de résoudre une pareille difficulté. Il est mille phénomènes dans la nature, que la faiblesse de l'esprit humain ne sait expliquer que par des suppositions de ce genre.

Sans se donner pour naturaliste, sans prétendre encore moins être aussi instruit que l'illustre M. de Buffon, on peut cependant se permettre de dire que ce savant, que M. Paw, et M. Pison, son autorité, se sont trompés sur bien des faits, qu'ils ont fondés sur des conjectures vagues et souvent sans fondement. On en peut dire autant de l'abbé Raynal pour ce qui regarde l'Amérique.

Je ne sais avec quels yeux M. Paw a vu que les *animaux* d'origine *européenne* ou *asiatique*, *transportés* immédiatement *après la découverte* du *Nouveau-Monde*, s'*étaient rabougris*, que *leur taille* s'était *dégradée*, et qu'ils *avaient perdu* la *moitié de leur instinct* ou *de leur génie*; puisque leurs rejetons, qui n'ont jamais été soignés, nourris, établés comme ceux d'Europe, et qui existent de nos jours, au mileu de ces forêts qu'il prétend n'être infectées que de marécages, de serpens et d'insectes, ne le cèdent en rien aux animaux de l'Ancien Continent, et qu'ils ont multiplié au point que les Espagnols, ce peuple destructeur, vont souvent les chasser et les tuer, non par un, mais par des vingt et trente mille, uniquement pour en vendre les cuirs.

Cet auteur, qui n'a jamais voulu consulter les Mémoires qui, seuls, pouvaient l'instruire sur les points qu'il

traitait, ignore que plusieurs familles, au Mexique, possèdent dans leurs hattes trente à quarante mille têtes de bœufs et de chevaux, sans compter les mulets, qui seraient plus nombreux encore, s'il n'en périssait pas beaucoup sur les grandes routes, par les fatigues dont ils sont excédés, après des voyages de plusieurs mois. Le commerce de Vera-Cruz seul en occupe soixante mille par an. Plus *de cinq mille* mulets sont employés, comme objets de luxe, dans les attelages de Mexico. Il saura aussi qu'on voit au Mexique de nombreux troupeaux de brebis, de chèvres, de porcs; qu'une paire de bœufs pour la charrue ne coûte, même dans la capitale, que quatre à cinq louis; que le père Acosta, Liv. IV, chap. 3, rapporte qu'en 1587, la flotte qui entra à Séville portait soixante-quatre mille trois cent quarante cuirs mexicains; que depuis cette époque, la valeur des cuirs corroyés de l'intendance de *Guadalaxara* seul, est évaluée à quatre cent dix-neuf mille piastres (deux millions cent quatre-vingt-dix-sept mille deux cent cinquante francs); qu'à la Côte-Ferme, le propriétaire avec lequel on s'arrange pour tuer tant de milliers de bœufs, ne se donne jamais la peine d'aller voir, si l'on a outrepassé la quantité dont on était convenu; que dans la province de *Ris-Grando*, au Brésil, les bœufs sont si communs, qu'ils ne coûtent qu'une piastre (cinq francs cinq sols); le sel étant trop cher pour saler beaucoup de viande, on ne les tue que pour en avoir la peau dont on fait un très-grand commerce; qu'au royaume de la Plata, un cheval ne coûtait, il y a quelque temps que *six* francs, et un bœuf de *vingt-cinq à trente* sols; aujourd'hui on paye ce dernier jusqu'à quinze francs. Quant aux chevaux sauvages, ils vont par

troupes composées de dix mille individus, presque tous bais-châtains. Dans l'Amérique méridionale, on fait la chasse aux bœufs seulement pour leurs peaux, qui sont un objet de commerce trop lucratif pour pouvoir s'occuper de saler leur viande, qui demanderait trop de temps, de sel et de futailles pour un Espagnol. M. d'Obrizhoffer dit, qu'au Paraguay, ils sont aussi gros que les bœufs hongrois, que la longueur ordinaire de leurs peaux est de trois aunes, que les chevaux y sont aussi très-nombreux, et qu'on envoie annuellement *huit mille* mulets des plaines du Paraguay au Pérou.

M. Paw regarderait peut-être comme exagéré le tableau que je pourrais lui mettre sous les yeux de la quantité étonnante de *Bœufs*, de *Chevaux*, de *Mulets*, de *Chèvres* en vie, que les Américains espagnols vendent, tous les ans, aux différens établissemens de l'Amérique; mais il est trop bien connu, pour avoir besoin d'en parler ici. J'observerai seulement que la viande de bœuf est infiniment supérieure à tout ce qu'il a bien voulu en dire; qu'on mange d'aussi bonne viande aux Etats Unis et dans d'autres endroits de l'Amérique, qu'en aucune partie de l'Europe; qu'à Saint-Domingue, elle n'est pas aussi pleine de filasse, ni aussi difficile à mâcher, que M. Paw le prétend; qu'elle est saine et mangeable, et qu'elle rivaliserait la meilleure viande Européenne si, au lieu de cultiver autant de sucre, l'habitant laissait quelques terreins en prairies, pour la nourriture des *Bœufs*, des *Moutons*, des *Chèvres*, des *Chevaux*, des *Mulets* et des autres animaux, qui ne subsistent que de ce qu'ils peuvent attraper dans les bois, au bord de la mer, sur les haies épineuses qui bordent les chemins, et à leur retour dans la savanne

(enclos en forme de prairie naturelle), de quelques paquets d'herbes, qu'ils mangent à l'ardeur du soleil ou à l'humidité du soir, n'étant jamais abrités, ni soignés comme ceux d'Europe.

Malgré ces inconvéniens, les *Moutons*, les *Chèvres*, les *Cochons* ont en général un goût plus fin que ceux d'Europe : il en est de même des *Pigeons* et des volailles, que l'on engraisse au maïs et au petit mil. Les *Brebis* et les *Chèvres* font plusieurs portées par an : elles donnent jusqu'à quatre et quelquefois cinq petits chaque fois, que l'on ne soigne pas plus que les bœufs et les chevaux. La multiplication des volailles et des cochons est incroyable ; ces derniers ne sont pas sujets à donner la lèpre comme les cochons européens. Les pigeons font jusqu'à six ou sept pontes en autant de jours de suite, les couvent, et il en naît autant de petits qu'il y avait d'œufs.

L'Europe peut-elle se flatter d'avoir une race de chevaux aussi durs à la fatigue et aux privations que ceux de l'Amérique ? Tous les Européens voyageurs, ou employés auprès des négocians ou des habitans, attesteront franchement que ces chevaux, qui ne sont pas ferrés, font des vingt lieues d'une seule traite, galoppant, malgré l'ardeur du soleil des tropiques, à travers les bourbiers, les rivières, le sable, les pierres, les montées et les descentes des montagnes. Les chevaux de *Buenos-Ayres* sont renommés par leur légèreté, leur douceur, leur courage et leur sobriété. Leur pas est si vif, qu'il égale le plus grand trot, et le petit galop des chevaux européens, et leur mouvement est beaucoup plus doux pour le cavalier.

J'ai été, ainsi que des milliers d'autres, avec le

même cheval, des *Cayes* à l'*Ance-à-Veaux*, île Saint-Domingue, dans des chemins pareils à ceux ci-dessus, en *neuf heures* et demie de temps. Il y a vingt mortelles lieues, et beaucoup de montées et de descentes. Un mulâtre, nommé *Charles Daguille*, dans l'intervalle du lever au coucher du soleil, s'est rendu sur le même cheval, de l'*Ance-à-Veaux* à *Jérémie*, il y a trente-une lieues, toutes à travers des marécages, des sables et des montagnes.

Je citerais, s'il le fallait, mille traits de cette nature, pour prouver que les chevaux, en Amérique, n'ont point dégénéré en bonté; quant à la taille et à la grosseur, il y en a de tous les corsages comme en Europe, cependant plus grands et plus forts que ceux d'*Oléron*. Quel est le cheval européen qui, après des courses semblables, étant lâché tout suant dans une savanne dont l'herbe est brûlée par le soleil, étant réduit à manger les lianes et les feuilles qui se trouvent dans les haies d'épines, ou à leur défaut, la fiente sèche des chevaux et le fruit desséché du *Monbin*, qui ressemble à un pruneau sec; étant exposé la nuit, à faire furtivement des courses forcées avec les Nègres, et le lendemain à être vraisemblablement monté de nouveau par son maître; quel est le cheval européen, je le demande, qui résisterait à des fatigues et à des privations semblables?

M. Bonnet n'a pu s'empêcher de convenir que les bestiaux des Etats-Unis sont plus forts que ceux d'Europe, surtout ceux que l'on élève dans les Etats du nord; quant à l'agrément, il dit: « Il y a peu de che-
« vaux qui puissent être comparés au cheval de Virginie;
« ils sont d'origine anglaise. Il y en a de deux espèces:

« l'une appelée *sang pur*, c'est-à-dire, lorsque l'étalon « et la jument sont anglais : l'autre *sang mêlé*, lorsque « l'une ou l'autre est née en Amérique. La seconde « espèce résiste mieux. Le cheval de Virginie est d'une « grandeur médiocre ; il est bien fait et court très-vîte ; « mais la moins de force et de taille que les chevaux du « Connecticut et des Etats du nord, ce qui le rend plus « propre à la selle. On en dresse beaucoup pour des « courses semblables à celles que l'on fait en Angle- « terre. »

Les chiens qu'on a amenés et qu'on amène d'Europe en Amérique, ne cessent pas d'aboyer dans la plupart des contrées du Nouveau - Continent, ni de se conserver sains et exempts d'aucune atteinte de peste vénérienne. Le chien d'Europe, devenu sauvage dans les *Pampas*, aboie aussi fort que le chien indigène de l'Amérique. Il y en avait de plusieurs espèces. Garcilasso rapporte, qu'avant l'arrivée des Espagnols, les Péruviens avaient une espèce de chien, appelée *Perros - Gosquez*. Il donne le nom d'*Allco* au chien indigène ; celui-ci paraît n'être qu'une simple variété du chien des bergers ; il est plus petit, a le poil long avec des taches brunes, et les oreilles droites et pointues ; il aboie beaucoup, mais il mord rarement. Les prêtres des Indiens de *Xauxa* et de *Huanca*, faisaient une sorte de cor avec le crâne du chien *Runalco*, avant que l'*Inca Pachacutec* les eut forcés d'adopter le culte du Soleil. Dans les éclipses de lune, on battait les chiens jusqu'à ce que l'éclipse fût passée. Le seul chien - muet était le *Techini* du Mexique, variété du chien commun, appelé *Techichi*, qu'on châtrait pour engraisser, et dont on vendait la chair au marché de Mexico. Les Péruviens

de *Xauxa* et de *Huanca* mangeaient leurs chiens *Runalco.* M. Paw ignore que les *Bull-dogs* d'Angleterre n'aboient jamais, et que quand ils ont mordu, ils ne lâchent jamais prise. S'il eût écrit sur l'Angleterre, il n'eût pas manqué d'affirmer que les chiens, dans ce pays, cessent d'aboyer, parce que les *Bull-dogs* ne le font pas. Quel dommage pour cet auteur, que les Espagnols n'aient pas trouvé, en Amérique, une race aborigène, velue comme celle des *Touriles*, habitans des îles du même nom dans les mers méridionales du Japon, dont le corps est entièrement couvert d'une espèce de poils ou de crins, et que les Japonais, leurs conquérans, ont réduit à la condition des bêtes! cette découverte lui eût encore fourni les moyens d'assurer que les Américains étaient des animaux velus, de la race des *Ourangs-outangs*, et que les Espagnols avaient eu raison de les exterminer, comme étant plus nuisibles qu'utiles à la société.

On se trompe quand l'on prétend : « Que l'humidité de l'atmosphère en Amérique est la véritable « cause de ce que les animaux ne nagent jamais dans « aucune partie du Nouveau-Monde. » Cette assertion est de toute fausseté. J'ai vu nager tous les animaux indistinctement, soit dans les rivières des habitations, soit dans les rades, pour les embarquer ou débarquer. Des contes de cette nature ne font point honneur à un écrivain, quelque soit son mérite.

J'ignore dans quelle partie de l'Amérique on a amené des chameaux : il en est venu deux, à ma connaissance, à Saint-Domingue ; ils sont restés sur l'habitation Caradeux, au cul-de-sac, proche de la ville du Port-au-Prince, jusqu'au départ de l'armée française, qui

les a mangés en 1803, avant d'évacuer Saint-Domingue. Qu'on consulte M. Humbodlt, il est facile de se convaincre qu'ils se propagent dans l'Amérique méridionale. (Voyez aux Régions équinoxiales du Nouveau-Continent).

Parce que les Portugais ont eu plusieurs fois l'idée de transporter des éléphans au Brésil, ce n'est point une raison pour qu'ils ne se procréent point, si on les abandonnait, dans les forêts, à leur propre inclination ? Et puisqu'il est prouvé par les ossemens de ces animaux, qu'on a découvert, dans toute l'étendue de l'Amérique, qu'ils y existaient en grand nombre avant le déluge de ce pays, il est juste de croire qu'ils pourraient encore s'y procréer, et maintenir leur espèce dans cette même terre qui les nourrissait jadis, et dont les eaux s'étaient retirées plus de trois cents ans avant l'établissement des Portugais dans le Brésil ?

Lorsqu'on insinue de pareils faits, il faut citer les époques, le nom des bâtimens qui ont apporté de pareils animaux, le lieu où on les a débarqués, et non pas conclure souvent sans preuves quelconques, et se contenter de dire en parlant de Don Prenetty : « Le « critique peut-il donc nier ces faits, que personne « n'a jamais révoqués en doute. »

Quant à la prétendue dégénération des animaux, on peut encore s'assurer qu'elle n'existe que dans l'imagination ; car les bœufs y sont plus forts que ceux de *Salamanque*, qui sont les plus grands de l'Espagne. Il y a plusieurs espèces de taureaux, les uns sans cornes, d'autres nommés *Nata*, *Chivosa* ; parce que leurs têtes et leurs cornes sont tantôt droites et ver-

ticales, tantôt coniques et très-grosses à leur racine; les chevaux ont toutes les formes et tous les signes qui caractérisent la force et la beauté, et les moutons, les porcs, les chèvres, les volailles, ne laissent rien à désirer pour la bonté.

Tout autre que M. Paw eût trouvé un motif nouveau d'adorer le Créateur de toutes choses, pour avoir placé, dans le nouvel hémisphère, les animaux qui pouvaient lui convenir, sans s'inquiéter si leurs analogues sur l'Ancien Continent étaient où n'étaient pas d'un sixième plus forts, et y avoir mis une variété étonnante d'animaux, d'oiseaux, de végétaux, de minéraux absolument inconnus à l'ancien. S'il eût voulu réfléchir un instant, il eût senti que le Créateur, en donnant aux bêtes féroces du Nouveau-Monde un instinct qui permet de les apprivoiser, les a douées d'une qualité plus heureuse pour l'espèce humaine, que celles de l'Ancien Continent, qu'il a armées d'une férocité que rien ne saurait adoucir; enfin que la catastrophe récente que ce pays a éprouvée, lui a été favorable, puisque le ciel, en faisant disparaître les éléphans, les rhinocéros et les hypopotames, les a remplacés par des *Tapirs*, des *Pecaris à musc*, des *Tamanoirs*, des *Gavia* et d'autres animaux moins destructeurs, et entièrement inconnus au reste de l'Univers.

J'observerai en passant que cet écrivain, en s'extasiant, comme il le fait, sur la férocité des tigres de l'Asie et de l'Afrique, et sur celle des premiers conquérans de l'Amérique, dévoile des sentimens indignes d'un homme qui a la prétention d'instruire le genre humain, avec des Mémoires, où l'on cherche en vain l'impartialité, l'humanité et surtout cette candeur franche et

naïve, que tout écrivain ne doit jamais perdre de vue. Aussi, en accordant à M. Paw cette férocité qui lui tient tant à cœur, il ne peut nier que les habitans de l'Amérique ne sont pas obligés, comme ceux des Grandes-Indes, d'arroser et d'entourer de haies, le bananier, le plus utile des végétaux, pour le garantir le jour de l'ardeur du soleil, la nuit des attaques des bêtes sauvages, et de se renfermer continuellement dans des palissades, pour se préserver de leur férocité.

Relativement aux dégats occasionnés par les fourmis, je lui ferai observer que ces insectes ne laissent pas d'être très-utiles, puisque les *Fourmis de visite* détruisent les araignées, les vers, les mouches, les rats, les serpens, les alligators; qu'elles ont fait certainement moins de ravage dans la Guyane, que les *insectes aîlés* dans la Laponie, dans le pays des Tunguses; que les *Taons* qui occasionnent la rage et des maladies cruelles aux troupeaux qu'on laisse paître dans quelques cantons de l'Irlande et de Suède; que la *Vermine* entre le Bas-Danube et le Nieper; que les *Crapauds* et les *Sauterelles* dans l'Ukraine; que les *Charansons* et les *Mouches hessoises* apportées au Nouveau-Monde par le blé d'Europe, dont on approvisionnait les troupes hessoises à la solde de l'Angleterre, lors de la guerre d'Amérique; que les *Hannetons* qui, en mai 1816, ont mangé toutes les feuilles du bois de *Châteauroux*, dans le département de l'Indre; que les *Vers*, les *Limas*, les *Chenilles*, les *Papillons*, les *Fourmis*, sans y comprendre la *Nièle*, la *grêle* dans toute l'Europe (Voyez les Journaux de 1816 et de 1817.); que les *Moineaux*, les *Oiseaux de proie* et les *Taupes* dans le Palatinat, dans les divers royaumes de l'Europe, dans la Suisse, où

l'on paye jusqu'à ce jour pour les détruire ; que les *Lapins*, dans les Iles Baléares et en Espagne ; que les *Rats*, les *Souris*, les *Renards* et les *Loups* dans toute l'Europe.

Les *Rats-gris*, jusqu'à ce jour, n'ont pas encore paru dans le Cumberland aux Etats-Unis.

En juillet 1816, non loin du village de Konnewitz, au-delà de Leipsick, la plus grande partie d'une forêt a été détruite par les ravages que les souris des champs causeaient en mangeant l'écorce des arbres. (Journal Général). L'histoire n'a jamais parlé d'un fait semblable, relatif au Nouveau-Continent.

En 1813, les environs de *Vierzon*, département du Cher, furent couverts d'une quantité innombrable de chenilles d'un vert-lisse, avec des petites taches noires et bleu-de-ciel. Les habitans, surpris de leur grosseur et de leur longueur les conservaient dans des cages. Ces chenilles avaient cinq pouces de long, et étaient grosses comme une forte chandelle des six à la livre ; elles ont détruit la majeure partie des pommes de terre et des végétaux.

La *Nielle*, le *Bluet* et le *Coquelicot*, si connus dans les champs d'Europe, ne se sont pas multipliés dans l'Amérique septentrionale.

Ne sachant comment excuser les maux que l'Europe a occasionnés à l'Amérique, par l'introduction des rats et des souris dont elle a empoisonné le Nouveau-Monde, il a imaginé d'avancer : « que les *Vers Tarèts* ou « rongeurs des digues et des vaisseaux, qui ont fait « trembler la Zélande, étaient *probablement* originaires « d'Amérique. »

Une assertion semblable, soutenue par un *probablement* aussi judicieux, annonce plus de partialité que de bonne foi. Est-il vraisemblable que ces insectes aient été transportés du climat brûlant des Tropiques dans celui des Zônes glaciales, *que leur multiplication, au bout de 60 ans*, ait été si *prodigieuse* et si *rapide dans les mers* glacées *du nord de l'Europe, au point*, comme il l'avance, d'infecter tous les ports de cette portion du globe, et d'ajouter de nouveaux dangers aux dangers de la navigation, en criblant la carène des navires sous les pieds du matelot ?

Il est malheureux pour ses systèmes injurieux que M. *Kerroux*, dans son histoire de la Hollande, page 1159 du 2e volume, dise: « que ce fut en 1730, que « l'on s'aperçut des premiers ravages causés, par « ces vers de mer, à la digue de Westcapelle, dans « l'île de Walcheren, que l'on prétendit qu'ils étaient « venus des *Indes*, ensuite de *l'Amérique*; *tandis qu'on* « en avait *déjà aperçu depuis longtemps dans* la mer *du* « *Nord de l'Europe*. »

Comment se fait il que les Espagnols n'aient jamais songé à faire une pareille imputation à l'Amérique? Jusqu'à ce jour, ce pays si injustement décrié par cet auteur, n'a pas encore eu à se plaindre de voir tomber fréquemment comme l'Europe dans les divers royaumes qui la composent, des nuées de pierres aérolithes, dont quelques-unes pesaient cent livres, et les autres de vingt à quarante.

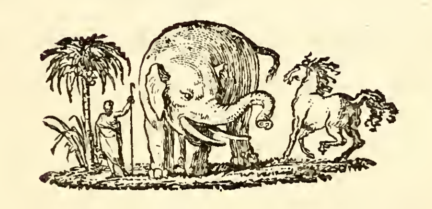
Qui aurait pu s'imaginer que l'auteur des Recherches philosophiques sur les Américains, en annonçant au public, des Mémoires intéressans pour servir à l'histoire

de l'espèce humaine, ait poussé la prévention et la mauvaise foi jusqu'à exagérer et supposer bien des faits, afin d'inspirer aux lecteurs les plus crédules une partie de la haine que le dépit lui a fait concevoir contre un pays préférable au sien. Voilà, comme il le dit *lui-même, jusqu'où* l'esprit de *système peut entraîner ceux* qui s'y *abandonnent.* C'est *un torrent* qui se *perd dans un précipice, d'où la raison ne se retire* que *difficilement.*

Personne ne contestera que l'Europe doit à la découverte de l'Amérique, les améliorations toujours croissantes de son agriculture, de son industrie, de son commerce, de ses arts; qu'elle lui doit, surtout le développement de ces connaissances, qui, en éclairant les esprits, ont frappé tant d'abus, et dissipé de si funestes erreurs; que, sans les Colonies, il n'y aurait plus de prospérité depuis Cadix jusqu'à Archangel, dans les villes comme dans les campagnes, sur les bords de la mer, comme dans l'intérieur des terres; puisque le bien-être des Européens, puissans ou faibles, riches ou pauvres, cultivant les lettres, les sciences, les arts, ou simples ouvriers, est subordonné au sort des Colonies du Nouveau-Monde.

Si l'on pouvait douter encore que la découverte de l'Amérique fût un bonheur pour le reste du monde, je me contenterais d'observer qu'elle a produit de nouveaux rapports politiques entre les diverses nations, de nouvelles directions dans le commerce, des besoins nouveaux, il est vrai, mais qu'elle satisfait d'une manière agréable; que c'est à l'ambition désordonnée de certains princes de l'Europe, et non à l'Amérique, que les

Européens doivent attribuer les nouveaux sujets de guerre entre les souverains ; enfin que l'Europe a changé presqu'entièrement de face, depuis que les trésors du nouvel hémisphère y ont circulé, et que les arts, les sciences et la civilisation y ont fait des progrès inconnus aux siècles antérieurs.



LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Population de l'Europe et de l'Amérique.

Plusieurs observateurs, tels que M. de Buffon, ont cru reconnaître dans quelques nations de l'Amérique, les mœurs des anciens peuples de l'Asie, et en ont conclu que les Américains descendaient de ces derniers. Cette assertion est hasardée. La nature des hommes étant partout la même, partout ils sont asujétis aux mêmes besoins : il n'est donc pas extraordinaire que quelques usages se ressemblent. Les mœurs d'un peuple se ressentent toujours des localités ; aussi voit-on des nations qui vivent sous le même climat, avoir les mêmes goûts et les satisfaire de la même manière, sans qu'il y ait jamais eu entre elles aucune communication.

La population primitive de l'Amérique a dû être un composé de peuples divers, dont le centre était parvenu à un degré considérable de civilisation, tandis que le Nord et le Sud étaient peuplés de races à demi-civilisées, environnées d'un certain nombre de hordes sauvages. La première origine des Mexicains est demeurée enveloppée d'épaisses ténèbres. Les recherches des hommes les plus habiles ont été infructueuses à cet égard. Point de ressemblance entre leur langage et celui des Péruviens, ou

celui des autres Américains, ni avec la langue des Malais, quoique ceux-ci aient peuplé les nombreuses îles de l'Océan pacifique. Leurs traits, les formes des animaux de leur pays diffèrent essentiellement de ceux de l'ancien Continent. Il paraît naturel de penser que le Créateur a formé une race particulière d'hommes et d'animaux pour ce Continent, comme il l'a fait pour l'Afrique, au moins dans ce qui regarde les hommes.

Les Arithméticiens politiques, qui se sont occupés à calculer le nombre des individus qui peuvent exister dans l'univers, s'accordent en général à reconnaître que la population de l'Amérique l'emporte de beaucoup sur celle de l'Europe.

Dapper, qui avait étudié avec quelque attention les relations connues de son temps, était persuadé que la population du nouvel hémisphère surpassait considérablement celle de l'Europe, et qu'elle égalait celle de l'Asie, qu'on suppose de *quatre cents et quelques millions*.

Riccioli, que M. Paw, page 54 du 1[er]. volume, appelle *impertinent calculateur*, ne place pas moins de *trois cent millions* d'hommes en Amérique : ce qui approche de l'opinion de Dapper, qui croit, comme je l'ai dit, que les Américains sont aussi nombreux que les Asiatiques. Un savant d'Allemagne, nommé *Susmilch*, qui s'est signalé par son opiniâtreté à faire pendant quarante ans des recherches sur le nombre d'hommes répandus sur la totalité du globe, en place *six cent cinquante* millions en Asie, *cent cinquante* millions en Afrique, *autant* en Amérique et *cent trente* millions en Europe : ce qui fournit un excédent de vingt millions en faveur de l'Amérique.

Une population semblable démontre le cas que l'on

doit faire des rapports inconsidérés de cet auteur, qui persiste, en dépit des conquérans et des écrivains, à représenter le nouveau monde comme une *solitude prodigieuse*, dont la *race humaine n'occupait qu'un point*. Quelle idée aurait-on de lui, si l'on tablait surtout sur les données, ou plutôt sur les calculs de Riccioli et de Dapper? Un pays qui est remarquable par la fertilité de son sol, la beauté et la bonté de son climat, doit être propice à la fécondité de l'espèce humaine, et conséquemment faire supposer que, si la population américaine n'égalait pas tout-à-fait celle de l'Asie, elle ne devait pas s'en éloigner de beaucoup.

Il trouve que le dénombrement de l'Europe paraît être fait avec la dernière ponctualité, et qu'il est peut-être impossible d'approcher davantage de la vérité, mais que la même table de M. Susmilch renferme plutôt une estime qu'un calcul, en faisant contenir six cent cinquante millions d'âmes à l'Asie, cent cinquante millions à l'Afrique, et cent cinquante millions à l'Amérique; parce que, selon lui, le dénombrement de l'Afrique est à coup sûr fautif, *puisque l'on ne connaît*, dit-il, *que les côtes de cette vaste portion de l'Ancien Continent*, et que *la population* de ses *côtes est très-considérable*, *à en juger* par la *traite des Nègres*. M. Paw s'est doublement trompé, parce que les côtes fournissent au plus le quart des esclaves qu'on achète dans ce pays, et que, pour s'en procurer une quantité suffisante, il faut les aller chercher jusqu'à cent et même deux cents lieues, dans l'intérieur des terres.

Quant à la population de l'Amérique, il la trouve exagérée, parce qu'il s'ensuivrait, selon lui, qu'il y aurait à peu près treize à quatorze personnes sur un mille

anglais en carré, et celle de l'Asie étonnante, parce qu'elle contiendrait à elle seule plus d'habitans que le reste de l'univers connu; quoiqu'elle ait, selon Tempelman, dix millions deux cent cinquante sept mille quatre cent quatre-vingt sept *mille* anglais en carré; et il trouve que le dénombrement de l'Europe est de la dernière ponctualité, quoique cette portion du globe n'ait que neuf cent trente-neuf mille anglais en carré, qu'elle soit trois fois plus petite que l'Amérique, et qu'elle contienne 138 hommes et une fraction d'homme par mille anglais en carré.

N'est-il pas absurde de prétendre donner comme un calcul juste, la supposition qu'on dit avoir été faite de la population de la *Virginie*, lors de l'arrivée des premiers Anglais dans ce pays, et d'affirmer, sur l'estimation de gens qui sont restés constamment sur le bord de la mer à chercherde l'or à l'embouchure de la rivière, qu'il n'existait que *cinq cents* Américains sur un terrain de 60 lieues carrées; que dans la *Floride française*, les Anglais, après le traité de Fontainebleau, n'ont pu y compter *huit mille* personnes, tandis que les peuplades seules d'Indiens libres, qui ont survécu aux massacres réitérés des Européens, fournissent encore, de nos jours, une population de *quarante-cinq mille* âmes qui occupent 55 villages; que sur les limites de la *Géorgie*, on porte à plus de *quinze-cent mille*, le nombre des guerriers indiens indépendans, et à près de *quarante-cinq mille*, ceux qui sont établis en Géorgie. C'est d'après des données semblables à celles ci-dessus, qu'on a avancé que le *Chiraguay*, qui a cent lieues d'étendue, et cinquante de large, ne contenait tout au plus que *vingt mille* Sauvages, tandis que malgré les guerres cruelles qu'on

leur a faites, on en compte encore *soixante-dix-huit* mille, qui habitent des villages et des villes où l'on trouve des maisons assez bien bâties; que dans la *Guyane* qui paraît être une fois plus grande que la France, on n'a compté, au moment de la découverte, que *vingt-cinq mille* âmes, tandis qu'aujourd'hui même, on y compte au moins *deux-cent mille* Indiens réunis aux Français, aux Hollandais, et aux Portugais; qu'on connaît de plus une quarantaine de peuplades libres, dont la population excède *cent mille* âmes. C'est par suite de cet esprit de dépréciation, qu'il avance, qu'en remontant vers le Nord, on a parcouru trois cents lieues en tous sens, sans rencontrer une famille, une cabane, sans voir un être à face humaine. Si cet écrivain avait parcouru la *Terre-Ferme* proprement dite, il eût appris, à son grand étonnement, qu'on y compte les Indiens par centaines de mille, ainsi que dans le *Brésil*, dont on ne connaît qu'une vingtaine de peuplades; que sur la côte du *Mississipi* et dans la Louisiane, l'on rencontre plusieurs *centaines* de milliers d'Indiens libres, sans compter ceux qui se sont fixés parmi les Européens; qu'à l'Orient, et en allant vers l'Occident, un peu vers le Nord, du côté du Canada et dans le Canada même, on trouve une cinquantaine de tribus dont le nombre s'élève à plus de *cent mille* hommes; enfin, que si la population des Péruviens et des Mexicains a été éxagérée par les Espagnols, elle n'en était pas moins considérable.

Ne serait-on pas fondé à lui demander d'où il a tiré des renseignemens semblables? Comment se flatter de pouvoir donner au juste la population d'un immense Continent, où erraient un grand nombre de nations sauvages, qui n'ont jamais songé elles-mêmes à compter

leur propre mombre ? Quel est le voyageur qui puisse en parler aussi pertinemment, qui ait eu assez de crédit ou d'autorité pour parcourir impunément tous ces pays, et faire comparaître devant lui tous les habitans de chaque canton, afin d'en faire un recensement exact, ou une approximation exempte d'erreurs grossières ? On sait d'ailleurs que les Espagnols et les Portugais qui possèdent la partie du Nouveau-Monde la plus considérable et la plus peuplée, sont très-attentifs à dérober la connaissance exacte de leurs forces : et personne n'ignore qu'il y a encore de vastes contrées en Amérique, tant dans le pays conquis, que dans ceux où l'on n'a jamais pénétré, qui seraient susceptibles d'offrir de grandes acquisitions pour l'histoire de l'homme, et dont on a soustrait à dessein la connaissance au public.

Il me semble qu'il est aussi difficile d'évaluer avec quelque certitude, le nombre des habitans qui composaient le royaume de Motézuma, que de prononcer sur l'ancienne population de l'Egypte, de la Perse, de la Grèce, et du Latium. Les ruines étendues des villes et des villages, que M. Humboldt a observées sous les 18 et 20° de latitude, dans l'intérieur du Mexique, prouvent que la population de cette partie du royaume était jadis bien supérieure à celle qui existe aujourd'hui. Quoiqu'il en soit, on avait évalué en 1793, la population de toute la Nouvelle-Espagne à cinq millions deux cent mille âmes, nombre qui était probablement au dessous de la population existante, puisqu'aucune calamité publique n'avait affligé ce pays. Depuis le dénombrement de 1793, M. Humboldt, en 1802, l'a estimé à six millions cinq cent mille. Les Indiens, d'après les renseignemens qu'on lui a fournis sur les lieux, forment les deux tiers de la

population du Mexique, c'est à-dire, trois millions, six cent soixante six mille six cent soixante-six âmes. Dans la province d'*Oaxaca*, sur cent individus, on compte quatre-vingt-huit Indiens. Ce grand nombre d'indigènes prouve combien la culture de ce pays est ancienne. Aussi, trouve-t-on près d'Oaxaca, des restes de monumens d'architecture mexicaine, qui annoncent une civilisation singulièrement avancée.

Je crois, comme M. Paw, que les Espagnols, accoutumés à peindre tous les objets avec des proportions outrées, ont exagéré la population des Péruviens et des Mexicains. Cette exagération, malgré tout, prouve qu'ils ont trouvé dans ces régions, une mulitude prodigieuse d'individus, et que si leur nombre a diminué d'une manière sensible, cette diminution a été le résultat des sacrifices, des guerres que les Indiens se font entr'eux, des guerres à mort que les Espagnols, les Portugais et les Anglo-Américains n'ont cessé de leur faire, et de la traite que l'on faisait de ces mêmes indigènes. Le commerce des esclaves américains, (observe M. Humboldt dans son Voyage aux Rég. équin. du Nouveau Continent) se faisait au seizième siècle, avec une activité étonnante à *Macarapan*, appellé anciennement *Amaracapana*, *à Cumana*, *à Araya*, et surtout à la nouvelle *Cadix*, fondée dans l'ilot de *Cubagna*, pour payer le quint aux officiers de la couronne, et les renvoyer à Saint-Domingue, après avoir souvent changé de maîtres, non par la voie d'achat, mais parce que les soldats les jouaient au dé.

Si à ces maux on joint la multitude des Indiens brûlés par les Dominicains de l'inquisition; submergés à la pêche des perles; écrasés sous le poids des fardeaux et des exactions; ceux détruits par la petite vérole qui,

lors de son apparition dans l'île de Cuba, moissonna soixante mille âmes, fit éprouver à Saint-Domingue une perte deux fois plus considérable, et détruisit six millions d'Américains sur le Continent d'Amérique; les maladies, la famine, le poison, le dévouement de ces peuples aux mânes de leurs Caciques, qui coûtaient, pour un petit chef, la vie de quatorze personnes, et vraisemblablement celle de milliers d'êtres, pour former dans l'autre monde la suite des Incas, et des prédécesseurs de Motézuma qui commandaient à plusieurs nations les victimes innombrables qu'ils sacrifiaient aux idoles; la mort accidentelle, naturelle ou forcée; et, par-dessus, tout le nombre incalculable de Péruviens, de Mexicains et de Brésiliens, enfouis vivans et journellement dans les mines où les vainqueurs les entassaient et les entassent encore inhumainement; ces causes, je crois, seront suffisantes, pour convaincre tout homme impartial, que l'Amérique était pour le moins aussi peuplée que M. Susmilch l'a supposé.

Quand on pense que les Espagnols ont détruit plus de douze millions d'Américains, en peu d'années, et les Anglais plus de six millions d'Indiens dans une année; on ne doit plus être étonné des révolutions du règne animal.

N'est-il pas étrange de voir M. Paw recourir sans cesse à de vaines subtilités, pour défendre la thèse qu'il doit être honteux d'avoir avancée? Encore une fois, l'auteur des recherches sur les Américains, n'est pas conséquent avec lui-même, lorsqu'il prétend que les *femmes* du *Nouveau-Monde* sont *sujètes à la stérilité*, et *qu'elles cessent d'avoir* des *enfans à trente-six ans*. D'où seraient donc sortis les douze millions de Mexicains

qu'il dit avoir été égorgés par les Castillans; les trois millions de Péruviens qui expirèrent sous les coups de Pizarre et successeurs; les millions de Florides, que Ferdinand Soto massacra; les cadavres dont la mortalité avait jonché la terre partout où les Espagnols pénétrèrent, au point que les vivans, dit M. Paw, ne suffisaient pas pour y enterrer les morts; les deux tiers de Brésiliens que les Portugais assassinèrent; les dix millions d'Indigènes que les Français, les Anglais, les Hollandais et les Anglo-Américains ont détruits depuis le Cap Horn jusqu'à la baie de Wager, les deux millions d'Insulaires que les Espagnols immolèrent à leur fureur dans les Antilles?

Peut-on supposer que le Continent d'Amérique, qui offrait tant de ressources et tant de variétés, fut une *solitude prodigieuse* dont la *race humaine* n'*occupait qu'un point*, lorsqu'il est avéré que Saint-Domingue possédait près de deux millions d'Indigènes; Cube un million huit mille, et les autres îles, une population proportionnée à leur étendue et au produit de leur territoire.

M. Paw, sentant la futilité de son assertion, l'abandonne pour avancer qu'on ne peut pas attribuer la dépopulation de l'Amérique aux massacres et aux cruautés des Espagnols, puisqu'*il a passé*, dit-il, dans *les Indes occidentales*, plus d'*Européens* qu'*on y a détruit* d'*Indigènes;* car si l'*Espagne*, conclut-il, contenait, du temps de Ferdinand-le-Catholique, *vingt* millions d'*habitans*, on *peut hardiment assurer que jamais* sa *population n'a été* plus *forte*, *et il s'ensuit* qu'en *décomptant les* Maures et *les Juifs expulsés*, il est passé en *un laps de deux cent soixante* ans, huit millions d'*Espagnols*.

Qui se serait attendu à un raisonnement et à une

conclusion semblables de la part d'un homme qui refuse des connaissances aux Américains? Parce que l'*Espagne, du temps* de *Ferdinand. contenait* vingt *millions d'habitans*, on *peut hardiment assurer*, dit-il, que *jamais sa population n'a été plus forte*. Voilà une conséquence qui n'est nullement conséquente; et pour prouver son raisonnement *à fortiori*, M. Paw conclut très-savamment; il s'*ensuit* qu'en *décomptant* les *Maures et les Juifs* expulsés, *il est passé* en un *laps de deux cent soixante ans*, huit *millions d'Espagnols*. Comme cette conclusion est aussi concluante que la conséquence, le lecteur, je l'espère, me saura gré de ne point m'appesantir sur un raisonnement aussi absurde.

Prétendre que la dépopulation de l'Amérique n'a pas été occasionnée principalement par les massacres et les cruautés des Espagnols, c'est s'obstiner à nier l'authenticité d'un fait, que personne ne met en doute. Affirmer qu'il a passé, dans les Indes occidentales, plus d'Européens qu'on y a détruit d'Indigènes, c'est avancer une erreur; puisqu'en supposant que l'Europe, depuis l'an 1500, ait envoyé *cinquante* mille hommes par an, jusqu'en 1770, moment où M. Paw a écrit son ouvrage, cela ne ferait, dans un laps de deux cent soixante-dix ans, que treize millions cinq cent mille Européens.

Et si l'on comptait *les Nègres*, ajoute-t-il, on *trouverait* que *le Nouveau-Continent* a reçu *plus d'hommes* de *l'Ancien Monde*, qu'*il n'en existait* au *moment* de la *découverte de l'Amérique*.

Quoique cet auteur sorte encore de l'état de la question, qui n'embrasse que l'Europe et l'Amérique, je répondrai que cette assertion n'est pas plus exacte que la précédente; puisque ce ne fut qu'en 1517, qu'on

amena pour la première fois mille Nègres à Saint-Domingue, dont la moitié fut envoyée au Mexique; que jusqu'en 1538, on ne transporta pas en Amérique au-delà de six mille Nègres par année; qu'en 1539, on en envoya de dix à douze mille; que depuis 1540 jusqu'en 1600, le nombre pouvait-être de vingt-cinq à trente mille par an; que de 1600 à 1700, l'Amérique recevait annuellement de trente-cinq à quarante mille têtes d'esclaves; que ce commerce jusqu'en 1760, s'est augmenté jusqu'à cinquante mille par an, et que depuis 1760 jusqu'en 1770, ce trafic a été porté à environ soixante mille par an; ce qui, au plus haut total, fournit neuf millions quatre cent trente-trois mille Nègres, Négresses, Négrillons, Négrittes; pour le terme moyen, huit millions d'Africains; et pour le grand total, y compris les Blancs et les neuf millions quatre cent trente-trois mille Nègres, vingt-deux millions neuf cent trente-trois mille individus; c'est-à-dire, à peu près la septième partie des habitans que l'on a reconnus à l'Amérique.

J'observerai que j'ai non-seulement forcé le nombre de Nègres dans les cent premières années de l'établissement des Européens en Amérique, mais encore que j'ai exagéré celui des Blancs qui ont été se fixer dans le Nouveau-Monde, et qui, pour ne pas végéter misérablement dans leur pays natal, ont été forcés en quelque sorte d'aller vivre et mourir en Amérique, séjour de la cordialité, de la bienfaisance, *qui offre*, quoi qu'on en dise plus *de villes* et de *bourgades* que l'*Allemagne* n'a de *villes mûrées*.

Encore une fois, ce n'est point ainsi qu'on écrit l'Histoire Naturelle de l'Homme, et celle d'un pays

nouveau, lorsqu'on veut instruire ses semblables sur des faits qu'ils peuvent ne pas connaître, ou qu'ils n'ont jamais été à même de vérifier, pour en apprécier la valeur ou l'exactitude.

SUR LA CONSTITUTION

DES

PREMIERS AMÉRICAINS.

Pour pallier les malheurs sans nombre occasionnés par cette peste horrible, à laquelle les Européens ont donné le titre modeste de *petite Vérole*, et qu'ils ont introduite en Amérique, M. Paw, pag. 19 du Ier vol., dit, avec une assurance qui n'appartient qu'à lui : « Que la *Maladie Vénérienne*, qu'on a nommée, par « opposition la *G.... V....*, est née en Amérique, « parce que ces contrées avaient eu recours à quantité « de remèdes, pour en retarder les progrès extrêmes ; « et page 22 du même vol., que la chair des Améri- « cains, n'étant autre chose qu'un vrai levain variolique « dans sa plus grande activité, il suffisait de séjourner « dans leur pays pour y gagner la goutte sereine et le mal « vénérien sans contact, les germes en étant comme « répandus dans l'atmosphère. »

Que signifie cette réticence, les germes en étant comme répandus dans l'atmosphère ? S'ils ne l'étaient pas, pourquoi donner à entendre une fausseté ? Si, comme M. Paw le prétend, l'*air donnait* la goutte

sereine et le mal vénérien, *affectait les* facultés physiques et morales des Américains; si *une immense* quantité de vers ascarides et cylindriques les persécutaient à tout âge; si, *la liqueur* du fiel était édulcorée en eux, ou ne coulait pas abondamment, comme dans les enfans mâles des Européens; si *les vers* cylindriques leur restaient jusqu'à la dix-septième ou dix-huitième année, temps auquel la bile doit acquérir assez d'acrimonie pour nettoyer le canal intestinal, en tuant, par son amertume, les insectes logés dans ses replis; si *la transpiration* insensible était moindre dans les Indiens occidentaux, qu'elle ne devait l'être, au point de les contraindre à se racler la peau jusqu'au sang, à se frotter de graisses pénétrantes, à se manier fortement les membres pour les tenir souples, et en prévenir l'engourdissement; *s'ils étaient* obligés de boire continuellement de la salsepareille, du gayac, de la lobelia, pour empêcher le mal endémique et national de dégénérer en excès; de *mâcher* continuellement du coca et du caamini pour les faire cracher, et les délivrer d'une quantité d'humeurs malignes; de se mettre du tabac dans le nez et dans la bouche, pour provoquer l'écoulement pituitaire, et tuer les vers intestinaux; si *la langueur* et l'indifférence des Américains pour les femmes, avaient été telles que M. Paw l'avance; est-il probable, est-il possible que ces peuples, chargés d'autant d'afflictions, eussent pu survivre à tant de fléaux, au milieu d'un pays désert, rempli de marécages. Leur population n'eût pu faire face à leurs guerres, à leurs sacrifices, puisque les Espagnols accusaient Motézuma de laisser immoler, tous les ans, vingt mille enfans. L'auteur, qui feint de ne pas croire à ce rapport, cite cependant à ce

sujet, par manière d'acquit, l'Histoire Générale de l'Amérique publiée par le père Touron en 1768 et 69; ainsi que Herrera, qui prétend qu'Ahuitzol immola soixante-quatre mille hommes à la dédicace du temple de Mexico, et qu'on trouva cent trente mille crânes de personnes qui avaient eté sacrifiées. Est-il vraisemblable, dis-je, que la population américaine eût pu, pendant dix ans et plus, fournir, malgré cette destruction, autant de millions de victimes à la rage des Espagnols; que cette poignée d'aventuriers n'eût pas succombé elle-même sous les miasmes d'un air aussi pestiféré, que l'odeur des cadavres sur lesquels les conquérans marchaient, devaient rendre encore plus mortel?

M. Paw, au lieu d'avancer au hasard des faits semblables, aurait dû commencer par prouver, d'une manière irréfragable, que les Américains avaient eu recours à quantité de remèdes, pour retarder les progrès du mal vénérien. Il s'en est bien gardé, parce que les preuves qu'il eût alléguées à l'appui de son assertion, eussent été contraires à l'apathie, à la stupide insensibilité, à la paresse, à l'éloignement pour les femmes, qu'il reproche à ce peuple. Cela ne doit pas surprendre, puisque nous allons le voir dans ce chapitre, sans cesse en contradiction avec lui-même.

Si M. *Calme*, botaniste suédois, élève du célèbre Linnée, qui a voyagé en curieux et en savant, dans l'Amérique septentrionale, s'y est assuré que les Indigènes se servent avec grand succès de la lobelia, et a rapporté, comme on peut le voir dans les Mémoires de l'Académie de Stockolm, qu'*on* n'a *jamais trouvé de sauvage*, qui n'ait *été radicalement* guéri *du virus* le

plus *invétéré*, en usant de ce spécifique ; comment M. Paw, qui avait connaissance du rapport de M. Calme, comme son ouvrage le prouve, a-t-il osé publier que la maladie vénérienne, avant la découverte du Nouveau-Monde, existait avec les qualités horribles que son imagination en délire lui a suggérées ; puisqu'il est prouvé par ceux qui voyagent en Amérique depuis cette époque, que les Sauvages ne sont nullement sujets à ce mal ; que lorsqu'ils l'attrapent, ils s'en guérissent radicalement, avec une décoction des racines de simple ci-dessus ?

M. Humboldt, dans son Voyage à la Nouvelle-Espagne, dit : « Il est curieux d'observer comme les « Métis et les Indiens, qui sont employés à porter le « minerai sur leur dos, et que l'on désigne sous le nom « de *Tenateros*, restent chargés continuellement pen- « dant six heures, d'un poids de deux cent vingt-cinq « à deux cent trente livres, étant exposés en même « temps à une température très-élevée, et montant « huit à dix fois de suite, sans se reposer, des escaliers « de *dix-huit cents gradins* : l'aspect de ces hommes » laborieux et robustes aurait pu faire changer d'opinion « aux Raynal, aux Paw, et à ce grand nombre d'auteurs « d'ailleurs estimables, qui se sont plu à déclamer sur « la dégénération de notre espèce dans la Zône Torride, « dans les mines mexicaines. Des enfans de dix-sept « ans, portent déjà des masses de pierres, de cent livres « pesant »

Soit remords, soit oubli, ce dernier, déclare, pag. 43 du premier vol., que *le mal vénérien* ne *faisait pas*, *parmi les Américains*, les mêmes *ravages* qu'il a *occasionnés* en Europe, *au commencement* de *sa transplanta-*

tion, et *que cette maladie* était *plus bénigne* dans *son pays natal*.

Quelle contradiction! Quoi, vous venez de nous dire, tout à l'heure, que le mal vénérien avait désorganisé toutes les facultés physiques et morales des Américains; et maintenant cette maladie est plus bénigne? Cela ne s'accorde pas! Mais voyons ce que disent les Missionnaires qui ont résidé parmi eux.

Le Père du *Tertre*, dans son histoire naturelle des Antilles, tome 2, traité 7, chapitre 1er §, dit en parlant des Caraïbes : « Il est à propos de faire voir dans ce « traité, que les Sauvages de ces îles sont les plus con- « tens, les plus heureux, les moins vicieux, les plus « sociables, les moins contrefaits, et les moins tour- « mentés de maladies que toutes les parties du monde. »

Le Père *Claude d'Abbeville*, dans son Histoire de la mission des Pères Capucins dans l'île de Marignan sur la côte du Brésil, chapitre 47, fait le portrait le plus avantageux des qualités physiques et morales de ces insulaires, ainsi que des Brésiliens. Son témoignage est confirmé par *Jean de Léry*.

Antoine Biet, supérieur des prêtres missionnaires qui passèrent en 1652, à Cayenne, dit dans son Voyage de la Terre équinoxiale, livre 3 page 390 : « Les Gallibis « laissent leurs enfans toujours nus, c'est une merveille « de voir comme ils profitent; quelques-uns à neuf « ou dix mois, marchent tout seuls. Quand ils croissent, « s'ils ne peuvent marcher, ils se traînent sur leurs pieds « et sur leurs mains, » De pareils témoignages, n'annoncent pas une désorganisation totale dans les facultés physiques de ces peuples.

M. Humboldt, dans son Voyage aux Régions équino-

xiales du nouveau monde, observe « que le même in-
« dien, qui se plaint lorsque dans une herborisation,
« on le charge d'une boète remplie de plantes, fait re-
« monter un canot contre le courant le plus rapide, en
« ramant pendant 14 ou 15 heures de suite, parce qu'il
« désire retourner dans sa famille. Pour bien juger de
« la force musculaire des peuples, il faut les observer
« dans les circonstances où leurs actions sont détermi-
« nées par une volonté également énergique. Lorsqu'une
« pirogue chargée de *cocos* et conduite par un pêcheur
« indien accompagné de son fils, vient à chavirer dans
« le golfe de Cariaco, et surtout dans la péninsule
« d'Araya, en gouvernant trop près du vent, droit à la
« lame, le père redresse la nacelle et commence à en
« faire sortir l'eau, tandis que le fils rassemble les cocos
« en nageant autour. En moins d'un quart-d'heure, la
« pirogue est de nouveau sous voile, sans que l'Indien,
« dans son imperturbable indifférence, ait proféré une
« plainte. »

Les Gazettes anglaises, du 2 septembre 1816, ont annoncé qu'un jeune habitant du détroit de Davis, âgé de dix-huit ans, a exécuté dans le bassin de Leith en Ecosse, avec un canot de son pays, des manœuvres très-adroites, en présence d'un grand nombre de spectateurs; qu'il a nagé parfaitement, plongé avec son bateau renversé sur sa tête, et s'est relevé à une grande distance, assis dedans. Ces exercices, quoi qu'on puisse dire, annoncent de la force musculaire, et non une constitution délabrée.

Je ne sais comment le traducteur anglais de M. *Sparrman*, pour nous faire sentir l'utilité des journaux de voyage, a pu citer MM. Paw et Raynal pour exemples :

le docte et judicieux abbé Frizi, qui ne s'est pas laissé imposer par les rêveries de M. Paw, a noté plusieurs de ses méprises. Peut-on en trouver une plus étonnante que celle-ci ?

Cet écrivain, qui nie tout, n'établit rien, et prend ce ton tranchant qui l'a fait tomber dans mille erreurs, dans mille équivoques, tant en physique, qu'en histoire, dit avec confiance, que c'est le pape Pie II, qui introduisit l'usage du gayac pour la maladie vénérienne. Or, ce Pape mourut en 1464, c'est-à-dire, trente ans avant que Colomb eût découvert l'Amérique, d'où l'on rapporta le gayac.... Voilà comme M. Paw, arrange sa Chronologie !

Il est aussi risible de l'entendre affirmer péremptoirement, que les germes du mal vénérien, en étaient comme répandus dans l'atmosphère, que de l'entendre assurer que les *Lézards iguans*, que les Français ont nommé *Coqs de joûte*, dont les Américains se nourrissaient, y renforçaient sans qu'on le sût, le principe variolique, dont tous les hommes et beaucoup d'animaux étaient atteints; puisque ce fait a été continuellement démenti par l'usage des Créoles, des Européens et des Nègres, qui, depuis la découverte du Nouveau-Monde jusqu'à ce jour, n'ont cessé d'en manger, sans éprouver la moindre atteinte vérolique, comme on le prétend, sur l'autorité de Lister. La chair de ce Lézard, loin d'être malfaisante et contraire à ceux qui sont atteints du mal vénérien, est un sudorifique qui pousse à la peau, comme celle de *Tortue*. On a découvert récemment à Saint-Domingue, le secret de guérir la maladie vénérienne, en avalant de petits *Lézards* nommés *Anolis*, crus et écorchés.

Les voyageurs qui ont mangé de l'*Iguan*, ont tous exalté la délicatesse et la *tendreté* de sa chair, qui a le même goût que celle du poulet; et parce que M. Pison seul dit l'avoir trouvée fade, M. Paw conclut qu'elle ne vaut rien, et qu'elle irrite incroyablement le mal vénérien.

Pour prouver que la maladie vénérienne est née en Amérique, il cite, page 18 du premier volume, le premier article du fameux Edit du parlement de Paris, daté de 1496, qui condamne à la potence, les étrangers qui, étant infectés de cette maladie, ne quitteront pas la capitale dans vingt-quatre heures. *Fontanon*, qui rapporte cet Edit, s'exprime ainsi :

« Pour pourvoir aux inconvéniens qui adviennent « chaque jour, par la fréquentation et communication « des malades qui sont de présent en grand nombre en « cette ville de Paris, de certaine maladie contagieuse « nommée la *G.... V....*, ont été advisés, conclus et « délibérés par révérend père en Dieu, monsieur l'évê- « que de Paris, les officiers du roi, prévôts des mar- « chands et échevins, et le conseil, et l'avis de plusieurs « grands et notables personnages de tous les états, les « points et articles qui s'ensuivent :

« Sera fait cry public de par le Roi, que tout malade « de ceste maladie de *G.... V....*, estrangiers tant « hommes que femmes, qui étaient demourants et rési- « dents en ceste ville de Paris, ès-pays et lieux dont ils « sont natifs, ou là où ils faisaient leur résidence, « quand ceste maladie les a prins, ou ailleurs où bon « leur semblera, sur peine de la hart; et à ce que plus « facilement ils puissent partir, se retirent ès-portes de « Saint-Denis et Saint-Jacques, où ils trouveront gens

« députes, lesquels leur délivreront à chacun quatre
« sols parisis, en prenant leur nom par escript, et leur
« fesant défense sur la peine que dessus, de non rentrer
« en ceste ville, jusqu'à qu'ils soient entièrement garis
« de ceste maladie, etc. »

Cet Edit que M. Paw a cité, nomme cette maladie, comme on vient de le voir, la *G.... V....*, et non pas le mal d'Amérique. Cet écrivain est peut-être le seul individu qui ait imaginé de dégrader un pays, en le gratifiant des turpitudes du sien. Sachant, à n'en point douter, que les Français et les Anglais ne pouvaient pas avoir reçu ce mal de l'Amérique, puisque Saint-Christophe est la première île où les aventuriers de ces deux nations étaient arrivés pour la première fois, en 1629, c'est-à-dire, cent vingt-neuf ans après le fameux Edit dont il appuie son assertion : il a recours, pour sa justification, au passage suivant, qu'il a extrait de Dias de Isla ; or ce célèbre Sangrado, aussi peu connu dans la médecine, que dans le monde littéraire, dit sans plus de formalités :

« Qu'au moment que Colomb, de retour du Nouveau-
« Monde, vint débarquer à Palos en Andalousie, le
« Roi et la Reine d'Espagne résidaient à Barcelone,
« où on alla leur rendre compte du succès de l'expédition
« du voyage ; que le mal vénérien se déclara tout d'un
« coup dans cette dernière ville, et atteignit presque
« tous les habitans à-la-fois ; qu'on ordonna des pro-
« cessions publiques, des jeûnes ; qu'on exhorta les
« citoyens à faire des aumônes pour fléchir le Ciel
« irrité ; qu'on pria avec ferveur, et qu'on ne se guérit
« point ; que l'année suivante (1494), Charles VIII,
« Roi de France, ayant conduit une armée formidable

« en Italie, plusieurs régimens espagnols, qu'on envoya
« pour s'opposer à l'invasion de Charles, y apportèrent
« avec eux le germe du mal d'Amérique, et le com-
« muniquèrent aux Français qui, ne sachant d'où leur
« venait cette épidémie, en accusèrent le climat insa-
« lubre du royaume de Naples, et imaginèrent de lui
« donner le nom de *mal de Naples*, pour désigner cette ma-
« ladie, dont ils ne connaissaient que les ravages, sans en
« connaître l'origine ; et que les Italiens, qui n'avaient
« jamais entendu parler de ce nom inventé par les
« Français, appelèrent cette indisposition le *mal*
« *français*. »

Que de pauvres expédiens présentés d'une manière encore plus pitoyable ! D'abord une maladie contagieuse qui se propage sans contact immédiat, sinon par l'atmosphère ambiante, et qui ne se déclare précisément qu'à Barcelone, à environ cent cinquante lieues du mouillage où elle a débarqué, qui fait grâce aux habitans de Palos, à ceux des villes et villages que le courier a traversés, pour n'attaquer que les Barcelonicns, qui en furent presque tous atteints, et excepter la famille royale, qui a cependant communiqué avec le courrier extraordinaire, a reçu les dépêches dont il était porteur, et qui sortaient des mains pestiférées des nouveaux débarqués ; ensuite la maladresse de l'auteur, qui a oublié de prévenir que cette maladie s'était propagée immédiatement par toute l'Espagne, et qui fait partir plusieurs régimens espagnols pour l'Italie, sans dire de quelle partie de l'Espagne, ni si les germes vérolíques aériens étaient parvenus à l'endroit où ces troupes résidaient.

Si cette maladie eût été si contagieuse à cette époque,

qu'il suffisait de respirer l'air ambiant pour l'attraper; comment se fait-il que les neuf Américains et les quatre-vingt-deux soldats et matelots, qui formaient l'équipage du bâtiment que Christophe ramena à Palos, n'infectèrent pas l'air de cette ville avec plus de force que celui de Barcelone; puisqu'ils y séjournèrent quelque temps avant d'obtenir la permission d'aller à Barcelone; que le virus qui ne faisait que d'arriver, devait avoir plus d'activité, puisque Colomb laissa cinquante deux soldats et matelots à Palos, et qu'il est à présumer que Colomb, en se rendant à Barcelone, n'avait emmené avec lui que ceux qui étaient sains ou, tout au plus, les moins malades ?

Pourquoi le Gouvernement et la cour d'Espagne, en apprenant que les nouveaux venus avaient des figures remplies de froncles virulens, infects et contagieux, ne défendirent-ils pas de communiquer avec ces pestiférés, jusqu'à ce qu'ils fussent guéris ? N'est-il pas étonnant que cette maladie ait perdu sa force destructrive à Palos le long de la route, pour la retrouver à point nommé dans le lieu où la Cour résidait; que Christophe ne se soit pas plaint de cette maladie; et que, contre toute vraisemblance, il ait manqué aux égards qu'il devait à son roi, pour lui faire l'hommage d'une nouvelle peste ?

Ce qui prouve la fausseté de la relation de *Dias de Isla*, et le ridicule de l'observation de M. Paw, qui prétend que les Américains débarqués à Palos, faisaient des hurlemens affreux, et se démenaient comme des démoniaques; c'est que les relations des autres écrivains disent positivement que Colomb, le 25 mars 1493, fut invité à se rendre à la Cour, pour y recevoir un hom-

mage public d'estime et de reconnaissance, que le peuple se portait en foule sur les pas de cet homme extraordinaire, et que, par l'ordre d'Isabelle, son entrée dans la ville de Barcelone où la Cour se trouvait, se fit avec tout l'appareil et toute la pompe d'un triomphateur; que Christophe présenta au roi et à la reine, des monceaux d'or et quelques Insulaires qui l'avaient suivi volontairement; et que le Gouvernement espagnol ordonna d'équiper promptement une flotte, avec laquelle ce héros pût aller à la recherche de nouvelles contrées.

Reçoit-on ainsi un homme qui amène des Démoniaques, couverts de froncles virulens, sales et dégoûtans, et ordonne-t-on d'équiper une flotte pour s'en procurer d'autres, et aller à la recherche d'un pays désert, couvert de marécages mortels? Voilà comme une absurdité avancée par un homme d'esprit, se propage, lorsqu'elle flatte surtout des préjugés nationaux, qu'elle se consacre avec le temps, et qu'il est ensuite si difficile, pour ne pas dire impossible, de la déraciner particulièrement de l'esprit de cette classe d'hommes, qui croient sans plus d'examen, tout ce qu'un livre, bon ou mauvais, peut contenir, et le répètent avec la même légèreté.

Pour ne point effaroucher la pudeur de mes lecteurs, je m'abstiendrai de citer ici vingt-deux autorités qui ne laissent aucun doute sur cette maladie. Il ne s'agit que de voir ce qu'en disent *Moyse* (2794 ans avant la découverte de l'Amérique;

L'imprécation de *David* contre *Joab*;

Pallade, (Hist. Lausiaque, pag. 82 et 83 de Meursius, Leyde 1616, in-4°.);

Les lettres de *Pline* le jeune;

Celse, *Martial*;

La *Chronique* de Misnie, citée *dans les Commentaires de Leipsick*, lors de l'invasion d'Attila;

Gérard de Carmone (dont il y a quatre manuscrits, deux dans la bibliothèque du Roi, deux dans celle de Saint-Victor), dans son Commentaire sur le Viatique du savant moine *Constantin;*

Guy de Chauliac, Brunnus, Bertapalia, Hugo, Henri, d'Hermondaville, sous Philippe Auguste, *Arnaud de Villeneuve.* Les ouvrages manuscrits sont à la Bibliothèque du Roi;

Guillaume, évêque de Paris, dans son second *supplément* à son traité de la *Pénitence;*

Théodoric, évêque de Servie, habile médecin;

Delphini; la mort du roi Ladislas; *Pacificus Maximus* au dieu Priape;

Le manuscrit de Rochouart, à la Bibliothèque des Bénédictins;

Turner; le poème latin imprimé en 1489, qui se trouve dans la Bibliothèque Mazarine, (*hoc genus morbi commune Gallis et Iberis*);

Basile Valentin (*Chronique d'Erfort*);

Le docteur *Sanchez*; le médecin *Fioraventi*, auteur des Caprices Médicinaux; *Monconis*, etc.;

Enfin, la défense expresse que Henri III, roi d'Angleterre, et son conseil ont faite de ne pas laisser embarquer pour la Méditerranée quiconque était atteint du mal vénérien, autrement dit *napolitain.* Henri III fut couronné en 1216, et mourut en 1272, (c'est-à-dire, deux-cent-vingt ans avant la découverte de l'Amérique.)

L'illustre chancelier *Bacon*, rapporte qu'en 1494, des marchands de vivres, ayant fait saler et encaquer de

la chair humaine sur les côtes de la Mauritanie, vinrent la vendre aux troupes françaises, persécutées par la disette au blocus de Naples : que cette salaison les infecta de cette même indiposition, qu'on a ensuite retrouvée chez les Cannibales du Nouveau Monde.

Ce résultat paraît assez vraisemblable, si surtout l'on veut se donner la peine d'examiner le poison redoutable que les Africains tirent de la malignité des humeurs et du sang humain, que les anciens Scythes méridionaux mêlaient avec de la sanie de *Vipère*, pour occasionner une mort plus prompte. Cependant je ferai observer, quoi qu'en dise l'illustre chancelier Bacon, que les Cannibales qui mangeaient de la chair humaine fraîchement tuée et saignée, qui choisissaient les corps sains, comme nous le faisons de la viande de boucherie, et qui la faisaient rôtir, ne pouvaient pas être affectés de la même indisposition que les troupes françaises et espagnoles, qui s'étaient repues de cadavres; que ces soldats, d'ailleurs, n'étaient pas accoutumés, comme les Antropophages, à se nourrir de chair humaine fraîche; conséquemment, que les Cannibales ne pouvaient pas avoir éprouvé les mêmes indispositions que ceux qui avaient dévoré des charognes.

Les *médecins* du seizème siècle attribuaient le mal vénérien aux causes qui avaient infecté l'armée française, campée au royaume de Naples en 1494.

Cisalpin rapporte que cette contagion qu'on a nommée ensuite *mal de Naples*, provient de la sanie de lépreux, que les Espagnols avaient mêlée dans du vin grec; les troupes de Charles en avaient bu avidement, lorsqu'ils prirent le poste que les Espagnols occupaient dans la bourgade de Somma près du Vésuve.

Fallope soutient que les Espagnols y avaient délayé de la céruse.

Comme on le voit, ce mal était connu du temps de Moïse, et les médecins eux-mêmes sont loin d'attribuer la maladie vénérienne à l'Amérique, encore moins aux sophismes insoutenables de M. Paw, qui, pour ne pas démordre de ses principes erronés, ajoute d'après l'Espagnol *Zaràte*, « que l'air de cette partie du Pérou, qui « est la plus voisine de la ligne Equinoxiale, était sujet « à donner des clous, qu'il appelle *verrues* ou *froncles*, « fort malins et fort dangereux. » Or, ces froncles, conclut très-ingénieusement M. Paw, n'étaient que les effets du mal vénérien qui, au commencement de sa transplantation en Europe, y produisit les mêmes symptômes. Le lecteur, d'après les diverses citations que je lui ai soumises, voit clairement que la Chronologie n'est pas du ressort du génie de l'auteur des Recherches sur les Américains, qui croit, pour mieux prouver la justesse de sa conclusion, devoir citer, page 184 du troisième volume, le passage suivant du poète Le Maire.

« Mais à la fin quand le venin fut meur,
« Il leur naissait de gros boutons sans fleur
« Si très-hideulz, si laids et si énormes,
« Qu'on ne vit onc visages si difformes;
« N'onc ne reçut si très-mortelle injure
« Nature humaine en sa belle figure.
« Au front, au col, au menton et au nez
« Onc ne vit-on tant de gens boutonnez.
« Ne ne sceut onc lui bailler propre nom,
« Nul médecin, tant eut-il de renom.
« L'ung la voulut *sahafati* nommer,
« En Arabie; l'autre a pu estimer
« Qu'on la doit dire en latin *mentagra*
« Mais le commun, quand il la rencontra,

« La nommait *gorre* ou la v...l grosse
« Qui n'épargnait ne couronne, ne crosse
« . . . .
« Et dit-on plus que la puissante armée
« Des forts Français à grant peine et souffrance
« En Naples, l'ont conquise et mise en France. »

(Voyez les Contes de *Cupido* et d'*Atropos.*)

Quoi, parce que le flamand Le Maire s'est bien gardé de dire, même dans cette facétie, que cette maladie fût venue d'Amérique, vous n'avez pas rougi d'en imposer à l'Univers, en suppléant au silence de ce poète, par une calomnie aussi vile que méprisable! Parce que Le Maire affirme qu'en Arabie, les médecins l'ont nommée *sahafati*, que le Latin l'appelle *mentagra*, et le vulgaire la *grosse* ou la *V..... grosse*, *qui n'épargne*, *ne couronne*, *ne crosse;* parce qu'il vous a plu de supprimer le vers suivant qui eut prouvé votre imposture, et que le dernier vers affirme d'une manière positive, que les Français à Naples l'ont conquise et mise en France; vous avez l'impudeur de conclure qu'elle vient d'Amérique. Si un Américain était capable de raisonner de la sorte, on pourrait peut-être vous excuser de taxer le climat de lui déranger le cerveau; mais pour un homme qui veut instruire les autres, cela ne s'appelle nullement raisonner *ad rem*, pour prouver que cette maladie est née en Amérique, et qu'elle a été apportée de là en Europe.

Tout le monde sait que cette maladie provient des excès auxquels les deux sexes se livrent, et surtout de la mal-propreté et du genre de vie qu'on mène; que les Anciens Romains étaient d'une débauche sans exemple, puisque Pline dit: « que les Hermaphrodites de son temps,

« étaient très-recherchés, et qu'on les comptait entre
« les délices et les derniers raffinemens du luxe. *Gig-*
« *nuntur et utriusque sexus, quos Hermaphroditos*
« *vocamus, olim androgynos vocatos et in prodigiis*
« *habitos, nunc vero in deliciis.* » Hist. nat., lib. VII,
cap. III.); d'où l'on peut juger jusqu'à quel point les débauches les plus effrénées, après les règnes des Tibères et des Nérons, avaient perverti les mœurs, en étouffant jusqu'aux derniers germes de la liberté, de la pudeur, pour caresser des monstres, et satisfaire des goûts bizarres et contre nature.

A cette perversité on peut ajouter qu'il existait parmi les Romains, des délateurs, des espions, des satellites, des empoisonneurs, des filles prostituées, des bourreaux et des flatteurs, qui disaient aux Nérons et aux Caligulas, que tout allait bien. Chez les Américains, ces fléaux étaient et sont encore inconnus.

Quelle différence de ce temps à celui, où le Patricien Manilius fut chassé du sénat, pour avoir donné un baiser à sa femme en présence de sa fille! D'où vient que cette sévérité n'existait plus du temps des Tibères? C'est que la débauche était alors à son comble, qu'on s'efforçait de rallumer les chastes feux d'une mère, afin de pouvoir en inspirer d'impurs à sa fille?

On n'ignore pas que les Romains restèrent maîtres de l'Espagne qu'ils avaient enlevée aux Carthaginois, alors plongés dans les délices; qu'ils portèrent leurs vices dans la Gaule, dans une partie de l'Allemagne et en Angleterre, où ils débutèrent par ravir l'honneur aux filles de *Boadicée*, reine des Icéniens;

Que les Maures, après leur conquête de l'Espagne en 713 (781 ans avant la découverte de l'Amérique),

ne respiraient que le libertinage, qu'ils se mêlèrent avec les Espagnolettes, et les Espagnols avec les Mauresques;

Que dans les Tribus germaniques, dont Tacite a vanté la simplicité grossière, ces peuples demi-sauvages, épousaient leurs sœurs, les filles de leurs frères, leurs belles-sœurs et souvent les veuves de leurs pères;

Que Charlemagne, malgré ses Capitulaires, n'a jamais pu adoucir les mœurs de son peuple, à qui l'inceste n'était pas étranger;

Qu'en Angleterre avant et après l'arrivée des Romains, une douzaine d'amis mettaient leurs femmes en commun, qu'ils prenaient sans tirer à conséquence, la première qui se trouvait sous leur main; (que 996 ans avant la découverte du Nouveau-Monde), c'est-à-dire en 496, après la conquête de l'Angleterre, par les Saxons, la débauche y était si grande, que *Melnas*, petit roitelet du Comté de Sommerset, enleva et ravit la femme d'Arthur, roi des Bretons; que *Mordred*, neveu de ce malheureux prince, débaucha la troisieme femme de son oncle; que les rois Bretons, *Edwy, Edgar, Ehtelred*, ne se faisaient point scrupule d'accaparer pour leurs plaisirs, toutes les jolies filles de leurs sujets; que les *Religieuses* anglaises se prostituaient au premier venu; que les Danois et les Princes bretons les violaient jusques sur les marches de l'autel; que les *couvens* étaient la plupart de véritables pépinières de tous les vices; que la dépravation sous Henri III était telle, qu'elle eût fait rougir tout autre individu qu'un ecclésiastique. (Voy. l'Hist. Ecclés. de Collier, 1 vol in-folio, 464, 65.)

Pour bien juger des abus qui s'étaient introduits dans les monastères, bien avant le douzième siècle, il suffi-

rait de lire dans la vie de l'abbé Suger, les détails de la licence à laquelle s'abandonnaient les religieux de Saint-Denis, dont ce grand homme ne pensa à entreprendre la réforme qu'après avoir long-temps, lui-même, autorisé en quelque sorte leurs désordres, au moins par l'exemple du faste, par celui d'une vie indépendante et toute guerrière;

Qu'un désordre à-peu-près semblable régnait dans toute l'Europe; que les Croisades, au onzième siècle, ne firent qu'augmenter la corruption des mœurs; que ce déréglement, bien avant la découverte du Nouveau-Monde, était porté à son comble par l'esprit romanesque de la Chevalerie;

Qu'en octobre 1255 (237 ans avant la découverte de l'Amérique) les Espagnols introduisirent en Angleterre, des vices et des maladies jusqu'alors inconnus à ce pays: ce qui força Henri III, et son conseil, à prendre les mesures dont nous avons parlé plus haut;

Que plus incontinens que les Américains qui s'étaient fait une loi de ne pas approcher les femmes affectées de leur indisposition menstruelle, puisque celles-ci quittent la cabane dans leurs flux périodiques, apprêtent elles-mêmes leur boire, leur manger, et ne reviennent parmi les hommes, qu'après s'être bien purifiées, les Européens bravaient, et bravent encore le contact dangereux du flux, même celui des filles publiques, qu'on a été obligé de tout temps de tolérer en Europe, et, par conséquent, que le mal vénérien ne pouvait pas être étranger à l'Europe, puisqu'il n'est que le résultat de la débauche, des excès, de la malpropreté, et du genre de vie que l'on mène.

Les Européens, loin de redouter l'indisposition menstruelle des femmes, l'ont célébrée par ces vers :

« Vous n'êtes pas propre aux combats
« Puisqu'un peu de sang vous étonne,
« Il faut de plus vaillans soldats
« A Vénus ainsi qu'à Bellone :
« Qu'attendre de votre valeur,
« Monsieur, dans les grandes affaires,
« Si manquant de force et de cœur,
« Vous craignez tant les ordinaires? etc.

Cela ne pouvait pas être le cas des Américains, qui n'avaient eu de rapport avec aucun peuple étranger, pas même avec leurs plus proches voisins, les habitans du *Kamschatka*, puisque le capitaine russe *Tschirikow*, qui avait embarqué deux Kamschatkades pour l'interprêter auprès des habitans de cette partie de l'Amérique, qui est la plus voisine de l'Asie, courut en 1741, pendant 300 lieues, le long des côtes de la Californie, sans pouvoir se faire comprendre des Américains.

Les habitans du Nouveau-Monde ignoraient ces moyens honteux d'empêcher la naissance des hommes, de tromper la nature, soit par ces goûts brutaux et dépravés, qui insultent son plus charmant ouvrage ; soit par ces avortemens secrets, dignes fruits de la débauche et de l'honneur vicieux ; soit par l'exposition ou le meurtre d'une multitude d'enfans, victimes de la misère de leurs parens, ou de la honte barbare de leurs mères. Ils n'ont jamais connu ces goûts monstrueux, qui ne sont nés, dans les pays policés, que d'une imagination corrompue ; aussi ne leur a-t-on jamais appliqué ce sonnet sur l'avorton :

« Toi que l'amour fit par un crime,
« Que l'honneur détruit par un crime à son tour,

« Funeste ouvrage de l'amour,
« De l'honneur funeste victime

. . . .

. . . .

. . . .

« Deux Tyrans opposés ont décidé ton sort :
« L'amour, malgré l'honneur, te fit donner la vie ;
« L'honneur, malgré l'amour, te fait donner la mort

. . . .

. . . .

La maladie vénérienne ne pouvait pas être endémique chez ces peuples, ni exister dans leur sang, avec les symptômes et les effets effrayans qu'il lui a plu de supposer, puisque lui-même, page 161 du 3.e volume de son ouvrage, dit: « On ne saurait disconvenir que « les *Autmons*, les *Jongleurs*, les *Javas*, les *Boyés*, les « *Alexis* et les *Piais*, qui sont les médecins des sauvages « du Nouveau-Monde, connaissaient des simples, et « surtout des vulnéraires et des sudorifiques, qu'ils « employaient contre le mal vénérien. »

Comment se fait-il, qu'étant informé de cette particularité, il ait eu l'effronterie d'assurer au public, p. 38 du 1er. volume: « Que les Américains avaient peu d'inclination et peu de chaleur pour le sexe ; que l'amour « exerçait à peine sur eux la moitié de sa puissance ; « qu'ils ne connaissaient ni les tourmens, ni les dou- « ceurs de cette passion, parce que la plus ardente et la « plus précieuse étincelle du feu de la nature s'étei- « gnait dans leur âme tiède et flégmatique. »

Quand on lit ces deux assertions, on est tenté de demander si M. Paw a cru faire de l'esprit, en entassant périodes sur périodes, sans examiner si elles étaient marquées au coin du bon sens. Qui s'attendrait, d'après

cette affirmation, le voir écrire, pag. 56 du 1er. vol.
« Il est avéré que tous les Indiens sont polygames, si
« l'on en excepte quelques hordes particulières, qui ne
« tirent pas à conséquence pour la totalité. On pourrait
« croire que cette polygamie dépose contre ce que nous
« avons dit de la tiédeur de leur tempérament; mais
« c'en est, au contraire, une preuve de plus; dès qu'une
« femme avait eu un enfant, ils en étaient dégoûtés, et
« ne communiquaient plus avec elle de deux ou trois
« ans; dans cet intervalle, ils cherchaient une autre
« épouse. »

Soyez-donc conséquent, avec vous-même, car enfin, si les Américains étaient polygames, s'ils se dégoûtaient, pour deux ou trois ans, d'une femme qui avait eu un enfant, pour prendre une nouvelle épouse; l'amour exerçait donc sur eux toute sa puissance, puisqu'ils ne pouvaient pas se passer de femmes? et le feu de la nature, loin de s'affaiblir chez ces peuples, les poussait donc à rechercher des vierges par préférence, afin d'offrir plus de résistance à leur lubricité? De plus, cet intervalle qu'ils accordaient aux femmes nouvellement accouchées, leur donnait le temps de se remettre des fatigues de leurs couches, et de l'allaitement de leurs enfans, qui n'en devaient être que mieux constitués par cette abstinence salutaire.

L'auteur s'est-il imaginé persuader à ses lecteurs, que les Africains, les Turcs et les Asiatiques, ne sont polygames que parce que leur constitution est défectueuse, et pèche foncièrement par faiblesse? Quelle que soit son idée, tout être raisonnable, sans égard pour son opinion, dira que cette polygamie chez les Américains annonce, comme celle des Turcs, la force

et non la tiédeur du tempérament; et que l'offre que les Lapons font de leurs femmes au premier venu qui se presente devant leurs huttes, est au contraire une preuve de la tiédeur, de la faiblesse de leur tempérament, et du peu de pouvoir que l'amour exerce sur les cœurs glacés de ces peuples.

Malgré la déférence et l'estime que j'ai pour M. Raynal, je ne puis m'empêcher de le soupçonner de s'être laissé préoccuper par un système auquel bien des personnes ont sacrifié la vérité. Cet auteur dit, pages 73 et suivantes, qu'il se fait une loi de suivre à la lettre la relation d'Améric Vespuce, *témoin oculaire* et exact: ainsi, pour prouver la faiblesse de la constitution naturelle de Américains indigènes, il rapporte: « Que les « femmes remédiaient au défaut de l'organe des hommes, » en leur oignant la V. . . . avec des drogues et des in- » sectes caustiques, jusqu'à la faire enfler prodigieuse- » ment, de manière à les mettre en état d'exécuter les » fonctions viriles. » Il cite en note, les paroles de la relation imprimée en latin à Strasbourg en 1505; et en prend occasion pour décrier le recueil de *Ramusio*, en disant qu'il est fait *sans goût* et *sans exactitude*; parce qu'il est dit dans la relation de Vespuce, qui y est imprimée, que les femmes produisaient cet effet, moyennant un breuvage. Il ajoute donc que celui qui a traduit l'original de Vespuce en italien, a *mal entendu le texte de l'auteur, et l'a falsifié autant qu'il a pu.*

Qui croirait, comme l'a dit le comte J. R. Carli, que tout cela n'est qu'une falsification, non du traducteur, mais de M. Paw lui-même. D'abord, dit-il, la relation latine n'est pas l'original; c'est au contraire le texte italien qu'il prend pour une traduction. Le traducteur

latin était un nommé *Joconde*, peut-être même un Florentin. « *Ex italicâ in linguam latinam Jocundus interpres hanc epistolam vertit.* » Cette relation a donc été imprimée par *Ramusio* dans son vol. 1., pag, 141, folio verso, comme adressée à *Pierre Soderini, gonfalonier;* mais l'abbé *Baldini*, en la publiant de nouveau dans l'ouvrage intitulé : *Vie et lettres d'Améric Vespuce*, l'a donnée comme adressée à Laurent, fils de Pierre-François de Médicis.

Or, on lit, tant dans l'édition de *Ramusio*, que dans celle de *Baldini*, et très-clairement : « Que les femmes » donnent à boire aux hommes, le jus d'une certaine » herbe, et si cela n'aide point, elles appliquent à la » partie certains animaux vénimeux, qui la mordent » jusqu'à ce qu'elle se gonfle. » C'est donc dans l'italien même, qu'il est fait mention des insectes stimulans, et non pas du breuvage. L'infidélité devrait retomber sur le texte latin, si l'on y avait omis le breuvage, comme première tentative ; mais on n'y a pas commis cette erreur : car il y est suffisamment indiqué par une distinction frappante. « *Et hoc quodam earum artificio* « *et mordicatione quorumdam animalium*, c'est-à-dire, » et ceci par un de leurs artifices, et par la morsure de » quelques animaux. » Or, qu'indique cet artifice, sinon ce que dit le texte italien du breuvage ? L'erreur retombe donc entièrement sur M. Paw, qui n'entendit pas le texte Italien, ou le lut trop vîte, sans faire attention aux animaux venimeux, ou ne réfléchit pas sur ce que la traduction latine indiquait par cet artifice.

Voilà comment Raynal, d'après une erreur qui n'est que la sienne, ou celle de la source altérée où il a puisé, décide, sans connaissance de cause, d'un recueil le plus

précieux de tous, tant par le choix des relations et des pièces originales, que par les observations savantes qu'y a jointes ce célèbre éditeur; mais ce n'est qu'un échantillon des nombreuses méprises de l'auteur des Recherches sur les Américains; on en verra de plus graves encore.

Quoiqu'il en soit, j'observerai que cette faiblesse des hommes n'est assurément pas une preuve d'organisation généralement dégénérée parmi ces Indiens, mais celle d'un abus énorme de leurs facultés naturelles. Ne voit-on pas la plupart des jeunes gens à Paris, épuisés et vieux à l'âge de trente à trente-huit ans, quoique nés en province, de parens robustes? Tout homme sensé ne l'attribuera qu'au libertinage excessif de ces femmes lubriques, qui ont perdu toute pudeur. Voilà la cause de cette faiblesse des Indiens et de la jeunesse de Paris, ou de toute autre capitale de l'Europe, dont beaucoup n'aurait que trop besoin des ressources qu'on trouvera dans Théophraste. (T.)

Ce que les Jésuites ont raconté de la façon dont les jeunes Américains faisaient l'amour aux filles qu'ils voulaient épouser, contredit le rêve systématique de M. Paw, sur la dégénération des parties animales et des facultés morales et physiques des Américains; ainsi que le conte ridicule d'Améric Vespuce, qui rapporte: « Que « dans plusieurs endroits, où toute une peuplade logeait « dans une vaste cabane, les vieillards ne finissaient pas « d'y prêcher matin et soir, qu'il fallait plus aimer « les femmes qu'on ne les aimait »

La maladie vénérienne, chez les Américains, ne pouvait pas non plus provenir de la mal-propreté, des excès du jeu, de la table, des spectacles ou autres plaisirs, puisqu'ils se baignaient plusieurs fois le jour; qu'ils

vivaient d'une manière si frugale, que la subsistance de six Indiens suffisait à peine à un Espagnol, qui est le peuple le plus sobre de l'Europe, et qu'il ne faisait pas du jour la nuit. Les deux sexes habitués aux mêmes exercices, montaient et montent encore, avec une égale rapidité, sur les arbres, traversent les fleuves à la nage en prenant leurs enfans sur leur dos. Ils étaient légers et agiles à la course (comme M. Paw l'avoue, pag. 31 du premier vol.), par conséquent, doués de la force vive et physique, qui résulte de l'attention et de la résistance des muscles et des nerfs.

M. Grasset-St.-Sauveur, dans ses tableaux cosmographiques de l'Amérique dit, que la nation des Sauteurs atteint les cerfs à la course, et qu'avec un petit canot d'écorce, ils s'amusent à se précipiter du haut des chetus du Niagara, dans les bouillons des cascades.

Sur les bords de la Plata, dans le Tucuman, l'agilité des Indiens est si étonnante, qu'ils défient les chevaux à la course. Le brigadier D. Juan Mendiburn, gouverneur du Guayaquil, dans le rapport qu'il a envoyé au Roi d'Espagne en 1817, dit : « Que les peuples de la « vallée de *Logrono*, sont très-forts, d'une belle taille, « très-agiles, doux et affables ; qu'armés d'une pique de « bois sans fer, et de flèches, ils font sans cesse la guerre « aux bêtes féroces, dont leur pays est rempli, et que « leur adresse à manier des canots, est incroyable. Ils « ont adopté le costume et la religion des Espagnols. Cependant, ils portent des casques de fils tissus, surmontés d'un panache de plumes de diverses couleurs, auquel pendent derrière des chapelets de graines, et « de petits fruits du pays. »

M. Bossu (Nouv. voyage aux Ind. Occident.) dit :

Les *Chactas* sont si alertes, que j'en ai vu courir avec autant de vîtesse qu'un cerf.

M. Humboldt (dans son voy. aux Rég. équin. du Nouveau-Continent), en parlant des *Guayqueries* qui appartenaient autrefois à la nation des *Guaraounos*, que l'on ne trouve plus que dans les marais compris entre les bras de l'Orénoque, s'exprime ainsi : « Lorsque nous « fûmes assez proches des pirogues, il y avait dans « chacune dix-huit Indiens Guayqueries, nus jusqu'à « la ceinture, et d'une taille très-élancée. Leur consti- « tution annonçait une grande force musculaire, et la « couleur de leur peau tenait le milieu entre le brun et « le rouge cuivré. A les voir de loin, immobiles dans « leur pose, et projettés sur l'horizon, on les au- « rait pris pour des statues de bronze. Cet aspect nous « frappa d'autant plus, qu'ils ne répondaient pas aux « idées que nous nous étions formées, d'après le récit de « quelques voyageurs, des traits caractéristiques et « l'extrême faiblesse des naturels. Nous apprîmes dans « la suite, et sans franchir les limites de la province « de Cumana, combien la physionomie des Guayqua- « ries contraste avec celle des Chaymas et des Caraïbes; « ils appartiennent à cette tribu d'Indiens civilisés, qui « habitent les côtes de la Marguerite, et les faubourgs « de Cumana. Après les Caraïbes de la Guiane espa- « gnole, c'est la race d'homme la plus belle de la Terre- « Ferme. » Tels sont, cependant, ces hommes que M. Paw nous représente comme des spectres ambulans.

Si la nature était, en Amérique, aussi dégradée qu'il l'a prétendu, au point que les Créoles et les Européens s'y affaiblissent tous, on n'y verrait pas nombre de vieillards aussi âgés qu'en Europe. Voyez ce que j'en ai dit au 1er. vol., traitant de la température.

Les Romains appelaient la maladie vénérienne *Veneris furor;* en effet ces expressions, de *fureur de Vénus ;* rigueurs *insupportables de Cypris ; vengeance*, *châtiment de la déesse* de Cythère ; *douleurs aiguës ;* feux *dévorans* de l'amour ; poison *subtil et destructeur ;* fatal *présent de la* colère des Dieux, étaient autant de manières décentes d'exprimer un mal honteux, auquel les modernes ont donné un nom grossier.

M. Hume, un des premiers historiens de l'Angleterre, ayant observé, « qu'il trouvait surprenant qu'on repré-« sentât l'Amérique comme un pays aussi mal sain, « aussi contagieux et aussi mortel ; puisque les petites « armées espagnoles, qui soumirent et dévastèrent « ces grandes régions, n'avaient eu presque rien à « souffrir. » M. Paw répond que M. Hume se trompe, faute de s'être instruit dans les Historiens de ce temps-là ; et pour prouver ce qu'il avance, il cite *Zarate*, qui dit : « Que les troupes, commandées par les frères Pizarre, « furent attaquées de clous, et que tout malades qu'ils « étaient, Pizarre les fit résoudre à partir. » Puis il ajoute : « Que Cortez serait mort de la maladie véné-« rienne, si les Mexicains ne l'avaient pas guéri ; que « Ferdinand Soto expira dans la Floride, mais que son « armée en réchappa, grâces aux remèdes des Sauvages ; « et que de tous les pelotons de Gonsalve à peine en « échappa-t-il dix hommes. » C'est ainsi que cet écrivain prétend avoir victorieusement réfuté M. Hume !

On est étonné de la hardiesse de M. Paw qui, écrivant au fond d'une province d'Allemagne, deux cent quarante ans après les témoins oculaires, nie tout, sans avoir jamais été en Amérique. On n'a jamais vu que des clous à la figure, aux bras ou aux cuisses, em-

pêchassent de marcher, lorsqu'ils ne se trouvent pas dans les jointures, ou dans les articulations : c'était une incommodité passagère, que Pizarre et ses soldats regardèrent comme une bagatelle, puisqu'ils se mirent en route malgré cette irruption d'humeurs, qui, comme on le sait, évite des maladies, lorsqu'elle aboutit heureusement, et qu'elle n'est pas représentée. Quant à la guérison de Cortez et de l'armée de Soto, ou c'est une fabrication de M. Paw, ou il en a imposé au public, lorsqu'il a dit, page 45 du premier vol. : « que les « Américains les plus sains, en apparence, ne laissaient « pas de communiquer aux Européens une espèce de « virus qui, à la longue, pervertissait la qualité du « sang ; et la page d'avant : que les Américains, avec « la salsepareille, le gayac et la lobelia, pouvaient aisé- « ment empêcher le mal endémique et national, de « dégénérer en excès ; et qu'ils mâchaient continuelle- « ment du coca et du caamini, pour les délivrer d'une « quantité d'humeurs malignes ; » car si les Mexicains avaient pu guérir Cortez, et les Florides l'armée de Soto, alors ils devaient se guérir des infirmités que l'auteur leur a prodiguées avec si peu de vraisemblance, sans être obligés de mâcher éternellement du coca et du caamini, pour se délivrer d'une quantité d'humeurs malignes ; ni de se *ficher du tabac* dans le nez, dans la bouche, pour provoquer l'écoulement pituitaire.

M. l'abbé de la Porte, loin d'accuser l'air du Pérou d'être nuisible à la constitution, dit : « Les femmes de » Lima ont la peau d'une blancheur éclatante, les yeux « vifs, le teint délicat, animé, plein de fraîcheur et « de vie ; une taille légère et bien prise, qui semble se « jeter dans les bras de l'amour ; des cheveux noirs,

« épais, qui leur descendent jusqu'au-dessous de la « ceinture ; à des jambes fines et bien dessinées, se « joint un pied d'une petitesse extrême. » En parlant du Brésil, il s'exprime ainsi : « Enfin, parmi les habi- « tans, on ne voit que des hommes bien faits, adroits « et pleins de génie, dans les choses du moins qui leur « sont utiles. » Cette description ne s'accorde pas avec la constitution dégradée, qu'on a imaginé de donner aux Américains.

Si, comme M. Calme et plusieurs autres observateurs l'ont rapporté, « on n'a jamais trouvé de Sauvage qui « n'ait été radicalement guéri du virus le plus invé- « téré, » comment n'a-t-il pas craint de voir mettre en évidence son imposture, lorsqu'on s'est permis d'avancer : « Que les Américains communiquaient aux Euro- « péens un virus qui pervertissait, à la longue, la qua- « lité du sang ; » et si l'on n'est parvenu, que vers l'an 1750, à apprendre des habitans de l'Amérique, différens secrets qu'ils avaient tenus long-temps cachés, pour guérir le mal vénérien, ils ne pouvaient donc pas être aussi affligés d'autant de maux, ni être aussi infirmes, aussi indifférens aux plaisirs, à la peine, aussi stupides et aussi passifs, que l'auteur des Recherches sur les Américains les a dépeints ?

Pour comble de gaucherie, cet auteur, page 161 du troisième vol., confesse ingénument : « qu'on n'a pas « trouvé une seule peuplade en Amérique, qui n'eut « des médecins : ce qui est fort singulier, dit-il, car « on s'imagine ordinairement que chaque Sauvage sait « se guérir lui-même, comme les Hottentots. »

Je ne vois pas qu'il soit singulier que des peuples parvenus à une certaine civilisation, aient des médecins ;

qui plus est, en les supposant sauvages, ce serait convenir que les Sauvages l'emportent, sur ce point, sur les peuples civilisés, puisqu'ils pourraient se guérir eux-mêmes; tandis que les nations éclairées sont réduites à s'en rapporter, pour la guérison, aux lumières de quelques individus.

Tout autre que M. Paw n'eut point, je crois, trouvé étonnant que Soto et les faibles détachemens de Gonzalve qui se battaient journellement contre les Indiens occidentaux, et qui avaient constamment à lutter contre l'intempérie du climat, les privations, et des souffrances sans nombre, aient succombé, pour la majeure partie, sous les flèches empoisonnées des Indiens, sous le poids des fatigues, des privations et des exhalaisons malsaines des marécages qu'ils étaient parfois obligés de traverser. Toutes ces considérations, comme on le voit, sont cependant trop au-dessous de la prévoyance de cet écrivain, pour l'empêcher de ne pas trouver extraordinaire que Gonsalve ait perdu quelques centaines d'hommes, en faisant la guerre dans un pays que lui-même a représenté comme le plus mal sain du globe; et que M. Hume se soit permis de dire que les petites armées espagnoles n'avaient eu presque rien à souffrir, tandis qu'elles avaient eu des clous qui ne les avaient cependant pas empêchés de marcher, et des maladies qui n'avaient ni retardé, ni empêché la conquête du Pérou, du mexique, de la Floride, etc.

N'est-il pas plaisant de lui entendre, page 101 du premier vol., supposer que, « les Américains venaient « seulement de descendre des rochers et des élévations, « où ils s'étaient réfugiés, comme des Deucalions, « dans des plaines remplies de vases, qui avaient re-

« refroidi la chaleur de leur tempérament, diminué
« incroyablement leur population, dépilé et énervé
« leur corps, et occasionné la maladie qui anéantissait
« chez eux toutes leurs facultés morales et physiques. »

D'après cette hypothèse, les Hollandais et les Vénitiens, qui ont toujours habité des marais, auraient dû éprouver les mêmes effets, ou d'autres à peu près semblables; les Espagnols n'auraient pas dû trouver des routes pour voyager commodément; ni les villes, les bourgs, les richesses et les armées qu'ils ont rencontrées dans les empires du Pérou, du Mexique, dans la Floride; mais bien une mort inévitable, au milieu de ces vases mal saines, fourmillant de reptiles dangereux, et occasionnant des maladies mortelles.

Je rappelerai à M. Paw que Colomb, dans sa lettre, dit au contraire, que c'étaient des terres saines et fertiles, qui s'étendent au-delà de tout ce que l'imagination peut se figurer, ou que l'avarice peut convoiter; et non pas un climat qui avait fait dégénérer les animaux, qui avait abruti et vicié les hommes, dans toutes les parties de leur organisme d'une façon étonnante. Les descriptions de Cortez, de Pizarre et des autres conquérans, s'accordent toutes à vanter les richesses et les merveilles qu'ils ont trouvées dans ce vaste pays. Si la maladie vénérienne eût exercé des ravages aussi affreux que ceux dont parle cet écrivain, Colomb et ses gens eussent été affectés; Christophe n'eut pas manqué d'en faire mention dans la lettre qu'il écrivait, de la Jamaïque en 1504, au roi Ferdinand, pour rendre encore plus déplorable la triste situation dans laquelle il se trouvait.

Cet auteur, qui ne manque pas d'expédiens, bons ou

mauvais pour colorer ses hyperboles, nous eût tirés d'un grand embarras, s'il nous eût démontré les ressources que les cent cinquante millions de Deucalions avaient trouvées, pour subsister dans les rochers pendant le déluge de leur pays ; à moins qu'il ne suppose que cela se soit fait par enchantement ; pour dédommager ces Américains *imberbes*, dont le *défaut de poil* sur *la surface* de l'épiderme *et des parties génitales*, était *cause de la défaillance* et de *l'altération* de ces mêmes *parties*, *de la petitesse* de *l'organe* et *de la longueur* du *scrotum*, et les rendait incapables de rien faire, pas même d'avoir des villes; quoique les Espagnols avouent qu'ils trouvèrent chez ces Américains des lois, des villes considérables, des édifices remarquables, et des temples magnifiques, dont M. Humboldt a admiré l'architecture en 1801. Certes, l'établissement de ces villes, de ces monumens, a dû prouver l'antiquité des connaissances de ces peuples, condamnés par M. Paw, à une éternelle stupiditée, et leur réunion en société et les ressources qu'ils tiraient de leur sol et de leur intelligence, démentent la prétendué descente de ces Deucalions.

Mais s'il est avéré, M. Paw, que les Américains se sont retirés dans les montagnes, pendant le déluge de leur pays, il est vraisemblable que leurs troupeaux et une partie des animaux de la première grandeur y ont trouvé le moyen de s'y garantir des eaux, sans qu'il soit nécessaire ponr cela, « de faire grimper aux éléphans, le mont Chimboraço, ni les pointes de rochers « nuds et incultes ; » puisqu'il existe en Amérique beaucoup d'élévations convexes, telles que les *Andes*, qui, par une pente insensible à l'est, se convertissent en une plaine de plusieurs centaines de lieues ; les *Apalaches* ou *Alleganys*, qui ont assez de surface pour fournir à

leur nourriture, et assez de hauteur pour les mettre au-dessus de la plus forte inondation que notre planète puisse éprouver. Le grand nombre d'ossemens de ces animaux qu'on a déterrés le long de l'Ohio et dans tout le nord de l'Amérique septentrionale, confirme cette assertion, et donne lieu de présumer que c'est le grand froid de ces hauteurs qui les a détruits, et non pas l'eau et le manque de nourriture.

Quoiqu'il semble extraordinaire à M. Paw de voir les éléphans grimper sur les montagnes; cependant cet auteur me permettra de lui dire, qu'à *Daca* dans l'Indostan, on se sert de ces animaux pour aller chasser les bêtes féroces dans les montagnes; qu'au *Bengal*, les Anglais employent les éléphans dans leurs armées, surtout pour dégager leurs canons des bourbiers; dans ce cas-là, l'animal saisit la pièce avec sa trompe, la soulève; et jette au même instant un cri perçant, qui effraie les bœufs de traits et les excite à donner un coup de collier pour la sortir du bourbier. Si l'éléphant s'aperçoit que l'un d'eux n'a pas fait son devoir, il laisse retomber le canon, et va châtier avec sa trompe le bœuf coupable. Dans l'*Inde* on s'en sert pour exécuter les criminels; sitôt que le coupable leur est remis, ils le renversent par terre, et le foulent sous leurs pieds. La sagacité de l'éléphant est telle, qu'il reconnaît les services qu'on lui rend (témoin l'aventure du soldat de Pondichéri, qu'un de ces animaux empêcha de fusiller), comme il sait punir ceux qui osent se jouer de lui (témoin l'aventure du tailleur de cette même ville, qui s'étant amusé à piquer avec son aiguille la trompe d'un éléphant qu'il avait coutume de caresser devant sa boutique, fut inondé de boue par cet animal, à son

retour de la rivière). Mais revenons à la constitution des premiers Américains.

N'en déplaise à M. Paw, la maladie vénérienne est née en Europe, comme sa cruelle sœur la *petite vérole.* Les Espagnols qui la possédaient de temps immémorial, soit qu'ils l'eussent reçue des Romains, soit qu'elle fût provenue de leur mélange avec les Maures, peuples non moins libertins que les anciens Romains, l'ont apportée en Amérique, où l'air salin de la traversée, la mauvaise nourriture du passage, l'air mal sain des entre-ponts, l'eau corrompue, la chaleur du pays où ils débarquèrent, et les excès en tout genre de ces sanguinaires usurpateurs, peuvent lui avoir donné une nouvelle activité. C'est ainsi que les Européens l'ont propagée dans divers cantons de l'Asie, et dans quelques îles de la mer Pacifique.

Si cette maladie eût existé dans le Nouveau-Monde, avec cette contagion et cette force destructive que M. Paw a inventées; si les chiens que les Espagnols avaient lâchés dans quelques cantons, l'attrapaient bientôt, et si ceux qui mangeaient les Indiens dont la chair, suivant lui, n'était qu'un vrai levain variolique, étaient attaqués de ce mal vénérien; ces animaux auraient dû perdre de leur force, de leur rage; n'être plus aussi alertes à poursuivre les Indiens à la piste, et à les harceler jour et nuit. Au lieu d'éprouver cette altération, cette espèce de chiens conserve encore jusqu'à ce jour le même goût pour la chair des Indiens, et les dogues de ces Indiens, la même antipathie contre les Espagnols.

S'il suffisait de séjourner dans leur pays, pour gagner la goutte sereine, et le mal vénérien, même sans con-

tact ; les Espagnols, dont le sang était plus riche que celui de ces Américains, n'aurait-il pas dû offrir plus de prise à la fureur de ces deux fléaux, que le sang appauvri des naturels ? Ces conquérans et leurs successeurs n'auraient pu, ni dû trouver à massacrer de vingt à trente millions d'individus, tant dans les Antilles que sur toute la surface du Nouveau-Monde.

Si l'on ajoute à ce nombre des millions d'autres Indiens, que leurs guerres particulières, les maladies, les infirmités de la vieillesse, et les sacrifices des idoles enlevaient; si l'on y joint les ravages de la *petite vérole*, dont *Terrebio* assure que, « d'après les rapports qui « furent faits à Cortez, il mourut dans l'empire du « Mexique *trois millions cinq cent mille* Mexicains; que « peu de temps après, il périt *huit cent mille* Indiens « par les nouvelles infections varioliques, qui furent « apportées d'Europe, qui continua de communiquer « ces fléaux à l'Amérique, à des intervalles de vingt à « trente ans, ou d'un nombre d'années moins considé- « rables ; que la contagion s'étendit de la *Vera Cruz* « jusqu'aux extrémités les plus reculées, répandant la « terreur, la mort et la désolation sur tout ce conti- « nent ; que cette perte, il y a trente ans, dit le même « auteur, emporta encore dix mille Indiens dans les « villes de *Mexico* et de *Puebla*.

« Qu'environ cinquante ans après l'invasion du Pérou, « (en 1580), l'Europe infesta ce pays avec la petite « vérole; qu'elle enleva 100,000 Indiens dans la seule « province de *Quito*. (M. de la Condamine a trouvé ce « rapport dans un ancien manuscrit, que l'on conserve « dans la cathédrale de cette ville), que la petite vérole « ne fit pas moins de dégats dans les établissemens *por-*

« *tugais*, et le long du *fleuve* des Amazones ; que dans
« le royaume de *Léon*, où les Espagnols avaient peine
« à résister aux attaques que les Indiens faisaient sur
« leurs villes ; la petite vérole a presque détruit tous les
« naturels de la campagne, ainsi que ceux qui habitaient
« *Monterrey*, capitale du nouveau royaume de Léon ;
« qu'à l'instar des chênes d'*Iulus* à Troyes, qui ombra-
« geaient les tombeaux, on voyait, il y a environ cin-
« quante ans, sous les vieux chênes des plaines, des
« monceaux d'ossemens d'Indiens, comme autant de
« trophées de ce fléau destructeux ; que dans le nord
« *de l'Amérique septentrionale*, la petite vérole étendit
« ses ravages comme le feu dans l'herbe sèche ; que des
« tribus entières disparurent parmi les *Esquimaux*, les
« Indiens *de la côte de Labrador* ; que dans les *Antilles*
« elle ne fit pas moins de dégats ; que l'île de *Cuba*, lors
« de la première apparution de ce fléau, perdit soixante
« mille âmes, et Saint-Domingue le double de ce nom-
« bre. » On n'aura pas de peine à s'apercevoir alors
combien la description que M. Paw a faite de l'Amé-
rique et de ses naturels, est fausse et erronée, puisque
les principes de la dégénération, dans les deux sexes,
eussent été trop viciés par le mal vénérien, pour résister
aux ravages de cette maladie, à ceux du climat, à l'a-
nimosité des peuplades acharnées à leur destruction mu-
tuelle, et pour permettre aux Américains de se procréer,
au point de suffire, et au-delà, à toutes ces pertes.

Il est aussi ridicule de supposer que les sels les plus
subtils de l'*humus*, et la grande humidité de l'atmos-
phère du Nouveau-monde, ont produit le mal vénérien
chez les Américains, que de soutenir que les Vénitiens,
mais principalement les Hollandais, doivent tous l'avoir,

parce qu'ils sont établis dans un pays marécageux, et qu'ils s'entourent d'eaux plus ou moins stagnantes dans tous les endroits où ils se fixent; que de prétendre comme il l'a dit, p. 199 du troisième vol., « qu'on a été long-
» temps avant de savoir discerner les eaux dont on
» pouvait boire, d'avec celles dont il fallait s'abstenir; et
» que les Européens qui arrivaient nouvellement en
» Amérique, devaient là-dessus se faire instruire par
» les personnes qui avaient déjà fréquenté le pays depuis
» quelque temps, et qu'on nommait alors *Vétérans*. »

Il ne peut y avoir qu'un homme aussi peu versé dans la Géographie, qui puisse émettre une pareille idée; puisque le dernier enfant, qui étudie la Géographie, sait que l'Amérique possède les plus grands fleuves, le plus grand nombre de rivières, de ruisseaux, et les lacs d'eau douce de la plus vaste étendue du monde connu : pour donner une lueur de vraisemblance à un conte aussi outré, M. Paw aurait dû démontrer comment les armées de *Cortez*, dans le Mexique; de *François Pizarre*, dans le Pérou; de *Soto*, dans la Floride; de *Cabecca de Vacca*, dans la Louisiane; de *Diegue d'Almagro*, dans le Chili; *d'Orellana*, sur le Maragnon; de *Gonzalve Pizarre*, dans la Canella; et de *Barthelemi Colomb*, dans l'île de Saint-Domingue, et à la Jamaïque, ne s'empoisonnèrent pas immédiatement après leur débarquement.

Parce que les *trois cents Epouses* de l'Inca Atabaliba qui furent prises avec lui, furent contraintes sur le champ de bataille de Caxamaloa, de cèder à la brutalité des vainqueurs, que le lendemain de l'affaire, plus de *cinq mille* femmes éperdues, après avoir arrosé de leurs larmes le corps de leurs époux gisans sur la terre, vin-

rent avec des cris lamentables, se rendre au camp des Espagnols, lorsque les restes de leur nation vaincue, fuyaient à plus de quarante lieues dans les forêts et dans les solitudes ; parce que le sort des armes força la *sœur d'Atabaliba* à être la maîtresse du victorieux Pizarre ; parce qu'il eut un enfant avec une *Péruvienne de Cusco* ; parce que la *maîtresse d'Almagro*, était née à Panama ; qu'une Indienne de l'île d'Haïty, devenue amoureuse de l'Espagnol Dias, indiqua le terrein et favorisa l'établissement de la ville de Santo-Domingo, que Barthelemi Colomb n'aurait jamais pu entreprendre sans elle ; parce que l'Américaine *Amazilly* fut la maîtresse et l'interprète de Fernand-Cortez ; que des *femmes Indiennes* sauvèrent Vasco-Nunnez et son armée au Darien, d'une conspiration formée par les Naturels, pour la détruire ; parce que la *fille du Cacique*, Cofaciqui, ouvrit la Floride à Ferdinand Soto, et lui fournit tous les moyens imaginables, pour dompter cet immense pays ; et que des femmes sauvages vinrent avertir les Français que les peuplades de la Louisiane avaient conclu le projet de profiter de leur sécurité, pour les égorger : doit-on en conclure, « que les Indiennes furent extraordinairement » charmées de l'arrivée des Européens, que leur lubri- » cité faisait ressembler à des satyres, en comparaison » des Naturels ? »

Tout autre que M. Paw eut vû dans la démarche des *cinq mille* Américaines qui se rendirent après le massacre de Caxamalca, les unes échevelées, les autres portant leurs enfans à la mamelle, des femmes, qui avaient cru par leurs larmes, leur déplorable situation, émouvoir la pitié de leurs vainqueurs ; dans celle des Indiennes du *Darien* et de la *Louisiane*, un mouvement

de compassion qui leur fait honneur; et si M. Paw n'eût pas feint d'oublier comme il l'a dit : « que les Sauvages » en général, sont dans l'habitude de battre leurs fem- » mes, et de s'arroger sur elles le droit de vie et de » mort, de les exclure de la famille quand il leur plaît, » et de regarder les femmes comme une propriété ap- » partenante au vainqueur; » il eut attribué, à la conduite des autres Indiennes, un tout autre motif que leur amour pour les Oreillards de la Bissadoa; pour ces Espagnols, que leurs longues chausses, leurs goîtres, leurs collerettes et leur barbe hideuse, pouvaient (comme il l'observe fort bien) faire paraître aussi ridicules que des satyres; et il eut conclu, plus naturellement, que ces femmes, par devoir, par habitude et par crainte, autant que par le desir de changer leur condition et leur existence misérables, s'étaient crues obligées de souscrire à la volonté de leurs nouveaux maîtres, et peut-être de la prévenir: tout comme en Angleterre, même dans le dix-neuvième siècle, la femme, dont un mari veut se défaire, souffre qu'il lui passe un corde au col, qu'il la mène dans cet état à travers les rues pour aller la vendre publiquement au premier venu, dans le marché de Smithsfield à Londres, ou dans celui de toute autre ville d'Angleterre.

Il fallait être aussi barbare que ces Espagnols, pour n'être pas touché des prières de cinq mille femmes éplorées, des cris de milliers d'enfans tendans leurs petits bras pour invoquer leur pitié, et surtout pour abuser de la situation de ces malheureuses mères. Quelle différence d'avec ces farouches Romains! Galba, qui ne pouvait se laver du crime dont on l'accusait, n'eut qu'à produire, aux yeux de l'assemblée, ses petits enfans,

que sa mort allait rendre orphelins; et ce spectacle touchant arracha à ses juges attendris l'absolution qu'il ne pouvait obtenir de leur justice. Comme on le voit, il n'en est pas de même de M. Paw, puisque, non content de prêter des ridicules à ces femmes infortunées, il ne rougit pas d'insulter la vertu dans le malheur. Quand on applaudit à un forfait semblable, on doit approuver aussi l'enlèvement des Sabines !.....

Qu'il allègue que Ruminagui, général d'Atabaliba, ait fait rassembler ses femmes après l'assassinat de Caxamalca, qu'il leur ait dit : Mesdames, vous aurez « bientôt le plaisir de vous divertir avec les chiens de « Chrétiens, et qu'il les ait fait décapiter, pour s'être « mises à rire. » Je réponds que c'est un conte à dormir debout, et contre nature, parce qu'il n'est pas vraisemblable que ces femmes, qui n'avaient jamais vu d'Espagnols, qui n'avaient jamais eu d'intrigues avec ces étrangers, dont le costume devait leur paraître ridicule, sale et même puant, par rapport à leur barbe, à la grossièreté de leurs étoffes, et à l'habitude qu'ils ont de se laver les mains et la figure avec leur urine; enfin qui étaient en sûreté et hors d'état d'être insultés par eux, aient pu oublier qu'elles étaient mères, et s'imaginer trouver le bonheur avec ces farouches étrangers, tout dégoûtans du sang de leurs pères, de leurs frères, de leurs amans et de leurs compatriotes. M. Paw ignore sans doute que les femmes d'un rang élevé, n'importe dans quel pays, tiennent plus au décorum que les vivandières et les femmes de soldats.

En second lieu, ce propos vulgaire, *vous aurez bientôt le plaisir de vous divertir avec les chiens de Chrétiens*, est une expression familière aux Turcs, et que M. Paw a

platement placée dans la bouche d'un général Péruvien, croyant sans doute qu'il était question d'un manant.

Cette histoire controuvée servirait encore à démentir l'indifférence pour le sexe, que cet auteur suppose aux Américains. Que pourrait-il répondre, si on lui citait ceux qui avaient jusqu'à *trois cents* femmes? Dirait-il ou prétendrait-il nous persuader que des hommes exténués, et qui n'avaient que le souffle, étaient obligés, pour améliorer leur constitution débile et ruinée, d'avoir recours à un spécifique aussi extraordinaire?

Je ferai observer en même temps à l'auteur des Recherches sur les Américains, que si les Espagnols se sont empressés de prendre ces Indiennes pour leurs maîtresses; si les Français et les Anglais ont imité leur exemple; si le capitaine Smith, surnommé le *Voyageur*, et le jeune anglais Rolfe, n'ont pu résister aux charmes de de la virginienne *Pocahuntas*, fille du Roi *Powhatan;* c'est une preuve qu'elles ne manquaient pas d'attraits, et qu'elles n'étaient pas aussi matérielles, aussi hideuses, ni aussi dégoûtantes, que l'a faussement avancé l'auteur des prétendus mémoires intéressans.

Parce que des femmes européennes se prostituent à des étrangers, au lieu de rester fidèles à leurs maris, et aux hommes de leur pays; concluera-t-on pour cela, comme M. Paw, que les Allemandes, par exemple, sont extraordinairement charmées de la présence des Français, que leur lubricité fait ressembler à des satyres, en comparaison des Allemands?

Quand cet auteur assurait « que le climat de l'Amé-« rique éteignait, dans ses habitans, tout sentiment « d'amour, d'amitié et de sensibilité, » il faisait tort à ses connaissances, en avançant un paradoxe, qui est

démenti, non-seulement par *Dutertre*, *Charlevoix*, et les autres Missionnaires qui ont écrit sur l'Amérique, mais encore par les voyageurs et les écrivains, qui s'accordent tous à dire qu'une simple fosse y fait verser plus de larmes que les catafalques des cathédrales de l'Europe; parce que l'Américain regarde les tombeaux comme les plus forts liens de la patrie, tandis que l'Européen ne s'y arrête que lorsque le ciseau du sculpteur a su fixer ses regards.

Oui, certes, c'est en Amérique que la douleur prend de la sublimité, qu'elle s'allie avec tous les efforts de la nature, sans que les travaux les plus rudes et les destinées les plus humiliantes puissent en éteindre l'impression dans les cœurs les plus misérables. Le Canadien, à la vue du petit tertre qui couvre les cendres de son enfant, ou celles de sa femme, y verse journellement des pleurs; la Canadienne arrose de son lait et de ses larmes les restes de son enfant, et sur celle de son époux, elle va déposer des fleurs et une touffe de ses cheveux. Le Péruvien, à la vue de ses grands tombeaux murés, nommés *Guacas*, se prosterne et se recueille avec respect; l'esclave noir dans les Antilles, ne manque pas de visiter quelquefois, pendant plusieurs années, l'humble lieu qui contient ce qu'il avait de plus cher au monde.

C'est encore en Amérique, que l'amour et l'amitié se sont signalés par une tragédie, dont la fable et l'histoire n'avaient pas encore fourni l'exemple.

Deux Nègres créoles, de Saint-Christophe, jeunes, bienfaits, robustes, courageux, nés avec une âme rare, s'aimaient depuis l'enfance. Associés aux mêmes travaux, ils s'étaient unis par leurs peines, qui, dans les

cœurs sensibles, attachent plus que les plaisirs. S'ils n'étaient pas heureux, ils se consolaient au moins dans leur infortune. L'amour qui les fait toutes oublier, vint y mettre le comble. Une négresse, esclave comme eux, avec des regards plus vifs, sans doute, et plus brûlans, à travers un teint d'ébène, alluma, dans ces deux amis, une égale fureur. Plus faite pour inspirer que pour sentir une grande passion, leur amante aurait accepté l'un ou l'autre pour époux; mais aucun des deux ne voulait la ravir, ne pouvait la céder à son ami. Le temps ne fit qu'accroître les tourmens qui dévoraient leur âme, sans affaiblir leur amitié, ni leur amour. Souvent leurs larmes coulaient, amères et cuisantes, dans les embrassemens qu'ils se prodiguaient à la vue de l'objet trop chéri qui les désespérait. Ils se juraient quelquefois de ne plus l'aimer, de renoncer à la vie plutôt qu'à l'amitié. Toute l'habitation était attendrie par le spectacle de ces combats déchirans; on ne parlait que de l'amour des deux amis pour la belle Négresse.

Un jour ils la suivirent au fond d'un bois. Là, chacun des deux l'embrasse à l'envi, la serre mille fois contre son cœur, lui fait tous les sermens, lui donne tous les noms qu'inventa la tendresse; et tout-à-coup, sans se parler, sans se regarder, ils lui plongent à-la-fois un poignard dans le sein. Elle expire; et leurs larmes, leurs sanglots, se confondent avec ses derniers soupirs. Ils rugissent; le bois retentit de leurs cris forcenés. Un esclave accourt: il les voit de loin qui couvrent de leurs baisers la victime de leur étrange amour. Il appelle, on vient, et l'on trouve ces deux amis, qui, le poignard à la main, se tenant embrassés sur le corps de leur malheureuse amante, baignés dans leur sang, expiraient eux-

mêmes dans les flots qui ruisselaient de leurs propres blessures. (Raynal.)

Pour donner une idée de la complexion des Indigènes du Nouveau-Monde, je ne puis mieux faire que de rapporter ici l'opinion de M. Humboldt. « La race américaine, dit « ce savant, offre des peuples, qui par leurs traits, « diffèrent aussi essentiellement les uns des autres, que « les variétés nombreuses de la race du Caucase, les « Circassiens, les Maures, les Perses. La forme « élancée des *Patagons* qui habitent l'extrémité australe « du Nouveau-Continent, se retrouve, pour ainsi dire, « dans les plaines depuis le Delta de l'Orénoque jus- « qu'aux sources du Rio-Blanco, chez les *Caraïbes* que « l'on doit compter parmi les peuples les plus robustes « de la terre, et qu'il ne faut pas confondre avec les « *Zambos* dégénérés, appelés jadis *Caraïbes*, à l'île « Saint-Vincent; et le corps trapu des Indiens *Chaymas* « de la province de Cumana. La grande nation des « Caraïbes, qui, après avoir exterminé les *Cabres*, ont « conquis une partie considérable de l'Amérique méri- « dionale, s'étendait au seizième siècle, depuis l'équa- « teur jusqu'aux îles Vierges. Le peu de familles qui « existaient encore dans les Antilles orientales, et qui « viennent d'être déportées par les Anglais, étaient un « mélange de vrais Caraïbes et de Nègres. Quelle diffé- « rence de forme entre les Indiens de *Tlascala*, descen- « dans des Tolstèques, et les *Lipans* et les *Chichimèques* « de la partie septentrionale du Mexique !

Parmi les Indigènes du Nouveau-Continent, il existe des tribus d'une couleur très-peu foncée, et dont le teint se rapproche de celui des Arabes ou des Maures. Les

peuples du Rio-Nigro sont plus bazanés que ceux du bas Orénoque.

Dans les forêts de la Guiane, surtout vers les sources de l'Orénoque, vivent plusieurs tribus blanchâtres, les « *Guaicas*, les *Guajaribes*, et les *Aribes*, dont quelques « individus robustes, et n'offrant aucun signe de la ma« ladie asthénique qui caractérise les *Albinos*, ont le « teint de vrais métis. Cependant, ces peuples ne se sont « jamais mêlés avec les Européens, et se trouvent en« tourés d'autres peuplades d'un brun noirâtre.

« Les Indiens qui, dans la zône-torride habitent les pla« teaux les plus élevés de la Cordillière des Andes, « ceux qui, sous les 45e de latitude australe, vivent de « pêche entre les îlots de l'archipel des *Chonos*, ont le « teint aussi cuivré que ceux qui, sous un ciel brûlant, « cultivent les bananes dans les vallées les plus étroites « et les plus profondes de la région équinoxiale. Les « *Mexicains* sont plus bazanés que les Indiens de Quito « et de la Nouvelle Grenade, qui habitent un climat « également analogue; les peuplades éparses au nord « du Rio-Gila, sont plus brunes que celles qui avoi« sinent le royaume de Guatimala. Cette couleur fon« cée se soutient jusqu'à la côte la plus proche de l'Asie; « mais sous les 54° 10' de latitude boréale, à *Cloak-« Bay*, au milieu des Indiens à teint cuivré, et à petits « yeux très-allongés, se présente une tribu qui a de « grands yeux, des traits européens, et la peau moins « brune que les paysans des campagnes de l'Europe. « Tous ces faits, dit M. Humboldt, tendent à prouver « que, malgré la variété des couleurs et des hauteurs « qu'habitent les différentes races d'hommes, la nature

« ne dévie pas du type auquel elle s'est assujettie depuis
« des milliers d'années.

« Les Indigènes à teint cuivré ne sont presque sujets
« à aucune difformité. Je n'ai jamais vu, dit ce savant,
« un Indien bossu; il est extrêmement rare d'en voir
« de louches, de boiteux ou de manchots. Ils sont
« exempts de goîtres, rarement si l'on observe cette
« affection de la glande thyroïde chez les Métis. J'ai
« vu, en 1801, le fameux géant mexicain, nommé *Mar-*
« *tin Salmeron*; il a sept pieds un pouce de hauteur, me-
« sure de Paris; c'est le mieux proportionné que j'aie
« rencontré. Il a un pouce de plus que le géant de Tor-
« néo, venu à Paris en 1735; il est fils d'un Métis qui
« a épousé une Indienne du village de *Chilapa el grande*,
« près de *Chilpansingo.* »

La race blanche américaine offre, en général, dans l'Amérique méridionale, des formes heureuses, une carnation animée, des yeux expressifs. Dans la partie septentrionale de l'Amérique, les hommes ont une stature élevée, des membres vigoureux et bien proportionnés, un teint vermeil. Les femmes y sont grandes, élancées, leur poitrine haute et ferme; leurs traits séduisans, leur peau douce, blanche, rehaussée par l'incarnat de la rose.

Les enfans sont en général bien faits, actifs, dispos, brillans de santé et de fraîcheur. (Voyez ce qu'en disent M. Bonnet et le duc de Liancourt.)

Dire qu'un Créol Portugais et Anglais se tiennent pour offensés quand on les appelle *Américains*, et qu'un Espagnol ne pardonne jamais à celui qui a osé lui faire ce reproche; c'est s'oublier soi-même, sans porter préjudice en rien au caractère des Américains, puisque

tout le monde sait que les premières familles espagnoles tiennent à honneur de descendre des anciens seigneurs Aztèques et Mexicains; et que les alliances entre ces deux peuples sont très-communes. Plus grands que *Cornelius Fidus*, gendre d'Ovide, qui pleura en plein sénat, parce que *Corbulon* l'avait appelé *Autruche sans plumes*, les Créoles, à l'instar de *Socrate*, qui écoutait de sang froid la comédie des Nuées, dans laquelle Aristophane, ce lâche et vil bouffon renversait la religion de son pays, tournait Socrate en ridicule d'une manière si indécente, et préparait lentement le poison qu'*Anitus* et *Melitus* devaient bientôt lui envoyer au nom de ses concitoyens superstitieux et ingrats; les Créoles, dis-je, croiraient se déshonorer s'ils descendaient à prendre la plume pour repousser les sarcasmes déplacés de M. Paw; parce qu'ils n'ignorent pas que ce sont les armes dont les insolens et les petits esprits ont coutume de se servir, lorsqu'ils ne savent que répondre aux objections qu'on leur fait; et qu'elles sont indignes, d'ailleurs, du mérite de l'auteur des Recherches sur les Américains.

Je l'engage à ne pas oublier ces sentences du philosophe Démocrate : « Celui qui fait une injure, est plus malheureux que celui qui la reçoit. Il vaut mieux condam-
« ner ses propres erreurs que celles des autres; et
« comme hommes, nous devons gémir sur les calamités
« de nos semblables, et non pas en faire un sujet de
« risée. » C'est ainsi que pensaient ce philosophe et son confrère Démophile, tous deux de la secte de Pythagore. Ce même Démophile prétendait « que la plaisan-
« terie était comme le sel, qu'on ne devait l'employer
« qu'avec ménagement; et que pour être maître de soi,

« il fallait savoir gouverner sa langue et ses passions. »

M. Paw croit-il se faire un mérite aux yeux des hommes sensés, en avançant, pag. 2 du 2.e vol.: « Que si « l'on prenait à tâche d'excuser la méprise des théolo- « giens et des philosophes du quinzième siècle, dont « l'ignorance seule pouvait les avoir induits à refuser une « âme immortelle aux habitans de l'Amérique, et à « soutenir qu'ils n'étaient pas de véritables hommes, « mais bien de véritables Orang-outangs; il ne sait pas « si l'on ne pourrait pas réussir à excuser cette méprise, « quelqu'énorme qu'elle paraisse? »

L'idée d'une opinion semblable déshonore celui qui l'a conçue, et plus encore celui qui s'efforcerait de la défendre. Quoi! M. Paw, prétendriez-vous justifier ces Espagnols qui se flattent d'être des Chrétiens zélés, d'avoir chassé des hommes paisibles avec des dogues alains, de les avoir découpés en morceaux pour repaître les chiens qui les avaient saisis? Et parce que les Alains amenèrent en Europe cette race particulière de chiens, qu'ils s'en servirent peut-être dans leurs guerres contre les anciens habitans de l'Espagne, vous croyez que leurs descendans ont eu raison de s'en venger sur les peuples pacifiques et innocens de l'Amérique, qui n'avaient jamais eu de communication avec l'Europe? Il n'y a donc point de crime unique dans l'Histoire?

Autant vaudrait-il approuver la conduite de cet Anglais qui, pour se soustraire à la juste vengeance des Caraïbes, qu'il avait cherché à enlever sur le Continent d'Amérique, pour en faire des esclaves, s'était jeté dans un bois, où il fut rencontré par une jeune Indienne qui lui sauva la vie, et qu'il vendit à son retour à la Barbade, après que celle-ci lui eut donné son cœur avec

tous les sentimens et tous les trésors de l'amour. Malheur à celui que l'indignité de cette action ne fait pas frémir d'horreur et de pitié ; la nature l'a formé, non pas pour l'esclavage des Nègres, mais pour la tyrannie de leurs maîtres. Cet homme aura vécu sans commisération, il n'aura jamais pleuré, jamais il ne sera pleuré... (Raynal).

Autant vaudrait-il donner son assentiment à la conduite de ce *Crassus* dans le jugement, où *Clodius* était accusé d'avoir, à la faveur d'un déguisement, déshonoré la femme de *César*, après avoir violé la sainteté d'un sacrifice célébré pour le salut du peuple romain, d'un sacrifice dont non seulement les hommes étaient exclus, mais où l'on voilait même les peintures de tous les animaux mâles ; de ce Crassus qui, pour purger Clodius de son adultère, gagna les juges à prix d'argent, et par les faveurs de quelques dames, et de quelques jeunes gens de qualité, dont ils avaient exigé la jouissance, en sus de leur salaire. (*Cicer. Epist. ad Attic, lib.* 1, *Epist.* 16, traduction de l'abbé Mangault.)

Je craindrais d'abuser de la patience du lecteur, si j'entreprenais de relever tous les paradoxes dont M. Paw a semé la description qu'il a faite de la maladie vénérienne, de la *dégénération* dans toutes les espèces animales des hommes et des femmes de l'Amérique ; de leur *surabondance laiteuse ;* de la *facilité* et de la *promptitude* avec laquelle les Américaines accouchaient ; enfin, de leur *stérilité*, parce qu'il est visible que cet écrivain cherche par des sophismes affreux à faire briller son esprit aux dépens de la vérité et de la raison ; qu'il rejette tout ce qui ne s'accorde pas avec son désir et sa manière de penser ; que par une prévention qui n'a point d'exemple, il s'est efforcé de dégrader, sans exception,

toutes les races d'Américains, à qui il a refusé jusqu'à la faculté, jusqu'au plaisir de penser, de concevoir ses raisonnemens scientifiques, sublimes, lumineux et profonds; quoiqu'il prétende les avoir justifiés de ses imputations grossières, en disant : « Qu'on avait exagéré le nombre « d'*Antropophages* qu'on a trouvés au Nouveau-Monde; « que *Pizarre* est un voleur; *Cortez* un brigand; *Vasco-* « *Nunnez* un monstre infâme, digne du dernier supplice; « que les Indiens pleurèrent la mort de *Christophe Co-* « *lomb*; et qu'ils trouvèrent dans *Ovando*, son succes- « seur, le tyran le plus féroce, le plus dénaturé de tous « les Castillans qui passèrent en Amérique. » Que répondre à une justification semblable? Se taire est le parti le plus sage.

Pour se venger de son peu de succès contre l'Amérique, il accuse, page 156 du 2ᵉ. volume, *Antonio de Solis*, dans son Histoire de la Conquête du Mexique, « de n'avoir tâché que de briller par l'éclat des pensées « et des images gigantesques, par la pompe de la nar- « ration, et d'avoir indignement sacrifié la vérité de « l'Histoire aux vains agrémens d'un style ampoulé. »

Si M. Paw n'avait pas fait abnégation de toute pudeur, il se fût abstenu de reprocher à Solis d'avoir indignement sacrifié la vérité de l'Histoire, afin d'écarter de l'esprit du lecteur, l'idée de l'accuser de ce reproche qu'il s'est fait gloire de mériter à chaque chapitre de son ouvrage, sans avoir la triste certitude que son génie aura réussi à nuire à un pays au-dessus de ses éloges, au-dessus de sa médisance. Quant à son jugement sur l'ouvrage de M. Solis, il est bien différent de celui de Voltaire, qui prétend dans ses notes à la suite de la Henriade, « Que c'est un ouvrage excellent, et que le poëme épi-

« que de l'*Araucana* de dom Alonzo d'Ercilla (dont
« M. Paw parle peu favorablement à la page 158 du
« 2e. volume), est célèbre par quelques beautés parti-
« ticulières qui y brillent, aussi bien que par la singu-
« larité du sujet. »

Cet auteur, qui prétend qu'un poëme épique en prose est une monstruosité, eût pensé peut-être différemment, s'il eût lu le discours de *Ramsey*, et le jugement de quelques autres écrivains instruits, qui ne font pas difficulté de regarder *Télémaque* comme un poëme épique comparable à l'*Iliade* et à l'*Énéide*.

Si le poëme épique, intitulé *le Mexique conquis*; si la Colombiade; si le poème de Jumonville, et l'Araucana d'Alonzo, n'ont pas eu toute la célébrité qu'on devait en attendre, il ne faut pas en chercher la cause dans la nature du sujet, comme l'a avancé M. Paw, mais bien dans la difficulté inséparable de ces sortes d'ouvrages.

L'*Alzire*, de Voltaire; la tragédie de *Fernand-Cortez*, de Piron; l'opéra de *Fernand-Cortez*, de MM. Esmenard, de Jouy et Spontini, prouvent que l'Amérique, ses productions et ses habitans, sont faits pour fournir des chef-d'œuvres au théâtre, indépendamment des sujets variés qu'ils offrent à l'Histoire, à la Poésie épique, et aux trois règnes de la Nature. Les Incas de Marmontel, et l'Atala de M. de Châteaubriand, sont deux autres preuves convaincantes de la fraîcheur du coloris, et de l'élégance du style que la prose acquiert lorsqu'elle sait traiter l'Amérique comme elle doit l'être.

Quoiqu'il en dise, la *Défense et la Conquête* du Mexique; la *réception* de Cortez dans le palais de Motézuma; la *mort* déplorable de cet empereur, triste victime de sa confiance, *celle du brave* Guatimozin expirant

paisiblement sur un brasier ardent; l'*invasion* du Pérou; la *mauvaise foi* de Pizarre; l'*empressement* de l'Inca Atabaliba à écouter les augustes vérités de la religion chrétienne; la *célèbre bataille*, ou pour mieux dire, le lâche assassinat de Caxamalca, qui décida du sort de l'empire du Pérou; le *viol* des 5,000 Américaines qui s'étaient mises sous la protection de leurs vainqueurs; l'*affreuse condition* de la sœur d'Atabaliba, réduite à servir de maîtresse à l'usurpateur Pizarre; la *rançon exhorbitante* d'Atabaliba, sa *fin tragique* et cruelle, sont des sujets dignes du génie d'un *Homère*, d'un *Virgile*, ou d'un *Voltaire*.

Ces sujets, je pense, valent bien ceux de Patrocle et d'Automédon (au 9.e liv. de l'Iliade), mettant trois gigots de mouton dans une marmite, allumant et soufflant le feu, et préparant le dîner avec *Achille*; celui de la princesse *Nausica*, fille d'Alcinoüs, roi des Phéaciens, qui, suivi de toutes ses femmes, va laver ses robes et celles du roi et de la reine; la Fable (dans l'Enéide) des *Harpies* enlevant le dîner du héros de ce poème; les prédictions de *Céléno*; la surprise du petit *Ascagne*, qui s'écrie : que les Troyens ont mangé leurs assiettes; la *métamorphose* des vaisseaux d'Enée en Nymphes, etc.

La guerre de Troyes était légitime; le Troyen Pâris l'avait provoquée, en enlevant et en refusant de restituer Hélène. Rien, au contraire, ne saurait justifier la conquête du Mexique, celle du Pérou, encore moins le meurtre infâme des monarques et des sujets de ces deux vastes contrées; enfin la guerre de Troyes était de peu de conséquence, puisqu'il ne s'agissait que de détruire une ville qui se refusait à un acte de justice; tandis que la conquête de l'Amérique a été faite contre le droit des gens et des nations, parce qu'elle devait assurer,

aux vainqueurs, non pas des ruines et des décombres comme Troyes, mais l'empire de la moitié du monde connu; des trésors et des productions, qu'on chercherait vainement dans les trois autres parties du globe.

Si M. Paw, au lieu d'exhaler injustement sa bile contre un peuple et un pays qu'il n'a jamais connu, eût voulu prouver à ses lecteurs qu'il était doué d'un esprit sage et judicieux, qui ne précipite ni son admiration, ni sa censure; il eut cherché à imiter ces prudens *Senonois* qui, étant saisis d'abord d'une crainte respectueuse, à l'aspect imposant des sénateurs de Rome, qu'ils prenaient pour des Dieux, voulurent, avant de leur rendre les honneurs divins, examiner à fond leur nature; s'il se fût apitoyé sur la situation affreuse de ces infortunés Américains, il n'eût pas flétri aussi légèrement ce peuple et ce pays, où l'Européen va chercher le bonheur lorsqu'il ne peut le trouver dans le sien; et il eût reconnu un intérêt digne de l'épopée et de la tragédie, dans la conquête du Mexique par Cortez, parce qu'il eut affaire à des peuples belliqueux, qu'il fut exposé aux plus affreux dangers, qu'il ne s'en tira que par des prodiges de valeur, de constance et de sagesse, quoiqu'il fût cruel plus d'une fois.

Prétendre fixer les causes de la constitution des premiers Américains, et vouloir, par des moyens contradictoires, expliquer pourquoi leurs corps étaient dégarnis de poils, c'est une entreprise dont on pourrait dire ce que *Pline* disait de ceux qui veulent comprendre la nature de Dieu. « *furor et profecto furor.* » Cette présomption est digne de celle de *Leuvenhœk*, qui composait l'épiderme de l'homme avec des écailles à charnières, ignorant, comme l'observe M. Paw, que

ces écailles et ces charnières n'existent pas dans la nature ; elle peut aller de pair avec celle de Maupertuis, qui voulait, comme dit Voltaire, « creuser un trou au centre « de la terre pour voir le feu central ; disséquer les « Patagons pour connaître la nature de l'âme ; enduire « les malades de poix-résine pour les empêcher de « transpirer, et exalter son âme pour prédire l'avenir. »

J'ignore quel motif a pu engager cet écrivain à avancer que les Américains n'ont naturellement ni poil, ni barbe sur le reste du corps ; car presque tous les Indiens des environs de Mexico portent des moustaches, et les Mexicains, surtout ceux de la race Aztèque, ont plus de barbe que d'autres Indigènes de l'Amérique méridionale. Des voyageurs modernes ont aussi retrouvé ces moustaches chez les habitans de la côte nord-ouest de l'Amérique. Quoique les Indiens de la Zône-Torride aient généralement peu de barbe ; cette barbe cependant augmente lorsqu'ils se rasent. M. Humboldt et d'autres voyageurs en ont vu des exemples dans les missions des capucins de *Caripe*, où les sacristains Indiens désirent ressembler aux moines leurs maîtres.

Si M. Paw, au lieu de se perdre en longs commentaires insignifians sur le peu de barbe et de poils des habitans du Nouveau-Monde, se fût donné la peine d'examiner la chevelure des Américains ; il y eût vu la raison qui les empêchait d'avoir autant de barbe ; il l'eût trouvée infiniment plus fournie, plus forte et plus longue que celle des Européens ; il y eût vu une nouvelle preuve de cette bonté divine, à ne pas couvrir d'autant de poil le menton et le corps des Indiens occidentaux, dont la tête est surchargée d'une immense quantité de cheveux. C'est par suite de cette même raison, que les

femmes, en Europe, qui ont une chevelure mieux garnie et plus longue que celle des hommes, ne sauraient avoir autant de barbe et de poils qu'eux; que les *Chinois* et les Orientaux sont plus chevelus que barbus; et que les Africains, qui ont pour chevelure une espèce de matelas en laine, épaisse et crépue, sont plus imberbes et moins velus que les Européens. La chevelure, sous les tropiques, garantit de l'ardeur du soleil la partie la plus essentielle de l'homme; dans les pôles-nords, la barbe et les poils contribuent, avec les cheveux, à la préserver des rigueurs du froid, comme chez les femmes l'épaisseur de l'épiderme et de la chevelure. Au surplus, ce corps velu, qui représente plutôt la beauté d'un ours ou d'un orang-outang que celle de l'homme, est si peu du goût des Européens, qu'ils ne sont jamais plus aises que lorsqu'ils peuvent se débarrasser de cette barbe incommode, et cacher leurs membres velus sous d'amples vêtemens.

On peut dire à cette occasion, avec un auteur connu, que les systêmes sont plutôt un jeu d'esprit qu'un moyen de connaître la nature. Ils ont été utiles, en ce qu'ils ont porté l'esprit humain, par l'intérêt de l'amour-propre, à faire de grands efforts dans la recherche et la combinaison des faits, en voulant les faire concorder avec telle ou telle opinion; mais il n'y a que la connaissance des faits qui fasse la véritable science de l'homme: les causes premières, sont un secret pour lui, et ce secret qui n'intéresse que sa vanité, est heureusement inutile à son bonheur.

Toutes les exagérations qu'il plaira à M. Paw de débiter contre le nouvel hémisphère, n'empêcheront pas les gens sages de regarder la découverte de l'Amérique

et le passage aux Indes par le Cap de bonne-Espérance, comme les événemens les plus intéressans pour l'espèce humaine, puisqu'ils ont fourni un vaste champ aux Lettres, aux Arts, à l'imagination, à l'industrie, à l'activité et au commerce. Cependant ils seraient plus intéressans encore, si l'on pouvait réussir à trouver le passage dans la mer Pacifique, par le nord-ouest de l'Amérique; ne pouvant pas le faire par le nord-est de l'Europe, parce que cette communication abrégerait presque des deux tiers les voyages de la Chine et du Japon, par la route du Cap de Bonne-Espérance.

Je ne sais, s'il ne serait pas plus avantageux, vu les tempêtes qu'on essuie, et les dangers que l'on rencontre dans les mers du nord, de se frayer le passage par la mer Caraïbe au lac de Nicaragua, et dans le golfe de Papayago, comme je l'ai dit à l'article des *Lacs*. Cette route abrégerait considérablement la longueur des voyages d'Europe aux Grandes-Indes par la voie actuelle. La facilité que les nations commerçantes, à leur retour des Grandes-Indes, trouveraient à charger leurs vaisseaux au passage de Nicaragua, des riches productions du Nouveau-Monde, doit, ce me semble, les déterminer à exécuter, de concert, une entreprise aussi utile.

Si Christophe Colomb et Vasco de Gama, vers la fin du quinzième siècle, ont fait à la grandeur de Venise des blessures que le temps n'a jamais pu fermer, qu'ils étaient loin aussi de prévoir tous les maux qu'ils causeraient un jour aux deux plus belles, aux deux plus fertiles portions du globe, l'Asie et l'Amérique! Quant à cette dernière, elle gémira toujours d'avoir connu les Européens. A quel prix n'a-t-elle pas acheté les prétendues lumières qu'ils y ont apportées? Quelques con-

naissances en agriculture, quelques progrès dans l'industrie, quelques plantes, quelques animaux, quelques usages plus propres à corrompre les mœurs qu'à les épurer, valaient-ils les millions d'hommes qui ont péri dans les conquêtes, et qui expiraient journellement sous la fatigue, dans les travaux périlleux des mines! Peu à peu l'Amérique fut dépeuplée; afin d'y recueillir les trésors que venait y chercher l'avidité européenne il fallut y transporter des Nègres et même des Européens. La cupidité, et des raisons de toute espèce, engagèrent en outre des hommes de tous les pays à s'y établir volontairement. C'est ainsi que l'Europe perdit une partie de ses habitans.

Un pays qui a eu, et qui a encoreune aussi grande influence sur l'Europe, mérite bien qu'on cherche à le connaître aussi parfaitement que possible. Prenons sous les yeux la carte de l'Amérique; embarquons-nous en idée, et après avoir suivi Colomb et les premiers conquérans dans leurs premières découvertes; après avoir parcouru les productions étonnantes des trois règnes de la nature, arrêtons-nous un moment à examiner les habitans de ce pays, leurs mœurs, leur religion et l'état de civilisation dans lequel ils étaient lors de la découverte du Nouveau-Monde.



LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Mœurs, Usages et Religions des Américains.

LORSQUE les Espagnols débarquèrent dans les Antilles, ils les trouvèrent habitées par les *Caraïbes*. Ces peuples cultivaient le maïs, le manioc, la banane, les patates, les giramons, plusieurs espèces de pois et légumes, du pourpier, des callebasses, etc. Ils vivaient du produit de leur chasse et de leur pêche; leur sobriété diminuait leurs besoins; ils étaient tous égaux. Quand il s'agissait de marcher contre l'ennemi, ils donnaient le commandement de l'armée à un père de famille, dont l'autorité cessait avec la guerre. Ce chef, avant de recevoir un pareil honneur, devait s'être acquis quelque gloire militaire; il fallait surtout qu'il se distinguât de ses concitoyens par une supériorité dans les forces du corps et par beaucoup d'éloquence; leur courage était intrépide: on les voyait s'exposer sans crainte sur une mer orageuse, dans des barques qui avaient ordinairement quarante-deux pieds de long sur sept de large, qu'ils faisaient mouvoir à force de rames, l'usage des voiles leur étant peu connu.

Le *Caraïbe* est sociable, sensible aux bons procédés; mais la moindre injure excite sa fureur, et la vengeance

suit de près l'offense. S'il tue l'agresseur, et que ce dernier n'ait point de parens, la querelle est terminée; dans le cas contraire les parens ou les amis du défunt se font un devoir de venger sa mort. Le meurtrier, pour ne pas perpétuer la querelle, est obligé de quitter la Tribu; c'est pour cette raison que les parens du défunt examinent toujours son corps, pour s'assurer si sa mort a été naturelle.

Avant d'enterrer leurs morts, ils les enduisent d'une couleur rouge à l'huile, et les déposent ensuite dans des fosses de sept pieds de profondeur, de sorte que le cadavre s'y tienne debout; ils ensevelissent avec eux, leurs arcs, leurs flèches, leurs massues et leurs couteaux.

Le *Caraïbe* est d'ordinaire, grand, bienfait et vigoureux; il regarde comme un trait de beauté d'avoir le front plat. Pour lui donner cette forme de bonne heure, il presse la tête des enfans entre deux planches. Ces peuples vont nus, à l'exception d'un petit tablier garni de plumes, que portent les deux sexes; ils se peignent le corps en rouge; leur tête est ornée d'un bonnet ou d'une couronne de grandes plumes; leurs principaux ornemens consistent en petits os, en coquillages, en perles de verre, et en pierres de toutes couleurs, qu'ils s'attachent aux oreilles, à la partie supérieure et inférieure du bras. Les femmes portent en outre, autour du col et des jambes, des cordons, dans lesquels sont enfilés des perles. La plus grande parure des hommes, est de larges plaques de cuivre en forme de croissans et de soleils, enchâssés dans des bois précieux. Pour se donner un air guerrier, ils se peignent la figure avec des raies rouges et noires; un turban de plumes rouges sert à distinguer les différens chefs de la nation. Les hommes ont ordinaire-

ment une ceinture, à laquelle est attaché un grand couteau; à leur col est suspendue une petite flûte, dont ils accompagnent leurs *tamtams* ou tambours. Leur triomphe, dans la musique, est d'imiter le chant des oiseaux; ils sont très-adroits à lancer des flèches, et manient la massue avec beaucoup de dextérité. Leurs guerres sont terribles; ils mangent une partie de leurs prisonniers, dans les premiers transports de la victoire; ensuite ils font grâce au reste, ils épargnent toujours les femmes et les enfans.

Ils trafiquent avec le Européens, des corbeilles qu'ils font très-artistement, des perroquets, de la volaille, des ananas, des moules et autres coquillages, contre des couteaux, des haches, des fusils, des pistolets, des sabres, de la toile, des perles de verre, et surtout de l'eau-de-vie. Ils aiment l'argent qui brille, et surtout la monnaie qui occupe le plus de place; s'il survient un mal-entendu entre les vendeurs et les acheteurs, il est quelquefois prudent d'emporter les marchandises, afin de leur ôter l'envie de s'en emparer : car alors, ils ne manquent pas de dire, qu'ils font comme les Européens, qu'ils accusent d'avoir introduit parmi eux le vol dont ils n'avaient aucune idée. Malgré cela, on aperçoit en eux un sentiment naturel pour le juste et l'injuste, qui fait que souvent ils mettent dans leurs procédés plus de bonne foi que les nations civilisées.

Leurs maisons ont soixante pieds de long sur cinquante de large. Ce sont des poteaux plantés en terre, réunis par des lattes, et couverts de feuilles de palmiers; la cuisine forme toujours une pièce à part. A l'une des extrémités de la chambre où habite la famille, on al-

lume le feu, autour duquel les hommes se rassemblent pour fumer du tabac ; ils exercent l'hospitalité envers tous les étrangers indistinctement ; ils ne mettent point de sel dans leurs alimens ; mais ils les assaisonnent avec du miel ou du sucre, du piment, du citron et du poivre du pays. Il n'y a que les écrevisses qu'ils font cuire à l'eau ; autrement tout est grillé ou rôti. Quand ils rôtissent une volaille, ils l'attachent à une broche de bois plantée en terre ; pour les grandes pièces de viande, ils les met tent sur un brasier ardent, sans penser à rôter les plumes ni les entrailles. Les hommes mangent les premiers, et sont servis par les femmes, qui desservent ensuite, et vont manger les restes dans la cuisine avec leurs enfans.

Quelques-uns de ces demi-sauvages ont embrassé le Christianisme, les autres adorent le Soleil et la Lune sans culte public, ni temples, ni cérémonies quelconques ; ils regardent leur Être-Suprême comme parfaitement heureux, et par conséquent, comme ne devant pas s'embarrasser des hommes qui se tourmentent mal-à-propos, au lieu de borner leurs desirs. Dans quelques endroits ils adoptent de bons et de mauvais génies ; alors ils ont des prêtres qui sont en même temps devins. Chacun d'eux a son dieu particulier, qui l'inspire, et dont il vend les révélations.

Des Brésiliens.

Les *Brésiliens*, qui se sont soustraits au joug des Européens, se couvrent, comme leurs ancêtres, de peaux d'animaux crues ou tannées ; d'autres se peignent le corps, n'ont autour des reins qu'une pièce d'étoffe garnie

de plumes. Quelques tribus regardent le nez plat comme un trait de beauté ; aussi ont-elles le soin de l'applatir un peu aux enfans, quand ils naissent. Elles se parent de plumes, dont elles font des ceintures et des bonnets. Les *Brésiliens* ont des heures fixes pour manger, et d'autres pour boire ; car ils ne font jamais, ou que rarement, l'un et l'autre dans le même repas. Quand deux Brésiliens se battent, jamais un tiers ne s'en mêle ; y en a-t-il un de tué, les parens sont obligés de le venger, et de poursuivre le vainqueur, jusqu'à ce qu'ils l'aient atteint, et que l'injure soit réparée. Pour éviter ce malheur, les familles examinent les raisons de l'un et de l'autre adversaire, avant de les laisser battre.

Ces Indiens, dont la vengeance est terrible, exercent cependant l'hospitalité. Ils n'ont d'autres armes que des massues de bois dur, des arcs et des flèches. Les femmes suivent l'armée et portent les munitions de bouche et de guerre. Celui qui a tué le plus d'ennemis, est reconnu pour chef. Leur musique militaire consiste en des espèces de cors et de flûtes d'os, dont ils tirent des sons, tantôt variés, tantôt confus. Comme leur principal but est de faire des prisonniers, ils attaquent ordinairement de nuit, pour surprendre leur ennemi : s'ils combattent le jour, en rase campagne, c'est avec une fureur qui va jusqu'à la rage. Ils ne mangent pas les morts, mais quelquefois certains prisonniers, dont ils ont juré la mort. Quand ceux-ci sont trop maigres, ils les conservent pour les engraisser. Pendant ce temps-là, on leur permet d'aller à la chasse, à la pêche, parce que ces exercices sont favorables à la santé ; mais toujours on les surveille de près. Ces prisonniers sont partagés entre toutes les familles : quand l'un est assez gras, ils invitent tous les

amis et les voisins, et la fête commence. On danse, on chante, on boit : le prisonnier même prend part à ces plaisirs, quoiqu'ils lui annoncent sa fin prochaine. Après cela on le promène dans plusieurs villages, exposés aux insultes de tout le monde ; on lui permet néanmoins de se venger à coups de pierre : pour lors, on l'assomme à coups de massues. On lave le corps, on le dépèce, on arrose les petits enfans de son sang, en leur faisant jurer de se faire tuer plutôt que de se laisser prendre ; après quoi l'on fait rôtir la victime, et on la mange. Sa tête est conservée comme un trophée de la victoire : on fait des flûtes de ses plus grands os ; et le vainqueur reçoit les dents, dont il se fait un collier. Ceux qui ont pris plusieurs prisonniers, se font, en signe d'honneur, des incisions dans la chair. Si les prisonniers, pendant leur captivité, parviennent à plaire à des femmes, et à les épouser ; ou s'ils intéressent en leur faveur quelques guerriers, on les aggrège à la tribu. Avant d'obtenir cette grâce, ils subissent quelques épreuves pour savoir s'ils sont dignes de ce bienfait. Il existe différentes tribus chez lesquelles ces atrocités ne s'exercent pas ; il semble même qu'elles soient le résulat de leur haine contre les Portugais.

On remarque dans ces peuples une indifférence étonnante pour la mort ; ils souffrent la douleur avec un courage héroïque. Dès qu'ils sont en paix, toutes distinctions de rang cessent : les vieillards seuls y sont considérés, ils aident les jeunes gens de leurs conseils ; la moindre insulte qu'on leur fait, est punie très-sévèrement.

Les *Brésiliens* n'ont en général que des idées confuses de religion, mais ils n'en sont pas moins superstitieux : ils croient au bon et mauvais génie. Ils ont des sorciers pour prêtres, et des charlatans pour médecins, qui abu-

sent de leur crédulité : ces derniers joignent l'art de la devination à la médecine. Ces sauvages croient, par exemple, que l'oiseau lugubre, qui pousse des cris lamentables, et des soupirs plus plaintifs que ceux de la tourterelle, est un messager de leurs parens défunts, qui réclame leurs bons offices. Lorsqu'il commence son ramage, ils prêtent une attention religieuse pendant tout le temps qu'il chante : malheur à celui qui les troublerait dans cet instant de recueillement! On pourrait conclure de là qu'ils ont quelque idée de la vie future.

Parmi les autres peuples du Brésil, on compte les *Cariges ;* ce sont les plus policés : ils sont vêtus d'étoffes de peaux de bêtes, ornées de colifichets, et le disputent en blancheur avec les Européens. On leur a toujours trouvé beaucoup de bonne foi dans le commerce; mais la crainte de l'esclavage, pour lequel ils se voient quelquefois enlevés par les Portugais, les empêche d'aller à Saint-Vincent, seconde ville de la première Capitainerie du Brésil. Les *Cariges* sont hospitaliers, cultivateurs et guerriers. Ils ont des bourgs, des villes, des temples, des prêtres, des médecins; ils croient à un grand génie dont le pouvoir s'étend sur tout, mais dont la trop grande bonté tolère un autre génie puissant, qui ne s'attache qu'à nuire sourdement à tous ses plans. Ils vivent de fruits, de légumes et de la chair de leurs bestiaux.

Les Portugais en cherchant à asservir les *Mamelus* du Brésil, en ont fait des ennemis implacables dans leur haine et dans leur vengeance : s'ils rencontrent un Portugais à l'écart, ils ne manquent pas d'en faire un de ces horribles festins qui font frémir la nature. Dans la Capitainerie du Saint-Esprit, on ne compte que *vingt mille*

Indiens convertis : on les appelait autrefois *Margageats*. Ils ont été long-temps les ennemis mortels des Portugais, mais s'étant apprivoisés par degrés, ils ont fait avec eux des alliances que le temps a confirmées. D'autres *Indiens*, plus enfonoés dans les terres, ne veulent point de réconcilia ion. Ils s'abstiennent de chair humaine, et sont idolâtres.

Dans la Capitainerie de *Porto Securo*, le voisinage de certains peuples cruels et barbares, ne permet pas de cultiver ce pays. Les *Molopaques* occupent, au-delà du fleuve Paraïba, une vaste contrée : ils ressemblent aux Allemands pour la taille. Cette nation se couvre le corps, et laisse croître sa barbe. Les mœurs de ce peuple n'ont rien qui blesse l'honnêteté naturelle. Ils ont des villes environnées d'un mur de solives, dont les intervalles sont remplis de terres ; des églises ; des idées assez raisonnables sur l'Être-Suprême. Leurs femmes sont belles, spirituelles, et ne souffrent jamais de badinage indécent : elles portent leurs cheveux très-longs. Toute la nation a des heures réglées pour les repas ; elle aime la propreté : les mœurs et les usages n'y sentent pas la barbarie ; on les accuse d'oublier quelquefois leur caractère pacifique, pour satisfaire leur vengeance.

Aux environs du fleuve Paraïba, habite un autre peuple, qui a toujours conservé beaucoup d'affection pour les Français : il déteste les Portugais, et se montre toujours disposé à entrer en guerre contre eux. Il adore un bon et un mauvais génie.

Dans la vaste région qu'arrose le fleuve des Amazones, on trouve plus de cent cinquante nations, dont les habitations sont si proches l'une de l'autre, que du dernier bourg, on entend couper le bois de la peuplade

voisine. La religion de tous ces peuples est presque la même. Quand ils sont prêts à marcher pour la guerre, ils élèvent à la proue de leurs canots l'idole dont ils attendent la victoire ; et en partant pour la pêche, ils arborent celle qui préside aux fleuves et aux lacs.

Ces naturels, ainsi que les *Gallibis*, sont bien faits; grands et robustes; ils sont si attachés à leur manière de vivre, que l'exemple et les efforts des Européens n'ont jamais pu les en faire changer. Chaque citoyen est libre ; car les chefs, dans leurs bourgades, n'ont aucune autorité sur leurs propriétés ni sur leurs personnes ; ils se bornent à donner des conseils, à maintenir l'union, et à commander le peuple pendant la guerre. On accuse les Gallibis de s'abstenir avec peine de manger leurs prisonniers.

De toutes les nations qui habitent les bords de l'Amazone, les *Omagues* sont les plus raisonnables et les mieux policés. Ils ont la coutume, avant de se mettre à table, de présenter une seringue à chaque convive, comme dans plusieurs villes d'Europe, on apporte de l'eau pour se laver les mains avant le repas, ou du café après le dîner. La forme de ces seringues est celle d'une poire creuse, percée d'un petit trou à la pointe, et dans laquelle ils adaptent une canule. Ils les remplissent d'eau ; lorsqu'on les presse, elles font l'effet des seringues ordinaires. Ce meuble est fort en honneur chez ces Indiens ; il annonce qu'on fera bonne chère, et qu'il convient de lui faire une place.

Les Portugais ont poussé la calomnie jusqu'à dire que les *Omagues* engraissent leurs prisonniers pour les manger. Jamais il ne s'est mangé, encore moins vendu chez eux, de chair humaine. Ils tuent, dans leur fêtes,

les prisonniers qui ont une grande réputation de bravoure. Aussitôt qu'ils leur ont coupé la tête, la pendent en triomphe dans leurs maisons, et jettent les corps dans le fleuve. Il n'y a point aujourd'hui d'antropophages sur les bords du Maragnon; mais il en reste encore, dit-on, dans les terres, surtout vers le nord.

Les *Topinamboux* étaient originaires de Fernambouc; ils aimèrent mieux, après la conquête de leur pays, renoncer à leurs terres, que de vivre sous le gouvernement des Portugais; ils se dirigèrent du côté du Pérou, où ils furent maltraités par les Espagnols, et descendirent le fleuve des Amazones jusqu'à la grande île de *Maragna*, dont ils occupent maintenant une partie, et les Portugais l'autre. Les *Topinamboux* sont braves, spirituels, guerriers, très-attachés aux Français, avec lesquels ils ont été en relation; mais ils détestent les Portugais.

Les *Barbades*, les *Oragnates*, les *Typayes*, vivent les uns errans dans les forêts, les autres se réunissant dans des villages en nombre considérable. Ils sont redoutables dans la guerre. Il y a dans l'intérieur des terres plusieurs peuples Nomades, auxquels on envoie des Missionnaires pour les convertir. Les *Uctaques* sont, dit-on, plus sauvages que les autres; ils ne souffrent pas d'étrangers; ce n'est qu'à cent pas de distance qu'on peut traiter avec eux. Les mauvais procédés des Portugais leur ont inspiré cette méfiance.

Les *Ottomaques*, habitans des bords de l'Orénoque et du Meta, se nourrissent de poisson qu'ils tuent à coups de flèches avec une adresse admirable. Quand ces deux fleuves sont débordés, ils mangent, pendant deux ou

trois mois des lézards, de la racine de fougère, et avalent une quantité prodigieuse de terre glaise, qu'ils font cuire en forme de boules; ils partagent ce goût avec les Nègres de *Guinée*, qui mangent une terre jaunâtre qu'ils appellent *caouac;* avec les habitans de l'île de Java, entre *Sourabaya* et *Samarang*, qui mangent des gâteaux de glaise rougeâtre, qu'ils appellent *Tanaampo*.

Les *Mapuires*, les *Guamos*, les *Solivas*, les *Achaques*, les *Caribes*, les *Araucas*, les *Caveres*, qui habitent le long de l'Orénoque, sont hospitaliers, guerriers superstitieux et vindicatifs. Les Missionnaires ont tenté plusieurs fois de les convertir au Christianisme, et n'ont pu y réussir.

Des Amazones.

L'existence des *Amazones* de l'Asie et de l'Afrique, dont on a publié tant de prouesses, ayant été soutenue et niée, il n'est pas étonnant qu'il se soit élevé les mêmes doutes au sujet des Amazones de l'Amérique. Cependant on sait que les Vierges sacrées du Pérou avaient préféré s'opposer au penchant de la nature, et à rendre ainsi inutiles, les plus précieux dons de cette mère bienfaisante, pour ensevelir avec elles une suite de générations. Mela *rapporte* que les *Lemniennes*, ayant formé le projet de se gouverner elles-mêmes, assassinèrent leurs maris pour régner en souveraines dans l'île de Lemnos, et vendirent Hypsipyle à des pirates, pour avoir soustrait son père à la mort. (Diction. de Lloyd, au mot *Hypsipyle*, ou dans l'Archipel de Dapper. p. 111. de l'Edit. orig. Holland. Art. *Lemnos*)

Sans m'arrêter à tout ce que *Schmidel*, *Orellana*, *Acona*, *Barazy*, le *comte de Carli* et *tant d'autres*, ont écrit pour prouver l'existence des Amazones-Américaines ; je vais exposer les rapports de divers savans et voyageurs. M. de la *Condamine* nous apprend (dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris 1745.), « qu'ayant demandé aux Indiens des diverses nations, « qu'il rencontra le long du fleuve des Amazones, s'ils « avaient connaissance de quelques femmes guerrières, « si elles étaient réellement séparées de toute société « avec les hommes, et ne se laissaient voir qu'une seule « fois par an; tous lui avaient répondu unanimement « que cela était vrai ; qu'ils avaient su de leurs ancê- « tres, que cette république de femmes était dans l'inté- « rieur de leur pays; qu'à leur retour elles s'étaient re- « tirées au Nord, par le *Fleuve-Noir*, ou un autre qui se « décharge de ces côtés dans le Maragnon. »

Sur ce qu'un Indien de *S. Joachim d'Omaga*, lui avait dit qu'il trouverait facilement, à *Coari*, un vieillard dont le père avait connu ces femmes, M. de la Condamine s'y rendit avec ses compagnons de voyage. Cet Indien était mort et avait laissé un fils âgé de soixante-dix ans, qui était alors chef du village. Cet homme lui assura que son aïeul avait réellement vu et connu les Amazones à l'embouchure du fleuve *Cuchivara* ; qu'elles venaient de *Cayame* qui se décharge dans le Maragnon, entre *Tese* et *Coari* ; que cet aïeul avait eu des relations particulières avec quatre d'entre elles, dont une avait un enfant à la mamelle ; qu'il savait le nom de chacune d'elles, et quand elles se retirèrent de *Cuchivara*, qu'elles avaient passé le grand fleuve et avaient pris la route de la Rivière Noire.

Les informations que M. de la Condamine eut depuis *Coari*, furent d'accord avec les précédentes ; il apprit en outre que les Amazones faisaient usage de certaines pierres vertes, qu'on appellait *pierres des Amazones*, et que ces guerrières femelles se nommaient *Cougnan*, *Tainse*, *Couima*, ou *femmes sans mari*. Un Indien de *Mortigura*, mission voisine du Para, lui offrit de le conduire à un fleuve par lequel il pourrait approcher du pays habité par ces femmes. Mais un autre Indien le prévint que pour arriver à l'habitation de ces femmes, il fallait, depuis le fleuve *Irijo*, traverser une forêt de plusieurs jours de chemin, et des montagnes vers l'ouest.

Enfin, M. de la Condamine rencontra un vieux soldat de Cayenne, qui avait été de l'expédition entreprise en 1726, pour découvrir l'intérieur du pays. Ce soldat lui dit qu'il avait pénétré jusqu'aux *Amanes*, nation à longues oreilles, et fixée aux sources de l'*Oyapoc*; qu'ayant vu les femmes parées de certaines pierres vertes, il avait demandé à quelques-unes d'elles, d'où elles avaient eu ces pierres, qu'elles lui avaient répondu des *Couima* ou femmes sans mari.

Ainsi, les notices qu'eut M. de la Condamine, furent constantes, et s'accordèrent parfaitement avec celles qu'avaient eues en 1726, Dom Diègue Portalès, et D. François Toralva, gouverneurs de Venezula. Il semble, d'après tout ce que M. de la Condamine apprit sur le pays, que ce devait être dans les montagnes de la Guyane, où, ni les Portugais, ni les Français de Cayenne, n'ont pas encore pénétré. Cependant M. de la Condamine ne dit pas si ces *Amazones* y subsistent encore actuellement.

Eustache, d'après Denys Perigète, nous apprend que les anciennes femmes de l'île de Man (homme) sur les côtes d'Angleterre, s'étaient approprié l'île de l'Homme, et n'allaient sur la grande que pour être fécondes.

Gonzale Pizarre assura à Oviedo, que dans son voyage de Quito, pour découvrir le Canelier, ses gens et lui, avaient été obligés de combattre contre des femmes armées, commandées par une reine; qu'elles se laissaient voir de temps en temps par des hommes; qu'elles rendaient les mâles à leurs pères, et ne gardaient que les filles parmi elles; qu'on les avait nommées *Amazones*, quoiqu'elles eussent leurs deux seins, et que le nom en était resté au fleuve.

M. Paw, d'après son systême négatif, prétend qu'*Orellana* seul est l'auteur de cette fable, et que jamais on n'avait entendu parler avant lui, (en 1543) de ces guerrières. J'ai déjà fait voir combien l'auteur des recherches sur les Américains était peu familier avec la Chronologie, en voici d'autres preuves. La relation que Nugno de Gusman envoya à Charles V, est datée du 8 juillet 1530 : elle dit que les femmes sont regardées comme des déesses; qu'on les dit plus blanches que les autres femmes de ces contrées, qu'elles sont armées d'arcs, de flèches, de rondaches, etc.

A ce récit antérieur à celui d'Orellana, j'ajouterai le rapport de Pierre Martyr, membre du Conseil des Indes, sous Charles V, comme sous Philippe, qui a écrit son sommaire d'après l'histoire du moine qui a accompagné Cortez, et qui connaissait très-bien la langue mexicaine. Il dit : « Que des femmes sans hommes, habitaient l'île « de *Matityna*; qu'elles se défendaient avec des armes; « qu'elles ne recevaient de commandement que d'elles-

« mêmes; et qu'il leur avait donné à cette occasion le « nom d'*Amazônes*. »

Alphonse Ulloa, qui était page à la Cour de Ferdinand et d'Isabelle, lors du premier et du deuxième voyage de Christophe Colomb; qui l'avait accompagné à son troisième voyage, qui avait eu en main les journaux de cet amiral, et avait écrit les histoires de Colomb; dit dans le premier chapitre: « Que plusieurs Espagnols ayant « mis pied à terre dans l'île de Quado-Zupa, ils y « aperçurent nombre de femmes armées d'arcs, de « flèches, ornées de panaches; que la reine ayant été « prise, elle fit entendre à Colomb que l'île était ha- « bitée par des femmes; qu'il se trouvait accidentel- « lement parmi elles quatre hommes d'une île voisine, « qui, en certain temps de l'année, venaient coucher « avec elles. »

On voit que, dès le commencement de la conquête, les Espagnols les ont combattues; c'est aussi pour cette raison que le cacique *Agaria* avertit Orellana de se tenir en garde contre ces femmes, qu'il nommait *Konia Puyara*, femmes sans maris.

Améric Vespuce, dans la Relation de son premier Voyage, parle de ces femmes guerrières; il s'exprime ainsi: « Les femmes, dans quelques contrées, se servent « aussi de ces arcs. »

M. de la Condamine, au sujet de ces *Amazones*, dit: « Peut-on supposer que des Sauvages des contrées « très-éloignées se soient accordés à imaginer, sans au- « cun fondement le même fait; que cette prétendue « fable se soit répandue à plus de mille cinq cents lieues

« de distance, et qu'elle ait été si uniformément adoptée
« à *Maynas*, *au Para*, à *Cayenne*, à *Venezuela*; parmi
« tant de nations qui ne s'entendent pas, et qui n'ont
« aucune communication? »

Il est possible que cette société ne subsiste plus aujourd'hui; mais les objections de M. Paw sont bien puériles, quand on songe qu'aucun historien (excepté Diodore de Sicile) n'a rapporté que ces Amazones exerçassent un empire sur une population d'hommes.

Des Peuples du Paraguay.

Parmi les différens peuples du Paraguay, nous n'en citerons que quelques-uns. Les *Abipons* habitent la *Guyane* et la province de Rio de la Plata. C'est une tribu guerrière qui met en campagne six mille hommes de cavalerie, armés de lances de douze pieds de long, garnies de pointes de fer. Les hommes sont bien faits, et les femmes ne sont pas beaucoup plus basanées que les Espagnoles. Ces peuples sont idolâtres.

Les *Mocobs*, les *Aucas* et les *Tobas*, guerriers par caractère, habitent au nord-ouest des Abipons; ils sont armés de longues lances ferrées, de flèches garnies de fer. Les Indiens de l'Amérique méridionale, vers le détroit de Magellan, sont indépendans, ainsi que les *Puelches* du désert de *Comarca*; les *Moluches*, les *Téhuels*, qu'on peut appeler les *Tartares* de l'Amérique méridionale.

Les *Manacicas* sont plus industrieux; ils vivent sous un gouvernement qui approche beaucoup de celui des Insulaires de l'océan Pacifique, dont ils ont aussi les

manières. Cette nation a tous les caractères qui distinguent les peuples policés.

Les *Guaranis*, qui habitent la rive Orientale du fleuve de l'Uraguay, ont accueilli favorablement les Missionnaires : beaucoup d'entre eux, se sont soumis à l'Evangile, mais ils conservent leur indépendance et leur esprit guerrier. Ceux qui sont à l'embouchure de l'Orénoque, n'ont jamais été domptés. Perchés, durant la saison des pluies, sur des arbes, où, ils tendent avec art, des nattes tissues avec la nervure des feuilles du *Mauritia*, ils vivent en paix des fruits de cet arbre, et de ceux des palmiers à éventail. C'est sur cette couche humide, que les femmes allument le feu nécessaire aux besoins du ménage. Le voyageur qui navigue sur l'Orénoque pendant la nuit, voit avec surprise des flammes sortir à une très-grande hauteur, du milieu de ces arbres.

Les *Chiriguanes*, qui habitent sur les bords du Pilico-Mayo, sont ennemis irréconciliables des Chrétiens, et toujours en guerre avec les Espagnols. Ils descendent des Guaranis qui n'ont pas embrassé le Christianisme. Ils sont armés d'arcs, de flèches, de poignards, se couvrent le corps de peaux de tigres, de plumes, et croient à un bon génie et à un mauvais qu'ils invoquent plus souvent pour se le rendre plus propice.

Les *Chiquites* sont moins féroces et plus disposés à recevoir les lumières de l'Evangile. Ils cultivent de vastes champs, et s'habillent de peaux apprêtées, ou d'étoffes qu'ils font eux-mêmes.

Les *Missions* du Paraguay sont environnées d'Idolâtres. Les plus obstinés sont les *Guenoas*, les *Charuas* montrent moins de résistance; ils sont plus laborieux, et n'ont aucune communication avec les Espagnols. Dès

la fin du dernier siècle, on comptait dans le pays des *Moxès*, huit à neuf peuplades chrétiennes. Le père Baraze, étant parvenu jusqu'à la terre des *Baures*, il y fut massacré au milieu des travaux apostoliques.

La nation des *Manacicas* est environnée de peuples libres, mais farouches.

Les *Ticharos* sont barbares; mais les *Mammelus*, ainsi nommés, pour exprimer apparemment leur ressemblance avec les anciens brigands d'Egypte, sont les plus redoutables pour les Missionnaires, les Chrétiens, et les Infidèles eux-mêmes. La douceur du climat, la fertilité de la terre, qui fournit toutes les commodités de la vie, servent encore à entretenir les *Mammelus* dans l'indépendance. On prétend que, dans l'espace d'un siècle, ils ont détruit ou fait esclaves près de deux millions d'individus, et qu'ils ont répandu la terreur et la mort dans plus de mille lieues de pays, jusqu'au fleuve des *Amazones*.

Il y a, dans l'intérieur du royaume de la Plata, de nombreuses peuplades d'Indiens. Ceux du Nord, dans le *Tucuman*, habitent des lieux marécageux, et se nourrissent de poisson; ceux du Midi sont nomades et chasseurs. Quelques tribus se sont retirées dans des cavernes souterraines. Leurs mœurs sont plus ou moins barbares, suivant leurs rapports avec les Européens: on leur envoie de temps en temps des Missionnaires, pour tâcher de les convertir au Christianisme.

Nous avons déjà vu qu'on évaluait à soixante mille hommes, le nombre des Indiens nomades ou agriculteurs, qui habitent les plaines qui entourent *Buenos-Ayres*. Ce sont autant de cavaliers, qu'on peut regarder comme

comme les Tartares de l'Amérique méridionale. Il sont joueurs de profession, mais francs au jeu, hospitaliers, généreux.

Des Patagons.

Ce peuple, d'une stature remarquable, et d'une force non moins étonnante, n'est pas assez connu, pour que je fasse ici la dénomination de toutes les tribus qui le composent. Je me contenterai seulement de citer tous les témoins respectables, qui ont certifié la taille élevée des Patagons.

Suivant *Magellan*, ils paraissaient avoir six pieds et demi; et parmi eux, il s'en trouvait un qui était si grand, que les Espagnols ne lui allaient qu'à la ceinture. Six de ces Patagons mangeaient comme vingt Espagnols.

Pigafetta parle de ces hommes extraordinaires.

Vers l'an 1592, le chevalier *Cavendish* atteste avoir vu deux cadavres de Patagons qui avaient quatorze palmes de long (la palme était de 93, 97 lignes, ancienne mesure). Il mesura la trace du pied d'un de ces sauvages, elle se trouva être quatre fois plus longue qu'une des siennes. Enfin, trois de ses matelots manquèrent d'être tués par les quartiers de rochers qu'un géant leur lança.

Tous les *voyageurs* du seizième siècle ont parlé de l'existence des géans du Cercle Antarctique, comme d'une vérité reconnue.

Sarmiento dit que l'Indien, que ses gens avaient pris, était géant entre les autres géans, et ressemblait à un Cyclope; que ses compatriotes étaient hauts de trois aunes (Voy. Purchas), gros et forts à proportion.

L'Anglais *Hawkins* assure que les Patagons sont si hauts de taille, qu'on leur donne le nom de *Géans*.

L'amiral Hollandais, *Olivier de Noort*, dit : qu'il a eu à son bord quatre Sauvages et quatre filles ; que l'un d'eux, qui avait appris le hollandais, lui avait assuré que, dans l'intérieur de la Patagonie, il y avait une nation nommée *Tiremenen*, dont les individus ont dix à douze pieds de hauteur. En se rapelant que soixante-dix pieds d'Amsterdam font soixante-un pieds de France, les dix ou onze pieds se réduisent à huit ou neuf français.

Le vice-amiral *Sébald de Veert* déclare en avoir tué quatre.

Parce que quelques navigateurs du dix-septième siècle, entre autres, *Wood* et *Narboroug*, prétendent n'avoir vu au détroit de Magellan, que des hommes de petite taille, est-ce une raison pour que *Pigafetta*, *Hawkins* et *Knivet*, soient des imposteurs ? On n'a jamais prétendu que tous les peuples de la pointe de l'Amérique méridionale eussent une taille colossale.

En 1704, les capitaines *Harington* de Saint-Mâlo, et *Carman* de Marseille, virent une fois sept Géans dans une baye de Magellan ; la seconde fois six, et la troisième fois, une troupe de deux cents hommes, parmi lesquels il y avait des Géans, et des Sauvages d'une taille ordinaire.

Le judicieux *Frezier*, qui fit exprès, en 1712, le voyage de la mer du Sud, termine ainsi sa relation : « On peut « croire sans légèreté qu'il y a, dans cette partie de l'A- « mérique, une nation d'hommes d'une taille très-supé- « rieure à la nôtre. »

Shelvock, et d'autres capitaines moins connus, rapportent la même chose.

Le célèbre Amiral Biron dit : « Leur grandeur était si « extraordinaire, que même assis, ils étaient presque

« aussi hauts que l'amiral debout. Leur taille moyenne
« parut être de huit pieds, et la plus haute de neuf pieds
« et plus. La stature des femmes est aussi étonnante
« que celle des hommes. On remarque dans les enfans,
« les mêmes proportions. » Il est bon d'observer que le pied anglais a un pouce de moins que le pied français. Ainsi, huit pieds se réduisent à sept pieds quatre pouces. Le Géant mexicain que M. Humboldt a vu, avait sept pieds un pouce français.

M. *Duclos-Guyot*, lieutenant de frégate, et M. de la *Giraudais*, commandant une flotte du roi de France, en 1766, après avoir séjourné quelque temps parmi les Patagons, disent que le moins grand avait au moins cinq pieds sept pouces de hauteur; que leur carrure était proportionnée à leur taille.

Il paraît donc prouvé que les Patagons, depuis trois siècles, ont conservé une taille considérablement plus grande que celle d'aucune autre race humaine. Voilà qui ne s'accorde pas avec le système de désorganisation dans les facultés morales et physiques des Américains, comme l'avance le détracteur de l'Amérique.

M. Paw, en refusant d'admettre en Amérique, des hommes d'une taille haute et bien proportionnée, s'élève contre le témoignage des voyageurs qui assurent les avoir vus dans les Patagons, parce que l'amiral *Anson*, qui a dirigé sa route à plus de soixante lieues au-dessous du détroit de Magellan, et qui n'a fait que toucher au fort de Saint-Julien, situé au-dessus de cette côte orientale de l'Amérique, sans s'y arrêter dit : qu'il n'a rien vu, pas même des arbres sur la côte. (Voy. le chap. VI du 1er. liv. de son Voyage).

Parce que *Narberough* a observé la même chose lors-

qu'il vint reconnaître cette côte, en 1670, par ordre de Charles II, roi d'Angleterre; parce que *Adanson* n'a pas vu les îles des *Papys* ou Falkland, peut-on en conclure que nombre de voyageurs n'ont pas vu ces hommes à haute taille? Certainement non, puisque depuis 1764, il s'est formé dans leur pays, des établissemens français, anglais et espagnols, et que la fameuse dispute qui est survenue en 1770, entre les Colons et les Patagons, a confirmé l'existence de ces Géans.

L'Equipage du *Wager*, vaisseau de l'amiral *Anson*, dans son naufrage en 1740, s'étant sauvé dans l'embouchure du détroit de Magellan, y vit des hommes d'une haute taille, qui avaient un drapeau blanc et des chevaux.

L'amiral *Biron*, qui était arrivé le 21 décembre 1764 à l'entrée du détroit de Magellan, dit, dans la relation qu'il a présentée à l'amirauté d'Angleterre: « qu'il a vu « une troupe de 500 Américains avec des chevaux et « un drapeau blanc; qu'il leur a fait quelques présens, « qu'un de ses officiers, nommé *Comming*, qui avait « près de six pieds anglais de haut, paraissait un pygmée « à côté du Patagon, auquel il offrit du tabac à fumer. »

L'existence des Patagons a été certifiée parmi les Espagnols, par *Magellan*, *Sarmiento*, *Nodal*; parmi les Anglais, par *Cavendish*, *Hawkins*, *Knivet*, *Biron*; parmi les Français, par les équipages des vaisseaux le *Marseille*, le St.-*Mâlo*, par M. de *Bougainville*; parmi les Hollandais, par *Sebald*, *Noort*, *Lemaire*, *Spilberg*.

Quand M. Paw objecte que personne n'a jamais eu à sa disposition un de ces individus, cela prouve son ignorance; puisque *Magellan* en prit deux, dont l'un fut baptisé avant de mourir; que *Pigafetta* avait appris beau-

coup de termes de leur langue ; que *Knivet* dit en avoir vu un au Brésil, qui avait été pris au port St.-Julien, et qui avait déjà treize palmes, quoiqu'il fut jeune ; qu'*Olivier Noort* avait appris des habitans du port *Désiré*, qu'il y avait dans l'intérieur une nation de géans bien plus grands qu'eux, appelés *Tireménens.*

M. *Turner* se trouvait à la cour de Londres en 1610, lorsqu'on mesura l'os de la cuisse d'un Patagon, qui prouva la taille gigantesque de cette nation.

M. de *Commerson*, naturaliste éclairé, qui accompagna M. *Bougainville*, dit en avoir vu à la baie de *Boucaut*, qui avait *six pieds quatre pouces*, pied de roi.

Vespuce, dans la lettre qu'il adressa à Laurent de Médicis pour lui rendre compte de son second voyage, au sujet de ce qui lui arriva au golfe de *Parias*, dans une de ces îles qu'il nomme l'*île des Géans*, dans la relation intitulée *second voyage*, dit: « Nous trouvâmes douze « cabanes, où il n'y avait que sept femmes de haute « taille, dont la moindre avait un *empan* et *demi* de plus « que moi. Nous vîmes trente-six hommes d'une si haute « taille, qu'étant à genou, ils me surpassaient lorsque « j'étais debout. Enfin, ils étaient d'une stature gigan- « tesque, tant à l'égard de la taille, que des autres pro- « portions. » Or, *Vespuce* a connu ces géans avant d'arriver à Venezuela : conséquemment il a connu les Patagons avant tout autre navigateur, c'est ce que personne n'a observé dans ses rapports. Voilà M. Paw confondu par le temoin même qu'il respecte.

Les commandans de vaisseaux *Wallis* et *Carteret*, qui se séparèrent au détroit Magellan, en 1766, ont vu l'un et l'autre les Patagons. Carteret en a fait une relation

très-circonstanciée, qu'on a publiée dans le tom. LX des Transactions philosophiques.

M. de *Bougainville*, parti de Saint-Mâlo en 1765, avec les frégates l'*Aigle et* l'*Etoile*, rapporte: « que M. de « *Saint-Simon*, capitaine d'infanterie, né au Canada, ayant « débarqué au cap *Georges*, avec les autres Français « qui étaient dans la chaloupe, ils restèrent pendant « deux jours au milieu de 800 Patagons, parmi lesquels « il y avait des femmes et des enfans; que la chaloupe « étant retournée à bord avec un pavillon blanc, on « fit alliance avec eux;

« Que dans la baie de *possession*, les Français trai- « tèrent amicalement avec les Patagons, qu'ils avaient « des moustaches sous le nez, que le moindre avait *cinq* « *pieds dix pouces*, et *six pieds*; qu'ils avaient une « énorme carrure, une grosse tête, des membres épais, « robustes, bien nourris, leurs nerfs tendus, leur chair « ferme et soutenue; qu'il n'y avait pas de femme, l'au- « tre partie de la peuplade étant plus loin. »

Il y avait chez M. Darboulin, fermier-général, un habillement et des armes de ces hommes extraordinaires, que M. de la Giraudais, commandant de la frégate l'*Etoile*, avait rapportés avec lui.

Acosta assure qu'aucune histoire n'a été plus répandue parmi les peuples du Pérou et les autres nations américaines, que celle des invasions et des anciennes guerres de ces géans; et aucune chose n'a été prouvée par plus de témoins, que cette race gigantesque, depuis Verpuce jusqu'à Byron, Wallis, Carteret et Bougainville, les derniers voyageurs les plus judicieux et les plus éclairés.

M. Cook, en transportant MM. Banks et Solander à

Taïti, en 1769, pour observer le passage de Vénus, traversa par le détroit de *Lemaire*, et non par celui de *Magellan*. Cependant, étant descendus à terre, ils entrèrent dans une cabane où il y avait une petite famille, dont les hommes avaient *cinq pieds huit pouces*. Ils différaient des Patagons, dont le détroit de Magellan les sépare, tant par les habits et les usages, que par la langue, et ils n'avaient pas de drapeau blanc.

J'accorderai sans difficulté à l'auteur des Mémoires sur les Américains, que les grands os qu'on trouve dans le Nord et le Sud de l'Amérique, sont une partie de ceux de grands animaux; mais il est certain que l'autre partie doit être des os de ces géans qu'on ne supposera pas sans doute immortels. Au reste, M. D. Prenetty a encore mieux prouvé l'existence des Patagons, pages 82-123.

Cette énergie de la nature n'est pas bornée en Amérique, aux contrées du Sud. *Oviedo* dit, dans son sommaire, que les *Jugutes*, au nord de la Terre-Ferme, étaient généralement plus hauts que ne sont les Allemands. C'est aussi ce que confirme *Álvaro-Nugnez*, en parlant des habitans de la Floride.

Pamphile Narvaez dit : « Tous les Indiens que nous « vîmes dans la Floride, jusqu'aux Apalaches, sont ar- « chers, hauts de taille, et paraissent autant de géans. C'est « une nation singulièrement bien faite, bien découplée, « d'une très-grande force, et très-leste. Leurs arcs sont « de la grosseur du bras, et ont de onze à douze pau- « mes de long, portant jusqu'à deux cents pas. Jamais « ces gens ne manquent leur coup. »

Gumilla, qui a demeuré tant d'années parmi les peuples de l'Orénoque, dit, Tom. 1. pag. 103: « Chez les

» *Ottomaques*, les hommes sont grands et replets.
» Chez les nations *Cyrara*, *Ayrica*, *Saliva*, et chez
» les *Caraïbes*, on trouve un grand nombre d'Indiens
» d'une taille haute, élégante et bien proportionnée.

Je crois donc pouvoir conclure que, comme il y a des peuples d'un ou deux pieds plus bas que les Européens, il est possible qu'il s'en trouve qui les surpasse de la même mesure ; de sorte que l'on se trouve fixé dans le moyen terme de ces deux extrêmes, où la nature peut faire avancer ou rétrograder la taille et l'espèce humaine.

Dans la terre Magellanique, quelques-unes des peuplades qui habitent du côté du Paraguay, de Buénos-Ayres, et du Chili, se sont un peu civilisées ; mais on n'a jamais pu communiquer librement avec les Patagons du midi, qui ont voué une guerre à mort aux Espagnols.

Les *Pécherais* se sont conservé la possession de l'Ile de Feu, et n'ont rien perdu de leurs mœurs agrestes, ni de leurs superstitions.

Peuples du Chili.

Les *Moluches* habitent la fertile et riante contrée entre la rivière *Biobio*, et celle de *Valdivia*.

Les *Cunchi* demeurent depuis *Valdivia* jusqu'au Golfe de *Guyaleca*.

Les *Huiliches* résident depuis l'Archipel de *Chonos*, jusques vers le Golfe de *Pennas*.

La taille de ces peuples est grande dans les parties des montagnes, et moyenne vers les côtes. Leurs traits sont assez réguliers, et leur teint n'est pas basané. Ils exercent l'agriculture, récoltent des fruits, font du cidre, pos-

sèdent des troupeaux immenses de Chevaux, de Bœufs, de Guanacos, et de Vigognes. Leur religion approche beaucoup de celle des Péruviens. Ils forment souvent un corps de cavalerie de dix mille hommes, qui agissent comme autant de Tartares, lorsqu'on les provoque.

Les *Araucanes* forment une tribu redoutable, ainsi que les *Cuinches*. Ils habitent au sud de la rivière *Bibio*. Ils ont attiré dans leur confédération quelques tribus *Tuelches*, habitans de la plaine. Celles des montagnes, s'appellent *Serranos* : elles s'étendent jusqu'au détroit de Magellan. Le missionnaire *Falkner* prétend qu'un Cacique de ce peuple, avec lequel il était lié, avait sept pieds et quelques pouces.

Ces Indiens sont Nomades, et changent souvent d'habitation. Ils sont presque toujours à cheval, et se nourrissent de racine, de lait et de la chair de leurs troupeaux. Ils ressemblent aux Arabes et aux Tartares d'Asie. Plusieurs de ces hordes sont encore en guerre avec les Espagnols : lorsque l'une est vaincue, elle abandonne le pays, et revient au bout de quelque temps, avec de nouvelles forces, et une nouvelle fureur. Souvent elles forment des armées, dont le nombre monte de quinze à vingt mille hommes. Les Espagnols, voyant qu'ils perdaient beaucoup de monde dans de pareilles expéditions, ont été forcés de diminuer leurs vexations, pour ne plus être exposés à de semblables défaites. La douceur a obtenu de ces peuples, ce que la rigueur n'aurait jamais pu faire : ils sont devenus plus traitables, et ont reçu des Missionnaires chez eux.

Les *Tuelches* à pied errent dans les *Pampas* : ils reconnaissent un bon et un mauvais génie.

La demeure des *Argueles*, ou des *Césares*, n'est pas

encore bien connue. De toutes les contrées du Nouveau-Monde, c'est le Chili qui a fait la plus longue résistance: la guerre dura dix ans sans interruption, et avec un acharnement incroyable. *Almagro* la commença en 1535. Valdivia, lui ayant succédé, en 1541, il surprit les habitans qui étaient occupés à leur récolte, et massacra ceux qui tombèrent sous sa main. Un vieux guerrier, furieux de voir ses compagnons mis en déroute par ces étrangers, qu'il avait battus plusieurs fois, rassemble ses frères d'armes, en forme treize compagnies de mille hommes chacune, les met en colonnes par échelon, et marche à l'ennemi, après avoir ordonné à la première, en cas qu'elle fut repoussée, d'aller se rallier sous la protection de la dernière; à la deuxième, et aux autres colonnes, d'imiter la même manœuvre. Ses ordres ayant été exécutés avec précision, les Espagnols, après avoir défoncé tous les corps les uns après les autres, se trouvèrent avoir à combattre encore la même armée. Valdivia et ses gens, épuisés de fatigues, voulurent se retirer vers un défilé; on les prévint, ils se virent attaqués de tous les côtés: leur armée fut taillée en pièce, et Valdivia fait prisonnier. Le vieux capitaine Indien lui fit couler dans la bouche de l'or, en lui disant: *abreuve-toi de ce métal dont tu es si avide.* les Indiens ne s'en tinrent pas là: ils entrèrent dans le Pérou, pillèrent les villes, ravagèrent les établissemens Européens, emmenèrent leurs femmes, commirent les cruautés qu'ils avaient vu commettre aux Espagnols. Cette conduite mal-adroite augmenta le nombre de leurs ennemis: ils furent obligés, à leur tour, de se retirer dans les montagnes; après une longue guerre et beaucoup de sang répandu, ils furent vaincus par les forces nombreuses accourues du Pérou: les Espagnols,

malgré ce succès, n'ont jamais pu soumettre entièrement le Chili.

Des Péruviens.

Les peuples du Pérou avaient reconnu pour fondateurs de leur société civile, *Ynca Manco-Capac*, et sa sœur et femme *Coya Mamma Œllo Huaco*. *Ynca Capac*, signifie Grand-Seigneur; et *Coya Mamma*, Impératrice-Mère: ces titres passèrent à leurs descendans.

Selon la tradition de ces peuples, ces deux illustres personnages étaient nés du *Soleil*, peu de temps après le déluge, dans l'île du Lac *Titica*, à huit cents lieues de Cuzco. Le Soleil, leur père, en leur apprenant comme ils devaient s'y prendre pour rendre les hommes heureux, leur ordonna d'établir le siège d'un Empire dans l'endroit où la verge d'or, qu'il leur remit, s'enfoncerait en terre d'un seul coup. Ils se mirent donc en route: quand ils arrivèrent à *Huana-Cauti*, la verge s'étant enfoncée dans la terre, ils choisirent ce lieu pour le exécuter les ordres de leur père: ensuite ils se séparèrent pour aller chercher, chacun de leur côté, des hommes en assez grand nombre pour fonder une ville. Ils revinrent bientôt avec beaucoup de monde, et bâtirent *Cuzco*, qu'ils divisèrent en deux parties. L'une fut nommée *Huanan-Cuzco*, la haute Cuzco; l'autre *Hurin-Cuzco*, la basse Cuzco. Ils se réglèrent sur cette division pour les autres villes de l'empire. *Manco* apprit aux peuples à bâtir des maisons; à faire des charrues, des bêches et autres instrumens aratoires; à labourer, semer, recueillir les grains, les légumes nécessaires, et à faire les armes offensives et défensives. Il leur enseigna une religion fort simple: les premiers usages qu'ils pratiquèrent leur firent sentir de quelle

importance il était d'obéir aux lois ; il leur donna des leçons sur la propagation et les avantages des troupeaux.

Cora Mamma apprit aux femmes à filer la laine et le coton ; à tisser, et à faire des habits pour leurs maris et leurs enfans ; à conduire une famille, et enfin à faire tout ce qui regarde le ménage.

Les premières limites de ce royaume furent fixées, du côté oriental, au fleuve *Paucartampu* ; à l'Occident, le fleuve *Ápurimac* lui servit de frontière ; et vers le Midi le *Quequisana* borna son étendue. Cet espace de terrein renfermait, dit-on, plus de *cent* bourgades, dont les moindres étaient composées de cent maisons. Mais la tradition générale est que plusieurs nations se réunirent sous les ordres de Manco-Capac ; savoir : celles de *Masca*, d'*Unicqui* et de *Papri*, du côté de l'Occident ; quatre autres du côté du Nord, connues sous le nom de *Mayn*, *Cancu*, *Chinchapucuyn*, *Rimactampu* ; et du côté du Midi, dix-sept autres comprises sous la dénomination d'*Ayarmaca*.

Les simples Incas avaient les cheveux coupés à différens étages, de la longueur de deux ou trois doigts : leurs oreilles étaient percées d'un large trou, dans lequel ils attachaient de longs pendans, qui leur tombaient jusqu'à la ceinture. L'ornement de la tête consistait en une bande de couleur noire, avec des plumes droites.

Les femmes des Incas, nées du sang royal, étaient toujours distinguées de celles des simples Incas : on les appelait *Pallas*. Les femmes des simples Incas avaient le titre de *Mammacunes*, (Dames). *Palla*, signifie sang royal. Les filles des Incas étaient consacrées au Soleil, non à l'Empereur, pour demeurer Vierges et cloîtrées toute leur vie. Les *Pallas* que l'Empereur prenait pour

maîtresses, tenaient le premier rang après la *Coya*, et leurs fils étaient habiles à succéder au trône, si l'Impératrice mourait sans enfans. Il n'en était pas de même de ceux qui étaient nés des filles de Princes ou de Caciques. La différence de la parure distinguait les degrés de la première, de la seconde et de la troisième noblesse.

La gloire de ce sage Gouvernement, était : que la *maxime fondamentale des Souverains devait obliger même les sujets à être heureux.* L'empire du Pérou fut le seul de la terre qui parvint à un but si digne de l'humanité. Quant aux moyens que les souverains employèrent pour y arriver, (voyez les lettres sur l'Amérique, par M. J.-R. Carli, depuis la page 202 jusqu'à 254 du deuxième volume.)

A l'époque de la conquête du Pérou, la noblesse européenne ne savait ni lire ni écrire, tandis que celle du Pérou était instruite.

Les noms des empereurs Romains retentissent toujours à nos oreilles; si les uns ont été justes, les autres étaient atroces; ceux qui n'ont pas fait de mal, l'ont laissé faire à leurs femmes et à leurs favoris.

« *Libertina ferens, nuptarum queimproba facta,*
« *Non faciendo nocens, sed patiendo fuit.*

(AUSONE DE CLAUDE).

L'Histoire ne fait ce reproche à aucun Inca.

Cet écrivain paraît avoir ignoré que les Péruviens avaient su apprivoiser et former en troupeaux nombreux les *Lamas*, les *Pachos*, ou *Alpaques*, les *Vigognes*, ces espèces de *Chameaux* et de *Chèvres*, dont la laine diffère des espèces analogues des Anciens-Continens.

Pour faire respecter les lois, on les publiait au nom du

premier législateur, dont le souvenir était toujours cher au peuple. C'est à tort qu'on a cru pouvoir comparer au gouvernement des Incas, si toutefois on le peut, le gouvernement d'Angleterre, sous le roi Alfred; car les *Francs*, les *Visigoths*, les *Goths*, avaient le même système. Les Saxons l'avaient eu chez eux, avant de passer en Angleterre. Les *coutumes* de *Bourges* et d'*Anjou*, parlent même de divisions par *septaines* et par *quintes*. D'ailleurs le système d'Alfred réglait, il est vrai, l'ordre civil parmi le peuple; mais il laissait subsister tous les défauts, que les Incas avaient évités; leur gouvernement était le vrai système d'une famille, où le père distribuait le travail à ses enfans, sans leur rien abandonner en propre. La religion, loin d'y avoir la prépondérance, n'en faisait la base que comme subordonnée aux besoins de l'empire. Une loi inviolable avait rendu l'empire héréditaire; c'était toujours l'aîné qui succédait; l'héritier devait épouser sa sœur de père et de mère: la deuxième classe était celle des *Caciques* et des nobles de l'empire. Au Mexique, le souverain était électif, les biens y étaient autant de propriétés; l'ambitieux pouvait aspirer au trône. Le despotisme du temps de Motézuma était le seul effet de l'ambition; aussi le peuple était opprimé, esclave et mécontent: outre cela, la religion était sanguinaire. Les Incas, au contraire, souverains et chefs d'une religion simple et humaine, étaient chéris de leurs peuples, dont ils prévenaient les besoins. La religion se trouvait fondue dans le respect qu'ils avaient pour leur souverain. La religion des Péruviens était celle de l'amour et de la bienfaisance. Les plus éclairés de la nation reconnaissaient un Être-Suprême, un esprit créateur, arbitre de tous les événemens.

Les Impératrices et les Empereurs ne portaient pas d'autres habits que ceux que les vierges du grand monastère de Cuzco avaient faits. L'habillement de l'Empereur était fort simple ; il avait la tête ceinte d'une bandelette large d'un pouce, qui faisait plusieurs tours ; elle était bordée d'une espèce de ruban et de franges de diverses couleurs ; cette frange était fixée à chaque côté des tempes, et surmontée de plumes ; c'est ce qu'on appelait le *Llautu* ou *frange impériale ;* une espèce de chemise appelée *Uncu* lui tombait jusqu'aux genoux ; il mettait par-dessus un manteau de même longueur, nommé *Racolla ;* un ruban large de quatre doigts tombait de l'épaule gauche en écharpe vers le côté droit, au bout duquel pendait une bourse carrée où était le *Coca*, plante qu'il mâchait, comme les Orientaux le bétel ; sa chaussure était une semelle qu'on fixait au pied avec des cordons, comme les sandales des Romains. Les étendards de l'Empereur portaient la figure de l'*Iris*, ou arc-en-ciel.

Outre les vierges qui vivaient dans la retraite, plusieurs filles d'Incas renonçaient aussi au mariage, et faisaient vœu de virginité, ce qui leur attirait beaucoup de respect, et les faisait appeler, par excellence, *Oello.*

L'usage voulait qu'on n'allât jamais rendre visite à un supérieur sans lui porter quelque présent. Lorsque l'Empereur faisait ses visites dans les provinces, on ne se prosternait devant lui, on ne lui baisait la main qu'en lui présentant l'hommage de quelque ouvrage d'or ou d'argent, de pierres précieuses, de bois rares, ou de quelques animaux sauvages pour sa ménagerie. L'or et l'argent, si abondans dans ce pays rempli de mines,

étaient devenus un simple objet de dévotion et d'hommage ; et la législation des Incas, un amour sans bornes, un respect, qui allait jusqu'à l'adoration.

Les mariages étaient célébrés par des fêtes. L'Empereur faisait lui-même, et avec beaucoup d'appareil, la cérémonie du mariage des Incas. Lorsque le jeune Inca avait atteint l'âge de vingt-quatre ans, fixé par la loi, il épousait sa sœur, s'il en avait une, ou bien sa plus proche parente, qui ne devait pas avoir moins de dix-huit ans. La cérémonie se faisait dans le temple du Soleil, à Cuzco. Tous les deux ans l'Empereur rassemblait, dans le même temps, tous les jeunes garçons et toutes les jeunes filles nubiles du sang royal, s'asseyait au milieu d'eux, choisissait ceux qui se convenaient, joignait leurs mains, leur faisait promettre une fidélité réciproque, leur donnait sa bénédiction, et les renvoyait à leurs parens. Les nouveaux mariés se rendaient dans la maison du père de l'époux, où se célébraient les nôces, qui duraient huit jours ; de cette manière la famille royale ne contractait jamais d'alliance étrangère, mais l'Inca seul épousait sa sœur, on consacrait vingt jours aux réjouissances pour ses nôces.

Les gouverneurs, après lui, étaient chargés de marier les individus du peuple. Après les épousailles publiques, le père de famille célébrait des nôces particulières chez lui ; les plaisirs duraient trois jours. Il y avait des fêtes lorsqu'il s'agissait de couper les cheveux, pour le sevrage, pour le baptême du premier né de l'Empereur, et de même à proportion pour les autres sujets de l'Etat. La lutte, la course de la jeunesse, étaient aussi des jours de fête. L'agriculture était honorée par des

jours de fêtes ; cependant les fêtes les plus solennelles étaient celles de la Religion et du Soleil.

La *cérémonie* des *Ramis* ou fêtes du Soleil, commençait par des offrandes en statues d'or, d'argent, ou émeraudes, turquoises, etc. Le sacrifice consistait en un *cancu* ou pain béni, et l'*aca* ou liqueur sacrée, dont les prêtres et les Incas buvaient une partie ; après quoi les danses commençaient.

Mais les fêtes majeures étaient celles des *Equinoxes*. Ils avaient trouvé le moyen de marquer ces deux points du cours du soleil avec une colonne parfaitement travaillée, enrichie d'or, d'émeraudes, de turquoises, et placée au milieu de la place du temple. Un cercle, dont elle faisait le centre, s'y trouvait partagé par un diamètre qui s'étendait du point de l'Orient à celui de l'Occident ; au moyen de l'ombre de cette colonne, que les prêtres observaient au lever et au coucher du soleil, ils saisissaient le moment de l'équinoxe, et vérifiaient leur observation à midi, lorsque l'ombre du gnomon ou de la colonne tombait sur le méridien.

Aussitôt on ornait cette colonne de fleurs, d'herbes aromatiques : on plaçait dessus un trône d'or pour servir de siége au Soleil, où l'on disait qu'il se reposait.

On avait élevé de pareilles colonnes dans les villes situées près de la ligne Equinoxiale, entre autres, à Quito. Celles où le soleil tombait perpendiculairement à midi, sans jeter aucune ombre, étaient beaucoup plus révérées par le même principe.

L'Espagnol Sébastien *Belalcazar* fit détruire et enterrer les colonnes de Quito, et de toutes les autres villes. La fête du renouvellement du feu, celle des œufs de Pâques, etc., se célébraient aussi tous les ans.

Dans les fêtes où il y avait des danses, de la musique, les instrumens variaient avec la province. Ceux de *Colla* se servaient particulièrement d'une flûte composée de cinq brins de roseau, de grosseur et de longueur différentes. Lorsqu'ils jouaient à deux, le second cor répondait parfaitement en proportion de *quinte* plus basse. Ils jouaient aussi de la flûte simple, qui n'avait que quatre ou cinq tons; cet instrument était celui des amans. Cette flûte était consacrée aux airs et aux chansons d'amour.

Les trompes étaient des instrumens militaires, de même que les tambours; ils servaient aussi aux danses. L'on a conservé quelques-unes des hymnes que ces peuples chantaient dans ces occasions: elles rappèlent, d'une manière touchante, la douceur des mœurs et le génie de cette nation. Les Péruviens jouaient des comédies pendant ces fêtes, ils les aimaient par préférence, tandis qu'à *Tlascala* on préférait la tragédie. On peut voir dans Garcilasso quelques pièces anacréontiques de poésie péruvienne.

Rien n'est plus intéressant que le détail de ces peuples. Au printemps on cultivait les champs en commun, et chaque père de famille recevait un terrein proportionné au nombre de sa famille; les villes avaient des magasins où chacun portait sa contribution en nature. Les armes et les habits militaires étaient conservés dans des arsenaux. Il ne paraît pas qu'il y eût une classe particulière d'artisans; chacun faisait lui-même tous les ouvrages dont il avait besoin, ou se procurait chez un autre ce qui lui manquait.

On ne voyait jamais les Péruviennes dans les rues, sans filer, cordonner la laine ou le coton. Elles ne se

rendaient aucune visite sans avoir leur ouvrage avec elles.

Blas Valeras dit que si les Espagnols avaient élevé leurs enfans aux professions de leurs pères, suivant la sage institution des Incas, le Pérou aurait été plus florissant qu'il ne l'est actuellement (en 1560). Je défie le philosophe Paw de montrer un code de lois, un plan de gouvernement plus exact dans toutes ses parties, et de ressorts aussi actifs et aussi bien enchaînés que ceux de la législation des Incas.

Les Péruviens avaient quelques connaissances en géométrie, en astronomie, en peinture et en architecture. Sans le secours du fer, ils savaient tailler, travailler les pierres et construire d'immenses édifices; ils se servaient de cuivre pour la fabrication de leurs instrumens; leur vaisselle était de terre cuite. Ils soignaient l'éducation de la jeunesse; les écoles publiques n'étaient point confiées aux prêtres; ceux-ci étaient entièrement restreints aux fonctions du culte.

Au milieu de la ville de Cuzco, les Péruviens avaient ménagé une grande place, d'où sortaient quatre belles rues qui représentaient les quatre coins du monde. Il y avait des quartiers assignés pour chaque province de l'empire: on y adorait le Soleil dans un temple somptueux, lambrissé d'or et de pierres précieuses, où l'on voyait, comme en trophées, les idoles des peuples que les Incas avaient éclairés et soumis. La figure du Soleil était telle que nos peintres la représentent, mais d'une grandeur monstrueuse, et d'or massif. Vis-à-vis de ce temple il y en avait quatre autres qui offraient les mêmes richesses. Le premier était consacré à la Lune; le deuxième à l'étoile de Vénus; le troisième au Tonnerre; le quatrième à l'Arc-en-ciel. Une salle voisine, revêtue

de lames d'or, servait aux conférences des prêtres. Les provinces cherchaient à se distinguer par leur magnificence. Les rues de Cuzco étaient ornées d'un grand nombre de palais et d'édifices royaux, dont l'or et l'argent étaient la principale décoration; on y voit encore les restes d'une fameuse forteresse, que les Incas avaient élevée pour leur sûreté; ils l'avaient environnée d'un rempart, pour fermer tous les passages extérieurs, et se conserver en même temps une communication libre avec leurs sujets par des voûtes souterraines qui conduisaient à *trois* autres forts, où ils entretenaient une nombreuse garnison. Les murs étaient d'une hauteur extraordinaire, composés de pierres bien taillées et plus remarquables encore par leur grosseur. (Le Voyageur français, pag. 87, tome XII.)

On trouvait dans tout le Pérou des grands chemins et des chaussées qui facilitaient les relations d'une province à l'autre. Cinq cents lieues de montagnes coupées par des rochers, des vallées, des précipices, des torrens surmontés de ponts de cordes de lianes, offrent encore un chemin commode, depuis la province de Quito jusqu'à l'extrémtié du royaume. On y voyait des routes de deux et trois cents lieues; des pierres millières indiquaient aux voyageurs la situation des lieux et des auberges pour se reposer.

Les Péruviens n'enterraient pas leurs morts, mais ils les mettaient dans de grands tombeaux murés, d'une hauteur et d'une longueur considérables. On les appelait *Guacas*. On en trouve encore dans plusieurs endroits. Dans ces tombeaux de pierre que les Péruviens consacraient à la postérité, et qui formaient des collines artificielles de soixante pieds de hauteur sur

cent de longeur; ils ensevelissaient le défunt, avec ses meubles, ses pincettes, dont la plupart était d'or.

D'après les renseignemens que les personnes qui avaient résidé long-temps dans le Pérou, avaient donnés à M. le comte J. R. Carli, sur les édifices, les ouvrages des Incas, les canaux, les grandes routes, les ruines qui restent encore des forteresses, des palais, des aqueducs, etc.; d'après le récit d'un savant ex-jésuite, entre autres, né à Lima, qui a demeuré plusieurs années à Cuzco, et qui a confirmé à M. le comte J. R. Carli la vérité de ce que les relations ont appris à ce sujet, M. Carli s'exprime ainsi : « Il m'a assuré qu'on « voyait encore des canaux construits sur la pente des « montagnes, soutenus par des digues élevées, avec « une espèce d'argile si solide, que cela forme actuelle- « ment un massif d'une dureté égale à celle de la pierre. « Il y a quelques années qu'un tremblement de terre « y fit une rupture. Les Espagnols essayèrent de réparer « le dommage ; mais ils ne purent retrouver cet argile, « ni former un ciment analogue, quoiqu'ils fissent « de très-grandes dépenses pour rétablir la digue. »

Examinons les villes, dit M. Carli. *Caxas* était une ville médiocre ; *Guacamba* paraissait plus importante : on y voyait un fort présentant une enceinte de pierres de taille ; deux escaliers de pierre y conduisaient à deux appartemens.

Caxamalca avait aussi un fort auquel on montait par un escalier de pierre. *François Xérès*, un des capitaines, lors de la conquête, dit : « Qu'il y avait *deux mille* maisons dans cette ville et *bien bâties ;* les murs en étaient « épais et hauts de dix-neuf pieds ; il en a décrit la « principale ; elle représentait plusieurs appartemens,

« tout faits de *pierres de taille* et *bien travaillées*: le toit
« en était de bois et de paille. La maison qu'habitait
« *Athhualpa*, dans la ville de Caxamalca, était partagée
« en quatre appartemens ou corps-de-logis. Dans l'in-
« térieur était une cour où il y avait un bain d'eau chaude
« et d'eau froide, qu'y amenait un aqueduc. Le bassin
« du bain était en pierre. L'appartement du jour avait
« un balcon sur un jardin, et près de là une chambre
« à coucher, dont la fenêtre donnait sur la cour. Les
« murs avaient pour enduit une espèce de bitume rouge
« très-brillant: la charpente était peinte de la même cou-
« leur; l'autre appartement, qui était de front, présentait
« quatre voûtes rondes; mais par leur ensemble, elles
« se trouvaient toutes réunies en une, elles étaient en-
« duites d'un crépi blanc comme neige. »

Cette relation dément formellement ceux qui soutiennent que les maisons des Péruviens n'avaient pas de fenêtres. Les maisons des parties méridionales de l'Espagne n'en ont pas; à peine en aperçoit-on aux maisons des Romains, découvertes à Pompeia.

Chinca était une autre ville au milieu d'un pays habité par des pâtres qui y gardaient de nombreux troupeaux de vigognes. Le temple du Soleil se trouvait à Pachacamac.
« Il y avait des maisons de deux étages comme en Es-
« pagne; et les ruines des édifices prouvent que ce
« pays était habité depuis long-temps. »

Cuzco avait le nom de capitale du royaume. L'or que le général *Chilichuchima* livra aux Espagnols par ordre d'Atahualpa, fut enregistré dans les actes par un notaire. Pizarre décrit cette ville comme très-grande, bien bâtie, avec un beau pavé dans les rues. Les Espagnols y trouvèrent un palais bien construit, carré, orné de lames ou

plaques d'or. Une autre maison leur présenta d'aussi riches ornemens; dans la première ils enlevèrent six cents lames d'or, dont chacune pesait *cinq cents castillans ;* la seconde leur fournit un aussi grand nombre de lames, de la valeur de *deux cents castillans.*

Cet or en lames, joint à une grande quantité d'argent, arriva à Caxamalca le 13 juin 1533. Les lames d'or avaient trois ou quatre palmes de long. Il y avait des trous qui montraient qu'elles avaient été détachées des murs où on les avait enchâssées. Ce fut le jour de la Saint-Jacques qu'on acheva la fonte de l'or et de l'argent de ce butin. L'or montait, *de fin*, à la valeur d'un *million*, trois cent quatre-vingt-six mille cinq cent trente-neuf castillans; l'argent pesait cinquante-un mille marcs.

Les Espagnols comptèrent trente villes de Caxamalca à Cuzco. L'auteur dit : que *les Espagnols* fondaient *tous les jours* pour *la valeur* de *cinquante à soixante mille castillans* d'or, *pendant que les Américains* en *fondaient pour la valeur* de *quatre-vingt mille :* car, ajoute-t-il, il y a *parmi* ces gens, d'*habiles orfèvres* et d'*habiles fondeurs*. Pizarre s'empara enfin de Cuzco, le 15 novembre 1539; mais la ville avait été presque toute réduite en cendres, par *Quizquiz*, partisan de Chilichuchima, que les Espagnols avaient fait brûler vif après les avoir servis.

Les divers mathématiciens Français et Espagnols, qui, après ces ravages, passèrent dans ces contrées *deux cent* de *trente ans* et plus, pour mesurer un dégré du méridien, observèrent que le flanc du château de *Cannar*, avait plus cent pieds de long; le mur en était encore haut de plus de *six pieds*, épais de *trois*, formé de couches parallèles de pierres parfaitement unies entre elles. A la partie an-

térieure elles sont un peu convexes en dehors, formant à l'extérieur comme une espèce de *rustique*. Les pierres étaient de la classe du granit ; ils virent dans l'épaisseur des jambages et des portes, des cannelures courbes creusées régulièrement, et que le plus habile sculpteur, selon M. de la Condamine serait à peine en état d'imiter (Voy. à ce sujet le Mémoire qu'il a mis dans ceux de l'Académie de Berlin en 1746, pag. 143.) ; il y donne la vue et le plan de ce château, que les Incas avaient bâti pour contenir les habitans de Cannar. On y remarque des terre-pleins, des terrasses, des corps-de-garde. Du côté du nord, où la *forteresse est escarpée* ; la *terrasse qui soutient* le *terre-plein*, a pour *base* une seconde *terrasse de six pieds* et de quinze à seize pieds de haut, etc. (On les voit dans le tome XIII de la Collection des Voyages de *Prévost*, Edit. de Paris). Il y donne aussi d'autres détails curieux, que l'auteur devait passer sous silence, dans le plan de ses lettres, mais qui convainquent de faux les assertions de M. Paw.

Qu'on consulte les détails de D. *Ulloa*, dans son Voyage historique de l'Amérique.

Le temple de *Caïambé*, qui est chez les *Canches*, province méridionale du Pérou, n'excite pas moins l'admiration par ses restes dégradés. L'or et l'argent y étaient prodigués.

Qu'on se figure à Cuzco une grande enceinte, dans l'intérieur de laquelle les Péruviens avaient élevé six vastes édifices. Le temple du Soleil était le premier ; il faisait face à l'Orient. Le comble avait une forme quadrangulaire, qui représentait une pyramide tronquée à certaine hauteur. Il était de bois, couvert en paille ; on voyait intérieurement, sur la muraille qui

faisait face à l'entrée, l'image d'or du Soleil, avec des rayons et une face humaine, telle que les peintres la représentent. De l'un et de l'autre côté, étaient placés, selon l'ordre des années, les corps embaumés des Empereurs précédens, tous assis sur des trônes d'or, le visage tourné vers la terre, excepté celui de l'Inca Huagna-Capac, qui, à cause de ses grandes actions et de ses éminentes vertus, avait été jugé digne de fixer le Soleil. *Acosta* dit avoir vu plusieurs de ces corps qui étaient si bien embaumés, qu'ils s'étaient conservés au point de présenter la fraîcheur d'un corps vivant : toutes les parties intérieures et les portes du temple n'offraient au spectateur que des plaques d'or, dont le haut était couronné tout autour d'un feston d'or de la grandeur et de la largeur d'environ deux coudées. L'enceinte où était ce temple, présentait aussi à son extrémité supérieure, un feston d'or semblable, que les Espagnols conservèrent; mais par la suite ils en firent un limbe d'or, qui existait encore en 1560, lorsque ce temple servit à l'établissement d'un couvent de Dominicains.

Les autres édifices de cette enceinte avaient aussi la même forme extérieure. Le plus proche du temple du Soleil était dédié à la *Lune*, sa sœur et sa femme. Il était revêtu en argent, représentant une face de femme de même métal. On la nommait *Mamma-quilla*, ou mère étoile. De l'un et de l'autre côtés on plaçait les corps embaumés des Impératrices. *Mamma-oello* seule regardait la lune, ayant eu l'avantage d'être la femme de l'Inca Huagna-Capac.

L'édifice voisin était consacré à l'étoile de *Vénus*, nommée *Chasca* au Pérou, c'est-à-dire, l'étoile à cheveux longs et crêpus. On la révérait particulièrement comme

la messagère du Soleil, que tantôt elle précédait, et tantôt elle suivait.

On n'y avait pas moins de vénération pour les autres Astres dont on formait même la cour de la lune. Voilà pourquoi le comble de cet édifice était couvert d'argent, avec des étoiles d'or. Les Péruviens connaissaient quinze planètes : il est à présumer qu'ils connaissaient aussi les lunettes longues-vues.

Il y avait près de ce Temple un autre édifice dédié au *Tonnerre*, à l'Eclair et à la Foudre. On les connaissait sous le nom commun de *Illapa*. On les regardait comme les ministres de la vengeance divine. C'est ce qui fit croire aux Espagnols que c'était l'emblême de la Trinité. Cet édifice était garni de plaques d'or.

Le cinquième édifice était dédié à l'*Arc-en-Ciel*, comme une émanation du Soleil; ils avaient représenté la figure avec des plaques d'or, d'argent de diverses couleurs.

Enfin le sixième édifice était destiné au service du Grand Prêtre, et de tous ceux qui avaient quelques fonctions à remplir dans le Temple. La famille des Incas fournissait ces ministres. L'édifice ne servait que comme salle, où ils se réunissaient; mais non pour manger, ni coucher. On nommait le grand-prêtre, *Villacumu*, ou devin sacré.

Il y avait, à côté du Temple du Soleil, des appartemens où se tenaient les Prêtres qui servaient tour-à-tour, par semaine, ou par quartier de lune. Les femmes étaient exclues de l'entrée de ce Temple; et les prêtres ne devaient pas approcher de celui des femmes, pendant leur semaine de service. Dans chacune des quatre faces qui regardaient la grande enceinte, il y avait une

niche (ou tabernacle) ornée d'or et de pierres précieuses: telles que des émeraudes, des turquoises, etc. C'était-là que l'empereur se plaçait selon l'ordre des fêtes, et l'objet auquel elles se rapportaient.

Les murs des Temples à l'usage de la famille royale et des vierges, étaient couverts intérieurement de plaques d'or, d'argent, ornées de pierres précieuses. Tous les vases des vierges et des Incas, étaient de ces matières. Les Péruviens, pour les soustraire à leurs oppresseurs, ont jeté dans les lacs tout ce qu'ils ont pu ôter des Temples et des autres maisons.

Le temple le plus riche était celui du lac de *Titica*, où, selon les Indiens, Manco-Capac était né. Ils y portaient tous les ans une grande quantité d'or et de pierreries. Outre les plaques qui garnissaient les murs, et nombre de vases, de statues, d'arbres artificiels, même avec leurs fruits tout en or; on y déposait les lingots qu'ils appelaient *Mitmac*: ces riches trésors furent jetés dans le Lac. Ce qu'ils purent emporter de Cuzco, fut pareillement jeté dans le lac de la vallée d'*Orco*, à six lieues de cette capitale, ainsi que la fameuse chaîne d'or de *trois cent cinquante pas*, de la grosseur d'un pouce, qui servait à croiser les danseurs, que l'Inca Huagna-Capac avait fait faire pour les danses et les fêtes qu'il donna à la naissance de son fils aîné Huercar.

L'auteur de la relation dit: qu'entre tous les vases, qu'Atahualpa fit apporter aux Espagnols, avant sa mort, il se trouva une statue de berger avec des moutons, le tout en or, parfaitement travaillé. *François Xérès* écrivit la relation qu'on envoya à la Cour, signée de *François Pizarre*, *Alvaro Richelmi*, *Antoine Navarro*, et de *Garcia de Saltego*, en date du 15 juillet 1534. « C'était une chose

« vraiment curieuse, dit-il, que cette maison consacrée
« à la fonte, remplie d'une si grande quantité d'or en
« lingots, de huit à dix livres pesant; en vaisseaux, pots,
« bassins et autres pièces de diverses formes, qui ser-
« vaient à ces princes et aux seigneurs. Il y avait entre
« autres *quatre grands moutons* (des Lamas) d'or le plus
« fin, et dix ou douze *statues de femmes*, de la grandeur
« des femmes de ce pays. L'or en était très-pur; et elles
« étaient aussi belles que si elles eussent été vivantes:
« on en a trouvé aussi en argent, de la même hauteur. »

Cet écrivain avait déjà dit auparavant qu'on avait apporté de Cuzco plus de cinq cents plaques d'or, dont la moindre pesait quatre à cinq cents livres; mais il s'en trouva aussi de dix à douze livres. Le même auteur parle, en outre, d'une *fontaine d'or*, très artistement travaillée, et dont la forme et l'ouvrage étonnaient encore plus que la quantité de sa matière; d'une *chaise d'or*, du poids de dix-huit mille pesos, (onze cent vingt-cinq livres pesant, à seize onces par livre); des *pailles d'or* massif, avec des *épis* dont elles étaient surmontées, absolument telles qu'on les voyait croître dans les champs. *Garcilasso* nous a donné la description de ces ouvrages.

M. Paw n'en croit rien, mais la relation de *Xérès* est infiniment plus vraie que les rêveries de cet auteur; car ces ouvrages ont été admirés par d'autres peuples que les Espagnols.

M. de la Condamine décrit dans les mémoires de Berlin, quelques petites idoles, dont il avait fait l'acquisition, et dans lesquelles l'art et la délicatesse se faisaient remarquer au premier coup d'œil. Il parle aussi d'un vase de trois pouces de diamèttre, et d'environ neuf

pouces de haut, si mince, que l'épaisseur n'égalait pas celle de deux feuilles de papier. Dans les curiosités qu'il envoyait à Paris, mais qui ont péri en mer, il y avait des vaisseaux de terres avec des figures, faits de manière que l'eau en sortait en sifflant.

Dom *Ulloa* et d'autres nous ont donné des figures de haches, de houes ou marres, de miroirs, d'épingles, de marteaux, de vases. On connaît la figure d'or de l'homme accroupi sur une base, les genoux un peu élevés, tenant d'une main un oiseau, et de l'autre un vase : le tout fort bien exécuté. Les vases étaient faits avec des figures, dans le goût étrusque, et d'une terre, qu'on ne peut plus trouver : ils avaient un ou deux anses, avec des figures d'hommes en relief.

Frézier a fait graver quelques vases assez curieux. Ils sont analogues à ceux qu'on a rapportés ces dernières années du Pérou. Le comte Carli et plusieurs personnes les ont vus, ainsi que d'autres curiosités en terre de différentes couleurs, en cuivre; et une petite momie en or. Quant aux épingles d'argent, elles étaient très-longues, la tête en était faite en forme de croissant. L'on se rappelle encore de la petite camisolle de fille, trouvée dans un tombeau, dont le fond était un canevas très-bien fait, semblable à ceux sur lesquels les femmes européennes travaillent en gros ou petits points, avec de la laine ou de la soie. L'ouvrage était en belle laine d'un rouge très-vif, mêlé de noir.

Il résulte de tous ces faits, que M. Paw s'est grossièrement trompé en jugeant les Péruviens comme il l'a fait. Xérès nous dit que, dans le dénombrement des choses qu'on apporta de Cuzco, il y avait un bloc d'or sur lequel on pouvait s'asseoir; il pe-

sait deux cents livres. En outre de grandes fontaines avec leurs canules, par où l'eau tombait dans un petit lac ou bassin tenant au corps de ces fontaines : divers oiseaux et plusieurs figures d'hommes y puisaient de l'eau, le tout en or.

Le Temple du Soleil à Cuzco regardait l'Orient, tous les murs en étaient couverts de plaques d'or. Il y avait dans le Temple Pachacamœc (ville que les Espagnols disent avoir été plus grande que Rome), une idole de bois consacrée, dans une chapelle au pied de laquelle étaient déposés les hommages des gens religieux. C'étaient des émeraudes enchâssées dans de l'or. Il n'y avait que le gardien de la chapelle qui pût y entrer.

Pizarre parle du cadavre du père d'Atahualpa, placé dans une chambre particulière, et assis sur une chaise d'or, tenant un bâton d'or à la main, et auquel on avait destiné une femme, ayant le visage couvert d'un masque d'or, avec un éventail à la main, pour le garantir de la poussière et des mouches. Cette femme, selon lui, ne pouvait entrer que nus pieds dans cette chambre.

Xérès dit que le premier présent qu'Atahualpa fit à Pizarre, fut une fontaine en pierre, faite en forme de deux tours, et qui versait à boire. M. de la *Condamine* a admiré la patience et l'industrie avec laquelle ils travaillaient le marbre. Ce qui l'étonna le plus, ce fut de voir des têtes d'animaux sculptées parmi les ornemens des murs de granit; les oreilles en étaient même percées, et il en pendait des anneaux faits du même morceau. M. de la Condamine dit que le plus habile sculpteur européen, avec des instrumens en fer ou acier, aurait peine à imiter les cannelures courbes et irrégulières des

portes de la forteresse de Cannar. (Pour ample information, voyez Clavigero.)

M. le comte Carli assure avoir vu à Strasbourg, en 1760, chez le père Lefevre, Jésuite, un très-ancien éventail du Mexique, fait d'une toile aussi fine que la plus belle mousseline connue; que sur cette toile étaient représentées nombre de figures formant une pareille mosaïque; qu'il n'a jamais rien vu de si beau, tant pour l'art avec lequel les couleurs naturelles et éclatantes des plumes étaient nuancées, que pour la beauté du dessin, et qu'il ne croit pas qu'aucun ouvrier en Europe fût en état d'en faire autant, car ces plumes n'étaient que le duvet du bel oiseau *Cincon*. (Quant aux émeraudes dont parle l'auteur, voyez Bergman, Manuel minéralogique français, pag. 133.)

François Corréal, qui mesura pour ainsi dire pied à pied le Pérou, en 1760, a décrit tout ce qu'il a aperçu des restes des édifices des Incas. Ceux du temple du Soleil *Tomebamba*, étaient de pierres noires et vertes, c'est-à-dire, d'une espèce de jaspes : les portes étaient ornées de figures d'oiseaux, de quadrupèdes, et d'autres animaux avec des têtes imaginaires, mais sculptées avec un art infini.

M. de la Condamine avoue, « qu'il ne conçoit pas » comment les mêmes Indiens ont pu arrondir et polir » les émeraudes, et les percer de deux trous coniques » diamétralement opposés sur un axe commun, telles » qu'on en trouve encore aujourd'hui au Pérou. »

Le palais de *Latacunga*, destiné aujourd'hui à être une retraite de moines, a également mérité l'attention d'*Ulloa* le mathématicien : s'il n'a pas cet air de grandeur, de magnificence des anciens édifices de la Grèce

et de Rome, cependant on ne peut s'empêcher de convenir qu'il se présente avec un certain air de noblesse, qui frappe au premier aspect.

Que l'on considère ensuite cette quantité de forteresses, de fortifications, que les Incas ont fait faire en tant de lieux, dans les vallées, les montagnes, les plaines; qu'on réfléchisse sur les ruines sans nombre d'édifices autrefois si considérables, que les mathématiciens ont observées dans l'espace de quatre cents lieues de Quito à Cuzco, et qu'ils ont examinées en partie; on conviendra qu'il fallait de l'art, de l'industrie, des combinaisons supérieures aux prétendus barbares de M. Paw, pour tailler ou polir, assortir, arranger ces masses de pierres, qui sont un vrai granit, et que tout l'art de nos jours n'assemblerait pas plus parfaitement.

Parmi les restes d'anciens édifices qu'on aperçoit de nos jours dans toute cette contrée, et que les Indiens appellent *Inca pirca*, muraille des Incas, on doit remarquer les *grands chemins* qui subsistent encore aujourd'hui, et qui n'ont été détruits qu'en partie par les Espagnols; ces *Canaux*, par le moyen desquels ils amenaient l'eau des sources les plus éloignées, pour arroser leur pays situé dans la Zône Torride, entre l'Equateur et le Tropique du Capricorne: il y en avait un qui se portait à plus de 150 lieues le long des montagnes du Sud au Nord, traversant la province de *Quechua* pour arroser les Pâturages.

Je me rappelle, dit Garcilasso, liv. V, « un canal « dont la structure me parut merveilleuse lorsque je « l'examinai attentivement, et il faut avouer que ces chef- « d'œuvres étonnent l'imagination; il est impossible de « les décrire. Malgré cela les Espagnols n'ont pas su en

« prévenir la ruine ; il semble même qu'ils les aient vu
« dépérir avec plaisir. Les canaux destinés aux arrose-
« mens du maïs ont eu le même sort ; il y en a plus
« des deux-tiers de détruits, et ce qui en reste ne sub-
« siste que par la nécessité absolue où l'on a été de les
« réparer. »

Après cet aveu, fait au milieu de l'Espagne, que doit-on penser des Espagnols à cette époque ? *Frézier*, qui a vu ces ouvrages, avoue que ces Indiens devaient entendre parfaitement l'art du nivellement, pour faire des travaux qui embarrasseraient nombre d'Européens. On voit aussi par ce détail, qu'ils connaissaient les écluses. L'eau des canaux se distribuait à des heures fixes, et sans préférence, dans la proportion requise ; et quiconque manquait d'arroser le champ où il devait semer son maïs, en était dépouillé comme *oisif* : ce qui était parmi ces gens la plus grande de toutes les punitions.

François *Corréal* nous apprend qu'outre ces *canaux*, les Péruviens faisaient des *citernes* et des *réservoirs d'eau* ; il vante surtout celui qu'il vit en ce genre à *Carangua*. Les mathématiciens français et espagnols ont examiné les ruines des canaux, et ceux qui subsistaient : ce qui met hors de doute leur réalité.

Quant aux professions des Péruviens, et à l'instruction de leurs enfans, *Acosta* dit lui-même : « Les en-
« fans étaient instruits de bonne heure, de tout ce qui
« était nécessaire pour les commodités de la vie. Quoi-
« qu'il n'y eut pas d'ouvriers dont la profession fût des-
« tinée au public, ces Indiens n'en exerçaient pas moins
« les talens nécessaires à l'usage de leurs familles. On
« voyait chez eux des orfèvres, des peintres, des tein-

« turiers, des potiers de terre, des espèces de luthiers,
« des maçons, des tisserands, etc. »

Les Espagnols ont été étonnés de l'art et de l'habileté avec lesquels les Péruviens fondaient l'or, et en séparaient l'argent, même beaucoup mieux qu'eux; ils avaient un autre art, qu'on ignore absolument; c'était celui de donner au cuivre la trempe de l'acier. Ils appelaient le cuivre *anta*; ils en faisaient tous leurs ustensiles et instrumens d'agriculture, des couteaux, des épingles, des peignes, des marteaux, et ce qu'il y a de plus étonnant, des miroirs parfaitement polis.

Les ouvriers faisaient trois qualités de laine; l'inférieure servait aux vêtemens du peuple, on l'appelait *anasca;* la seconde qualité, ou la *campi*, était plus fine, et se teignait de diverses couleurs; ils en faisaient, dit Garcilasso, des draps d'une qualité égale à celle des draps de Flandres; on les réservait pour les seigneurs. La troisième qualité ou la *campo*, qui était superfine, s'employait pour les habits de la famille royale.

On travaillait le coton avec le même soin, et on lui donnait des couleurs d'une solidité qu'on n'a pas encore pu trouver en Europe. L'auteur de la relation mentionnée ci-devant, dit en parlant du butin que les Espagnols firent dans les magasins de *Caxamalca*, « les nôtres
« prirent tout ce qu'ils voulurent; malgré cela les mai-
« sons demeurèrent si pleines, qu'il ne paraissait pas
« qu'on y eût touché : mais les habits étaient ce qu'il y
« avait de meilleur. La plupart étaient faits d'une laine
« très-fine et délicate; les autres étaient de coton de
« diverses couleurs et bien fines. »

Cent cinquante ans après la conquête, c'est-à-dire, lorsque *Corréal* était en Amérique, les *Saguanches* (dans

le pays desquels est *Jaën*, ville capitale, au pied des Cordillières) *avaient* conservé *leur ancienne industrie*, *et faisaient encore* d'assez *belles tapisseries*, et des *broderies qui ne le* cédaient *pas aux plus* belles *de l'Europe*. Ces ouvrages étaient auparavant destinés aux Incas. *François Xerès* assure que « parmi les présens qu'Atahualpa fit à
« Pizarre, il y avait des habits d'une étoffe très-fine,
« de laine des plus curieuses à voir, qu'on prenait
« pour de la soie; sur ces habits on avait attaché nombre
« de figures et d'ouvrages en or, appliqués en lames,
« et avec beaucoup de goût.

« Quatre-vingt-dix Indiens, chargés d'or, furent en-
« voyés en même temps de Cuzco au camp des Espa-
« gnols. Le capitaine sur-intendant de la fonte des
« métaux l'a assuré, en disant: je l'*atteste*; car j'*étais*
« *gardien* de la *maison* de l'or, et *je le vis fondre*. *Il y avait*
« *plus de quatre-vingt-dix plaques de ce métal*. On trouva
« dans cette maison voisine de Cuzco, plus de *deux-cents*
« grands bassins d'argent qui faisaient un poids de cent
« cinquante mille marcs, et un monticule d'or massif
« de la hauteur d'un homme. Pizarre fit la distribution
« d'une partie de l'or, et en réserva cent mille pesos
« pour la cour, consistant en quinze grands bassins,
« quatre urnes, tenant chacune deux sceaux d'eau, et
« autres ustensiles. Chaque fantassin de sa troupe eut
« quatre mille huit cents pesant d'or, ou sept mille deux
« cent huit sequins, et les cavaliers le double. Il n'y eut
« peut-être que Tamas Kouli-Kan, qui ait réuni une
« aussi grande quantité d'or, lorsqu'il envahit les contrées
« du Grand Mogol. »

Pizarre n'eut pas plutôt fait périr Atahualpa, qu'il plaça sur le trône un des fils de Huescar, heureusement échappé

des mains d'Atahualpa. Culichuchima, général d'Atahualpa, fit aussi apporter chez les Espagnols une bien plus grande quantité d'or en différens vaisseaux. Le quint de cette partie seul, destiné pour la Cour d'Espagne, montait à plus de 180,000 pesos d'or. Ainsi, en supposant que cette distribution fut exacte, il devait y avoir plus de 720,000 pesos d'or.

Le Gouvernement du Pérou était celui d'un père. Les Incas avaient soin qu'il n'y eût qu'une religion, une loi, une même discipline et une même langue. Malheureusement l'ambition porta Huayna-Capac à la conquête de Quito; ce fut le sujet de la division de ses fils, et la cause principale de la ruine de ce beau pays. Le secrétaire même de Pizarre, assure que sans ces circonstances, jamais les Espagnols n'auraient pu s'en rendre maîtres. L'armée ordinaire des Incas était de 40,000 hommes bien disciplinés. Ils étaient habillés et pourvus de tout, des magasins communs; il y avait un officier par chaque dizaine, c'était ordinairement un Inca. Il resta dix mille Incas sur le champ de bataille dans la dernière action qu'il y eut entre Atahualpa et Huescar, lorsque ce dernier fut pris par Atahualpa.

Quant aux Quipos du Pérou, et aux livres mexicains, que M. Paw a regardés avec tant de mépris, parce qu'il n'y a aperçu ni proportion, ni règle de perspective, et n'a pu comprendre rien de ce qu'a cru lire le traducteur espagnol dans le seul monument que l'évêque Samaruga avait épargné; l'on sait que les Quipos étaient un faisceau de cordons de plusieurs couleurs, où l'on faisait un certain nombre de nœuds; que le nombre et la position de ces nœuds servaient à conserver la tradition des faits historiques, à marquer l'état de la population, la quan-

tité des tributs, etc., que chaque ville, village ou habitation devait payer.

Parce que M. Paw n'a pas compris que ces signes et leur arrangement, qui étaient de pure convention, pouvaient bien représenter tout ce qu'ils étaient convenus de représenter, il en conclut, « qu'on ne doit pas ajouter « foi à tout ce qu'on a rapporté de la signification de « ces cordons, » lors même qu'il en avait journellement des preuves chez les Européens, qui, pour se rappeler de quelque chose, mettent quelquefois un petit morceau de papier blanc dans leurs tabatières; quelquefois une épingle à leur manche, ou font un nœud à leur mouchoir. *Acosta*, qui s'en fit expliquer plusieurs, dit qu'ils retraçaient, par ces cordons, les idées des lois, des cérémonies, des calculs, et conservaient le souvenir des moindres circonstances.

Les officiers ou archivistes des Quipos publics, se nommaient *Quippa-Camayu*. C'étaient les Incas *Amanti* ou lettrés qui en transmettaient la science et l'enseignaient dans leurs écoles. Les Espagnols restèrent dans le plus grand étonnement lorsqu'ils virent la facilité avec laquelle ces Indiens calculaient une somme quelconque, avec des grains de maïs, ou de petites pierres qu'ils arrangeaient par divers compartimens.

Xéres nous apprend, dans la Relation envoyée à Charles V, que les Espagnols ayant pris la route de Caxamalca; un Cacique avertit secrètement Pizarre, qu'Atahualpa était campé près de cette ville avec cinquante mille hommes; que Pizarre, n'ayant pas grande confiance au rapport de l'Indien, voulut cependant s'en assurer, en voyant leur manière de compter; qu'il vit qu'ils comptaient depuis un jusqu'à dix, de dix à cent,

de dix fois cent à mille, et que par cinquante fois ce dernier nombre, ils avaient désigné celui de l'armée d'Atahualpa, tel que le Cacique l'avait dit. (Voyez les dénominations des Mémoires du Méxique, par *Herrera*, *Laët*, et l'Histoire générale des Voyages.)

Il est démontré que leur manière de nombrer et de calculer, était la série des dizaines, comme en Europe et dans les anciens Continens; et M. Paw a voulu, sans rougir, en imposer à toute l'Europe, lorsqu'il a rangé ces peuples policés parmi les autres barbares, qui, dans l'Ancien et le Nouveau-Monde, ne savent pas compter au-delà de leurs doigts.

Pour ce qui regarde l'astronomie, Garcilasso et d'autres écrivains assurent que les Péruviens réglaient leur religion, leurs fêtes, leurs sacrifices annuels sur les points des solstices et des équinoxes; c'est un fait sur lequel tous les écrivains s'accordent à dire qu'ils connaissaient aussi les Pleiades, et qu'ils leurs avaient élevé un temple, comme aux autres Astérismes.

M. de la Condamine rapporte qu'ils distinguaient très-bien les Hyades; que les peuples de Panuco et ceux de de la contrée qu'on appelle actuellement la Nouvelle-Angleterre, connaissaient les sept Etoiles du pôle Arctique. Ce qui confirme l'observation de la Condamine; c'est qu'ils les appellaient *Mosk* et *Pankunnaw*; c'est-à-dire, *Ours*, comme les Européens le nomment aussi. *Acosta* et *Garcilasso* nous apprennent qu'il y avait seize tours à Cuzco, qui servaient à fixer et à rectifier les points des solstices.

Lorsque la nation Péruvienne, revenue de sa stupeur, prit les armes sous la conduite de Manco-Capac, et assiégea ses oppresseurs dans Cuzco, elle leur enleva

leurs armes et leurs chevaux, dont elle fit usage; elle assiégea dans les formes la ville de Lima, que les Espagnols venaient de bâtir, et s'empara de Cuzco, qui fut reprise par Almagro enfin par les Pizarres en 1536. Ces preuves de valeur et de courage, que cette nation montra et montre encore contre ces usurpateurs, refutent assez puissamment les inculpations de lâche, de vile, que lui prodigue M. Paw. Ce fut à la prise de Cuzco que le fer, le feu et le carnage dévastèrent ces contrées, que les cruels conquérans se disputaient les uns aux autres, pour n'y voir enfin que des ruines et les derniers de ses habitans; comme jadis les Romains, lorsqu'ils abandonnèrent soixante villes de la Grèce au pillage.

Le butin ne faisait que passer d'une main dans l'autre. La moitié du palais des Vierges sacrées, devint la proie de *Pierre* de *Barca*, et l'autre moitié fut abandonnée au licencié de *Gama*. L'image d'or du Soleil, qui était dans le temple, et en occupait au fond toute la largeur, échut à *Maneco Serra de Lequicano.* Comme il était grand joueur, il la perdit dans une nuit; c'est ce qui fit dire à *Acosta*: « que le Soleil avait été joué avant « d'être levé. »

La petite vérole ne parut sur ce Continent, qu'en entassant les morts sur les morts. Mais, si les villes mêmes que les Espagnols avaient augmentées et peuplées, telles que *Valladolid*, *Loyola* ou *Cumbinama*, qui étaient devenues si fameuses, si opulentes; si *Macas*, *Séville d'or*, et tant d'autres, ne sont plus aujourd'hui, selon M. de la Condamine même, après un siècle, que de petits hameaux d'Indiens, ou de Métis transférés dans leurs premières habitations; que pouvait-il donc s'atten-

dre à voir après deux cents ans de servitude, de persécution, de changement dans le système civil et religieux, et dans les races de ce peuple? Oui, tout y a changé de face, tout y paraît nouveau, si l'on en excepte ces restes d'anciens palais, où l'avidité de l'or n'a pas fait porter la main: autrement ils auraient disparu. Qu'il considère ce que la Grèce devint en si peu de temps, sous les Turcs, et il cessera d'être étonné du changement qui s'est opéré dans le Pérou?

Les Américains n'étaient pas si stupides que M. de la Condamine veut bien le croire. Il a oublié, sans doute, qu'un Indien du Pérou a fait des tableaux qui ont été admirés même à Rome; que le jeune Inca Garcilasso, né huit ans après la conquête, a composé l'histoire des Incas, qu'il a assaisonnée d'une critique aussi sage qu'éclairée, qu'aucun autre l'eut fait de son temps, et dont le sujet n'a été mieux traité par personne; ces deux faits prouvent évidemment que la nature n'était pas plus ingrate pour cette nation que pour celles de l'hémisphère européen, et que l'espèce humaine pouvait y devenir, en peu de temps, ce qu'était toute l'Europe, si l'on avait cherché à éclairer l'Amérique au lieu de la dévaster. Aussi les Espagnols ont, dans les peuplades qui habitent vers les Cordillières, des ennemis irréconciliables, qui inondent les habitations, lorsqu'on y pense le moins, surprennent les villages, pillent, massacrent, incendient tout, et se retirent avant qu'on ait pu marcher contre eux. Peu d'années avant la paix de Versailles, les Péruviens, sous les ordres de *Tupac-Amaru*, fils du Cacique de Tongasuca, après avoir combattu pendant deux ans pour rétablir au Cuzco l'ancien empire des

Incas, virent échouer leurs projets par la perte de la bataille qui eut lieu dans la province de Tinta. Si la victoire eut secondé leurs efforts, c'en était fait de la domination Espagnole.

Des habitans de la Terre-Ferme. — Je ne m'étendrai pas sur les naturels de la Terre-Ferme, puisque leurs mœurs, leurs usages et leur religion, ne différaient pas de celles des nations qui les avoisinaient, et que j'ai déjà parlé de quelques-unes de leurs peuplades; je terminerai cet article par faire observer que les Sauvages de la province de *Popayan*, sont agiles, vigoureux, rusés, courageux et guerriers; qu'ils harcèlent souvent les Espagnols, et n'ont jamais voulu se soumettre à eux; qu'ils sont gouvernés par un chef particulier; que les Indiens *Bravos* inquiètent souvent quelques-uns des bailliages de Popayan; qu'ils s'efforcent d'entretenir cette haine dans l'esprit de leurs enfans, en rappelant sans cesse l'époque de la conquête de leur pays, et les cruautés de leurs conquérans.

Quant aux Indiens du Guyaquil, leurs relations commerciales avec les Européens, sont une preuve de leur civilisation, qui dément encore les assertions de l'auteur des Mémoires sur les Américains.

Des Mexicains. — A l'époque où le Mexique fut attaqué par les Européens, ce vaste pays renfermait plusieurs états très-bien organisés : on y voyait un grand nombre de villes et de hameaux, dont la plupart existent encore, où régnait une police exacte. Il était gouverné, depuis cent trente ans, par des souverains qui faisaient leur résidence dans la ville de *Tenochtiltan*, aujourd'hui Mexico. Le système était féodal; l'empire monarchique, mais non hérédi-

taire. Lorsqu'il s'agissait de nommer un Empereur, un hiérophante commençait par annoncer la volonté de Dieu à ce sujet. Alors six électeurs nommaient l'Empereur. Deux d'entre eux étaient toujours les princes de Tezcuco, ou d'*Alcohuacan* et de *Tacuba*. Il y avait aussi un prince du sang royal; néanmoins l'élection devait toujours tomber sur une personne de la famille des *Acamapitzin*: c'est dans elle que la couronne demeura jusqu'à la destruction de l'empire du Mexique.

Herrera rapporte: (dec. II. L. M.) « qu'il y avait *trente* » familles qui tenaient le premier rang dans l'Etat; et » que chacune d'elles possédait jusqu'à *cent mille* vas- » saux: que la seconde classe était composée de plus » de *trois mille* familles, ayant un nombre plus ou » moins considérable de vassaux. Les vassaux étaient des » serfs attachés à la glèbe, et les propriétaires ou maîtres » avaient droit de vie et de mort sur eux. Les propriétés y » étaient distinguées en *Allodiales*, en héréditaires et » en éventuelles: celles-ci dépendaient des charges de » l'empire, et l'on n'en jouissait qu'autant qu'on occupait » ces charges.

» Les prêtres étaient chargés de l'éducation de la » jeunesse: le témoignage qu'ils rendaient de leurs » élèves, décidait si l'on devait les inscrire sur le rôle » des nobles, ou sur celui des roturiers: le seul mérite » personnel faisait la distinction de la noblesse, sans » avoir égard aux ayeux.

» Plusieurs des loix fondamentales prononçaient la » peine de mort sur certains crimes. Violer les principes » religieux; offenser la personne du souverain, voler, » tuer, étaient des crimes qu'on punissait du dernier

» supplice. Si quelqu'un était surpris cueillant des fruits,
» ou arrachant du grain dans le champ d'autrui, il deve-
» nait l'esclave de celui à qui appartenait le terrein. »

Cortez proteste à Charles V: « que les Mexicains
» avaient autant de respect pour les lois, que les Espagnols
» sur le Continent d'Europe, que leur vie était à-peu-près
» réglée de même. » Quant à la magnificence de Moté-
zuma, « le conquérant déclare ne savoir par où commencer
» pour la dépeindre ; il dit qu'il est impossible de trouver
» un prince barbare plus riche et plus puissant : son em-
» pire est aussi grand que celui de l'Espagne. »

Cet état était divisé en plusieurs seigneuries. Les fils des grands ne pouvaient pas quitter la cour ; et tous les ans, les seigneurs étaient obligés de venir rendre hommage au souverain. Chaque province était assujettie à un tribut; (voyez à ce sujet *Clavigero.*) Il fait surtout remarquer que les provinces de *Quaubitlau*, *Tebuillojocan*, fournissaient huit mille *nattes*; et celle de *Quaubnahuac*, seize mille feuilles de grand *papier*, outre les autres tributs: quelques nobles en étaient exceptés, mais ils étaient obligés d'aller à la guerre, avec un certain nombre de vassaux.

Tout ce qui entrait dans les villes devait payer à l'Empereur un tribut, qui consistait en une portion, qu'on détachait pour sa personne, tant en commestibles, qu'en ouvrages et en espèces. Il y avait dans tout l'empire des *Postes*, moyennant lesquelles la cour était à portée de savoir en peu de temps ce qui se passait dans les provinces les plus éloignées, et de pourvoir à tout.

Il y avait cinq cents nobles, qui faisaient pendant toute la journée le service dans l'antichambre du prince : ils mangeaient aux tables de la cour ; leurs domestiques occupaient les cours et leurs portiques. On ne pouvait

entrer au palais que nus pieds, et l'on ne paraissait jamais devant l'Empereur qu'en inclinant la tête, et en baissant les yeux. Ce Prince ne sortait que dans une litière, portée par des gentilshommes, qui marchaient alors pieds nus : un coureur, armé de trois verges, le précédait. Ensuite marchaient les serviteurs, les nobles qui étaient de service, puis les princes. Le cérémonial était si multiplié, si varié, que *Cortez* dit : « Jamais on ne « vit rien de semblable chez les Sultans, ou autres « princes Asiatiques. »

Les marchés étaient abondamment fournis; les obligations, l'ordre des contrats bien réglés. Il y avait dans la grande place de *Tenochtitlan* un hôtel où siégeait une cour judiciaire, composée de dix magistrats, par devant lesquels on rendait compte des obligations qu'on venait de contracter : ils avaient en sous-ordre des bas officiers, tels que les commissaires européens, qui faisaient leur ronde pour examiner les mesures, s'informer du prix des marchandises et des denrées, des échanges ou des achats, de manière que personne ne fût trompé. Quelques historiens parlent aussi d'autres tribunaux destinés à différentes circonstances ou rapports civils, aux cas criminels, à l'économie, aux finances, etc. Le souverain, dit *Herrera*, ne pouvait pas prononcer sur une affaire importante, sans l'avis du Grand-Prêtre, et l'approbation du Conseil; comme la *paix*, la *guerre* et l'*emploi* des revenus publics.

L'Empereur du Mexique et les seigneurs avaient des *jardins* où ils cultivaient des plantes médicinales pour l'utilité publique; ils ont été, peut-être, les modèles de ceux qu'on trouve aujourd'hui en Europe, puisqu'ils sont bien antérieurs à ceux-ci.

L'établissement *des postes* et des courriers de distance en distance, dont l'usage était général au Pérou et au Mexique, n'était pas encore introduit en Europe depuis les diverses irruptions des Barbares qui avaient renversé l'Empire Romain.

Ce n'est que dans le dix-huitième siècle, ou un peu auparavant, qu'on s'est occupé en Europe d'hôpitaux militaires pour les soldats invalides. Motezuma, dernier Roi du Mexique, en avait déjà fait construire un dans la ville de *Coltivacan*, où tous les infirmes, non-seulement militaires, mais même citoyens, étaient pourvus de tout ce qui leur était nécessaire.

C'est à la table de Motézuma, que les Espagnols, surpris de voir du feu dans des *réchauds d'argent*, pour tenir les plats chauds pendant l'hiver, ont appris à l'Europe l'usage d'un pareil ustensile.

C'est du Pérou que l'Europe a appris à faire des *fourneaux*, dans lesquels on entretient le feu latéralement, et sur la bouche desquels on pose les vaisseaux où doit cuire le manger.

Voilà ces hommes que nombre d'Espagnols hésitaient de compter dans l'espèce humaine! ces hommes que l'Espagne n'a jugés que sur les détails d'un moine de Cordoue, nommé *Thomas*. Ce fait est prouvé par *Gomara*, qui cite les détails de ce moine.

Les Mexicains avaient aussi des *étuves* domestiques pour se faire suer. Ils entendaient, comme les Péruviens, l'art des voûtes, quoique M. Paw l'ait nié contre toute vérité.

Les rapports des mathématiciens, la *Condamine* et *Bouguer* ne laissent aucun doute sur l'habileté des Américains à travailler le marbre et le granit.

Lorsque Cortez, de retour à Madrid, épousa Jeanne

de Lunica, fille du comte d'Anguillara, il lui donna entr'autres présens cinq émeraudes travaillées par les Américains, qui furent estimées cent mille sequins. La première était taillée en forme de rose ; les pétales en étaient parfaitement formés : la deuxième avait la forme d'un cornichon ou cornet : la troisième représentait un poisson, dont les yeux étaient faits en or : la quatrième était en cloche, elle avait pour battant une grosse perle oblongue : la cinquième avait la forme d'une petite coupe, avec un pied d'or ; il en pendait cinq chaînettes d'or, dont les bouts étaient réunis par le moyen d'une perle, qui tenait lieu de bouton.

Entre autres choses que l'Europe ignorait alors, c'était l'art de filer le poil de lièvre ou de lapin. Les Européens ont cherché à les imiter, mais ils n'ont jamais pu atteindre la perfection de leur travail.

Cortez, dans la relation qu'il envoya à Charles V, dit : « qu'il avait eu plusieurs fois en présent, de Moté-
« zuma, nombre d'habits de soie, et particulièrement
« cinq mille, la dernière fois, pour tous ceux qui étaient
« avec lui. »

L'art de la *teinture* avait été poussé en Amérique, et l'est même encore à la Terre-Ferme, à un plus haut degré qu'il ne l'est actuellement même en Europe, malgré toutes les connaissances chymiques des Européens ; car une lessive un peu forte déteint les étoffes, ou les ternit.

Les Mexicains ont été les plus habiles dans la culture du nopal où vit la cochenille, à conserver et à placer les petits nids sur la plante, à en faire la récolte, et à les employer dans la teinture.

L'Europe eut appris de l'Amérique l'art de donner

au cuivre une trempe aussi dure que celle de l'acier, et d'en faire d'excellentes haches, et autres instrumens tranchans; de le polir ainsi que l'argent, l'obsidienne et la gallinace, de manière à réfléchir les images des objets, si les Espagnols n'avaient pas été aussi barbares.

Ils mêlaient l'or au cuivre, et donnaient à cette composition une trempe assez dure, pour en faire des bêches, des rasoirs, etc.

Il est certain que les mathématiciens ci-dessus n'ont jamais pu comprendre comment ces peuples étaient parvenus à faire des statues d'or et d'argent, toutes d'un seul jet; vuides en dedans, minces et déliées, telle que cette espèce de momie, à laquelle on ne voyait aucune espèce de soudure. Les clochettes d'or et d'argent étaient très-communes dans ce Continent.

On a admiré des plats à huit faces, chacune d'un métal différent, alternativement d'or et d'argent, sans aucune soudure; des poissons jetés en fonte, dont les écails étaient mêlées d'or et d'argent; des perroquets, qui remuaient la tête, la langue et les aîles; des singes, qui faisaient divers exercices, tels que de filer au fuseau, de manger des pommes, etc. Ces Indiens entendaient parfaitement l'art d'émailler, qu'a tant cherché Palissy, et celui de mettre en œuvre des pierres précieuses. (Pour plus grands détails, voyez *Herrera*, *Gage* ou *Prévost*, tom. 12, pag. 434).

Dans les premiers présens que Motézuma envoya à Cortez, il y avait un casque de lames d'or, entouré de sonnettes, orné d'émeraudes par le haut, avec des panaches de grandes plumes, au bout desquelles pendaient des mailles d'or. (T.)

Clavigero confirme tous les détails de l'auteur, et dit

en outre : « que les Mexicains payaient ce qu'ils achetaient avec des noix de cacao, de l'or en pièces, et de la poudre d'or dont on remplissait plus ou moins de fois, des plumes d'oies. Ils avaient aussi des pièces de cuivre, auxquelles on donnait une certaine forme, et de petites toiles de coton. (tom. 11, page 165).

Mexicains. — Il y avait au Mexique une idole consacrée au dieu des marchands. Cette idole, renfermée dans un temple, était assise sur un monceau d'or et d'argent, ornée de plumes les plus rares, et d'autres marchandises. Elle avait un corps de forme humain avec une tête d'oiseau, et tenait une faucille à la main. Acosta et Herrera l'ont décrite. Les Mexicains appelaient ce dieu du commerce *Tacateuctli.* Il avait ses temples, ses fêtes et ses sacrifices.

Leurs radeaux ou balses étaient composés de 5, 7 ou 9 solives, jointes par des liens de béjuque, et des soliveaux qui croisaient en travers sur chaque bout. Elles étaient si fortement attachées les unes aux autres, qu'elles résistaient aux plus impétueuses vagues : la plus grosse faisait une petite avance sur la poupe. On y attachait les premières des deux côtés, et les autres ensuite, la grosse et maîtresse pièce du bâtiment. Au-dessus était une espèce de tillac, ou de revêtissement fait de petites planches de cannes et couvert d'un toit à deux faces : au lieu de mât, il y avait deux perches posées l'une et l'autre de chaque bord, et qui en s'élevant se réunissaient par le haut, soutenait une vergue attachée par le milieu, et qui tendait la voile, qu'on fixait par le bas selon le besoin ; les grandes portaient ordinairement jusqu'à 500 quintaux de marchandises, sans que la proximité de l'eau y causât le moindre

dommage. L'eau qui battait entre les solives n'y pénétrait point, parce que tout le corps de l'édifice suivait le mouvement et le cours de l'eau, etc.

Elles pouvaient voguer et louvoyer dans un vent contraire, aussi bien que le meilleur vaisseau à quille; mais ce n'était pas à l'aide d'un gouvernail. Ils avaient des planches de 3 à 4 aunes de long sur une demi-aune de large, qui se nommaient *guâres*, et qu'ils arrangeaient verticalement à la poupe entre les solives de la balse : ils enfonçaient les unes dans l'eau, et ils en retiraient un peu les autres. Par ce moyen, les balses s'éloignaient, arrivaient ou gagnaient le vent. Elles reviraient de bord, et se maintenaient à la cape, suivant la manœuvre qu'ils voulaient faire : invention jusqu'à présent inconnue dans les manœuvres des bâtimens de l'Europe (D. Ulloa).

Les Mexicains avaient des signes graphiques pour représenter sur des toiles de coton, sur des écorces ou des feuilles d'arbres, les choses dont ils voulaient désigner les rapports, et cela d'une manière infaillible, vu l'usage général qu'on faisait de ces signes. Qu'importe, après tout, si l'auteur des *Recherches sur les Américains* n'a pas aperçu ce clair obscur dont l'expression significative était si familière à ces peuples?

Comment a-t-il pu se flatter de décréditer la traduction espagnole, en disant que les Espagnols n'entendaient pas le mexicain, ni les Mexicains l'espagnol, lorsque Cortez avait avec lui des interprètes des deux sexes (entre autres la belle *Marina* ou *Amazili*), qui tous avaient appris l'espagnol; que Cortez et les siens, et particulièrement *Anguillara*, avaient appris le mexicain?

M. Paw a oublié, comme à son ordinaire, que Cortez écrivait à Charles V : « Ces peuples ont certains caractères et des figures sur le papier qu'ils comprennent » parfaitement. » Il a oublié l'affaire de ces deux seigneurs du Mexique, au sujet des limites d'un terrain, qui fut portée au tribunal du licencié *Zuaro*. « Les » pièces, dit *Oviedo*, n'étaient qu'une peinture ou des » signes, des espèces de chiffres, des caractères, des » figures, qui exposaient aussi bien le fait qu'on aurait » jamais pu le détailler avec une de nos écritures quel» conques. »

Il aurait dû se rappeler que, sur le refus que fit Cortez d'évacuer les Etats de Montézuma, les ambassadeurs expédièrent des gens à la cour, quoique Tenochtillan fût à 180 lieues, et qu'au grand étonnement des Espagnols, ces ambassadeurs reçurent une réponse aux informations qu'ils avaient données à l'empereur; que Montézuma, en envoyant de nouveaux présens, avait déclaré qu'il ne permettrait pas que des troupes étrangères entrassent dans ses Etats. Comment eût-il été possible, par de simples signes, de faire connaître l'intention de Cortez et de Montézuma à une si grande distance? Ces faits, assurés par Cortez, prouvent qu'outre les figures, qui ne représentaient que les objets sensibles, il y en avait aussi de convention, pour marquer précisément les idées : ce qui est le second pas vers la perfection des caractères qui servent à exprimer les sons et les paroles.

Il y a dans la bibliothèque de Vienne des papiers mexicains : quelques-uns semblent être relatifs à des faits militaires.

Les Mexicains reconnaissaient certainement un Créa-

teur suprême, un Dieu conservateur de l'Univers; ils l'appelaient *Teut* ou *Teot*, comme les Egyptiens et les Grecs. La religion, du temps de la conquête, était un culte monstrueux et horrible. Le sacerdoce et l'empire étaient divisés; le chef de la religion ou le sacerdoce formait un corps indépendant de l'empire : aussi agissait-il avec des vues tout-à-fait différentes de l'intérêt de l'Etat; son autorité redoutable était fondée sur la crédulité des peuples et sur leur pusillanimité. Les prêtres mexicains s'appelaient *papi*, comme l'atteste Oviedo, l. xx de son *Histoire générale des Indes*. Chez les Grecs modernes, *papa* signifie *père* ou *prêtre*; le chef de l'Eglise romaine a le même nom : il avait le même sens chez les Romains et les Grecs.

Les prêtres du Mexique avaient un extérieur grave, imposant, et leur conduite était exemplaire. Ceux d'entre eux qui manquaient à l'honneur et à la chasteté étaient punis de mort. Ils apprenaient aux peuples les usages, les coutumes : leurs habits étaient de longues robes noires; ils avaient les cheveux épars, et les mains teintes de sang; ils ne les lavaient jamais; ils étaient partagés en deux classes, celle des sacrificateurs et celle des prêtres.

Les habitans de l'Amérique septentrionale distinguaient du soleil, le Créateur de l'Univers. Ils appelaient celui-ci *Isnez*, et le soleil *suroë*. Les Mexicains appelaient l'âme *antenotal*. La doctrine des Incas était d'accord avec celle de ce vieux insulaire qui disait à Colomb, « qu'après la mort, les bons et les mauvais seraient » traités d'après la conduite qu'ils auraient tenue. » L'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme étaient la base de la religion de ces peuples qu'on appelle *sauvages*,

dont quelques Espagnols mirent l'espèce en problême, pour les assassiner sans pitié. Le sang qui fume encore depuis les conciles de Constance et de Bâle, prouve que, de tous les peuples, les plus cruels sont ceux qui croyaient connaître le vrai Dieu, et qui s'en disaient les adorateurs. Quand le chef d'une religion ou d'un sacerdoce foule un empereur (Henri) aux pieds, et lui dit, comme un *Hildebrand,* qui était alors pape, « qu'un souverain pontife est fait pour écraser le lion » et le dragon, » que doit-on attendre de ceux qui sont à ses ordres?

La religion barbare du Mexique, qui immolait tant de victimes; celle de Moloch, de Carthage, de Tyr, de Marseille, n'ont pas fait périr tant d'innocens que la rage des faux chrétiens, qui n'arrosèrent que de sang les autels d'un Dieu de paix et de bonté. Ces peuples croyaient à un être tout-puissant, créateur et premier moteur de l'univers. Ils l'appelaient *Io Cauna* ou *Gnamaonocon;* il avait, suivant eux, une mère, à laquelle ils donnaient cinq noms : *Attabeira, Mamona, Guacarapita, Liella, Evimazoa;* ils étaient aussi enclins à la superstition, à la magie. On voyait leurs dieux représentés avec des figures humaines, ayant une queue et des yeux de serpens; ou c'était une figure de femme, accompagnée de deux génies à ses côtés, qui présidaient à la grêle et aux tempêtes.

Dans le Yucatan, c'était une figure de lion. La matière en était d'or, d'argent, de bois, de pierre. Les Yucatains lui immolaient les fils et les filles d'autrui, mais jamais ceux de leur famille. Avant les Incas, les *Canches* adoraient un lion; ceux de *Colla,* un mouton blanc, auquel ils immolaient des agneaux; les Indiens

de *Panuco* rendaient un culte particulier à Priape, dont ils avaient la figure dans le temple, dans les places, où l'on voyait des images en relief représentant la copulation de diverses manières. On révérait aussi à *Tlascala* le symbole de la génération, ou Vénus, mère des Amours. Cependant le culte du soleil, de la lune et des astres, était le plus général en Amérique.

C'est d'après les relations des témoins oculaires, qui n'ont que trop bien connu le danger qu'ils ont couru pour obtenir la victoire; c'est sur le témoignage irréfragable de *Cortez*, des capitaines *Julien Alderete*, *Alphonse de Grado*, *Bernardin*, *Vasquez de Léon*, *Tapia*, et envoyé à Charles V, que je vais donner une description abrégée de *Tenochtillan*, aujourd'hui *Mexico*, que Cortez et ses compagnons ne nomment jamais qu'avec l'épithète de *fameuse*, de *grande*. Tout autre que M. Paw peut-il en douter, si sur-tout il se donne la peine de considérer que 220,000 hommes, pendant soixante-cinq jours, l'assiégèrent en règle, sous la direction des Européens, qui foudroyaient par terre et par mer, avec leurs canons et leurs arquebuses, tout ce qui s'offrait à leurs coups, et portaient au loin un genre de mort inconnu jusqu'alors dans ce continent. Des moyens semblables font nécessairement supposer que cette ville devait être telle que Cortez et ses compagnons d'armes l'appelaient.

Mexico, comme Venise, était bâtie au milieu des eaux. Elle avait 9 milles de circuit; trois grandes chaussées, outre l'aqueduc, l'unissaient au continent. La plus courte avait un mille de long; une autre avait 4 milles et demi; la troisième était de 6 milles de longueur. Ces deux dernières traversaient tout le lac, et

venaient se réunir au centre de la ville; elles étaient fort élevées, faites en pierres, et pavées de grosses briques sur trente pas de large environ, bordées de maisons et munies de tours : selon Cortez même, huit hommes à cheval pouvaient y marcher de front. Les ponts, faits de poutres et de planches, avaient dix pas de large, se levaient et se baissaient au besoin.

Sur l'une des quatre chaussées s'étendait un aqueduc double : un de ces canaux transmettait l'eau à la ville; l'autre restait toujours vide, et ne servait que lorsqu'il fallait nettoyer le premier, ou y faire des réparations. Cet aqueduc, selon Cortez, avait deux pas de large, et était de la hauteur d'un homme. Divers canaux partaient de là pour fournir de l'eau dans tous les quartiers de la ville, tant pour l'usage du public que celui des particuliers.

Il y avait plusieurs places dans cette ville. La plus étendue était plus grande que celle de Salamanque; elle avait même trois fois plus d'espace, si l'on en croit l'auteur de la relation qui suit celle de Cortez : tout le contour présentait des portiques; on la nommait *Tlatelolco* : c'était là que les marchés se tenaient tous les cinq jours; mais on y trafiquait tous les jours. Les témoins oculaires s'accordent à dire qu'on y voyait tous les jours de 20 à 25,000 âmes, et qu'il y en avait le double le jour des marchés. D'un côté, l'on vendait de l'or, des pierres précieuses enchâssées dans l'or, arrangées artistement en forme d'oiseaux ou d'autres animaux; de l'autre, on vendait des plumes, des panaches de toutes couleurs. Ailleurs, on exposait les pierres pour faire des couteaux, des épées; *choses merveilleuses*, dit l'auteur, *et dont on ne peut se former l'idée*. Ensuite,

on voyait les marchands d'étoffes ou de toiles, d'habits de différentes sortes pour les hommes, les femmes; des souliers de cuirs passés, soit de cerf, soit d'autres animaux. Plus loin, étaient placés ceux qui vendaient les ornemens pour hommes et pour femmes : ces ornemens étaient faits en cheveux. Après eux, on rencontrait les marchands de coton. Dans d'autres quartiers, dit Cortez, se vendait la chaux, les pierres, les briques crues ou cuites, les bois façonnés ou bruts. Ailleurs, on allait acheter des oiseaux, des poules, des perdrix, des tourterelles, des pigeons, des canards, des étourneaux, des lièvres, des cerfs, des lapins. Un quartier était destiné aux herbes, fruits, cerises, prunes (ces prunes ressemblent parfaitement à celles d'Espagne). On y voyait aussi des pommes, des raisins et autres fruits, du miel; en outre, on vendait aussi du fil en écheveaux de différentes couleurs, dans un quartier semblable à la rue où l'on vend les soies à Grenade, mais en plus grande quantité. Cortez compte aussi parmi les marchandises, des peaux de cerfs parfaitement passées, avec le poil et sans poil, blanches ou teintes de différentes couleurs. Il y avait un endroit où l'on vendait du pain et une espèce de vin. Il fait encore mention de couleurs à l'usage des peintres : il y en avait de toutes sortes, comme en Espagne; enfin, l'on vendait des vaisseaux de terre, de grandes et de petites jarres, des pots, des flacons ou bouteilles, une quantité de différentes vaisselles; des nattes de plusieurs sortes, tant pour les lits, que pour tapisser les chambres et les salles. La mesure commune du prix des choses, ou l'espèce numéraire, était des noix de cacao.

La largeur des rues, percées de canaux comme à Venise; la magnificence des édifices, non-seulement

des temples et des palais de l'empereur, mais même de tous les grands et les nobles de l'empire, répondaient à cette abondance de toutes les choses nécessaires à la vie. Montézuma avait plusieurs palais dans la ville et dehors; les premiers, dit Cortez à Charles V, « sont » si grands, si merveilleux, qu'il me semble impossible » de vous en raconter l'étendue; je dirai seulement » qu'il n'y a rien de semblable en Espagne. » Tous les écrivains de ces temps-là s'accordent à décrire ces palais comme très-vastes. L'auteur de la relation en parle ainsi : « J'entrai plusieurs fois dans la mai- » son d'un grand seigneur, uniquement pour la voir; » et toutes les fois j'y ai tant marché, que je me » suis trouvé fatigué : je ne finissais jamais de la » voir. »

Cortez assure que ces palais étaient beaucoup mieux construits qu'on ne le croirait, ou mieux qu'il ne peut le dire; et il ajoute : « Ce que je dis à Votre » Majesté est la vérité pure. » Il ajoute, en décrivant ces palais, qu'il y avait de quoi loger deux grands princes avec leur cour. Il compte *dix* pêcheries en eau douce et salée dans le jardin, autour desquelles on voyait de grands logemens ornés de jaspe, *habilement travaillés*. C'était là que Montézuma avait des volières remplies d'oiseaux les plus rares. Dans un autre palais, il y avait des oiseaux de proie et des bêtes fauves. Suivant Cortez, cet édifice était formé d'un large péristile, pavé de marbre précieux en forme d'échiquier. Il y avait des pièces particulières pour chaque espèce d'oiseaux, depuis le plus petit jusqu'à l'aigle. Ailleurs, on voyait des loges pour les lions, les tigres, les renards, les chats noirs et autres quadrupèdes, qui y étaient en

grand nombre. Montézuma poussa le luxe jusqu'à faire une collection de monstres marins et de figures contrefaites. Trois cents hommes faisaient le service de chaque palais. Les grands et les nobles étaient proportionnément aussi magnifiques dans leurs palais. L'auteur de la relation déjà citée dit : « Il y avait » et il y a encore dans cette ville, nombre de bonnes » et belles maisons si grandes, et avec tant de cham» bres, d'appartemens, de jardins élevés et dans le » bas, que c'était une chose merveilleuse à voir. »

Cortez trouva à se loger, lui, 600 Espagnols et 6400 Indiens de sa suite, dans une des maisons de Montézuma. Il décrit un jardin d'un prince royal, où il y avait un belveder contenant différentes salles, des galeries couvertes, une pêcherie carrée faite en pierre, et entourée d'un bâtiment pavé en belles briques, où pouvaient marcher quatre hommes de front : chacun des côtés était long de 400 pas, et l'on descendait dans la pièce d'eau par 4 degrés. Il y avait des jardins flottans sur l'eau, formés sur des radeaux, qu'on poussait où l'on voulait. Ces jardins n'étaient pas seulement un objet de plaisir et de délices, on y trouvait aussi des plantes, des fruits, qu'on cultivait avec soin.

Voilà donc les cabanes de Mexico, et comme Montézuma était cabané !!! Quand on peut, après 250 ans, venir dire, cela *peut être*, cela *n'est pas vrai*, ce *sont des fables*, des *mensonges*, et se contenter des ces assertions, pour détruire les relations de auteurs oculaires qui rendaient compte de tout à leur souverain, on ne doit pas être surpris que M. l'abbé Croizier ait

dit : « M. Paw n'est pas un écrivain sincère ; il dé-
» nature les faits pour en abuser. »

Les observations faites sur l'histoire générale de la Chine, par M. *Deshautraies*, prouvent encore que M. Paw s'appuie sans réflexion de l'abbé *Renaudot*, et sans avoir examiné les vraies sources de l'histoire de la Chine, ce qui montre le cas que l'on doit faire de ses recherches.

En niant et en dénaturant tout, cet auteur n'a pu s'imaginer que les gens sages lui accorderaient plus de confiance qu'aux hommes revêtus d'un caractère public, qui ont conquis l'Amérique d'après les ordres et la commission de leur souverain; qui en ont envoyé des journaux très-circonstanciés à leurs cours respectives, et qui, au milieu de gens envieux, turbulens, séditieux, pouvaient s'attendre à une disgrâce sans ressource, s'ils en avaient imposé dans leurs relations. Ainsi, l'on doit regarder les assertions de cet écrivain, au moins comme très-hasardées, si elles ne sont pas extravagantes.

On convient, avec lui, que le peuple était au Mexique, comme en Europe et dans le reste de la terre, logé dans des cabanes; mais la moyenne classe de la société l'était dans des logemens plus commodes : il n'y avait que les grands et les nobles, qui pussent élever de vastes édifices et des palais.

Tous les écrivains disent que les temples, particulièrement celui où résidaient les prêtres, le grand prêtre, et où l'on tenait une maison d'éducation pour la jeune noblesse, étaient ceints de hautes murailles, et aussi grands qu'une ville. Il y avait quatre portes prin-

cipales, sur chacune desquelles était une espèce de forteresse remplie d'armes, qui formait comme un arsenal. Dix mille hommes y tenaient garnison. C'était en même temps la garde du souverain. La cour était entourée de grands salons, qui pouvaient contenir chacun 1000 hommes. On comptait, dans l'intérieur du circuit, plus de vingt tours ou pyramides, au haut desquelles étaient placées les idoles. La principale était la plus élevée.

Ramusio a donné le dessin de ces tours. Cinq étages ou plans solides en faisaient la division, et l'on y montait par un escalier pratiqué dans un des côtés, dont chaque partie avait 18 à 20 degrés d'un étage à l'autre. Sur le dernier plan, s'élevaient deux tourelles en forme de clochers, aussi bien construites que les autres. On voyait beaucoup de tours semblables dans la ville, en partie consacrées au culte religieux, en partie formant autant de forts, ou destinées à la sépulture des grands seigneurs.

Indépendamment de Mexico, il y avait nombre de villes dans cet empire, et dans toute cette immense étendue de pays qu'on appelle actuellement la Nouvelle-Espagne, la Galice, la Biscaye, etc. Les bourgs, les villages y étaient très-nombreux. Cortez a fait le dénombrement des maisons de Tlascala et de tout l'Etat: il assure qu'elles passaient 150,000; que les vallées, les plaines et les collines étaient parfaitement cultivées.

Tlascala, selon Cortez, était plus grande et plus forte que *Grenade*. « Il y avait des édifices aussi beaux et » peut-être plus riches; elle était plus peuplée que ne » l'était Grenade, lorsque les Espagnols enlevèrent

» celle-ci aux Maures. » Or, on comptait 60 mille maisons à Grenade, lorsque Ferdinand et Isabelle en firent la conquête le 6 janvier 1491 ; en prenant cinq personnes par maison, il se serait trouvé 300,000 âmes à Grenade. Qu'on juge maintenant de la population de Tlascala.

Lorsque les Tlascalans étaient en face de l'ennemi, ils décochaient une flèche où était gravé le nom de leurs deux anciens héros. Ils devaient mourir ou la r'avoir, pour n'être pas déshonorés. On ne doit pas être surpris que l'empereur du Mexique n'ait jamais pu soumettre ces peuples; mais on doit l'être de la manière dont M. Paw en a parlé.

Outre Tlascala, il y avait deux autres républiques, *Curetecal* et *Guezecingo*; elles avaient suivi le plan de celle de Tlascala. L'auteur de la relation faite du temps même de Cortez, nous apprend que Curetecal était gouvernée par vingt-cinq des principaux du pays, à la tête desquels était un vieillard.

Cholula était de la même grandeur que Tlascala: on y comptait 25,000 maisons. Son gouvernement était aussi républicain. « C'est une très-belle ville, » disait Cortez, et j'assure sincèrement à Votre Majesté, » que, regardant du haut d'une tour fort élevée, je » comptais quatre cents tours dans la ville. »

L'auteur de la relation dit que cette ville ressemblait en partie à Grenade, en partie à Ségovie. Il mentionne une troisième ville, *semblable*, dit-il, à *Burgos*, c'est *Huexotzinco*. Il y en avait plusieurs autres sur le lac de Mexico.

On comptait, entre autres villes, *Iztapalapa*, où il y avait 15,000 maisons. Le seigneur de cette ville avait

des palais aussi grands (quoique non encore achevés) dit Cortez, que ceux qu'on peut trouver dans toute l'Espagne ; ils étaient bien bâtis : les matériaux étaient du bois, des pierres.

Cortez décrit ensuite la grande place du marché de Tlascala, et la compare à celle de Mexico. On y voyait en abondance du pain, des volailles, etc.

Pierre d'Alvarédo, envoyé par Cortez pour conquérir le pays vers la mer du Sud, dit, dans sa relation datée de Saint-Jacques, le 28 juillet 1528 : « Que » Votre Altesse me croie, ce pays est habité plus com» modément et par des peuples plus nombreux que » tout ce que Votre Majesté a gouverné jusqu'ici. » Il décrit, entre autres villes, *Iapalan*, qu'il assure avoir été aussi grande que Mexico. On y voit de vastes édifices, construits solidement à pierres et à chaux, et dont le haut est terminé par une terrasse.

Pierre Godry nous a aussi donné la description de *Camula*, de ses fortifications, de ses bastions, de ses palissades, etc.

Nuguo de Gusman, qui succéda à Cortez en 1528, apprenant que *Ferdinand Ramirez* allait au Mexique pour lui succéder, partit avec une armée pour se rendre chez les Chichimèques et dans la Nouvelle-Galice, afin de se faire, auprès de l'empereur, un mérite de quelques nouvelles conquêtes. Dans la relation qu'il a donnée de divers pays, il décrit la ville d'*Amec*, de *Tuliacan*, lieu fort, dit-il, où il y a de magnifiques édifices, de vastes palais, et autres maisons semblables à celles de Mexico. Les cours des palais sont très-spacieuses, et l'on y voit de belles fontaines de bonne eau. Après avoir passé d'*Atacla*, au fleuve qu'on nomme

actuellement le Saint Esprit, il fut attaqué par une troupe de soldats indiens, couverts de beaux habits, ornés de panaches, et ayant des carquois d'un très-joli travail. L'attaque de cette troupe fut très-régulière, et la victoire long-temps disputée. Il écrivait, en date du 8 juillet 1530, d'*Omitlan*, dans le Méchoacan.

Le moine *Marc de Nice*, envoyé par Antoine Mendoza, gouverneur du Mexique, écrivit en 1539 des choses étonnantes des pays qu'il avait vus, dans le royaume de *Cévola*. Mendoze, n'ayant point de confiance en ce qu'il lui marquait, expédia François Vasquez le 22 avril 1540. *Vasquez* fit la relation qu'on envoya à la cour, et démentit le moine, quoique M. Paw prétende « que les Espagnols ne faisaient » pas, ou ne voulaient pas faire de faux rapports. » Vasquez, dans la description qu'il fait des villes de cette province, dit : « J'y ai vu des maisons de trois et de quatre étages, où il y avait de bons logemens, des chambres et des cours fort belles; d'autres chambres sous terre, faites en briques, destinées à être habitées l'hiver, à la manière des *stubes* des Allemands; » c'est-à-dire garnies d'un poële fait en four, et qu'on allume hors de l'appartement.

Le cacique de *Yucatan* avait un bouclier couvert de plumes, au milieu duquel était un écusson d'or. Les peuples de *Camula* avaient des boucliers nommés *pavois*, qui se pliaient et se mettaient sous le bras comme un parasol. Ils les étendaient pour s'en couvrir lorsqu'il était nécessaire. Parmi les présens que reçut Grijalva, il y avait des genouillères, des jambiers, faits de bois, couverts d'une lame d'or.

Outre les armes et les boucliers dont se servaient les

Mexicains, ils portaient une *saie* faite de coton piqué, de l'épaisseur d'un doigt et demi; ils mettaient par-dessus une chemisette unie. Ils avaient des caleçons qui s'attachaient par derrière. Ces caleçons étaient faits de grosse toile garnie de plumes de diverses couleurs. Les officiers et les gens de marque avaient des *saies* faites en réseau, dont les mailles étaient d'or et d'argent doré. Ils mettaient par dessus une chemisette de plumes, de sorte que ni les flèches, ni les javelots, ni une épée ne pouvaient les percer aisément. Ils avaient sur la tête un cimier avec des figures de lions, de tigres, de serpens. Ce casque, qui était de bois, était recouvert de lames d'or, enrichies de pierreries, et leur garantissait la tête et le visage. Leurs rondaches étaient faites en roseaux jointes ensemble avec de gros fils de coton, qui en formaient un tissu. Au milieu il y avait un plumage d'or massif. Ces rondaches étaient ornées de plumes, et ne pouvaient être percées que par une forte arbalêtre. *Nugno de Gusman* fait aussi mention de boucliers semblables, couverts de cuirs de vache, chez les peuples du fleuve du Saint-Esprit.

On voit sept couteaux ou rasoirs de pierre, parmi les instrumens tranchans que reçut Grijalva. Les épées des Mexicains étaient de bois, mais garnies d'un filet tranchant de pierre qui coupait comme un rasoir. Leurs instrumens tranchans étaient si bien affilés, que les sacrificateurs ouvraient sans peine la poitrine des victimes toutes vivantes. Ils se servaient de frondes, de sarbacanes. Parmi celles dont Montézuma fit présent à Cortez, il y en avait cinq destinées pour la chasse : elles étaient ornées d'or et peintes avec des couleurs parfaites.

Est-il possible que tant de gouverneurs, de capitaines, vivant au milieu d'amis ou d'ennemis, aient tous conspiré ensemble pour tromper, abuser leur souverain par des relations fausses, imaginaires, qu'on pouvait démentir à chaque instant? Pour connaître de quelle nature étaient les fortifications, leurs formes et ce qui en reste encore, j'engage le lecteur à voir le tome premier, livre Ier, et livre VIIe de l'ouvrage de M. Clavigero, sur le Mexique.

Ramusio, après avoir lu ces relations, que les ministres mêmes des souverains avaient communiquées, les fit imprimer traduites en italien, non après un siècle, mais quinze ans après, dans un temps où plusieurs des auteurs existaient encore, et pouvaient réclamer contre l'abus qu'on aurait fait de leurs noms et de leurs expressions, si les relations imprimées en traduction ou en original n'avaient pas été d'accord avec le texte envoyé à la cour d'Espagne. C'est à ces Mémoires qu'on doit recourir, et non aux chimères de M. Paw, qui ne comprend pas comment les ravages étranges, causés dans ces provinces par la petite vérole et par les Espagnols, ont pu les rendre désertes et sans culture.

Oviedo n'a pu se faire illusion sur la furie de ses compagnons: quelque intéressé qu'il fût à la dissimuler, il a plusieurs fois déclamé contre ces barbares, et plaint le malheur de ces infortunés Américains.

Corréales ne s'est pas exprimé avec moins d'énergie contre les Espagnols de son temps.

Barthélemi de Las Cazas, qui passa en Amérique avec Colomb, et resta plus de quarante ans dans ce pays, où il fut fait évêque de Chiapa, et qui fut témoin oculaire

de tout ce que faisaient les Espagnols, s'exprime ainsi dans l'article 12 de la relation qu'il envoya, en 1542, à Charles V, intitulée : *La Liberté demandée par l'esclave Indien suppliant.* « Nous autres Indiens, ô sérénissime Seigneur ! quand nous disons à Votre Majesté que les Espagnols ont détruit sept royaumes plus grands que l'Espagne, nous voulons que vous sachiez que nous les avions vus aussi remplis d'habitans qu'*une ruche* l'est d'abeilles ; au lieu qu'actuellement ils sont tous déserts, par le carnage que les Espagnols ont fait des citadins et des habitans des campagnes, etc. » Dans un autre endroit, il dit : « Nous mettrons clairement sous les yeux de Votre Majesté, que les Espagnols, dans l'espace de 40 ans, ont anéanti plus de douze millions de vassaux à Votre Majesté. »

L'abbé *Clavigero*, en terminant l'*Histoire de la Conquête du Mexique*, déclare que ce fut par ordre de Cortez qu'on pendit l'empereur, les rois de Tezcuco et de Tlacopan ; que les Mexicains et toutes les nations qui contribuèrent à leur ruine, restèrent (au mépris du christianisme et des lois humaines du roi catholique) abandonnés à la plus affreuse misère, à l'oppression, à la haine non-seulement des Espagnols, mais à celle des plus vils nègres de l'Afrique, et de leurs infâmes descendans.

Voici un aperçu des monumens que M. Humboldt, en 1802, a trouvés dans le Mexique ; M. Paw dira-t-il que ce savant en a exagéré les dimensions, ou qu'un enthousiasme mal placé lui a fait prendre des huttes pour des édifices imposans ?

Le premier *Téocalli*, dit M. Humboldt, autour duquel les Aztèques, en 1329, construisirent la ville de

Mexico, était de bois, tel que le plus ancien temple grec, celui d'Apollon à Delphes, décrit par Pausanias. L'édifice en pierre dont *Cortez* et *Bernal Diaz* admirèrent l'ordonnance, avait été construit par le roi *Ahuitzotl*, l'année 1486; c'était un monument pyramidal, situé au milieu d'une vaste enceinte de murailles, et élevé de 37 mètres. On y distinguait 5 assises ou étages, comme dans plusieurs pyramides de *Sakharah*, sur-tout dans celle de *Meïdoum*, en Egypte. Le Téocalli de Tenochtillan, exactement orienté comme toutes les pyramides égyptiennes, asiatiques et mexicaines, avait 97 mètres de base; il formait une pyramide si tronquée, que, vu de loin, le monument paraissait un cube énorme, sur la cime duquel s'élevaient de petits autels couverts de coupoles construites en bois. La pointe par laquelle se terminaient ces coupoles, était élevée de 54 mètres au-dessus de la base de l'édifice, ou du pavé de l'enceinte. On voit, d'après ces détails, que le Téocalli avait une grande analogie avec le monument antique de Babylone, que *Strabon* nomme le *Mausolée de Bélus*, et qui n'était qu'une pyramide dédiée à Jupiter.

Tous les édifices consacrés aux divinités mexicaines formaient des pyramides tronquées. Les grands monumens de *Teotihuacan*, de *Cholula* et de *Papantla*, qui se sont conservés jusqu'à nos jours, confirment cette idée: ils indiquent ce qu'ont été les temples moins considérables, construits dans les villes de Tenochtitlan et de Tezcuco.

Peu de nations, observe M. Humboldt, ont remué de plus grandes masses que les Mexicains. Lorsqu'on a pavé récemment autour de la cathédrale, on a trouvé des pierres sculptées, jusqu'à 12 mètres de profondeur.

La pierre *calendaire* et celle *des sacrifices*, exposées à la vue du public sur la grande place, ont jusqu'à 10 mètres cubes. La statue colossale de *Teoyaomiqui*, chargée d'hiéroglyphes, et couchée dans un des vestibules de l'université, a 2 mètres de long sur 3 de large. En fouillant vis-à-vis de la chapelle du *Sagrario*, on a trouvé, parmi une immense quantité d'idoles appartenant au Téocalli, une *roche* sculptée, qui avait 7 mètres de long, 6 de large et 3 de haut. On a travaillé en vain pour la retirer.

Le Téocalli était déjà en ruines quelques années après le siége de Tenochtitlan (Mexico), qui, comme celui de Troye, finit par une destruction presque totale de la ville. Dans le livre de la municipalité, commencé le 8 mars 1524 (trois ans après le siége), il y est parlé de la place où avait été le grand temple. C'est sur le chemin qui mène à *Tanepantla* et aux *Ahuahuetes*, où l'on peut marcher pendant plus d'une heure entre les ruines de l'ancienne ville. On y reconnaît, ainsi que sur la route de *Tacuba* et d'*Iztapalapan*, combien Mexico, rebâtie par Cortez, est plus petite que l'était Tenochtitlan sous le dernier des Montézuma.

L'énorme grandeur du marché de *Tlatelolco*, dont on reconnaît encore les limites, prouve combien la population de l'ancienne ville doit avoir été considérable. Les Indiens montrent sur cette place une élévation entourée de murs : c'est la même qui formait un des théâtres mexicains, et sur laquelle Cortez, peu de jours avant la fin du siége, avait établi la fameuse catapulte dont l'aspect imposait aux assiégés, sans que la machine pût agir, à cause de la maladresse des artilleurs. Cette

élévation est comprise aujourd'hui dans le porche de la chapelle de San-Iago.

La digue de Montézuma Ier, qui a plus de douze mille toises de long et vingt de large, en partie élevée dans le lac de Tezcuco, consistait en un mur de pierre et d'argile, fraisé de chaque côté d'une rangée de palissades. On en voit encore les restes considérables dans les plaines de San-Lazaro. Cette digue fut agrandie et réparée après la grande inondation de l'année 1488, causée par l'imprudence du roi Ahuitzotl, qui avait fait conduire les sources abondantes de *Huitzilopochco* au lac de Tezcuco.

Les Aztèques avaient ainsi construit les digues de *Tlahua*, de *Mexicaltzingo*, et l'*Albaradon* qui se prolonge depuis Iztapalapan à Tapeyacac, et dont les ruines, dans leur état actuel, sont encore très-utiles à la ville de Mexico. Les Espagnols ont continué à suivre le système et le modèle des digues indiennes, jusqu'au dix-septième siècle : preuve qu'ils n'étaient pas aussi ignorans que l'a supposé le véridique M. Paw.

L'aqueduc de la ville de *Tezcuco* était la plus grande et la plus belle construction que les indigènes eussent faite en ce genre.

En général, dit M. Humboldt, comment ne pas admirer l'industrie et l'activité qu'ont déployées les anciens Mexicains et Péruviens dans l'irrigation des terres arides! Dans la partie maritime du Pérou, j'ai vu des restes de murs sur lesquels on conduisait l'eau par un espace de plus de 5 à 6 mille mètres, depuis le pied de la Cordillière jusqu'aux côtes. Les conquérans du seizième siècle ont détruit ces aqueducs; et cette partie du

Pérou, comme la Perse, est redevenue un désert immense, dénué de végétation. Telle est la civilisation que les Européens ont portée chez des peuples qu'ils se sont plus à nommer *barbares*.

Le système de démolition que Cortez, secondé de 50,000 Indiens, avait adopté, est cause que l'on ne rencontre pas à Mexico ces grands restes de construction que l'on voit au Pérou, dans les environs de Cusco et de Guamachuco; à Pachacamac, près de Lima, ou à Mansiche, près de Truxillo; dans la province de Quito, au Cannar et au Cayo; au Mexique, près de Mitla et de Cholula, dans les intendances d'Oaxaco et de Puebla. (*Essai pol. sur le royaume de la Nouvelle-Espagne.*)

On peut compter parmi les faibles restes des antiquités mexicaines qui intéressent le voyageur instruit, soit dans l'enceinte de la ville de Mexico, soit dans ses environs, les ruines des *digues* et des *aqueducs* aztèques; la pierre dite *des sacrifices*, ornée d'un relief qui représente le triomphe d'un roi mexicain; le grand monument *calendaire*, exposé avec le précédent, à la Plaza-Mayor; la statue colossale de la déesse *Téoyaomiqui*, couchée sur le dos dans une des galeries de l'Université, et habituellement couverte de 3 ou 4 pouces de terre; les *manuscrits* ou tableaux hiéroglyphiques des Aztèques, peints sur du papier d'agave, sur des peaux de cerf et des toiles de coton, collection précieuse, attestant dans chaque figure l'imagination égarée d'un peuple qui se plaisait à voir offrir le cœur palpitant des victimes humaines à des idoles gigantesques et monstrueuses; les *fondemens* du palais des rois d'*Alcohuacan*, à Tezcuco; le *relief colossal* tracé sur la face occidentale du rocher

porphyritique appelé *le Penol de los Banos*, et plusieurs autres objets.

Les seuls monumens anciens qui, dans la vallée mexicaine, peuvent imposer par leur grandeur et leur masse, aux yeux des Européens, sont les restes des deux pyramides de San-Juan de *Téotihuacan*, situées au nord-est du lac de Tezcuco, consacrées au Soleil et à la Lune, appelées par les indigènes *Tonatiuh-Itzaqual* (Maison du Soleil), et *Meztli-Itzaqual* (Maison de la Lune). La première pyramide, qui est la plus australe, a, dans son état actuel, 645 pieds de long, et 171 pieds d'élévation perpendiculaire; la seconde pyramide, celle de la Lune, est de 30 pieds plus basse, et sa base est beaucoup moins grande. Ces monumens, attribués aux Toltèques, d'après le récit des premiers voyageurs, et d'après la forme qu'ils présentent encore, ont servi de modèle aux Téocallis Aztèques. Un escalier, construit en grandes pierres de taille, conduisait jadis à leur cime, où se trouvaient des statues couvertes de lames d'or très-minces. Chacune des quatre assises principales était divisée en petits gradins d'un mètre de haut, dont on distingue encore les arêtes. Ces gradins sont couverts de fragmens d'obsidiennes, qui sans doute étaient les instrumens tranchans avec lesquels, dans leurs sacrifices barbares, les prêtres Toltèques et Aztèques ouvraient la poitrine aux victimes humaines.

Il est impossible de parler avec certitude de leur structure intérieure, puisque, ni les pyramides de Teotihuacan, ni celle de Cholula, n'ont pas été percées diamétralement. Ce qui est très-remarquable, c'est que tout à l'entour des maisons du soleil et de la

lune, de Teotihuacan, on trouve un groupe, j'ose dire un système de pyramides, qui ont à peine 9 à 10 mètres d'élévation. Ces monumens, dont il y a plusieurs centaines, sont disposés dans des rues très-larges, qui suivent exactement la direction des parallèles et des meridiens, et qui aboutissent aux quatre faces des deux grandes pyramides. Les petites pyramides sont plus fréquentes vers le côté austral de la lune que vers le temple du soleil : aussi étaient-elles, d'après la tradition du pays, dédiées aux étoiles. Il paraît assez certain qu'elles servaient de sépulture aux chefs des tribus. Toute cette plaine porta jadis, dans les langues aztèque et Toltèque, le nom de *Micoatl*, ou *chemin des morts*.

Un autre monument ancien, très-digne de l'attention des voyageurs, c'est le retranchement militaire de *Xcohicalco*, situé au sud sud-ouest de la ville de *Cuernavaca*, près de *Tetcōlama*, appartenant à la paroisse de *Zochetepèque*. C'est une colline isolée, de 117 mètres d'élévation, entourée de fossés, et divisée à main d'hommes, en cinq assises ou terrasses, qui sont revêtues de maçonnerie. Le tout forme une pyramide tronquée, dont les quatre faces sont exactement orientées selon les quatre points cardinaux. Les pierres de porphyre à base balsatique sont d'une coupe très régulière, et ornées de figures hiéroglyphiques, parmi lesquelles on distingue des crocodiles jetant de l'eau; et ce qui est très-curieux, des hommes assis les jambes croisées, à la manière asiatique. La plate-forme de ce monument extraordinaire a près de neuf mille mètres carrés, et présente les ruines d'un petit édifice carré, qui servit sans doute de dernière retraite aux assiégés.

Le palais de Montézuma ressemblait à une ville asiatique environnée de murs. Il était composé d'un grand nombre de maisons spacieuses, mais très-peu élevées; elles occupaient tout le terrain contenu aujourd'hui entre l'*Empedradillo*, la grande rue de *Tacuba* et le couvent de la *Professa*. Lorsque Cortez fit sa première entrée dans Tenochtitlan, le 8 novembre 1519, il logea avec 7,000 hommes dans le palais du roi d'Axajacatl, dont la vaste enceinte contenait plusieurs édifices. C'est là qu'il soutint, avec les Tlascalans, l'assaut des Mexicains; c'est là que périt le malheureux Montézuma, des suites d'une blessure qu'il avait reçue en haranguant le peuple.

Dans les ruines de *Mansiche*, au Pérou, chaque habitation d'un seigneur y formait un quartier séparé, dans lequel on distinguait des cours, des rues, des murailles et des fossés. Tel était alors le genre de construction américaine, et non pas les huttes que M. Paw a ridiculement imaginées.

Un petit pont près de *Bonavista* a conservé le nom de *Saut d'Alvaredo*, en mémoire du saut prodigieux que fit le valeureux *Pedro de Alvaredo*, lorsque, dans la fameuse nuit mélancolique du 1er juillet 1520, la digue de *Tlacopan* ayant été coupée en plusieurs endroits par les Mexicains, les Espagnols se retirèrent de la ville sur les montagnes de *Tepeyacac*.

On montre aux étrangers le pont du *Clerigo*, près de la Plaza Mayor de Tlatelolco, comme l'endroit mémorable où fut pris jadis le dernier roi aztèque *Quauhtemozin*, qu'on a depuis nommé *Guatimozin*, neveu de son prédécesseur Cuitlahuatzin, et gendre de Moutézuma II.

Il paraît, d'après les recherches de M. Humboldt, que le jeune roi tomba, le 31 août 1521, dans un grand bassin d'eau, où il fut pris par Garci-Holguin.

C'est sur la colline de Tepeyacac, au pied de laquelle est construit le riche sanctuaire dédié à la Sainte-Vierge de la Guadeloupe, que se trouvait jadis le temple de la *Cérès* mexicaine, appelée *Tonantzin* (notre mère), ou *Centeotl* (déesse du maïs), ou *Tzinteotl* (déesse génératrice.)

Parmi les ruines d'édifices aztèques et mexicains remarquables par leur ordonnance et l'élégance de leurs ornemens, on admire les murs du palais de *Mitla*, décorés de grecques et de labyrinthes, formés en mosaïque de petites pierres porphyritiques. On y reconnaît le même dessin que l'on admire sur les vases faussement nommés *étrusques*, ou dans la frise du vieux temple du *Deus redicolus*, près de la grotte de la nymphe Egérie, à Rome. L'on ne peut s'empêcher d'être frappé de la grande analogie qu'offrent les ornemens du palais de Mitla avec ceux employés par les Grecs et les Romains.

Le village de *Mitla* s'appelait jadis *Miguitlan*, mot qui, en langue mexicaine, désigne un lieu sombre, un lieu de tristesse. En effet, le palais de Mitla, dont on ignore l'ancienneté, était, selon la tradition des indigènes, et comme le manifeste aussi la distribution de toutes ses parties, un palais construit au-dessus des tombeaux des rois. C'était un édifice dans lequel le souverain se retirait pour quelque temps, lors de la mort d'un fils, d'une épouse, ou d'une mère.

Le palais, ou plutôt les tombeaux de Mitla, forment trois édifices, placés symétriquement dans un site ex-

trêmement romantique. L'édifice principal est le mieux conservé; il a près de 40 mètres de long; un escalier pratiqué dans un puits conduit à un appartement souterrain, qui a 27 mètres de long et 8 de large. Cet appartement lugubre, destiné aux tombeaux, est couvert des mêmes grecques que ceux qui ornent les murs extérieurs de l'édifice.

Ce qui distingue les ruines de Mitla de tous les autres restes de l'architecture mexicaine, ce sont six colonnes de porphyre, placées au milieu d'une vaste salle, et soutenant le plafond. Ces colonnes, presque les seules trouvées dans le nouveau continent, manifestent l'enfance de l'art : elles n'ont ni bases ni chapiteaux; on n'y remarque qu'un simple rétrécissement à la partie supérieure. Leur hauteur totale est de 5 mètres; cependant le fût en est d'une seule pièce de porphyre amphibolique; des décombres amoncelés pendant des siècles cachent ces colonnes à plus d'un tiers de leur hauteur. En les découvrant, M. *Martin* a trouvé que cette hauteur est égale à 6 diamètres ou à 12 modules. Il en résulterait une ordonnance qui serait encore moins légère que celle de l'ordre toscan, si le diamètre inférieur des colonnes de Mitla n'était pas à leur diamètre supérieur en raison de 3 à 2.

La distribution des appartemens, dans l'intérieur de cet édifice singulier, offre des rapports frappans avec celle que l'on remarque dans les monumens de la haute Egypte, figurés par M. Denon et par les savans qui composent l'institut du Caire. M. de *Laguna* a trouvé dans les ruines de Mitla, des peintures curieuses, représentant des trophées de guerre et des sacrifices.

Le plateau de la Puebla offre des vestiges remar-

quables de la plus ancienne civilisation mexicaine. Les fortifications de *Tlascala* sont d'une construction postérieure à celle de la grande pyramide de *Cholula*. Ce monument curieux consiste en quatre assises ; il n'a dans son état actuel que 170 pieds d'élévation perpendiculaire, sur 1290 de largeur horizontale à sa base. Ses côtés sont très-exactement orientés, d'après la direction des méridiens et des parallèles ; et il est construit, d'après le percement fait, il y a peu d'années, du côté du nord, de couches de briques qui alternent avec des couches d'argile. La plate-forme de la pyramide tronquée de Cholula a une surface de 13,000 pieds carrés. Au milieu s'élève une église dédiée à *Notre-Dame-de-los-remedios*, qui est entourée de cyprès, et dans laquelle la messe est célébrée tous les matins par un ecclésiastique de race indienne, dont le séjour habituel est sur la cime de ce monument. C'est de cette plate-forme que l'on jouit d'une vue délicieuse et imposante, sur le volcan de la Puebla, sur le pic d'*Orizaba*, et sur la petite Cordillière de *Matlacuye*, qui sépara jadis le territoire des Cholulains, de celui des républicains Tlascalans.

La pyramide ou le téocalli de Cholula a exactement la même hauteur que le *Tonatiuh Itzaqual* de Theotihuacan. Elle est de 10 pieds plus élevée que le *Mycerinus*, ou la troisième des grandes pyramides égyptiennes du groupe de Djyzeh. Quant à la longueur apparente de sa base, elle excède celle de tous les édifices de ce genre que les voyageurs ont trouvés dans l'ancien continent : cette base est presque double de celle de la grande pyramide de *Chéops*. Pour se faire une idée de la masse considérable de ce monument mexicain, par la com-

paraison d'objets plus connus, qu'on s'imagine un carré quatre fois plus grand que la place Vendôme, couvert d'un monceau de briques, qui s'élève à la double hauteur du Louvre.

On ignore l'ancienne hauteur de ce monument extraordinaire. Dans son état actuel, la longueur de sa base est à sa hauteur perpendiculaire comme 8 à 1, tandis que dans les trois grandes pyramides de Djyzeh, cette proportion se trouve comme 1 6/10 et 1 7/10 à 1, à peu-près comme 8 à 5.

PYRAMIDES EN PIERRES DE DJYZEH.			
	CHEOPS.	CEPHREN.	MYCERINUS.
Hauteur...........	448 pieds.	398 pieds.	162 pieds.
Longueur de la base.	728 pieds.	655 pieds.	580 pieds.

PYRAMIDES EN BRIQUES.		
A cinq assises en Egypte.	A quatre assises au Mexique.	
près de Sakharra......	TEOTIHUACAN.	CHOLULA.
Hauteur, 150 pieds.....	171 pieds.....	172 pieds.
Long. de la base, 210 pi.	645 pieds.....	1355 pieds.

La plus grande de toutes les pyramides égyptiennes, celle d'*Asychis*, dont la base a 800 pieds de longueur, n'est pas en pierres; mais en briques. La cathédrale de

Strasbourg est de 8 pieds ; la croix de Saint-Pierre de Rome de 41 pieds plus basse que le *Chéops*.

Ces édifices qu'on peut encore mesurer de nos jours, attestent le génie des Mexicains, et démontrent avec quelle impudence M. Paw s'est joué de la crédulité des Européens qui ont eu la faiblesse de croire aux mensonges méprisables qui fourmillent dans son ouvrage.

Il existe au Mexique des pyramides à plusieurs étages dans les forêts de *Papantla*, à une petite élévation au-dessus du niveau de l'Océan, sur les plateaux de Cholula et de Théotihuacan, à des hauteurs qui surpassent celles des passages des Alpes.

On découvre encore du côté occidental, vis-à-vis du Cerro de *Tecaxete* et de *Zapoteca*, deux masses parfaitement prismatiques. L'une de ces masses porte aujourd'hui le nom d'*Alcosac*, ou d'*Istenenetl*; l'autre celui de *Cerro de la Cruz* : la dernière est construite en pisé, et n'est élevée que de 50 pieds.

La pyramide de *Papantla* n'est point construite en briques ou en argile mêlée de cailloux, et revêtue d'un mur d'amygdaloïde, comme les pyramides de Cholula et de Teotihuacan ; les seuls matériaux qui y ont été employés sont d'immenses pierres de taille porphyritiques : on distingue du mortier dans les joints. L'édifice est cependant moins remarquable par sa grandeur que par son ordonnance, par le poli des pierres et par la grande régularité de leur coupe. La base de la pyramide est exactement carrée de chaque côté, ayant 80 pieds de long, et la hauteur perpendiculaire 70. Ce monument, comme tous les téocallis mexicains, se compose de plusieurs assises : on en distingue encore *six*, et l'on croit que la septième est cachée par la vé-

gétation qui couvre tout le flanc de la pyramide. Un grand escalier de 57 gradins mène à la cime tronquée du téocalli, à l'endroit où se faisait le sacrifice des victimes humaines ; un petit escalier se trouve à côté du grand. Le revêtement des assises est orné d'hiéroglyphes, dans lesquels on reconnaît des serpens et des crocodiles sculptés en relief. Chaque assise offre un grand nombre de niches carrées et symétriquement distribuées. Dans le premier étage, on en compte de chaque coté, 24 ; dans le second, 20 ; dans le troisième, 16 ; le nombre de niches est de 366, dans le corps de la pyramide, et de 12 dans l'escalier, que l'on distingue vers l'est, ce qui fait 378 niches, que l'on croit faire allusion au système calendaire des Mexicains, dont l'année commune était composée de dix-huit mois de 20 jours chaque : il en résultait 360 jours, auxquels ils ajoutaient les 5 jours complémentaires appelés *Némontemi*. L'intercalation se faisait tous les 52 ans, ce qui donne 360 + 5 + 13 = 378, signes simples ou composés, des jours du calendrier civil qu'on nomma *Compohualilhuitl*, ou *Tonalpohualli*, pour le distinguer du *Comilhuit-la-Pohualliztli*, ou du calendrier usité par les prêtres, pour indiquer le retour des sacrifices.

Au nord du présidio d'*Horcasitas*, de l'intendance de la Sonora, on trouve, au milieu d'une vaste plaine, à une lieue de distance de la rive méridionale du Rio Gila, la *Casa grande*, édifice élevé par les Atzèques, vers la fin du douzième siécle, et dont les ruines occupent un terrain de près d'une lieue carrée. La grande maison est exactement orientée d'après les quatre points cardinaux, ayant du nord au sud 136 mètres de long,

et de l'est à l'ouest 84 mètres de large. Elle est construite en torchis (tapia). Les piles sont d'une grandeur inégale, mais symétriquement placées; les murs ont 12 décimètres d'épaisseur. On reconnaît que cet édifice avait trois étages et une terrasse; l'escalier était à l'extérieur, et probablement de bois. Ce même genre de construction se trouve dans tous les villages des Indiens indépendans du Moqui, à l'ouest du Nouveau-Mexique. On reconnaît dans la *Casa grande* cinq pièces, dont chacune a 8 mètres, 3 de long; 3 mètres, 3 de large; et 3 mètres, 5 de haut. Une muraille interrompue par de grosses tours, ceint l'édifice principal, et paraît lui avoir servi de défense. On voit encore les vestiges du canal artificiel qui y conduisait les eaux du Rio Gila. Toute la plaine environnante est couverte de cruches, de pots de terre cassés, joliment peints en blanc, en rouge et en bleu. On trouve aussi parmi ces débris de faïence mexicaine, des pièces d'obsidienne (itztli), phénomène assez curieux, parce qu'il prouve que les Atzèques avaient passé par quelque contrée septentrionale inconnue, qui recèle cette substance volcanique, et que ce n'est pas l'abondance d'obsidienne que renferme la Nouvelle-Espagne, qui ait fait naître l'idée des rasoirs et des armes d'Itztli.

Il ne faut pas confondre les ruines de cette ville du Gila, centre d'une ancienne civilisation des peuples américains, avec les *Casas grandes* de la Nouvelle-Biscaye, situées entre le présidio de Janos et celui de San Buenaventura. Ces dernières sont désignées par les indigènes, comme la troisième demeure des Aztèques.

Dans le pays des *Moquis*, à l'est du Nouveau-Mexique, le P. Garcès trouva, en 1773, une ville in-

dienne avec deux grandes places, des maisons à plusieurs étages, et des rues bien alignées et parallèles les unes aux autres. Le peuple s'assemblait tous les soirs sur les terrasses qui forment le toît des maisons. La construction des édifices du Moqui est la même que celle des Casas grandes, au bord du Rio Gila.

On rencontre le long de l'Ohio, du Mississipi, et jusque dans le Kentuck, quantité de forteresses et de petites pyramides en forme de mausolées.

Dans toutes les grandes villes d'*Anahuac*, les orfèvres mexicains, sur-tout ceux d'*Azcapozalco* et de *Cholula*, fabriquaient des vases d'or avec tant d'habileté, que les Espagnols, lors de leur premier séjour à *Tenochtitlan*, ne pouvaient se lasser de les admirer, et que Cortez, dans sa première lettre à l'empereur Charles-Quint, dit : « On me présenta des ouvrages » d'orfévrerie et de bijouterie si précieux, que, ne » voulant pas les laisser fondre, j'en séparai pour plus » de cent mille ducats pour les offrir à votre Altesse » impériale. Ces objets étaient de la plus grande beauté, » et je doute qu'aucun autre prince de la terre en ait » jamais possédé de semblables. Afin que votre Altesse » ne puisse croire que j'avance des choses fabuleuses, » j'ajoute que tout ce que produisent la terre et l'océan, » et dont le roi Montézuma pouvait avoir connaissance, » il l'avait fait imiter en or et en argent, en pierres » fines, et en plumes d'oiseaux, et le tout dans une » perfection si grande, que l'on croyait voir les objets » mêmes, etc. »

Il serait difficile d'accuser d'exagération le général espagnol, quand on considère que l'empereur Charles V pouvait juger par ses propres yeux de la

perfection ou de l'imperfection des objets qui lui furent envoyés.

C'est depuis un petit nombre d'années seulement, dit M. Humboldt, que par un système d'économie que l'on peut appeler barbare, on a fondu des ouvrages précieux de l'ancienne orfévrerie des *Muyscas*, dans le royaume de la Nouvelle-Grenade, des Péruviens et des habitans de Quito, qui prouvaient que plusieurs peuples de ce continent étaient parvenus à un degré de civilisation bien supérieur à celui qu'on leur attribue.

Les peuples Aztèques tiraient, avant la conquête, le plomb et l'étain, des filons de *Tasco*, au nord de *Chilpasingo* et d'*Izmiquilpan*; le cinabre, l'ocre jaune qui servaient de couleur aux peintres, leur étaient fournis par les mines de *Chilapan*. Comme le vrai fer natif, auquel on ne peut pas attribuer une origine météorique, et qui est constamment mêlé de plomb et de cuivre, est infiniment rare dans toutes les parties du globe, il ne faut donc pas s'étonner, comme M. Paw, qu'au commencement de la civilisation les Américains, comme la plupart des autres peuples, aient construit leurs armes, leurs haches, leurs ciseaux et leurs outils, avec le cuivre tiré des montagnes de *Zacatollan* et de *Cohuixco*, puisqu'il remplaçait jusqu'à un certain point le fer et l'acier.

Les Indiens de la Nouvelle-Espagne, se soulèvent de temps à autre: les émeutes les plus considérables ont éclaté en 1596, en 1601, en 1609, en 1624, en 1692.

Dans la province d'*Honduras*, les *Mosquitos*, peuple composé de 30,000 hommes, n'ont jamais été soumis aux Espagnols. Ils ont un gouvernement entièrement

républicain, et ne reconnaissent de chef que lorsqu'ils vont à la guerre. Ennemis jurés des Espagnols, ils font esclaves ceux de cette nation que quelque accident jette sur leurs côtes.

Dans la province de Yucatan, quelques tribus indiennes ont conservé leur indépendance dans la partie méridionale de ce terrain montueux, que l'épaisseur des forêts et la force de la végétation rendent presque inaccessible.

Les Indiens nomades, connus sous le nom d'*Apaches*, de *Mescaleros*, de *Mimbrenos*, de *Cumanches*, d'*Iutas*, de *Moquis*, de *Chichimèques*, de *Taouaiazes*, d'*Acoclames*, de *Cocoyames* et de *Faraones*, font une guerre perpétuelle aux habitans espagnols des *provincias internas* du Nouveau-Mexique.

Californiens. — Les Indiens libres de la Californie se divisent en peuplades séparées l'une de l'autre; elles ne parlent point la même langue. Certaines d'entre elles soignent les bestiaux; d'autres pêchent ou sont errantes, d'autres sont fixées au sol. Ces Indiens ne sont pas féroces de caractère. A mesure que les missionnaires pénètrent parmi eux, ils en convertissent une certaine quantité, qu'ils s'efforcent de civiliser.

Les indigènes du canal de *Santa-Barbara* qu'on découvrit en 1769, construisaient de grandes maisons de forme pyramidale, et rapprochées les unes des autres. Bons et hospitaliers, ils offraient aux Espagnols des vases artistement tissés de tiges de joncs. Le dedans de ces paniers était enduit d'une couche d'asphalte, qui les rendait impénétrables à l'eau et aux liqueurs fermentées qu'ils pouvaient contenir.

Les tribus de la Nouvelle-Albion marchent souvent

armées de poignards, de fusils et de pistolets, qu'ils achètent des Européens et particulièrement des Russes leurs voisins. Quoiqu'ils soient d'un naturel assez doux, on n'ose pas se fier à eux, parce qu'ils sont rusés et vindicatifs.

Florides. — Les peuplades qui habitent la Floride et les pays voisins, sont les *Mulcoguges*, les *Siminoles*, les *Tschirokois*, les *Tschikasaks*, les *Creeks* ou *Kricks* et les *Hiesan*. Chacun de ces peuples peut fournir 5 à 6000 guerriers; ils sont justes, bienfaisans, mais ils se méfient des Européens, parce que ceux-ci les trompent quand ils le peuvent. Leur vengeance est terrible quand ils se croient offensés : ils ont cependant adopté plusieurs de leurs usages. Ainsi que les autres peuples de la Floride, ils sont hospitaliers, braves, fiers, courageux, bien faits. La couleur de leur peau est olivâtre, tirant sur le rouge à cause du vermillon et de l'huile dont ils se frottent le corps. Les deux sexes se peignent le visage, ornent leurs têtes de plumes, et portent pour vêtement des étoffes, des peaux de chevreuil tannées, et des manteaux recouverts en plumes de diverses couleurs. Leur joie s'exprime par le chant et la danse. Ils ont pour instrumens des tambours, des crécelles, des flûtes de roseau, et des courges arrangées en forme de guitare. Leurs fêtes nationales sont consacrées à la chasse et à l'agriculture. La principale se célèbre au mois d'août après la moisson : la cérémonie consiste à remercier le ciel; après quoi, ils brûlent leurs vieux meubles et dansent autour du feu. Le rez-de-chaussée de leurs maisons sert presque en entier de magasin pour leurs provisions. Le maître reçoit et régale ses convives sur le toit, qui est plat, et

auquel conduit un escalier en bois. Des deux côtés il y a des chambres où ils couchent et se réfugient dans le mauvais temps. Dans le milieu est la salle du conseil. Chaque village a des champs, qu'on cultive en commun. A la moisson, chacun reçoit une étendue de terrain et recueille ce qui s'y trouve. Outre cela, il y a un magasin général pour les besoins de ceux dont les provisions sont finies. Les hommes vont à la chasse et à la pêche ; les femmes soignent le ménage et s'occupent de fixer et de préparer les étoffes. Les *Micos*, ou chefs de paix, sont les premiers magistrats : on les choisit parmi ceux qui se distinguent par leur éloquence et leur sagesse. Après eux, le chef de l'armée a le plus d'autorité.

Les Florides adorent en général le soleil et la lune. Ils leur sacrifient des fruits et quelques parties des animaux qu'ils tuent. Ils jettent ces offrandes dans le feu, et prononcent en même temps des prières. Ils avaient autrefois des temples, qu'ils ont laissé tomber en ruine depuis que les Européens les ont profanés. Quelques-uns d'entre eux ont adopté la religion chrétienne : les autres vont faire leurs prières et leurs offrandes dans les cavernes qui se trouvent dans les montagnes. Ils font esclaves les prisonniers qui tombent entre leurs mains. Ceux qui s'allient à la nation, soit par le mariage, soit par l'adoption, en deviennent membres, et jouissent des mêmes prérogatives que leurs vainqueurs. Quand un de leurs chefs meurt, le village pleure sa mort et jeûne pendant trois jours ; ses femmes se coupent les cheveux et les répandent sur sa tombe, où est exposé le vase dans lequel il buvait. On brûle sa cabane, ses armes, ses meubles, et tout ce dont il

s'est servi. Ils inspirent aux jeunes garçons un courage guerrier, et les laissent assister aux assemblées publiques quand ils sont dans l'adolescence.

Louisianois. — Sur la côte méridionale du Mississipi on rencontre les *Craques*, les *Akausiens*, les *Naquitoches*. En pénétrant dans l'intérieur de la Louisiane, on arrive chez les *Akansas*, qui ont la peau blanche comme celle des Européens. Ils s'occupent particulièrement du labourage, et élèvent une grande partie de bestiaux.

Les *Natchèz* formaient autrefois un peuple redoutable, gouverné par un chef suprême, nommé le *Grand Soleil*, ayant sous ses ordres des nobles appelés *Soleils*. Dans les guerres désastreuses qu'ils ont eues avec les Français, le Grand Soleil avec une grande quantité d'autres soleils ayant été pris et conduits à la Louisiane, cette nation, dont le territoire s'étendait à douze journées du nord au sud, et à quinze de l'est à l'ouest, s'est trouvée réduite au point de ne plus donner de grandes inquiétudes aux Français. Comme leurs usages ne différaient guère de ceux des autres habitans de la Louisiane, je les comprendrai avec ceux des *Allibamons*, des *Taskikis*, des *Outachepas*, des *Tonicas*, des *Kaouytas*, des *Abekas*, des *Talapouches*, des *Conchakis*, des *Pakanas*.

Ces peuples peuvent mettre sous les armes de 25 à 30,000 guerriers. Ce sont des hommes d'une belle taille. Ils élèvent durement leurs enfans, les font baigner et nager dans l'hiver dès la pointe du jour. Ils disent aux jeunes gens, qu'ils ne doivent jamais avoir peur de l'eau; qu'on n'est pas homme, quand on pleure lorsqu'on est mis au *cadre* ou brûlé vif. Avant

de les admettre au nombre des guerriers, ils leur font des scarifications aux cuisses, à la poitrine, sur le dos; les frappent à grands coups de collier de cuir en forme de bretelle : s'ils supportent ces épreuves sans le moindre signe de faiblesse, on les reçoit parmi les guerriers.

Les Louisianois sont fort affables ainsi que leurs femmes, dont la plupart sont très-belles. Lorsqu'on arrive chez eux, ils viennent vous recevoir à l'endroit du débarquement, en vous donnant la main, et en vous présentant le calumet, qui est une longue pipe ornée de sculpture et de peinture. Lorsque vous avez fumé, ils vous demandent le sujet de votre voyage, et si vous comptez rester parmi eux. Si vous dites qu'oui, ils vous offrent pour femme une jeune fille, afin de vous fortifier davantage dans votre résolution. Après cela, ils vous apportent de la *sagamite*, composée de maïs concassé qui a bouilli dans l'eau avec de la viande de chevreuil, du pain fait avec de la farine de maïs cuit sous la cendre, des poulets d'inde rôtis, des grillades de chevreuil, d'ours; des beignets frits dans l'huile de noix, des châtaignes cuites dans la graisse d'ours, des langues de chevreuil, des œufs de poule et de tortue.

La cérémonie du mariage est comme suit : le futur époux apporte des présens en pelleteries et en vivres à la cabane du père de sa prétendue; les présens agréés, les époux sont unis de suite. On fait un festin auquel le village est convié; après le repas, on danse, on chante les exploits de guerre des ancêtres du marié; le lendemain, le plus ancien présente la nouvelle mariée aux parens de son mari.

Les femmes adultères sont fustigées avec des ba-

guettes, et leurs séducteurs éprouvent le même châtiment. On leur coupe les cheveux et on leur dit : « Vous pouvez vous marier ensemble, si cela vous convient. » Le séducteur est obligé de changer de village. Si c'est une femme qui débauche le mari d'une autre, les femmes vont trouver la coupable, la battent avec des bâtons longs comme le bras, et finiraient par la tuer, si les jeunes gens n'arrachaient pas les bâtons des mains de ces furieuses. Quand un mari quitte sa femme par rapport à son caractère, elle est obligée de rester veuve un an, avant de pouvoir convoler en secondes noces.

Pour la mort d'un grand chef de la nation, le deuil consiste à ne point se peigner ni se baigner. Les hommes se barbouillent tout le corps avec du noir de fumée, qu'ils délaient dans de l'huile d'ours, et renoncent à toutes sortes de divertissemens.

Lorsqu'une femme perd son mari, elle est obligée de porter le deuil un an, et de renoncer à toute parure.

Ils enterrent leurs morts assis, parce que, disent-ils, l'homme est droit et a la tête tournée vers le ciel, sa demeure. Ils lui donnent un calumet et du tabac à fumer, pour qu'ils fassent leur paix avec les gens de l'autre monde. Si c'est un guerrier, on l'enterre avec ses armes, qui consistent en un fusil, de la poudre, des balles, un carquois garni de flèches, un arc, un casse-tête, soit massue ou hache. On lui donne aussi un miroir, du vermillon, pour faire toilette aux pays des âmes.

Lorsqu'un homme se détruit par désespoir ou dans une maladie, il est privé de la sépulture, et jeté dans la rivière, parce qu'il passe alors pour un lâche.

Quand un Allibamon est pris, il compose ainsi sa chanson de mort. « Je ne crains ni la mort, ni le feu ; » faites-moi bien souffrir, parce que ma mort sera » bien vengée par ma nation. »

La croyance de ces peuples est que, s'ils n'ont point pris la femme d'autrui (ce qui est un crime capital à leurs yeux), s'ils n'ont volé ni tué personne pendant leur vie, ils iront après leur mort dans un pays extrêmement fertile, où ils ne manqueront ni de femmes, ni d'endroits propres à la chasse, où tout leur deviendra facile ; que si, au contraire, ils ont fait les fous, s'ils se sont moqués du grand esprit, ils iront après leur mort dans un pays ingrat, rempli d'épines et de ronces, où il n'y a ni chasse ni femmes.

Ce rapport du capitaine Bossu dément encore tout ce que M. Paw a débité sur la constitution de ces peuples et leur indifférence pour les femmes.

Le pays des *Kaouytas* est situé entre la Caroline et la Floride orientale, à l'est de la rivière Mobile. Ils n'ont jamais été conquis par les Espagnols, auxquels ils ont voué une haine éternelle.

Les *Collapissas* et les *Ouanchas* habitent au-dessus de la Nouvelle-Orléans ; ils tuent les crocodiles, en enfonçant leurs bras armés d'un morceau de bois dur, ou de fer pointu par les deux bouts, dans la gueule béante de l'amphibie, lorsqu'il s'avance pour les dévorer. Ces peuples sont guerriers et entreprenans, aussi leur nation a-t-elle considérablement souffert de leurs guerres.

Les *Chactas* peuvent mettre sur pied 5 à 6000 guerriers. Les Chactas aiment la guerre, ils se battent avec beaucoup de sang-froid. Il y a des femmes qui

portent une telle amitié à leurs maris, qu'elles les suivent à la guerre. Elles se tiennent à côté d'eux dans les combats, avec un carquois garni de flèches, et les encouragent en leur criant continuellement qu'ils ne doivent pas redouter les ennemis, qu'il faut mourir en véritables hommes.

Lorsque les Chactas vont en guerre, ils consultent leur *manitou*, c'est le chef qui le porte; ils l'exposent toujours du côté où ils doivent marcher à l'ennemi; des guerriers font sentinelle autour : ils ont tant de vénération pour lui, qu'ils ne mangent point que le chef ne lui ait donné la première part. Tant que la guerre dure, le chef est exactement obéi; mais dès qu'ils sont de retour, ils n'ont de considération pour lui, qu'autant qu'il est libéral de ce qu'il possède. C'est un usage établi parmi eux, que lorsque le chef d'un parti a fait du butin sur l'ennemi, il doit les distribuer aux guerriers et aux parens de ceux qui ont été tués dans les combats, pour *essuyer*, disent-ils, *leurs larmes*. Le chef ne se réserve pour lui que l'honneur d'être le vengeur de la nation.

Sous leurs toits de roseaux ils bravent la mollesse;
Leur arc et leur carquois sont leur seule richesse.
(*Poëme de Jumonville* par M. Thomas.)

Si le chef d'un parti de Chactas ne réussit pas dans la guerre qu'il a entreprise, il est obligé de descendre au rang de simple guerrier. Ce peuple compte pour rien la victoire, quand elle est achetée au prix du sang de leurs parens et de leurs amis : aussi les chefs de partis n'attaquent-ils l'ennemi que lorsqu'ils sont sûrs de vaincre, soit par le nombre, soit par l'avantage et la position des lieux; mais comme leurs adversaires ont

la même ruse, et qu'ils savent aussi bien qu'eux éviter les piéges qu'on peut leur tendre, c'est aux plus fins à l'emporter. Pour cet effet, ils ne marchent que la nuit; s'ils ne sont pas découverts, ils attaquent au point du jour. Celui qui marche le premier, porte quelquefois devant lui un buisson fort touffu, et comme ils le suivent tous à la file, le dernier efface les traces du premier, et arrange les feuilles ou la terre sur laquelle ils passent, de manière qu'il ne reste aucun vestige qui puisse les décéler. Les principales choses qui servent à les faire découvrir de leurs ennemis, sont la fumée de leurs feux, qu'ils sentent de fort loin, et leurs pistes, qu'ils distinguent d'une manière presqu'incroyable. M. le Bossu rapporte qu'un sauvage lui montra, dans un endroit où il n'avait rien aperçu, l'empreinte des pieds de Français, de sauvages et de nègres qui avaient passé, et le temps qu'il y avait. « J'avoue, » dit-il, que cette connaissance me parut tenir du pro- » dige. On peut dire que les sauvages, lorsqu'ils s'ap- » pliquent à une seule chose, y excellent. L'art de la » guerre, chez eux, consiste dans la vigilance, l'at- » tention à éviter les surprises, et à prendre l'ennemi » au dépourvu, la patience et la force pour supporter » la faim, la soif, l'intempérie des saisons, les travaux » et les fatigues inséparables de la guerre. »

Celui qui a tué un ennemi, porte en trophée la chevelure du mort, s'en fait piquer ou calquer la marque sur le corps, puis en prend le deuil, qui dure une lune: pendant ce temps-là il ne peut se peigner, en sorte que si la tête lui démange, il ne lui est permis de se gratter qu'avec une petite baguette, qu'il s'attache exprès au poignet.

Les Chactas n'ont aucun souci pour l'avenir, quoiqu'ils croient à l'immortalité de l'âme. Ils ont une grande vénération pour leurs morts, et ne les enterrent pas. Lorsqu'un Chactas est expiré, on expose son cadavre dans une bière faite d'écorce de cyprès, et posée sur quatre fourches d'environ 15 pieds de haut. Quand les vers ont consumé les chairs, toute la famille s'assemble ; le désosseur démembre le squelette : il en arrache les muscles, les nerfs et les tendons qui peuvent en être restés, puis il les enterre, et dépose les os dans un coffre, après en avoir vermillonné la tête. Les parens pleurent pendant toute la cérémonie, qui est suivie d'un repas, qu'on donne aux amis qui sont venus faire leurs complimens de condoléance ; ensuite on porte les reliques du défunt au cimetière commun, dans l'endroit où sont déposées celles de ses ancêtres. Pendant qu'on fait ces cérémonies lugubres, on observe un morne silence; on n'y chante, ni ne danse ; chacun se retire en pleurant.

Dans les premiers jours de novembre, ils célèbrent une grande fête, qu'ils appellent la fête des morts ou des âmes. Chaque famille alors se rassemble au cimetière commun, et y visite, en pleurant, les coffres funèbres de ses parens ; et quand elles sont de retour, elles font un grand festin.

Les sauvages, en général, ont beaucoup de vénération pour leurs médecins ou devins. Ces médecins guérissent parfaitement la morsure des serpens à sonnettes et des animaux venimeux, les coups de feu, les blessures de flèches. Ils commencent par sucer la plaie du malade, et en crachent le sang, ce qu'on appelle en France, guérir du secret. Ils ne se servent

dans leurs pansemens, ni de charpie, ni de plumaceaux, mais de la poudre d'une racine qu'ils soufflent dans la plaie, pour la faire suppurer, et d'une autre poudre qui la fait sécher et cicatriser. Ils garantissent les plaies de la gangrène, en les bassinant avec une décoction de certaines racines qu'ils connaissent.

Lorsqu'au retour d'une guerre ou d'une chasse, ils sont excédés de fatigues, ils se restaurent en se faisant suer dans une étuve, ou cabane ronde en forme de four, située au milieu du village. Ces étuves sont entretenues par un *alekxi*, ou médecin public. Ils font bouillir pour cet effet, dans l'étuve, toutes sortes d'herbes médicinales et odoriférantes, dont les esprits et les sels, enlevés avec la vapeur de l'eau, entrent par la respiration et les pores, dans le corps du malade, qui recouvre ses forces abattues. Ce remède est excellent pour calmer et dissiper toutes sortes de douleurs; aussi ne voit-on chez eux ni goutte, ni gravelle et autres infirmités auxquelles on est sujet en Europe. On n'y voit point de gros ventres, comme en Hollande et en Angleterre, ni de grosses tumeurs à la gorge appelées goîtres.

Les Chactas sont très-alertes et très-adroits. Les hommes et les femmes jouent à un jeu semblable à la longue paume. Le but est éloigné de 60 pas, et désigné par deux grandes perches, entre lesquelles il faut faire passer le balle. La partie est ordinairement en seize; ils sont 40 contre 40, de différens villages, et tiennent chacun en main une raquette longue de 2 pieds. Elle est à-peu-près de la même forme que celles de France, faite de bois de châtaignier, et garnie de peau de chevreuil. La raquette des femmes diffère de celle des

hommes, en ce qu'elle est recourbée ; un vieillard jette en l'air, au milieu du jeu, la balle ou ballon, fait de peaux de chevreuil roulées les unes sur les autres. Les joueurs courent pour l'attraper avec leurs raquettes ; ils se poussent, se culbutent les uns sur les autres. Celui qui a l'adresse d'attraper la balle, la renvoie à ceux de son parti, et réciproquement ceux du parti opposé : ils y mettent tant d'ardeur, qu'il y a quelquefois des épaules de démises. Ces joueurs ne se fâchent jamais. Les paris sont considérables ; les femmes parient contre d'autres femmes ; elles courent les unes contre les autres, avec une grande vitesse, et se colettent comme des hommes, étant aussi légèrement vêtues qu'eux, à l'exception d'une petite ceinture qu'elles portent au milieu du corps. Elles ne se mettent du rouge qu'aux joues seulement, et du vermillon sur les cheveux, au lieu de poudre.

Les enfans s'exercent à tirer de l'arc : on les prend par les sentimens, sans les battre. Ils tuent de petits oiseaux, en soufflant d'une sarbacane de 7 pieds de long, une petite flèche garnie de bourre de chardon.

Presque toutes les assemblées des Chactas se tiennent pendant la nuit. Ils traitent avec le dernier mépris celui qui leur manque de parole. Quand les femmes sont enceintes, leurs maris s'abstiennent de sel, et ne mangent point de cochon, de peur de faire tort à leurs enfans ; les femmes vont accoucher dans les bois, sans recevoir aucun secours de personne. Aussitôt qu'elles sont délivrées, elles lavent elles-mêmes leurs enfans, leur appliquent sur le front une motte de terre, pour leur aplatir le front, et à mesure qu'ils prennent des forces, elles augmentent la charge. C'est une beauté

parmi ces peuples d'avoir le devant de la tête plat. Elles n'emmaillottent point leurs enfans, et ne les garottent point dans des linges avec des bandes; elles ne les sèvrent que lorsqu'ils se dégoûtent du sein maternel, et elles les couchent dans des berceaux, de manière qu'ils aient la tête de 3 ou 4 doigts plus basse que l'estomac : c'est pour cette raison que l'on ne voit jamais, parmi les sauvages, ni tortus, ni bossus.

Quand les sauvagesses se sont bien purifiées, elles retournent à la cabane. Elles n'ont pas la liberté de corriger les garçons, elles n'ont d'autorité que sur les filles. Si une mère s'avisait de frapper un garçon, elle recevrait de vives réprimandes, et serait frappée à son tour; mais si son petit garçon lui manque, elle le porte à un vieillard, qui lui fait une mercuriale, puis lui jette de l'eau sur le corps.

Quand une femme fait plusieurs infidélités, on la condamne alors à passer par la *prairie*, c'est-à-dire, que tous les jeunes gens, et quelquefois les vieillards, satisfont sur elle leur brutalité tour à tour. Celui qui est assez méprisable, après cette punition, pour la prendre pour sa femme, est méprisé comme elle.

Les *Tchikachas* ne sont pas aussi nombreux que les Chactas, mais ils sont plus intrépides et plus redoutables. Ils ont jusqu'à six mille guerriers en campagne. Toutes les nations du Nord et du Sud, et même les Français, leur ont fait la guerre, sans avoir jamais pu les chasser de leurs terres, qui sont les plus belles et les plus fertiles du continent. Ces peuples sont grands, bien faits, et d'une bravoure sans égale. Les Tchikachas montent très-bien à cheval; ils laissent aux femmes le soin de cultiver et d'ensemencer les

terres. Le sexe est beau et très-propre. Lorsqu'un Tchikachas a tué un chevreuil, il plante une perche pour faire connaître que ce gibier a un maître; de retour au logis, il dit à sa femme l'endroit où il est : elle va le chercher, le dépouille et le sert à son mari. Les femmes ne mangent point avec les hommes; ils ont l'air de n'y pas faire attention, cependant ils les aiment plus que toute autre nation. A l'égard de l'adultère, les Tchikachas se contentent de fustiger les deux coupables qui ont été pris en flagrant délit, en les faisant courir nus au milieu du village; après quoi le mari répudie sa femme.

Les *Cherokees*, les *Chactaws*, les *Shawanoes*, les *Delawares* de la rive orientale du Mississipi; les *Caddos*, les *Coshattees*, les *Taukawkes* et les *Comanches*, peuples guerriers, à demi civilisés, ont marché le 22 août 1817, avec six pièces de canon servies par des Européens et des Indiens qui entendent ce service, pour réduire les *Osages* qui leur enlèvent continuellement leurs chevaux, et tuent leurs petites troupes de chasseurs. Les Osages, accoutumés à tout braver, se sont construit des forts, dans lesquels ils se proposent de se retirer après la bataille qui a dû avoir lieu entre les rivières d'Ouchitta et d'Akansas, dans un endroit nommé *the six bulls* (les six taureaux), proche de la ligne des limites. Ces peuples peuvent mettre sur pied une trentaine de mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie, armés de fusils et de canons.

Les *Attakapas*, ce nom parmi les peuples de l'Amérique signifie *mangeurs d'hommes*. Quand ils prennent un ennemi auquel ils en veulent, ils font entr'eux un grand régal de sa chair. Ils vivent ordinairement de

poisson, et boivent de la cassine; ils parlent aussi par signes, et font de longues conversations pantomimes. Les Attakapas sont armés d'arcs et de flèches extrêmement grandes: ils cultivent le maïs et d'autres végétaux comme les peuples de l'Amérique Septentrionale. Les Espagnols du Nouveau-Mexique n'ont jamais pu les soumettre. Ils ont eu, dans des circonstances pressantes, jusqu'à 12 mille combattans.

M. De Belle-Isle s'étant égaré dans les bois avec plusieurs autres Français qui moururent de faim, erra quelque temps, jusqu'à ce qu'enfin il rencontra un parti de ces sauvages qui faisaient boucaner de la chair humaine et du poisson. Ils s'avancèrent vers cet officier, qu'ils prirent pour un spectre, tant il avait maigri. Ils lui présentèrent de la chair humaine; mais il préféra du poisson. Quand il l'eut mangé, ils le conduisirent à leur village, où il eut le bonheur d'être l'esclave d'une femme veuve déjà sur le retour. M. De Belle-Isle étant parvenu à captiver sa patrone, elle l'adopta. Il fut dès ce moment mis en liberté, et réputé homme de la nation, où il resta environ deux ans, que des députés d'une nation qui apportait le calumet de paix aux Attakapas, le ramenèrent au Biloxis, qui était alors le chef-lieu de la Louisiane. M. de Bienville, gouverneur de cette colonie, pour reconnaître le bon traitement que les Attakapas avaient fait à M. de Belle-Isle, envoya un présent à cette nation, et en adressa un autre à la veuve qui avait adopté et protégé M. de Belle-Isle.

Ces peuples, qui ne s'attendaient point à la générosité du gouverneur, lui envoyèrent des députés pour le remercier et faire alliance avec les Français. La patrone

de M. de Belle-Isle y était en personne. Le chef de la députation adressa à M. de Bienville le discours suivant, dont M. de Belle-Islé fut l'interprète. « Mon père, « le blanc que tu vois ici, est ta chair et ton sang ; il « nous avait été uni par adoption. Ses frères sont morts « de faim ; s'ils eussent été rencontrés plus tôt par ma « nation, ils vivraient encore, et auraient joui des « mêmes prérogatives. »

L'hospitalité que les Attakapas exercèrent envers M. de Belle-Isle, fait voir, dit M. le Bossu, que l'on ne doit regarder leur cruauté que comme un défaut d'éducation, et que la nature les a rendus susceptibles d'humanité.

M. de Bienville leur fit promettre de renoncer à leur horrible coutume. Ils le lui promirent, tinrent parole ; et depuis cette époque ils ont toujours traité humainement les Français.

> Les grossiers habitans de ces lointains rivages,
> Formés par nos leçons, instruits par nos usages ;
> Dans l'école des arts et de l'humanité,
> De leurs sauvages mœurs corrigent l'âpreté.
> ....
> Leur cœur simple et naïf, dans sa férocité,
> Respecte des Français la sage autorité.
> Le Français bienfaisant console leur misère ;
> Les aime en citoyen et les gouverne en père.
>
> (*Poëme* de JUMONVILLE.)

Canadiens et autres peuples du Nord. — Les Indiens qui habitent le sud du Canada et la partie de l'ouest, sont les *Pouteouatemis*, les *Sakis*, les *Malhominys*, les *Nadouesses*, les *Missouris*, les *Panis*, les *Ouënebegons*, les *Puants*, les *Outagamis*, les *Renards*, les

Maskoutechs, les *Miamis*, les *Killabons*, les *Illinois*, les *Sioux*, les *Nadouags*, les *Ayoës*, etc.

Les Pouteouatemis, les Illinois, les Outagamis, et les Miamis, sont doux, affables, caressans, fidèles : ils dédaignent les autres Indiens. Leur taille haute et dégagée, leur esprit et leur bon sens, les font généralement respecter; aussi se sont-ils rendus les arbitres de toutes les nations qui les avoisinent.

Les Sakys, quoique habitant souvent les mêmes villages que les Pouteouatemis, ont le caractère et les mœurs bien différens. Ils sont mutins, voleurs, menteurs; mais ils aiment le travail, et sont fort bons chasseurs.

Les Malhominis sont bons, braves gens et grands guerriers, mais avares et très-intéressés. La pêche est leur principale occupation.

Les Illinois habitent à l'orient, près du Mississipi. Ils sont parfois larrons, mutins, séditieux, ce qui les rend ennemis de presque tous leurs voisins, qui ne savent comment s'en venger, parce qu'ils sont bons soldats, guerriers fins et rusés; ils ne connaissent point le danger. Du reste, ils sont humains, actifs, industrieux, et vivent de l'agriculture.

Un peu vers le nord, on trouve les Sioux, peuple nomade, très-nombreux; et en allant vers l'Occident, les Missouris.

Les Puants, aujourd'hui les *Menomonies*, habitent les bords de la *Baie-Verte*. Ils sont traîtres, voleurs, parjures, sans mœurs. Autrefois, ils ne souffraient point qu'un étranger pénétrât chez eux, et faisaient bouillir dans des chaudières ceux qu'ils attrapaient. Aujour-

d'hui, ils sont errans et peu nombreux, parce qu'ils sont en horreur chez toutes les nations.

Autour du lac Huron, habitent les *Hurons*, qui composent cinq nations connues sous le nom de *Sénécéens*, d'*Abanaquiens*, d'*Ottogames*, d'*Atavées*, de *Saquiens*. Vers l'est du Canada, sont les *Chippeways*, les *Nansouakatous*, les *Sauteurs*, les *Missi-Sakis*, les *Amikouest*. Ces différens peuples, qui sont les plus doux, les plus civilisés du Canada, font leur séjour ordinaire à *Michillimakinac*, fort à 360 lieues de Quebec; c'est là que se rassemblent les Européens qui veulent faire la traite avec les sauvages, qui s'y rendent de toutes parts pour la vente de leurs pelleteries.

Autour du lac Népicing, vivent les *Népicings*, les gens *de la Loutre*, les *Cynagos*, les *Kikakous*, les *Algonkins*, les *Outaouaks*. Les sauvages sont redevables de l'invention des canots d'écorce de bouleau, aux *Népicings*, qui ne le cèdent en rien aux Hurons, aux Outaouaks, pour les mœurs et le caractère. Ils sont généreux et humains, mais fiers et bons guerriers, insinuans et sages dans toutes leurs entreprises. Comme eux, ils sont sobres, prévoyans, craignant la misère, pensant toujours à l'avenir et à leur famille; bien différens en cela des Missi Sakis, et des gens de la Loutre, qui, quoique habitant le même pays, imitent les sauvages du nord, sans toutefois en avoir la férocité.

Les Missi-Sakis sont les moins sociables de toutes les nations: ils sont dédaigneux, fiers, pleins d'orgueil, insolens et moins courageux que les autres peuplades.

Les gens de la Loutre sont bruts et vrais misanthropes; ils se cachent dans le creux des rochers inacces-

sibles. Ils ne vont à la chasse que lorsque la faim les presse.

Les sauteurs passent pour la nation la plus leste ; ils atteignent les cerfs à la course ; ils regardent comme un jeu, de se précipiter avec un petit canot d'écorce, dans les bouillons des cascades les plus élevées du Niagara.

Les *Iroquois*, appelés aujourd'hui les *Mokawks* du Canada, habitent les bords du lac Ontario. Ils forment cinq nations connues sous le nom d'*Anatoques,* de *Tsonontouans*, d'*Onoyouts*, d'*Agniés*, et de *Coyogoans*. Ils n'ont jamais voulu reconnaître d'autre souverain que Dieu seul. Ils passent pour les plus fins et les plus intrépides guerriers. Sans cesse en course sur leurs voisins, leurs succès militaires leur ont donné une grande supériorité sur toutes les autres nations, et leur font tenir le premier rang depuis plusieurs siècles.

Les montagues et les rochers du nord sont occupés par les *Monsonis*, les *Abissiniboëls*, les *Otanlabis*, les *Michacondibis*, les *Chichigoueks*, etc. ; ils sont errans, grossiers, sanguinaires, vivent de chasse, de pêche, souvent même d'herbes et d'écorce d'arbres.

Les *Chépéouans* habitent le pays qui s'étend depuis la source de la rivière de la *Paix*, se prolonge jusqu'aux eaux de la *Columbia*, qu'elle suit jusqu'à la latitude de 52 degrés, 2 min. nord. Là, les Chépéouans sont bornés par le territoire des *Athnas* ou *Tchiens*, peuples très-peu connus. Les *Chépéouans* sont errans et toujours en guerre avec les Eskimaux. Ils sont jaloux de leurs femmes, et les forcent à tirer des traîneaux portant 200 livres pesant.

Il y a aussi d'autres Indiens nommés les *Indiens-esclaves*, les *Indiens Côte-de-chien*, les *Indiens-lièvres* : on ignore leurs mœurs, leurs usages et leur religion.

Les *Krels* ou *Christinaux* sont d'une stature médiocre, bien proportionnés, d'une extrême agilité ; ils ont les yeux noirs, perçans, très-expressifs, et d'une physionomie agréable et ouverte ; ils se peignent le visage de diverses couleurs, et portent des habits ornés avec goût ; mais pour chasser, ils préfèrent souvent, malgré le froid, courir presque nus. Leurs femmes sont les plus jolies de celles de l'Amérique septentrionale ; leur taille est bien proportionnée, et la régularité de leurs traits serait louée chez les peuples de l'Europe les plus délicats. Ces sauvages sont doux, bienveillans, probes, généreux et hospitaliers.

Les *Eskimaux* et les *Groënlandais*, peuples chasseurs et pêcheurs, sont vindicatifs quand on les irrite, et courageux quand on les attaque. Paisibles par caractère, ils s'occupent plus de chercher leur existence que les moyens de quereller leurs voisins.

« Les sauvages du Canada sont en général d'une
» taille haute et svelte ; ils sont bien faits, bien pro-
» portionnés, lestes, adroits, robustes et d'un fort tem-
» pérament. On en rencontre rarement de difformes.
» On a vu des sauvages de cent douze et de cent
» vingt ans : il n'est pas rare de voir chez eux des
» vieillards de cent ans. » Lequel croire de M. le chevalier Grasset-Saint-Sauveur, ci-devant vice-consul en Hongrie, qui a résidé dix ans dans l'Amérique septentrionale, ou de M. Paw, qui n'a jamais vu ce pays ni aucun de ses habitans?

« Les *Canadiens* ont les dents superbes, le nez

» aquilin, les yeux grands, beaux, bien fendus et
» noirs; les traits de leur visage sont larges et bien
» prononcés; leur extérieur annonce ce qu'on doit en
» attendre; leur port est majestueux, et leur marche
» fière et imposante : leur peau blanche est comme celle
» des Européens; mais ils la rendent basanée par
» leur nudité, le grand air, leurs fatigues, les fric-
» tions d'huiles, de graisses, de sucs d'herbes et de
» vermillon, dont ils font usage. Ils s'arrachent la
» barbe et toute efflorescence de poils sur toutes les
» parties du corps, comme messéantes, et ne conser-
» vent que les cheveux, les cils et les sourcils. »

Les femmes sont bien faites, bien proportionnées et fort jolies; elles ont les yeux brillans et superbes, les dents très-blanches et la bouche fort petite; leur gorge est saillante, bien placée et parfaitement arrondie; leur respiration est douce et suave, etc., etc. Les fardeaux énormes qu'elles portent parfois, et l'habitude qu'elles ont de s'asseoir sur leurs talons, leur font perdre à la longue l'élégance des formes, et leur donnent un air voûté et déhanché, (pag. 15, *Tableaux Cosmographiques de l'Amérique*; par M. le chevalier Grasset, etc.)

L'habillement de ces diverses nations est, à peu de chose près, comme celui des autres Indiens dont j'ai parlé. Celles qui sont voisines des Européens ont adopté plusieurs de leurs coutumes, de leurs vices, et l'usage pernicieux des liqueurs fortes qui ont porté une altération sensible dans leur caractère. Le cœur de ces Indiens est encore plein des cruautés exercées envers eux et leurs voisins, par les premiers conquérans qui sont venus envahir leur pays; ils tournent

constamment contre eux toutes les ressources de leur politique; et par une suite de ce principe, ils ne font point de quartier à l'Européen qu'ils font prisonnier. Mais depuis qu'ils trafiquent avec les Anglais, les Américains et autres peuples, ils vendent leurs prisonniers; ceux qui ne le sont pas deviennent esclaves, à l'exception de quelques-uns, qui sont condamnés à être brûlés vifs. Ils écorchent les ennemis tués, en conservent les peaux comme un trophée.

Leur religion (dit le professeur Schaefer), consiste dans de bons et de mauvais génies. Ils s'imaginent que chaque homme qui sait manier l'arc, a une divinité tutélaire. Ils sacrifient aux mauvais génies, des plantes et des animaux, pour les apaiser et se les rendre plus favorables; ils sont persuadés de l'existence de l'homme après sa mort; croient aux songes, et les regardent comme des révélations. Sans avoir de culte public, ils ont des prêtres qui se disent inspirés, et qui leur servent de médecins. Plusieurs Indiens ont été convertis au christianisme; mais ils sont loin de connaître l'esprit de cette religion; ils se contentent de réciter quelques prières et d'observer certaines cérémonies.

Dans les maladies, qui sont très-rares parmi ces peuples, à cause de leur vie active et de leur sobriété, ils souffrent avec une patience incroyable; si le médecin abandonne le malade, tout le monde le quitte, et il meurt sans secours; alors il fait préparer le dernier repas, et prend congé de sa famille et de ses amis.

Il y a des peuplades qui tuent leurs malades quand ils sont incurables, pour les délivrer de leurs douleurs. Chez d'autres, si une femme meurt en couches, on

enterre l'enfant avec elle, parce qu'ils pensent qu'ayant perdu sa nourrice, il ne peut pas vivre.

Ils ont un grand respect pour les morts. Ils décorent le cadavre de ses plus beaux vêtemens, et le déposent dans son tombeau avec beaucoup de cérémonies. Dans ces occasions, la famille donne un grand festin auquel elle n'assiste pas; elle se cache au fond de la cabane, se coupe les cheveux et se couvre la tête. Les hommes n'osent point pleurer leurs femmes; mais celles-ci portent, pendant un an, le deuil de leurs maris.

Si la vue d'un Européen ou d'un ennemi quelconque leur inspire la méfiance, et quelquefois la rage, il n'en est pas de même entr'eux; ils se prêtent mutuellement secours, se partagent le boire, le manger, et risquent leur vie pour leur défense réciproque. Les pères et mères élèvent leurs enfans à la dure, à la privation; mais ils ne les frappent jamais.

En général, le caractère et les mœurs des Indiens du Canada est un mélange de férocité et de douceur. L'hospitalité est en vénération chez eux; quiconque oserait violer ce lien sacré, serait puni du dernier supplice. Ils ont l'esprit vif, ingénieux, la répartie prompte, et font leurs discours sans s'y être préparés; lascifs sans bornes, ils ne gardent aucune mesure dans le commerce des femmes.

La danse et le chant sont les principaux plaisirs de leurs fêtes : il y en a qui durent quatre jours et quatre nuits, pendant lequel temps aucun des convives n'ose se livrer au sommeil; ils aiment aussi passionnément le jeu d'osselets, de paume, dont nous avons parlé, la course, la lutte.

Les sauvages du Canada ne sont asservis à aucune

Danse de Mariage chez les Canadiens



subordination civile ou militaire; chaque famille se choisit un chef particulier qui préside en son nom aux grandes assemblées; le coupable trouve un tribunal sans sortir de la maison paternelle; ses parens le livrent à la famille de ceux qui ont reçu l'injure, et qui, pour l'ordinaire, lui font subir la peine due à son crime. Ces sentences domestiques sont confirmées d'avance par le grand chef civil de la nation (ou juge-de-paix).

Le grand chef de guerre, qui est la seconde dignité, détermine ordinairement tout ce qui a trait aux chasses; il décide de la guerre et de la paix. Déjà fameux par ses exploits militaires, il marche toujours à la tête des guerriers; il leur donne l'exemple d'un vrai courage et d'une intrépidité sans bornes. Ces deux chefs ne prononcent jamais en souverains; ils n'ont que le droit de parler les premiers dans les grandes assemblées, et de proposer leur avis de cette manière: « Je pense que telle chose est utile. » Par cette méthode, ce que le commandement aurait de révoltant pour des esprits aussi indépendans, est remplacé par une sorte d'autorité persuasive, qui, à peu de chose près, a l'effet d'un ordre absolu.

Ils ont une mémoire si fidèle, qu'ils se rappellent toute leur vie un chemin où ils auront passé, un lieu qu'ils auront vu, un discours qu'ils auront prononcé dans une de leurs assemblées publiques. La mousse des arbres, le mouvement du soleil, des étoiles, les dirigent à travers les forêts les plus épaisses. Ils connaissent si bien leur pays, qu'ils en tracent, avec la plus grande exactitude, la carte sur le sable; ils se communiquent leurs idées par certaines peintures hié-

roglyphiques : ainsi, lorsqu'ils sont en course, ils dépouillent de leur écorce les arbres qui se trouvent sur leur chemin, et peignent sur le tronc certains signes, pour informer leurs partis dispersés, de la route qu'ils doivent prendre pour les rejoindre.

Lorsque la guerre est déclarée, on choisit un chef; il est obligé de jeûner pendant plusieurs jours sans proférer une parole; puis, il assemble les troupes et les harangue; après quoi, on le lave, on lui peint le corps, on l'habille en guerrier avec les marques distinctives de son grade; ensuite, on entonne le chant funèbre, qui est suivi d'un festin général; une hache teinte de sang est envoyée à l'ennemi, et tient lieu de manifeste.

Parmi leurs armes, on remarque le *Tomahawk*, espèce de petite hache, qui a une pointe de fer de 6 pouces du côté opposé à la hache; le manche est creux, et sert de pipe en y adaptant un foyer. Ils se couvrent d'un casque de bois, de brassards, de cuissards, et portent des boucliers de cuirs, des fusils et des sabres: une écorce d'arbre sur lequel on a gravé les armes de la nation, et qu'on attache au bout d'un bâton, forme l'étendard et sert de ralliement.

C'est toujours une nation neutre qui se charge des négociations de paix. Dans ce cas, les députés se présentent aux deux armées, en dansant avec le *calumet*, ou la pipe de paix, qui est orné de plumes de diverses couleurs. Si l'on s'arrange, on enterre la hache qui a servi de déclaration de guerre. Les députés présentent aux chefs le *wampum*, ceinture composée de plusieurs cordons enfilés dans des moules, et ils fument tour-à-tour dans le calumet.

La course de l'allumette souffrée est la manière dont les Iroquois sollicitent les faveurs d'une femme. Pour cet effet, ils vont avec un morceau de bois souffré et allumé, trouver leur maîtresse lorsqu'elle est couchée; si elle souffle le tison, l'amant jette son flambeau et se précipite dans les bras de celle qu'il adore; si elle ne souffle point la lumière, l'Iroquois se retire en silence.

La cérémonie du mariage se fait ainsi : Les deux futurs se placent debout sur une natte, tenant chacun le bout d'un bâton de 4 pieds de long; un vieillard, placé entre eux deux, leur fait un discours sur les devoirs qu'ils ont à remplir. Aussitôt qu'il a fini, ils cassent le bâton; les parens et les amis dansent, ensuite se régalent, et le nouveau marié emmène sa femme chez lui.

Leurs principales chasses sont contre les *ours* et les *élans*. La chasse aux ours dure depuis le mois de novembre jusqu'au mois d'avril. Quand un chasseur en a tué une certaine quantité, il est mis au nombre des guerriers renommés, et on fait en son honneur un festin du plus grand ours. Il y a peu de tribus qui aient exactement le même idiôme; ils n'ont pour converser et transmettre leurs idées, qu'une écriture hiéroglyphique, qui est très-difficile à deviner pour celui qui n'en a pas la clé. Toutes ces nations occupent un vaste pays; mais elles se trouvent resserrées à mesure que les Américains s'étendent. Un jour viendra, sans doute, où elles achèteront la civilisation au prix de leur liberté.

CHAPITRE III.

Sur la résistance des premiers Américains, lors de l'invasion de leur pays.

On attribue assez généralement la première découverte de l'Amérique à Christophe Colomb; mais comme il est maintenant universellement reçu que le Groënland fait partie de ce vaste continent, on doit alors en faire remonter la découverte à la première visite du Groënland par les Norwégiens. La notice de la mer Baltique nous apprend qu'un prince ou roi norwégien, nommé *Eric*, s'était établi dans le Groënland, vers l'an 900, et que son troisième fils, nommé *Touftain*, homme très-courageux, se rendit célèbre par une navigation hardie en *Vineland*, pays qui long-temps après resta encore inhabité, et qui, suivant *Torfeus* et *Pontopidan*, n'est autre chose que *Terre-Neuve.*

Quoi qu'il en soit, Colomb ne doit pas être dépouillé de la moindre partie de sa gloire, puisque *Behaim*, le géographe le plus instruit de son temps, démontre qu'on n'avait pas fait de découvertes antérieures sur la route suivie par ce grand homme.

La découverte et la conquête de l'Amérique sont deux événemens extraordinaires, qui ont été le résultat de deux causes assez communes, l'ignorance et la surprise. Un simple roseau d'une espèce étrangère jeté sur les côtes occidentales des Açores, avait fait conclure à Christophe Colomb qu'il devait exister d'autres

terres à l'occident. Quoique Colomb se fût trompé des deux tiers dans son calcul, sur la distance entre l'Europe et l'Asie par l'ouest, puisqu'il supposait que le continent de la Chine et des Indes orientales s'étendait à travers cet océan, jusqu'à 1660 lieues 2/3 du continent d'Europe, et que, d'après le calcul de Marin, qui avait placé la Chine 15 heures E. du Portugal, il avait conclu qu'il ne devait pas rester plus de neuf heures entre l'Europe et la Chine, en faisant voile à l'est, si cet espace était totalement d'eau, et que ce trajet devait être fort court. Le hasard cependant le fit heureusement rencontrer juste, relativement au continent de l'Amérique, qui lui abrégea les deux tiers de sa route, et lui sauva la vie et celle de ses équipages.

Cependant, la douce fraîcheur de l'air du soir, la pureté éthérée du firmament, les émanations balsamiques des fleurs que la brise de terre lui apportait, prolongèrent long-temps son erreur, en lui faisant croire que ce nouvel Eden était la prolongation de la côte d'Asie. L'*Orénoque* lui parut un des quatre fleuves qui sortaient du paradis terrestre pour arroser et partager cette terre nouvellement décorée de fleurs.

C'est ainsi qu'en 1500, dans son voyage aux Indes-Orientales, *Cabral*, amiral portugais, découvrit le Brésil. Cette découverte, faite sans dessein, montre qu'indépendamment de la sagacité de Colomb, l'Amérique n'aurait pu rester long-temps inconnue. Vingt-six ans s'étaient à peine écoulés depuis le premier voyage de Christophe, qu'on ne soupçonnait pas l'existence des empires du *Mexique* et du *Pérou*. La conquête du premier fut entreprise par Cortez, en 1519, et terminée en 1521; celle du second état fut commencée

par Pizarre, en 1530, et en dix années il fut divisé entre ceux qui l'avaient accompagné.

Cortez, après avoir débarqué sur le continent d'Amérique, alla deux fois à Mexico : la première, comme ambassadeur de Charles V; la seconde, comme ennemi. Après deux combats sanglans qu'il livra aux Tlascalans, il fit la paix avec eux, et parvint à se concilier l'amitié de ces républicains, toujours en guerre avec Montezuma. Par suite de cette paix, ils lui donnèrent une escorte de 6000 hommes, avec lesquels il chercha à se soustraire de la dépendance de *Didasco Velasco*, gouverneur de Cube, dont il avait obtenu le caractère de conducteur et de commandant dans cette entreprise. Il s'empressa en conséquence de faire alliance avec les caciques de *Zampoaala,* ceux de la nation des *Totonaches*, de *Chiachuitzla*, tous mécontens de Montezuma, et il en reçut le serment de fidélité. Peu à peu il sut profiter du nombre infini de mécontens qui haïssaient cet empereur.

Ce fut avec ce renfort considérable de soldats américains, soutenus de 500 fantassins européens bien armés, et 15 cavaliers, qu'il entra dans les provinces de Montézuma, ensuite dans le Témistilian ou Ténochtitlan, le 8 novembre 1519. L'empereur le reçut avec les plus grands honneurs, lui fit de riches présens, le logea avec tout son cortége, et le traita splendidement.

La vue de tant de richesses excita la cupidité des Espagnols; ils occasionnèrent quelques mécontentemens. *Qualpupoca*, général mexicain, pour détourner l'orage qui menaçait son pays, marcha sur la Vera-Cruz, que Cortez venait de fonder. Celui-ci prit ce prétexte pour faire la guerre à Montézuma. L'empereur, qui ne désirait que de vivre en paix avec ces étrangers, désavoua

la conduite de Qualpupoca, que trop de zèle avait porté à l'entreprise sur la Vera-Cruz. Cortez exigea pour préliminaire de paix la remise du général mexicain. Il ne l'eut pas plutôt en son pouvoir, qu'il le fit brûler vif. Il profita ensuite de la confiance de Montézuma pour le tenir prisonnier dans son palais.

Cortez se voyant obligé de marcher contre *Narvaez*, qui s'avançait sur Mexico, de la part de *Velasco*, avec 800 fantassins et 60 cavaliers pour l'arrêter, il laissa le commandement de la ville à Alvaredo, qui forma le dessein de massacrer tout le peuple, tandis qu'il était à se réjouir paisiblement un des jours solennels dans le grand préau du temple. Les Mexicains, furieux d'une pareille perfidie, brûlèrent les barques des Espagnols, et les assiégèrent dans leur logement. Montézuma ayant été tué au moment qu'il haranguait le peuple, les Mexicains nommèrent *Quetlavacca* pour son successeur. Cortez, après avoir vaincu Narvaez, apprenant la situation critique dans laquelle les Espagnols se trouvaient, marcha sur Mexico avec 1000 fantassins espagnols, 100 cavaliers et 20,000 Tlascalans. Après plusieurs engagemens, il se vit contraint de capituler. Le nouvel empereur fut assez généreux pour le laisser partir; mais le peuple le molesta dans sa fuite. Il perdit 150 fantassins, 46 cavaliers, outre les Espagnols de sa suite, et plus de 4000 Indiens auxiliaires. Cortez en avoue plus de 2000, parmi lesquels étaient ceux de Cholula, tous les prisonniers, les esclaves qui étaient dans l'armée. Ce général perdit aussi une partie de ses trésors et de son artillerie.

Cortez se réfugia chez ses alliés de Tlascala; et avec le secours de 120,000 Indiens qu'il parvint à rassem-

bler, il se rendit maître de *Guacacula*. Pendant ce temps là, il envoya demander de nouveaux soldats à Saint-Domingue, fit construire 12 brigantins et autres bâtimens nécessaires à l'attaque en forme qu'il projetait contre Mexico. Le 8 décembre de la même année, il vit, dans la revue qu'il fit de sa troupe, qu'il avait encore 550 fantassins, 140 cavaliers, 9 pièces de campagne, outre les soldats auxiliaires auxquels s'étaient joints 20,000 hommes de *Tersaïco*, et 40,000 de *Calco*. Il fait sur-tout l'éloge des soldats tlascalans, qui étaient au nombre de plus de 50,000. Il dit : « Que les capi-» taines *Tlascatecal* avaient de valeureux combattans, » tous propres à la guerre; que leur discipline allait de » pair avec celle des Espagnols. »

Toute cette grande armée, qui s'accroissait encore à chaque instant par la réunion des peuples voisins, fut partagée en trois divisions, outre celle que commandait Cortez. Il donna à Pierre d'Alvaredo 30 cavaliers, 18 arbalétriers et fusiliers, 50 fantassins et 25,000 Tlascalans pour attaquer Tlacouan, et s'avancer delà sur Ténochtitlan. Il chargea Christophe d'Olid d'attaquer du côté de *Cujocan* à la tête de sa division, qui était composée de 33 cavaliers, de 18 arbalétriers et fusiliers, 160 fantassins armés d'épées, de rondaches comme les premiers, et de 25,000 Indiens; enfin, Gonzalve Sandoval, exécuteur major, fut mis à la tête de 24 cavaliers, 4 fusiliers, 13 arbalétriers et 30,000 Indiens pour se porter du côté d'*Iztapalapa*. Cortez avait le reste de son armée, et plus de 80,000 Indiens, auxquels le seigneur de *Tersaïco* joignit un de ses généraux à la tête de 30,000 soldats. Ses troupes furent suivies de 20,000 hommes, et, dit Cortez, d'un nombre infini

d'autres, tous impatiens de détruire les ennemis puissans des contrées voisines.

Cortez, le 31 mai 1521, attaqua par le lac avec 13 brigantins armés de canons. Un vent considérable qui survint, le préserva, de son aveu même, d'être vaincu, parce qu'il empêcha la flotte des canots mexicains de tenir ferme. Après bien des efforts il pénétra jusqu'à la chaussée qui était pavée en briques, rompit l'aqueduc qui fournissait l'eau à la ville, fit assiéger les ponts par terre et par eau avec ses brigantins, dont l'artillerie jouait sans cesse.

Guatimozin, qui avait succédé à l'empereur, frère et successeur de Montézuma, mort de la petite vérole, déploya autant de génie que d'activité. Les Mexicains, quoique assiégés de quatre côtés, disputèrent le terrain pied à pied, battirent et repoussèrent à plusieurs reprises Cortez et Alvaredo. Enfin, le défaut d'eau, une partie de la ville qui était déjà écroulée, joints aux ravages que la mort exerçait partout par l'odeur des cadavres qui remplissaient les canaux, les rues et les décombres, déterminèrent les restes de cette nation courageuse à se sauver dans les montagnes à la faveur de leurs canots, pour se soustraire au joug des vainqueurs. Ils jetèrent donc dans le lac, et cachèrent dans les tombeaux, les trésors qui leur restaient encore. Au milieu de cette fuite, Garci Holguin, capitaine d'un brigantin, attaqua par hasard le canot où se trouvait l'empereur. Ce prince fut pris, et la guerre finit à l'instant, le 13 août 1521, après un siége de 65 jours, entrepris par une armée d'environ 220,000 hommes. Le butin ne fut pas aussi considérable que les Espagnols l'avaient espéré, parce que l'empereur avait fait jeter dans le lac

la majeure partie des richesses des temples, des palais et de la ville.

Lorsqu'on amena Guatimozin devant Cortez, il lui dit : « J'ai rempli les devoirs d'un roi ; j'ai défendu mon » peuple jusqu'à la dernière extrémité; il ne me reste » plus qu'à mourir. » Alors mettant la main sur le poignard de l'Espagnol qui l'avait conduit : « Prends » cette arme, ajouta-t-il, enfonce-la dans mon cœur; » délivre moi d'une vie qui est désormais sans utilité, » et qui ne pourrait durer sans opprobre. » Ce trait, digne du plus beau temps de la Grèce et de Rome, ne put toucher le cœur du barbare Cortez. Il insista pour savoir de l'empereur dans quelle partie du lac il avait fait jeter les trésors de Mexico. Guatimozin lui répondit que ces trésors périraient avec lui. Cortez, ne se possédant plus, ordonna de le brûler avec son favori. Guatimozin, grand jusqu'au dernier moment, voyant que son compagnon de souffrance commençait à céder à la violence de la douleur, et semblait lui demander la permission de révéler ce qu'il savait, le fixa d'un œil de dédain qui le fit rougir de sa faiblesse, et lui dit : « Et moi, suis-je sur un lit de roses? » Dans tout ce que l'histoire a transmis à l'admiration des hommes, existe-t-il un mot comparable à celui de ce neveu du malheureux Montézuma?

Cortez, maître d'un vaste empire, ne s'en tint pas là : il poussa la barbarie jusqu'à condamner au supplice soixante princes, cent nobles dans la seule province de Panuco. (*Voyez* les rapports de Gomara, de Dias et d'Herrera. Las Casas prétend qu'il en périt davantage.)

Cortez, loin de s'attribuer le mérite d'une si grande

entreprise, assure que *ces Indiens ont fait des actions de valeur qui auraient honoré les nations les plus belliqueuses*. Il dit même : « Qu'ayant été blessé dans une » défaite, où il eut bien de la peine à se retirer, l'armée » d'Alvaredo étant aussi battue d'un autre côté, un » capitaine tlascalan, nommé *Chichimetatecle*, voyant » Alvaredo manquer de courage, résolut de pénétrer » seul avec sa troupe dans la ville, et de donner un » assaut ; il laissa sur le pont 400 de ses archers pour » le soutenir en cas qu'il fût repoussé, et s'avança en » combattant avec une valeur incroyable ; mais qu'étant » obligé de céder à une trop forte résistance, il se replia » sur sa troupe et regagna son camp. »

Cette faible ébauche de l'attaque de Mexico, que l'on trouve plus détaillée dans le journal de Cortez ; l'aveu de ce conquérant qui dit positivement, « que la prise » de cette grande ville réussit moins par le grand nombre de combattans, parmi lesquels il se trouvait » aussi des sujets de l'empire, que par la hardiesse et » l'intrépidité inébranlable que montrèrent les Indiens » dans ce siége mémorable, » prouvent que les Américains n'étaient pas ces hommes vils, lâches, dégradés, rejetés par la nature, comme il a plu à M. Paw de les peindre dans ses prétendues recherches philosophiques.

Lorsque les deux frères, François et Ferdinand Pizarre, arrivèrent au Pérou, ce pays, au moment de la conquête, s'étendait, du côté de la mer du Sud, depuis le fleuve des Emeraudes jusqu'au Chili, et du côté de la terre jusqu'au Popayan ; comprenant la fameuse chaîne des Cordillières, qui se prolonge depuis les terres magellaniques jusqu'au Mexique. Manco-Capac était

au Pérou, comme Fohi à la Chine, le premier prince qui avait réuni ces peuples en société, et leur avait donné de sages lois. Le dernier de ses successeurs fut Atabaliba, selon les Espagnols; mais son vrai nom était *Inca Atahualpa,* prince fier et qui n'avait plus ce caractère bienfaisant de ses ancêtres. Il était fils d'Huaynan-Capac, lequel avait parmi ses femmes l'unique héritière du royaume de Quito; mais il avait en outre un fils de sa légitime épouse, nommé *Huescar.* Ce fils était l'héritier légitime, parce qu'il était né de la *coya* ou *impératrice,* sœur de l'empereur. L'autre, fils d'une étrangère, n'étant pas du sang des Incas, était, par cette raison, rangé dans la classe des bâtards, comme inhabile à succéder au trône. Malgré cela, Atahualpa prétendit au royaume de Quito, comme héritier du royaume de sa mère, et alla en prendre possession, se prévalant en outre des dernières dispositions de son père. Huescar opposa les lois du royaume; mais tout arrangement devenant inutile, on courut aux armes.

Aussitôt qu'Atahualpa eut levé l'étendard de la révolte, il prit droit le chemin de Cuzco avec son armée, dans le dessein de se saisir de la personne de l'empereur légitime, son frère. Le Pérou se divisa aussitôt en deux partis. Atahualpa vainquit son frère en rase campagne, et le fit prisonnier. Ce fut dans ces circonstances que les Pizarres et les Espagnols débarquèrent à Tumbès avec 350 hommes de pied, 70 arquebusiers et fusiliers, 80 cavaliers et de l'artillerie. Il fut accueilli avec bienveillance, et trouva un allié dans le cacique.

La nouvelle des succès de Cortez était connue dans ce pays, et la Renommée avait exagéré la valeur de ces étrangers. Le cacique de *Caxas* se déclara pour eux

l'an 1531. Il fit part à Pizarre de la division qui régnait dans le Pérou. Les Indiens, pour se lier d'amitié avec les Espagnols, leur apportèrent des vases et des ornemens d'or et d'argent. Pizarre envoya la majeure partie de ces présens en Espagne et au Mexique, pour engager une plus grande partie de ses compatriotes à prendre part à l'expédition. Pizarre s'avança dans la province de *Couque,* où il s'empara de *Tangarara,* appelé depuis *Saint-Michel.* Il s'y arrêta pour prendre les mesures nécessaires à ses vues, et se concerter plus sûrement avec ses nouveaux alliés.

Le cacique voyant ces étrangers armés de fusils, voulut en savoir l'usage. Un officier espagnol, pour le lui faire mieux comprendre, ajusta une planche, qu'il perça. Le bruit et l'effet saisirent les Indiens d'une telle frayeur, que les uns se laissèrent tomber par terre, et les autres poussèrent de grands cris. Le chef, plus résolu, mais gardant un silence d'étonnement, fit amener un tigre et un lion, et pria l'Espagnol de tirer une seconde fois. Le coup effraya les animaux jusqu'à leur ôter leur férocité. Le cacique se tournant alors vers l'officier, et lui présentant une liqueur du pays, lui dit d'un air d'admiration : « Bois, puisque tu fais un bruit » si terrible ! tu ressembles au tonnerre du ciel. » Après quoi il fit alliance avec les nouveaux venus.

Sur ces entrefaites, il arriva 800 fantassins espagnols et 200 cavaliers. Pizarre se mit en route, et s'avança sans obstacle. Il rencontra les ambassadeurs de Huescar qui venaient lui offrir l'amitié de leur maître. Pizarre l'accepta, et parvint à lui faire rendre la liberté. Il n'avait fait encore que peu de chemin, lorsque les ambassadeurs d'Atahualpa vinrent à sa rencontre avec de

riches présens, lui offrir l'alliance de leur souverain, et l'inviter à se rendre auprès de lui. Pizarre accepta leur invitation, et s'avança sans crainte, ne trouvant de toutes parts que des alliés. On lui laissa passer tranquillement des défilés et des montagnes, où un petit nombre d'hommes aurait pu arrêter une armée nombreuse. La bonne foi de l'Inca fut telle, qu'il lui laissa prendre possession de ces passages importans.

Pizarre, à son arrivée à Caxamalca, s'empara d'une grande place environnée d'un rempart de terre, établit ses troupes dans ce poste avantageux, et envoya son frère Ferdinand saluer l'Inca, et lui offrir de l'aider contre ses adversaires qui étaient en grand nombre. Ce monarque lui fit l'accueil le plus flatteur; il se leva de son trône d'or pour l'embrasser, et deux princesses d'une beauté ravissante lui présentèrent, ainsi qu'à sa suite, des rafraîchissemens et des liqueurs parfumées.

Les Indiens ayant remarqué que les chevaux espagnols mâchaient leur frein, ils leur apportèrent de l'or en abondance, croyant que ces animaux se nourrissaient de métaux. Les Castillans furent éblouis des richesses qui s'offraient de toutes parts à leurs yeux. L'Inca, après avoir fait apporter, pour eux et pour Pizarre, des présens aussi rares par leur valeur que par leur travail, chargea Ferdinand de dire à son frère qu'il irait le voir le lendemain.

Le rapport que Ferdinand fit des richesses immenses, et de la beauté des vierges du soleil qu'il avait vues, fit concevoir à Pizarre l'horrible projet de se saisir de la personne d'Atahualpa. La nouvelle de l'arrivée de nouveaux renforts d'Espagnols hâta sa détermination. En conséquence, il partagea sa cavalerie en trois petits

escadrons, sous le commandement des trois plus téméraires de ses officiers, et la plaça derrière le mur des jardins de l'Inca; il réunit son infanterie en un seul corps, ayant en front un rang de chiens, et fit braquer son artillerie et ses arquebusiers vis-à-vis du chemin par lequel l'Inca devait arriver à Caxamalca.

L'entrée de l'Inca dans la ville fut des plus pompeuses. Il était porté sur une litière découverte, ornée d'or et d'argent, doublée de plumes. Sa tête était ceinte d'un diadême éclatant de pierreries. Il était précédé de 400 hommes magnifiquement habillés. Assis lui-même sur un trône d'or, enrichi de diamans, il était porté sur les épaules de quatre de ses principaux officiers. Plus de 30,000 hommes étaient à sa suite, et couvraient la plaine par laquelle il s'avançait. Lorsque l'inca fut dans la place, il demanda le capitaine espagnol, et défendit de faire aucun mal à ces étrangers, *parce qu'ils étaient envoyés de la part de Dieu*; candeur étonnante, qui rendit ce prince victime de ces âmes atroces. Alors se présenta un moine dominicain, nommé Vincent de Valverde. Il commença à prêcher l'Evangile ces gens, qui n'entendaient rien à ses discours. Il présenta un bréviaire. Atahualpa prit le livre dans lequel il ne comprenait rien, le regarda et le jeta par terre. Le moine furieux, donne aussitôt le signal du massacre. Les chrétiens font feu à l'instant avec leurs arquebuses; les balles sifflent de toutes parts; l'artillerie tonne; les piques, les hallebardes, les épées, se font jour dans les corps des Péruviens; les dogues en étranglent une partie; les chevaux en écrasent une autre; la terreur se répand avec la mort dans cette nation indienne; elle prend la fuite, abandonne son prince qui est fait pri-

sonnier. C'est ainsi que Pizarre s'ouvrit le chemin de la conquête du Pérou. Les Péruviens, revenus de leur frayeur, l'attaquèrent avec acharnement le long de sa route. *Cuzco* soutint un siége vigoureux; cette ville fut prise et reprise par les Péruviens. Enfin, le 15 novembre 1539, elle resta au pouvoir des Espagnols, qui, après maintes escarmouches, plusieurs batailles sanglantes et l'arrivée de nouveaux renforts, s'emparèrent de ce riche pays.

La vue de ces citadelles flottantes et de cette artillerie qui vomissaient la foudre et les éclairs; le costume étrange des Espagnols; leur longue barbe, objet hideux, mais qui était alors de mode en Europe; cette cavalerie, dont les chevaux et les cavaliers leur parurent des centaures formidables, comme jadis aux Grecs, la première fois qu'ils virent des hommes à cheval; ces armes, enfin, qui s'enflammaient à volonté entre les mains de ces étrangers, avec une détonation et des effets semblables à ceux du tonnerre, leur firent prendre les Espagnols, d'après une ancienne prophétie de leur pays, pour les enfans du Soleil qu'ils adoraient, descendus pour visiter la terre, et commandant aux éclairs et à la foudre. Telles furent les causes qui occasionnèrent la surprise, produisirent la terreur chez les Américains, les divisèrent d'intérêts, et rendirent plus facile la conquête du Mexique, de la Terre-Ferme, du Pérou, du Chili et du Paraguay, qui ne fut achevée cependant que dans l'espace de dix-huit à vingt ans, à partir de 1518, que commencèrent les expéditions du Mexique.

Ainsi les Gaulois jadis, sous la conduite de Brennus, au moment de piller le temple de Delphes, sai-

sis de terreur à la lueur d'un éclair, suivi d'un coup de tonnerre, se sauvèrent et furent taillés en pièces.

Les Américains furent frappés d'étonnement à la vue de ces objets extraordinaires : ils n'avaient aucune idée de ces instrumens de mort et de carnage, et leur premier mouvement peignit à-la-fois leur surprise et leur admiration. Ils ne se défièrent en aucune façon des Espagnols, qui employèrent tout ce que la dissimulation, la fourberie et l'inhumanité furent capables de leur inspirer contre des peuples paisibles, simples, confians, qui ne songèrent à se défendre que lorsque la trahison de quelques-unes de leurs femmes leur eut fait apercevoir qu'il ne leur restait plus d'autre choix que l'esclavage ou la mort.

Sans Marina, ou selon d'autres Amazilli, Cortez eût-il soumis le Mexique ? Sans la fille du cacique de Cofaciqui, Ferdinand Soto eût-il dompté la Floride ? Sans quelques femmes américaines, Vasco-Nunnèz et son armée n'auraient-ils pas péri sous les coups des naturels du Darien ? Sans quelques Louisianoises, les Français n'auraient-ils pas trouvé leur tombeau à la Louisiane ? Sans les intrigues de Capillana, sœur de l'infortuné Atahualpa, Pizarre eût-il conquis le Pérou ? Sans une fille de Haïti, Christophe et son armée ne seraient-ils pas morts de faim à Saint-Domingue ? Sans les naturels de la Jamaïque, n'auraient-ils pas éprouvé le même sort dans cette île ? Sans la reine de Santo-Domingo, Barthélemi Colomb eût-il osé entreprendre l'établissement de cette ville et de ses dépendances ?... comme si la générosité devait toujours être la vertu du malheureux !......

Quoi qu'il en soit, il était écrit que ce pays devait

tomber sous les coups et la perfidie des Espagnols! les fossés et les redoutes ne l'auraient pas plus garanti que le large fossé revêtu d'une forte palissade, que Godefroy, chef des Scandinaves, tira en 806, entre l'Océan et la mer Baltique, aux confins du Holstein (l'ancienne Chersonèse cimbrique), pour garantir ses états de l'invasion de Charlemagne; que le retranchement que les empereurs romains, *Adrien* et *Sévère*, firent entre l'Ecosse et l'Angleterre; faibles imitations de la fameuse muraille de la Chine, que les Tartares franchissent quand ils veulent.

M. Paw peut-il sans honte traiter de poltronerie la défense vigoureuse et bien concertée que fit à la Jamaïque le *cacique*, frère de *Canaboa*, que les Espagnols retenaient prisonnier; celle des *Yucatains*, des habitans de *Pontoncha*, des Tlascalans; la défense des *Mexicains*, au milieu d'une ville à moitié démolie, qui ne se rendit qu'après un siége de 65 jours, dont presqu'aucun ne s'était passé sans des combats sanglans; la fermeté de *Guatimozin*, lorsqu'on l'amena devant Cortez; la résistance des *Péruviens*, qui, malgré le guet-à-pens de Caxamalca, livrèrent plusieurs batailles avant de laisser enlever Cuzco, qu'ils prirent à plusieurs reprises; les *difficultés* qu'ils firent éprouver à Pizarre, pour sa rentrée dans le Pérou; le *siége de Puna*, qui dura six mois; enfin, la résistance des *Chiliens*, pendant dix ans, celle des *Florides*, des *Brésiliens*, et de quelques *autres peuples* qui ne sont pas encore soumis?

Pouvait-on s'attendre que ces Indiens, divisés entr'eux, trahis par leurs femmes, eussent pu résister à ces Espagnols, qui passaient alors pour la meilleure

troupe de l'Europe ; qui étaient armés de fer, de canons, qui opérèrent sur ces Indiens le même effet qu'ils avaient opéré jadis sur les Français à la bataille de Cressy ? Devait-on présumer que ces Indigènes, entourés de dogues affamés, qui les mordaient de toutes parts, tandis qu'ils étaient occupés à se garantir des coups de leurs ennemis, et à se dégager de dessous les pieds de leurs chevaux fougueux, eussent pu repousser des attaques aussi multipliées ? Non, sans doute : aussi leurs efforts furent-ils aussi infructueux que ceux de Mithridate, roi de Pont, que Lucullus vainquit deux fois dans la seconde guerre qu'il avait entreprise contre les Romains, qui lui tuèrent 100,000 hommes dans la seconde bataille, et n'eurent que cinq Romains de tués ; que les efforts de 100,000 Perses, que 10,000 Athéniens défirent à Marathon ; que ceux de Xercès, à la tête de 1,500,000 soldats, sans compter 207 galères perses et 120 autres auxiliaires, lorsqu'il fut arrêté au passage des Thermopyles par 300 Lacédémoniens, sous les ordres de Léonidas, qui lui tuèrent plus de 20,000 hommes, et dont la flotte, après avoir été battue à Arminium, fut heureuse de pouvoir regagner la Perse ; que toute la tactique de Mardonius, à la tête de 300,000 hommes, qui ne put l'empêcher d'être défait à Platée par 6000 Athéniens commandés par Pausanias et Aristide ; que les efforts d'Artaxercès, après la bataille de Cunaxa, dans laquelle périt le jeune Cyrus, lorsque 10,000 Grecs, sous Xénophon, cernés par les Perses vainqueurs, traversèrent leur pays, ayant à se défendre sans cesse contre toute la puissance de la Perse, et qui pénétrèrent enfin de la Babylonie jusqu'aux murs de Trébizonde ; que les tentatives de cette grande puissance contre Cimon, qui

la vainquit même chez elle ; qu'Agésilas, avec une poignée de soldats fit trembler dans Suze même ; qu'Alexandre, avec 30,000 hommes, peu de vivres, une caisse militaire de 70 talens, battit d'abord, sur le *Granique*, où il culbuta 100,000 de ses soldats ; rendit tributaires plusieurs rois d'Asie ; trancha le nœud gordien ; soumit la Paphlagonie, le Cappadoce ; défit l'armée innombrable de Darius, près de la ville d'Issus ; le fit prisonnier avec toute sa famille ; entra dans la Syrie, la Palestine ; passa en Egypte, où il bâtit Alexandrie ; s'avança dans la Lybie, prit Tyr ; s'empara de toute la Perse, de Babylone, d'Ecbatane, par suite de la bataille d'Arbelles ; entra dans l'Hircanie ; dompta les Parthes, les Bactriens, jusqu'au Tanaïs ; assujétit tous les peuples jusqu'à l'Indus et le Gange, ce qui compose actuellement l'empire du Grand-Mogol, et une étendue de pays, depuis la Macédoine, d'environ 400 mille milles (près de 133,000 lieues un tiers.)

Quand on considère toutes ces vastes conquêtes, qu'aucune ville ni forteresse de la Perse, de la Médie et des autres royaumes conquis par Alexandre, ne lui opposèrent jamais l'ombre de cette valeur avec laquelle les Mexicains, avec des armes inégales, se défendirent contre les armes et les foudres des Européens, inconnues aux Perses et aux Grecs, dont les armes étaient égales, quel est l'homme, hormis M. Paw, assez dépourvu de sens, assez ignorant dans l'histoire, pour dire que toutes les villes conquises par Alexandre n'étaient que des cabanes sans population, sans défense, et que les Perses et les Mèdes étaient des peuples d'une nature dégradée, incultes, barbares, nus, misérables, vils enfin ?

Voilà cependant comme cet auteur présente le Mexique et les peuples américains que nous venons de voir si courageux, en confondant leurs actions avec ce qu'on a rapporté de quelques hordes qui existent réellement dans le continent de l'Amérique ; comme si à la vue des Hottentots, de quelques peuples de l'Asie, et des Lapons, on devait conclure que tous les peuples de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, sont semblables, sans culture, sans courage, et dans le même état d'ignorance et de barbarie ! Avec une logique semblable on peut nier tout ce que l'histoire nous a transmis sur les Grecs, les Romains, les Egyptiens, les Mèdes, qui ont joué, comme d'autres nations, le plus grand rôle sur la surface du globe.

Il ne sait pas sans doute que la fureur avide des usurpateurs du Nouveau-Monde, et le caractère pacifique de ses habitans, sont une suite de la loi générale des contraires qui gouvernent le monde, et d'où résultent toutes les harmonies de la nature, dont tous les ouvrages ont les besoins de l'homme pour fin, comme tous les sentimens de l'homme ont la Divinité pour principe. C'est l'instinct de la Divinité (comme l'observe M. Bernardin de Saint-Pierre) qui a rendu l'homme supérieur aux lois de la nature, et qui, diversement modifié par les passions, porte les peuples de la Russie à se baigner dans les glaces de la Néva au plus fort de l'hiver, ainsi que les peuples du Bengale dans les eaux du Gange ; qui a rendu, sous les mêmes latitudes, les femmes esclaves aux Philippines, et despotiques à l'île de Formose ; les hommes efféminés aux Moluques et intrépides au Macassar ; et qui forme dans

les habitans d'une même ville des tyrans, des citoyens et des esclaves.

Mais s'il était vrai, comme M. Paw le dit, page 146 du second volume, qu'à l'exception du combat de Caxamalca, les Indiens par-tout ailleurs ne se présentèrent que par détachemens et par pelotons, qu'on défit en détail, quel mérite ont donc eu ces vieilles bandes espagnoles à vaincre, à nombre égal et avec des cuirasses et des armes en fer, une poignée d'Américains nus, infirmes, inexpérimentés, munis d'armes en bois, n'ayant ni artillerie, ni cavalerie, obligés de se défendre en outre contre des animaux carnassiers, auxquels la cour d'Espagne payait deux réaux par mois pour les bons services qu'ils rendaient à la couronne, en dévorant ces malheureux Indiens qui aimaient mieux leur tendre la gorge que de se soumettre à leurs barbares usurpateurs?

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

(*Le Cid*, tragédie de Corneille.)

Convaincus de l'inutilité de leur résistance contre des êtres qu'ils regardaient comme des centaures entourés d'éclairs, qui lançaient le tonnerre à volonté, et à qui la barbe et les moustaches ajoutaient un nouveau degré de férocité, les Américains abandonnèrent en grande partie leurs champs aux vainqueurs, et se retirèrent dans les montagnes et dans les bois, où, depuis trois cents ans, ils ne cessent de faire la guerre aux nations européennes qui se sont établies dans leur pays. La conduite féroce qu'ont tenue à leur égard certains de ces peuples soi-disant civilisés, a été suffisante

pour les rendre à jamais ennemis des arts et des sciences de l'Europe.

Les faibles détachemens qu'ils emploient aujourd'hui à combattre les armées européennes, triples en nombre, prouvent qu'à cette époque ce fut les armes à feu, la trahison des femmes et la perfidie des Espagnols, plus que la bravoure, qui avaient vaincu leurs ancêtres, et que la *nature*, quoi qu'en dise M. Paw, *n'a pas placé en Amérique que des enfans dont on n'a encore pu faire des hommes.*

Les Anglais, dans la guerre du Canada, en 1756, firent la triste expérience du contraire dans leur fort Edouard, où ils ne purent résister à l'assaut qu'y donnèrent les Iroquois, très-inférieurs en nombre à eux; et malgré la conquête du Canada par les Anglais, ceux-ci n'osent pas tirer un coup de fusil hors de leurs limites, dans la crainte d'encourir la vengeance de ces sauvages.

Les Anglo-Américains éprouvent journellement qu'il est plus terrible de se défendre contre de pareils enfans, que de combattre contre des hommes, fussent-ils même aussi braves et aussi vigoureux que M. Paw.

Les Français et les Hollandais s'en sont convaincus dans la Louisiane et dans la Guyane. Les Portugais ne sont pas plus tranquilles dans leur Brésil, et les Espagnols eux-mêmes ont souvent été vaincus par les Américains du Mexique, du Pérou et du Chili, qu'ils n'ont pas encore pu subjuger.

En 1780, Tupac Amara, ayant été proclamé *inca* par les Péruviens, il défendit ostensiblement sa dignité pendant deux ans, à la fin desquels lui et ses adhérens furent vaincus et mis à mort.

Une insurrection semblable eut lieu en Grenade; elle fut apaisée à la suite des négociations ouvertes entre les agens du gouvernement et les insurgés. Un plan de révolution avait été organisé aux Caraccas en 1797; mais il fut découvert au moment où il allait éclater. Don *Espana,* un des chefs, fut pendu deux ans après à la Guira, où il avait eu l'imprudence de retourner. Les Indiens de la Nouvelle-Espagne sont fréquemment en état de révolte; les émeutes les plus considérables ont eu lieu en 1596, en 1601, en 1609, en 1624, en 1692, et finalement pendant la révolution française.

Ces différens peuples européens, plus sincères que l'auteur des *Mémoires sur les Américains*, déposeront contre la relation du colonel Bouquet, qui prétend, suivant lui, *que les Indiens occidentaux n'attaquent leurs ennemis que lorsqu'ils sont hors d'état de se défendre, et qu'ils ont mis bas les armes.*

Je me contenterai, pour toute réponse, de lui citer, à cet égard, ce qui arriva dans l'île de Saint-Vincent, à un Français qui voulait montrer à un Caraïbe noir un contrat d'acquisition passé avec un Caraïbe rouge. » Je ne sais point, lui répliqua le Caraïbe noir, ce » que dit ton papier; mais lis ce qui est écrit sur ma » flèche. Tu dois y voir en caractères qui ne mentent » pas, que si tu ne me donnes pas ce que je te demande, » j'irai ce soir brûler ton habitation. »

On ne peut s'empêcher de hausser les épaules, en lisant, page 113 du second volume de l'ouvrage de M. Paw, « que lorsqu'on amena les premiers Américains » en France, sous la minorité de Charles IX, on ob- » serva très-bien qu'ils ne firent aucun cas de la per-

sonne du roi, qu'ils prirent pour un Indien, parce
» qu'il n'avait pas de barbe; pendant qu'ils trem-
» blaient devant les cent-suisses, pourvus d'énormes
» moustaches; » parce que l'on voit que la préven-
tion nationale ne lui permet pas de laisser ignorer plus
long-temps le pays auquel il appartient.

Il faut être bien peu sincère, pour dire, comme
M. Paw, page 177 du troisième volume, « qui voudrait
» se mettre en devoir d'aller subjuguer les sauvages,
» qui ont à peine des cabanes, et qui ne paieraient pas
» les frais qu'il faudrait faire pour les battre? leur
» misère profonde les met à l'abri de la servitude,
» dont leur bravoure ne saurait les garantir; d'ailleurs,
» les Européens ont tant de terrein dans ce pays,
» que, loin d'en désirer aujourd'hui davantage, ils ne
» sauraient faire valoir la millième partie de ce qu'ils
» occupent. »

Si cet écrivain avait mieux connu le cœur humain,
et sur-tout les dispositions des Européens et des Anglo-
Américains, il serait convaincu de son erreur, puis-
qu'il ne se passe pas une année, qu'on n'achète ou qu'on
n'envahisse les terres de ces mêmes Indiens.

N'était-ce pas ce même désir, qui poussa *Lopez d'A-
guirre* à faire assassiner par les 700 Espagnols partis
de Cuzco, en 1560, leur commandant *Pedro d'Orsna*,
parce qu'il voulait les empêcher de commettre sans
raison de nouveaux forfaits sur les Indigènes : aussi
le ciel ne laissa point leur crime impuni. Arrivés près
du fleuve des Amazones, ils furent tous massacrés par
les naturels du pays, qu'ils avaient pillés. Sans doute
il eût réussi, s'il avait eu avec lui des Paw garnis de
moustaches.

L'auteur des *Recherches sur les Américains* peut-il appeler *lâcheté* la ruse et la surprise qu'ils emploient dans leurs guerres ; le change qu'ils donnent à leurs ennemis, par des marches, des contre-marches et des manœuvres quelquefois très-savantes ? Ignore-t-il que les Européens se font gloire de surprendre leurs ennemis ? Quand on est si supérieur à des marmonsets, doit-on craindreleur vengeance ? Cependant, ces mêmes enfans dont on n'a encore pu faire des hommes, ont souvent fait pâlir et reculer d'effroi les troupes anglaises et autres, dans les bois.

Que M. Paw soit effrayé de voir un corps qui a perdu sa chevelure et la peau de son crâne, cela est excusable, s'il n'est pas militaire ; mais qu'il prétende, page 173 du troisième volume, « que des soldats Européens, accoutumés à voir sur le champ de bataille » des milliers de corps mutilés de mille manières horribles, ne se sauvent que par la crainte qu'ils ont de » rencontrer un corps, que les Indiens auront mutilé » et découpé avec leurs scalpels et leurs couteaux à balafres, après en avoir enlevé toute la chevelure avec » la peau du crâne, » cela n'est pas probable : la véritable raison est que la guerre que l'on fait avec les Américains, est une guerre d'extermination, et que le soldat le plus intrépide redoute, avec raison, d'attaquer des hommes qui ne demandent jamais quartier ; qui n'en font point ; qui bravent avec le plus grand calme possible les supplices les plus horribles, la mort la plus douloureuse et la plus longue ; qui regardent comme le plus grand des outrages de s'entendre dire, *tu as fui* ; et leurs femmes, *tu as crié* quand tu étais en couche.

Malgré tous les efforts des Européens, pour sou-

mettre les indigènes de l'Amérique, la presque totalité des peuples que j'ai nommés, sans compter un nombre plus considérable encore, qui ne sont pas assez connus pour en donner des détails, ont maintenu leur liberté, en dépit des combats, des moyens de séduction, de religion, ou autres, qu'on a employés pour les diviser ou les réduire plus sûrement.

Si les indigènes n'ont pas reconquis leur pays, c'est qu'ils manquent de ressources; c'est parce qu'ils sont trop divisés d'intérêts; que leurs guerres continuelles ont éteint une partie considérable de leur population, et que la religion, après les avoir désunis entre eux, est parvenue à ranger un grand nombre de ces peuples sous le gouvernement européen. Aussi long-temps que la population de l'Amérique sera faible. ou plutôt tant qu'ils seront divisés, ce pays restera dans la dépendance de l'Europe, à moins qu'une révolution qui doit nécessairement avoir son cours, ne vienne l'affranchir de son joug, et lui rendre son rang parmi les nations. Le moment n'est pas éloigné, où l'Indien humilié marchera de pair avec son oppresseur.

A quoi servit l'intrépidité des Caraïbes contre la discipline et l'armure des Espagnols, contre les efforts combinés des Français et des Anglais, sinon à les faire anéantir, sans pouvoir sauver leur pays? à quoi servit la résolution héroïque des insulaires de Saint-Domingue, qui, pour se soustraire au travail forcé auquel les Espagnols voulaient les assujétir, se réunissaient en 1509 par troupe de 50, pour avaler ensemble le jus vénéneux de la racine du manioc? enfin, la fumigation du bois d'*ahouai* que ces mêmes insulaires firent en 1510, pour empoisonner l'atmosphère sous le vent, et se délivrer

ainsi du joug de leurs cruels vainqueurs ; à quoi, dis-je, servirent ces moyens ? à rien autre, qu'à prouver qu'après avoir combattu inutilement un ennemi qu'ils regardaient comme invincible, ils tentèrent toute espèce d'expédiens pour s'en débarrasser ; à prouver encore qu'ils se montrèrent plus persévérans que les juifs de l'Hircanie, qui, s'étant révoltés avec beaucoup d'éclat pour délivrer leur messie *Sabatai Zevi*, qu'on avait mis aux petites maisons à Constantinople, se laissèrent calmer par une trentaine de dragons envoyés par le gouverneur de cette province pour punir ces fanatiques, qui payèrent 7000 *tomans* d'amende ; et que les juifs d'Allemagne qui laissèrent enlever et mourir en prison, à Vienne, leur nouveau messie Langalerie ; à prouver finalement que les efforts d'un peuple paisible et nageant dans l'or ne sauraient pas plus résister à des phalanges couvertes de fer, que le firent jadis les Perses contre une poignée de Macédoniens ; que les 100,000 Russes indisciplinés, conduits par *Pierre-le-Grand*, czar de Moscovie, pour faire le siége de Nerva, que *Charles XII* força dans leurs retranchemens avec 9000 Suédois bien disciplinés, qui tuèrent ou firent noyer 30,000 d'entr'eux, contraignirent 20,000 autres à demander quartier, et le reste à se rendre prisonniers ou à se disperser.

Parce que *Manlius* défendit lui seul le Capitole contre les Gaulois qui étaient venus la nuit pour le surprendre ; parce que *Horatius Coclès* empêcha lui seul l'armée des Clusiens de passer le pont qui était sur le Tibre ; parce que la *famille des Fabiens*, composée de 300 hommes, défit en plusieurs rencontres les habitans de la Toscane, qui étaient en guerre contre

Rome ; parce que *L. Cœditius*, ou suivant d'autres, Laberius ou *Calpurmius Flamma*, fit marcher 400 soldats romains à travers l'armée Carthaginoise, pour s'emparer d'une hauteur ; parce que le chevalier *Bayard*, dans le royaume de Naples, soutint seul, sur le petit pont de bois qui se trouvait sur la rivière de Garilan, le choc de 200 cavaliers Espagnols ; parce que le *maréchal Suchet*, auquel il restait à peine 5000 hommes, défendit le pont du Var, résista aux attaques pressantes et réitérées de 20,000 hommes, l'élite de l'armée Autrichienne, et que *Guillaume le conquérant*, bien des siècles avant lui, avait, avec 60,000 Français, conquis dans une seule bataille l'Angleterre, que les *Romains*, les *Saxons* et les *Danois* avaient disciplinée, et qui contenait 140 fois plus d'individus que l'armée française ; conclurai-je pour cela, comme M. Paw, que les *Gaulois*, les *Toscans*, les *Carthaginois*, les *Espagnols*, les *Autrichiens* et les *Anglais* étaient des lâches ?

Peut-il regarder comme une faiblesse et une pusillanimité cette résolution vraiment héroïque que prirent les malheureux habitans de l'Amérique, sans chef, sans ressources, d'affamer leurs tyrans aux dépens même de leur vie, de suspendre toute culture, de ravager leurs champs, de détruire les provisions, de se retirer dans les montagnes, où la faim les enleva par milliers (sort que les Espagnols auraient éprouvé, sans les vivres qui leur arrivèrent d'Europe) ; de se laisser égorger par ces nouveaux venus, dévorer par leurs chiens, brûler par l'inquisition, submerger à la pêche des perles, écraser sous le poids énorme des fardeaux, enfouir vivans dans les mines ; de se pendre, de s'empoisonner, de s'immoler sur les tombeaux de leurs

souverains, qu'ils ne pouvaient plus défendre; en un mot, d'essuyer des tourmens horribles, sans en être ébranlés, sans laisser échapper un soupir, ni répandre une larme, plutôt que de se convertir à la religion d'un François de la Valleviridi, qui, au lieu de leur annoncer les maximes d'un Dieu de paix, leur avait présenté d'une main la Bible soutenue d'un poignard, et éclairée de l'autre avec une torche; de ce moine, qui avait menacé Atabaliba, leur inca, de mettre ses états à feu et à sang, s'il n'embrassait pas une doctrine que ni lui, ni ce prince ne comprenaient; qui l'avait fait baptiser de vive force, et fait étrangler au poteau où il était dejà attaché pour être brûlé, après avoir fait assassiner ses sujets dans la plaine de Caxamalca; plutôt enfin que de vivre avec des monstres, qui ne marchaient que sur les cadavres de leurs pères, qui s'étaient fait des cœurs de tigres, et dont les mains avides dégouttaient du sang de leurs compatriotes, de celui de leurs parens, de leurs frères, de leurs enfans et de leurs femmes.

Auri sacra fames, quid non mortalia pectora cogis?
(*Énéide* de VIRGILE.)

La soumission passive d'une partie des Indigènes à la volonté arbitraire des Espagnols est une suite naturelle des procédés outrés que ces Européens ont employés pour détruire les armées américaines; de la surprise et de la terreur que leur avaient occasionnées des hommes qu'ils croyaient surnaturels et chargés de la vengeance céleste; qui ne se faisaient pas scrupule d'arracher du sein des Indiennes des enfans à la mamelle, et de les jeter à leurs dogues pour les repaître; elle est le résultat des cruautés qui ont accompagné l'asservissement e

la dissolution des empires du Mexique et du Pérou; des travaux insupportables que les conquérans ont exigés de leurs nouveaux sujets, qui dans ce moment fournissent 40,000 hommes annuellement pour les mines de chacun des deux empires; de l'introduction de la petite vérole et d'autres maladies inconnues en Amérique avant l'arrivée des Européens, qui ont tellement réduit la population, que, peu d'années après leur conquête, ce qu'on racontait de leur ancien état paraissait absolument incroyable. Non-seulement ils se ressentent encore de cette dépopulation, mais l'oppression et l'esclavage ont entièrement changé le caractère de ces deux nations. Les Mexicains, excepté ceux qui ont cherché un refuge dans des endroits inaccessibles où ils ont conservé une partie de leur religion et de leurs mœurs, vivent parmi les Espagnols, exercent l'agriculture et tous les arts de l'Europe, sont chrétiens, mais détestent encore au fond de l'âme une nation qui a ravi la liberté à leurs ancêtres et les a traités avec tant de barbarie.

Quant aux Péruviens, ils étaient autrefois (dit le professeur Shaeffer) le peuple le plus civilisé, le plus cultivé de l'Amérique. Ils aimaient les arts et possédaient les vertus sociales; aujourd'hui ils sont ignorans, grossiers, sauvages, pusillanimes et paresseux. S'ils montrent quelquefois de la sagacité et une méchanceté réfléchie, ce n'est que lorsqu'il s'agit de tromper leurs oppresseurs. Tout ce qui intéresse vivement les Européens, honneurs, richesses, bien-être, leur est entièrement indifférent. La nourriture la plus simple leur suffit. Leur plus grand plaisir est de boire du vin ou des liqueurs fortes; mais il n'y a que les pères de famille qui osent se la

permettre. Ils sont tous catholiques, mais en même temps extrêmement superstitieux. Ils sont forcés d'aller à la messe certains jours de la semaine ; on les punit s'ils y manquent. Le gouvernement et les moines sont les deux tyrans de ces malheureux. Quand ces derniers vont faire la quête, ils entrent dans les cabanes sans la permission du maître, et prennent ce qui leur convient. Ils sont obligés de travailler sans recevoir de salaire, et de fournir au gouvernement certains objets, comme les mulets, qui servent à l'exploitation des mines. Les nègres même traitent les Péruviens avec mépris ; ceux-ci sont obligés d'endurer ce dernier affront. (Voyez *Cosmographie*).

Quelle foule de réflexions ne fait pas naître l'histoire de cette malheureuse partie du monde ! Ne craignons pas de le dire, les nations civilisées sont plus barbares encore que celles que nous appelons sauvages. La philosophie vers la fin du 18e. siècle fit entendre sa voix en Europe, renversa le trône de la superstition et éleva le sien sur ses débris. Les mots d'humanité et de liberté étaient dans toutes les bouches ; la liberté des opinions sur-tout fut solennellement proclamée. Pouvait-on craindre encore que l'intolérance fît répandre le sang ?... Malheureusement les excès les plus contraires se ressemblent dans leurs effets. Au 16e. siècle les Européens, au nom de la religion égorgeaient leurs semblables dans le Nouveau-Monde ; au 18e. siècle, ils se massacrèrent dans l'Ancien-Monde au nom de la philosophie. Puisque l'erreur semble devoir être la partage des hommes, tant qu'ils donneront dans les excès, préservons-nous donc de l'exagération des principes, quels qu'ils soient ; et que l'intolérance philosophique, tout

aussi bien que l'intolérance religieuse, soient à jamais regardées comme le fléau de la société. La soumission passive des Américains au joug de leurs oppresseurs se conçoit d'autant plus facilement, que nous en avions une preuve frappante dans les colonies, où des milliers de nègres, avant la révolution française, tremblaient à la vue d'un blanc, et, sur son ordre, se seraient précipités, avec l'empressement d'un troupeau de moutons, dans le précipice le plus affreux.

M. Paw niera-t-il que les Africains soient un peuple fort, robuste, guerrier et entreprenant? On n'a jamais pu, avec les armes à feu, exécuter la conquête de l'intérieur de l'Afrique, quoique les Européens l'aient tentée tant de fois et avec tant d'acharnement. Hé bien! ce même peuple, secondé, il est vrai, par un soleil brûlant, que les sables qui composent son territoire rendent encore plus ardent, qui a pu déjouer dans son pays tous les efforts des Européens, a cependant eu la lâcheté de se vendre, et depuis trois cents ans il est dans les Antilles sous l'esclavage d'une poignée de créoles blancs! Ces Américains, si mous, si faibles, si pusillanimes et si lâches, ne se sont jamais vendus; ils vivent libres dans les forêts, à l'exception de ceux qui, séduits par les promesses de bonheur qu'on leur annonçait au nom de l'Evangile, ont consenti à partager les travaux de ceux qui les ont trompés.

M. Paw, sur l'autorité de l'espagnol *Zarate,* prétend, page 171 du 3e volume, « Que les Américains étaient » si peu résolus à recevoir les Espagnols, que la plu- » part des officiers de l'armée de l'empereur du Pérou » assurèrent qu'ils feraient les Espagnols prisonniers

» de guerre, et que, s'ils ne voulaient pas se rendre, on
» les exterminerait. »

Comment l'auteur des *Recherches sur les Américains* n'a-t-il pas eu le bon sens de consulter tous les Mémoires sur la découverte et la conquête de l'Amérique? Son génie pénétrant eût alors découvert que ces prétendus propos avaient été fabriqués pour donner plus de relief aux exploits des conquérans. Au reste, pour faire sentir la fausseté de cet Espagnol, je vais donner un extrait de chaque découverte ou conquête dans le Nouveau-Monde.

Si nous suivons Colomb dans ses découvertes, nous voyons lui et ses gens accueillis avec bonté dans l'île de *Guanahani*, qu'il nomma *San-Salvador*, parce que la découverte de cette île le préserva des excès de son équipage. Ces peuples lui apportaient toutes les productions de leur île; ils prenaient les Espagnols sur leurs épaules, pour les aider à descendre à terre; s'ils s'enfonçaient dans l'intérieur du pays, ils étaient fêtés et reconduits, chargés de présens, à leurs bâtimens.

A Cuba et à Hispaniola, que les Indiens appelaient *Haïti*, et qu'on a depuis nommée *Saint-Domingue*, les Espagnols furent reçus avec affabilité. Les Indigènes qui portaient des ornemens en or en donnèrent à leurs nouveaux hôtes; ils échangèrent contre des grains de verre et des grelots ce métal précieux, auquel ils mettaient peu de prix. Les vivres leur furent prodigués.

Ils furent traités avec la même bonté à la Jamaïque: ils furent nourris par les naturels, sur les côtes desquels leurs bâtimens étaient échoués, sans l'espoir de pouvoir les relever et s'en retourner en Europe. En

retour, les Espagnols voulurent les forcer, après dix mois, à leur en donner davantage. Ils cessèrent de leur en apporter pendant quelques jours, puis ils leur en fournirent de nouveau.

Balboa, gouverneur de la petite colonie de *Santa-Maria*, au Darien, ayant appris d'un jeune cacique de ce pays, qu'il y avait une contrée où tous les ustensiles étaient d'or, et qui était à six journées de marche, il fit ses dispositions pour s'y rendre. Sur ces entrefaites, il lui arriva de Saint-Domingue un renfort de 190 vétérans robustes, acclimatés au climat de l'Amérique. Balboa se mit en route le 1er septembre 1513, suivi de 1000 Indiens qui portaient ses provisions, et d'un certain nombre de ces chiens féroces. Après avoir passé vingt-sept jours pour traverser l'isthme, il arriva sur le bord de l'Océan, où Balboa s'avança jusqu'au milieu des eaux de la mer avec son bouclier et son épée, et prit possession de cet Océan au nom du roi d'Espagne. Les Indiens ayant appris que ces étrangers cherchaient de l'or, ils lui en apportèrent. Quelques caciques ajoutèrent à ces dons précieux une quantité considérable de perles. Balboa, dont la soif augmentait avec la richesse, força à main armée plusieurs petits princes voisins à lui donner de l'or. Les Indiens des côtes de la mer du Sud lui assurèrent qu'il y avait, à une distance assez considérable vers l'est, un riche et puissant royaume, dont les habitans avaient des animaux apprivoisés pour porter leurs fardeaux; et ils tracèrent sur le sable la figure des *Lamas* du Pérou. La jalousie de ses chefs l'empêcha d'y aller.

Hermandez de Cordova étant débarqué avec ses troupes, le 15 février 1517, sur la pointe orientale de

cette péninsule, qu'on appelle *Yucatan*, les Américains, qui étaient vêtus d'étoffes de coton à la manière des nations civilisées, vinrent les recevoir, et les invitèrent à aller voir leurs habitations, où ils furent reçus avec de grands témoignages d'amitié. L'indiscrétion des Espagnols ayant occasionné une rixe, Cordova s'éloigna de cette côte, et se rendit à Campêche, où il fut reçu avec beaucoup d'hospitalité. Les Indigènes lui firent des présens en or. Les Espagnols ayant remarqué que cet or était artistement travaillé, ils eurent recours à la force pour s'en procurer d'autre. Les Indiens, indignés d'un pareil procédé, les attaquèrent vigoureusement, leur tuèrent 47 hommes, et les forcèrent de s'en retourner à Cuba.

Velasquez, après avoir équipé deux bâtimens, fit voile pour les Florides. Les habitans, qui n'avaient pas encore vu de navires, se présentèrent en foule au bord de la mer : les plus hardis d'entre eux entrèrent dans leurs vaisseaux, engagèrent les Espagnols à venir visiter leurs cabanes, et leur offrirent tout ce qu'ils avaient de rare dans leur pays. Velasquez accepta leurs offres ; et, pour inspirer plus de confiance aux naturels, il les invita tous à venir le lendemain se régaler à son bord.

Ils y arrivèrent en plus grand nombre que le jour précédent. On leur servit beaucoup à manger, et surtout force rasades, qui les enivrèrent bientôt. Quand les Floridiens eurent perdu la raison, la force et la connaissance, les Espagnols les enchaînèrent tous, les descendirent à fond de cale, et avant de lever l'ancre, ils déchargèrent leurs canons sur les femmes et les enfans, qui attendaient sur le rivage le retour de leurs pères et de leurs époux que les Espagnols jetèrent

dans les mines, et condamnèrent à la plus dure servitude.

Le cruel Velasquez étant retourné dans la Floride, les Sauvages le reconnurent, se jetèrent sur sa troupe, dont ils massacrèrent 200 soldats et dispersèrent le reste. Le ciel dans sa justice permit que la mer engloutît une partie de son escadre, et que Velasquez ne revînt dans sa patrie que pour y vivre pauvre, détesté de ses concitoyens, dévoré de remords, et mourir dans la plus affreuse misère.

Quand Ferdinand Soto débarqua dans la Floride, le chef des Floridiens lui envoya en ambassade un Espagnol prisonnier, chargé d'offres de paix, et accompagné des premiers de la ville. Bientôt après, la souveraine de ce pays, suivie de six femmes, vint trouver Soto, lui fit présent d'un collier de perles, mit à sa disposition un magasin de farine de maïs, fit transporter son armée dans la capitale de ses Etats, et lui donna plusieurs naturels pour lui servir de guides. Le désir de se rendre maître d'un aussi beau pays s'empara de Soto : il ne mit plus de bornes à son ambition. Soto avait dans son armée un lévrier de la grande espèce, nommé *Brutus* : ce mâtin, après avoir fait de terribles ravages, fut enfin tué à coups de flèches par les Indiens, et Soto mourut sans avoir trouvé les trésors qu'il cherchait.

Grijalva, jeune homme d'un grand mérite, partit, le 18 avril 1518, à la tête d'une seconde expédition, pour venger Hernandez de Cordova. Les Espagnols en arrivant attaquèrent subitement les Indiens. Ils les vainquirent; mais la résistance vigoureuse qu'ils éprouvèrent, les convainquit que les habitans de ce pays

ne seraient pas faciles à soumettre. Les Espagnols s'étant rembarqués, ils longèrent les côtes, et furent si frappés de la fertilité des terres et de la beauté des villes et des villages, où il avait remarqué des tours et des clochers, que Grijalva prit possession d'avance d'une région qui était loin d'être en son pouvoir, et l'appela *Nouvelle-Espagne*, nom qu'elle a conservé depuis.

Les Espagnols mirent à terre près d'une rivière appelée par les naturels *Tabasco*, et de là se rendirent dans la province de *Guaxaca*, où ils furent reçus avec les marques du plus grand respect. On brûlait de l'encens devant eux. Les Indiens échangèrent des bijoux d'or d'une grande valeur pour quelques bagatelles. Ils apprirent aux Espagnols qu'ils étaient les sujets d'un monarque puissant, appelé *Montézuma*.

Grijalva s'étant rendu à Cuba, fit un récit si pompeux de ce qu'il avait vu, que Cortez mit à la voile de Sant-Yago de Cuba, le 30 novembre 1518. Après avoir reconnu l'île de Cozumel et la rivière de Tabasco, il débarqua à Chalchiahcuocan, qu'il nomma *Saint-Jean d'Ulloa*, où il reçut des députés, qui lui offrirent, de la part du gouverneur, tous les secours dont il aurait besoin. Cortez ayant fait solliciter la permission de se rendre auprès de l'empereur Montézuma, ce prince, pour adoucir le refus qu'il fit de le recevoir, eut l'imprudence de lui envoyer, avec l'ordre de quitter ses Etats, une quantité prodigieuse d'or et de pierreries. Ces trésors déterminèrent Cortez à fonder une ville, qu'il nomma *Vera-Cruz*. Il se mit ensuite en route pour aller attaquer l'empereur, dont les ennemis étaient considérables.

Peu de jours avant son départ, il reçut dans son camp les envoyés d'un cacique mécontent, qui vint lui

offrir son alliance, et lui demander sa protection contre Montézuma. A l'aide de cet allié, il gagna plusieurs autres caciques, qui lui fournirent 5000 Indiens, avec lesquels il marcha sur Tlascala. Après quelques combats, les Tlascalans, informés que ces étrangers ne venaient que pour faire la guerre à l'ennemi commun, firent la paix, et lui fournirent 6000 soldats, avec lesquels il se rendit à Cholula, où il fut très-bien accueilli. Il se rendit ensuite devant Mexico, pour en faire le siége avec l'armée formidable dont nous avons parlé.

Pizarre partit de l'Estramadure en 1530; il débarqua à Tumbez, où les Indigènes l'accueillirent avec bonté. Tout le long de sa route jusqu'à Caxamalca, il reçut des offres d'amitié de divers caciques. Les deux compétiteurs au trône, Huescar et Atahualpa, envoyèrent des ambassadeurs lui demander son alliance. Nous avons vu de quelle manière il paya tant de confiance et tant d'hospitalité. Plus de 4000 Péruviens furent victimes de la crédulité de leur empereur, qui croyait, comme son peuple, n'avoir rien à craindre d'un chrétien, encore moins d'un prêtre, qui lui annonçait la paix et le bonheur, dans le moment qu'au nom de ce Dieu de paix il méditait sa mort. On trouve encore dans l'ancien état militaire de ce temps, que le doge *Berecillo* gagnait deux réaux par mois pour des services rendus à la couronne.

C'est cependant cette affaire, honteuse et criminelle, que M. Paw appelle complaisamment la *célèbre bataille de Caxamalca*, qui fut la bataille d'Arbelles pour l'empire du Pérou. L'on peut juger, d'après ces divers rapports, puisés dans les historiens contemporains espagnols, le cas que l'on doit faire de l'écrit de ce *Zarate*,

intitulé : *Histoire de la conquête du Pérou*, et sur-tout de l'ouvrage de M. Paw, qui dit, p. 71 du 1er volume, que les Pizarres n'avaient que 70 fantassins et 30 cavaliers, avec lesquels ils égorgèrent les troupes innombrables de l'Inca; que les fuyards firent tant d'efforts pour se sauver, qu'ils renversèrent à plat une immense muraille qui s'opposait à leur déroute, et qu'il leur en eût coûté bien moins pour culbuter l'ennemi.

Quand on réfléchit sur les maux que les Espagnols avaient faits aux Américains, et dont les plaies étaient encore saignantes lors de l'arrivée des Quakers en Pensylvanie, doit-on être étonné que les Indigènes aient préféré céder à Guillaume Penn des terres qu'ils ne pouvaient plus espérer de cultiver paisiblement, plutôt que de s'exposer à les voir envahir par de nouveaux Européens, qui eussent été, peut-être, plus cruels et plus féroces que les premiers usurpateurs de l'Amérique. Cet auteur, cependant, blâme cette conduite, toute sage qu'elle est. Quoiqu'il en puisse dire, ils tiennent, plus qu'il ne le pense, à leur pays, et on ne les verra point le quitter pour en aller établir un autre, fût-il meilleur.

L'attachement des Américains pour leur terre natale, pour leur liberté et leurs coutumes, est si grand, que les jouissances de la France n'ont pu décider des Esquimaux, des Canadiens, ni des Hurons à s'y fixer. Ils n'avaient qu'un désir, celui de retourner dans leur patrie.

Les Anglais avaient amené un Esquimaux en Angleterre : il commençait déjà à s'accoutumer à leurs usages, lorsque le hasard lui ayant fait voir de l'huile de baleine, il demanda à en boire. On lui en donna ; il l'avala avec délices, et pria avec instance de le ramener

dans sa patrie, où il pourrait se délecter à son aise d'une boisson aussi délicate. Depuis ce moment il ne cessa de solliciter son retour, et toujours les larmes aux yeux.

On amena, dans le 17e siècle, quelques Groënlandais à la cour de Copenhague : on les y combla de bienfaits. Toutes ces attentions furent inutiles ; en peu de temps ils y moururent de chagrin. Plusieurs d'entre eux se noyèrent en voulant retourner en chaloupe dans leur pays. Les autres avaient vu de sang-froid toutes les magnificences de la cour de Danemarck. Il y en avait un qui pleurait toutes les fois qu'il apercevait une femme portant un enfant dans ses bras. On conjectura que cet infortuné était père; mais on ne s'empressa point de le rendre à sa famille.

En 1769, on amena à cette même cour un homme et une femme du Groënland. Ils témoignèrent tant de chagrin qu'on fut obligé de les renvoyer.

Cet amour est si fort chez les peuples de l'Amérique, qu'on n'a jamais pu déterminer les sauvages qui viennent en mission à Philadelphie, à renoncer à leurs déserts, pour se fixer dans cette capitale des Etats-Unis. Le jeune *Corn Planteur,* âgé de vingt-quatre ans, fils de ce fameux Corn-Planteur, chef suprême des nations sauvages coalisées contre les Etats-Unis, que le Congrès avait fait élever à ses frais dès sa plus tendre enfance, dont il payait toutes les dépenses, toutes les fantaisies, aima mieux, en 1796, renoncer à tous les plaisirs et au luxe de Philadelphie, pour retourner dans les bois avec les Sauvages qui étaient venus en députation dans cette ville.

M. Paw accuse le climat du Nouveau-Monde de

dégrader les naturels et même l'Européen qui se fixe dans ce pays; que n'a-t-il été témoin de ce qu'ont fait les États-Unis dans leur querelle avec l'Angleterre; il eût changé d'opinion. Ils ont su, avec des forces inférieures, battre les Anglais sur mer, capturer leurs frégates, les expulser de leur pays, et se débarrasser des fabriques de Manchester et de Birmingham. Les femmes ont préféré les étoffes grossières fabriquées par des mains novices, aux élégans tissus des manufactures anglaises. Le thé était devenu pour ces peuples un véritable besoin; hé bien, ils ont mieux aimé le jeter à la mer, que de le recevoir d'une main ennemie. Pour ne pas laisser les Anglais jouir de la ville de New-York, ils ont mis eux-mêmes le feu à leurs maisons; les femmes couraient avec des torches allumées porter la flamme dans les magasins, dans les chantiers publics; elles s'applaudissaient de leurs funestes effets : on les entendait crier : « J'ai vu brû- » ler nos maisons, les tyrans ne les auront pas! » Une d'elles fut désarmée par un officier anglais, au moment où elle allait se poignarder pour se soustraire à la loi du vainqueur. La belle et jeune *Cadwell*, malgré les instances de son mari pour l'engager à se soustraire au danger, attendit au contraire les Anglais, entourée de ses fils en bas âge, et ayant près d'elle une jeune fille qui tenait dans ses bras son dernier né. Les soldats se présentent, Cadwell s'oppose à leur entrée dans sa maison. Les soldats, fatigués de tant de résistance, font feu; une balle perce le sein de cette héroïne, son sang rejaillit sur ses enfans; elle expire en leur reprochant leur lâcheté barbare.

Les femmes de la Caroline, plutôt que de se rendre,

d'après les invitations des Anglais, aux assemblées et aux fêtes qu'ils donnaient, couraient à bord des vaisseaux qui renfermaient des prisonniers américains, descendaient dans les cachots, parcouraient les prisons en disant à leurs époux, à leurs fils, à leurs frères, à leurs amis : « Américains, pour qui la fureur » des tyrans n'est rien et la patrie est tout, sachez » préférer la prison à l'infamie, la mort à la servitude ! » L'Amérique a les yeux fixés sur ses défenseurs » chéris,..... martyrs d'une cause agréable à Dieu et » sacrée pour les hommes, vous recueillerez le fruit de » vos maux... la liberté !... l'objet de tous nos vœux. »

Celles qui étaient nées dans l'opulence aimèrent mieux abandonner leur terre natale, aller dans une autre province occupée par les Américains, mendier du pain pour elles et leurs enfans, plutôt que de se montrer aux fêtes, aux bals que donnèrent les vainqueurs.

Les dames de Philadelphie formèrent une association à laquelle présidait madame Washington; elles vendirent leurs bijoux, firent de grands sacrifices en argent, et les répandirent dans les maisons des malheureux. Les citoyens aisés imitèrent avec empressement un si bel exemple; ils remirent de fortes sommes à ces dames, qui les versèrent dans le trésor public pour récompenser les soldats.

A Baltimore, les négocians fournirent au marquis de la Fayette l'argent nécessaire pour habiller ses troupes. Le soir de son arrivée, on donna un bal auquel assista ce jeune commandant; il eut à peine fait connaître aux dames les besoins de sa troupe, qu'elles se chargèrent à l'instant de fournir la toile nécessaire,

et de faire elles-mêmes les chemises pour l'approvisionnement de l'hôpital.

Depuis que M. Paw a fait imprimer ses diatribes contre le nouvel hémisphère, l'Amérique Méridionale a imité l'exemple de la partie du nord de ce pays. Cette conduite des habitans du nord et du sud n'annonce pas que l'air de ces contrées en fait dégénérer les habitans.

L'Europe a admiré le courage avec lequel les martyrs de la foi ont supporté les souffrances qu'on leur faisait endurer; peuvent-ils entrer en parallèle avec la fermeté inébranlable de l'empereur Guatimosin, à rester tranquillement étendu sur des charbons ardens, plutôt que de découvrir à Cortez la partie du lac où il avait jeté ses trésors? Comparera-t-on les persécutions des martyrs de la foi avec les tourmens effroyables que les sauvages de l'Amérique-Nord font essuyer à leurs prisonniers, tourmens dont le récit seul fait dresser les cheveux? Le courage de ces chrétiens approche-t-il de ce calme étonnant, et de l'indifférence sans exemple avec laquelle ces Américains envisagent sans effroi, sans inquiétude, l'ombre de la mort, la mort même; non contens d'en mépriser les approches effroyables, ils provoquent leurs bourreaux pour en augmenter les horreurs, et les narguent sur ce qu'ils ne peuvent réussir à leur arracher la plus petite souffrance.

Ce mépris pour les maux provient de la vie dure qu'ils mènent, et des lois qu'ils se sont faites, de n'avoir pour guerriers, et sur-tout pour chefs, que des hommes capables de marcher les premiers devant des hommes; de montrer plus de vigueur, d'intrépi-

dité, de lumières qu'aucun d'eux; qui connaissent d'avance tous les lieux propres à la chasse, à la pêche, toutes les fontaines; qui soient en état de soutenir des jeûnes longs et vigoureux pendant plusieurs jours; de se mesurer avec des bêtes féroces; de porter des fardeaux d'une pesanteur énorme; de passer la plupart des nuits en sentinelle à l'entrée du carbet; de rester pendant un temps considérable enterrés jusqu'à la ceinture, dans une fourmillière, exposés à des piqûres vives et sanglantes; d'attendre patiemment sous d'épais feuillages, qu'il plaise à la nation de venir les chercher dans cette retraite obscure pour les rendre au poste qu'ils fuient, avant de voir leurs compatriotes poser à leurs pieds tous les arcs, toutes les flèches, et obéir à leurs lois; enfin, de souffrir patiemment que chacun des assistans leur mette le pied sur la tête, pour leur faire connaître qu'étant tirés de la poussière par leurs égaux, ils peuvent les y faire rentrer, s'ils oublient les devoirs de leur place; en un mot, un homme capable de déployer une force de corps et d'âme supérieure aux dangers, aux peines, aux privations, aux souffrances de ce monde; une frugalité plus grande que celle de *Curius*, général et collègue de *Fabricius*, auquel *Pyrrhus* envoya des députés avec des présens pour le corrompre, et qui leur répondit, en leur présentant les légumes qu'il venait d'apprêter : Qu'un Romain qui vit de cette sorte, ne se soucie pas d'avoir de l'or, mais bien de commander à ceux qui en ont; qui puissent montrer, non comme *Manlius Torquatus*, le collier d'un ennemi vaincu, mais le plus grand nombre de chevelures de leurs ennemis. Voilà d'où leur vient ce mépris de la vie, et non pas des paradoxes de M. Paw

soutenus par des suppositions invraisemblables, inadmissibles et contre nature.

On ne cite qu'un seul chevalier romain, nommé *Curtius*, qui, pour rendre l'empire éternel, se précipita dans un gouffre qu'un tremblement de terre avait fait dans la place publique de Rome. L'Amérique supérieure, jusque dans les plus petits détails, offre un peuple entier. Les *naturels de la Grenade* ont prouvé qu'ils possédaient tous un dévouement aussi noble, puisque, pour ne pas survivre à l'asservissement de leur pays par les Français, ils aimèrent mieux, en 1651, se précipiter tout vivans du sommet d'une roche escarpée dans la mer, plutôt que de vivre avec leurs usurpateurs. Les Français ont nommé ce roc le *Morne des sauteurs*, nom qu'il conserve encore.

Philippe, dans une occasion à-peu-près semblable, ayant trouvé, après la bataille de *Chéronée*, le bataillon de héros thébains, appelé la *bande sacrée*, couchés tous sur la même ligne, l'estomac percé de plusieurs coups de piques, et le visage tourné vers l'ennemi, ne put s'empêcher de verser quelques larmes sur leur sort.

Le climat de l'Amérique, loin de faire dégénérer les naturels et ceux qui s'y établissent, donne au contraire un nouvel essor à leur imagination.

Pour prouver à M. Paw à quel point est portée l'ardeur militaire chez les Américains, qu'il parcoure l'histoire de leurs faits d'armes avec l'Angleterre, et il verra qu'ils se sont mesurés contre eux avec succès sur mer, quoiqu'inférieurs en force; que, dans la guerre de leur indépendance, la compagnie des Vieillards, composée de 80 Allemands établis depuis nombre d'années dans

le Nouveau-Monde, et qui avaient servi leur patrie dans d'autres royaumes de l'Europe, était commandée par un capitaine centenaire qui avait 40 ans de service, et s'était trouvé dans 17 batailles, et dont le tambour était un vieillard de 84 ans. Au lieu de cocarde, ils portaient un crêpe noir, pour témoigner leur douleur de ce que, dans un âge si avancé, il leur était impossible de défendre comme ils le désiraient, un pays qui leur avait donné un asile contre l'oppression : « Cessez » de vous opposer à ma résolution, disait un vieillard » de 84 ans! je veux me placer devant un plus jeune » que moi ; je lui sauverai la vie en recevant le coup » dont il pourrait être atteint, et qui ravirait à ma » patrie un défenseur plus vigoureux. »

Une Américaine, dans une des expéditions qui commencèrent la guerre, se trouvait à bord d'un bateau plat, lorsqu'un boulet emporta la tête d'un soldat qui était à ses côtés. Le sang jaillit sur elle, et couvrit le visage de l'enfant qu'elle tenait dans ses bras. La nouvelle lacédémonienne, dans un excès d'héroïsme, élevant son enfant le plus haut qu'il fut possible, s'écria : « Te voilà dignement initié au ser- » vice de ton pays, c'est ton engagement que tu viens » de signer ; puis, se tournant vers son mari, elle lui » dit avec vivacité : Mets le feu au canon, venge la » mort de ton camarade. »

Deux jeunes soldats américains, après avoir déserté de l'armée, s'en retournèrent à la maison paternelle : leur père, indigné de cette action, les chargea de fers et les conduisit au général. Celui-ci ayant été assez généreux pour leur faire grâce, le père parut si étonné d'une telle indulgence, qu'il s'approcha du général, et

lui dit les larmes aux yeux : « C'est plus que je n'avais osé espérer. »

Plus modeste que le roi de *Syracuse*, qui se fit maître d'école à Corinthe, et le roi de *Macédoine*, greffier à Rome, *Atahualpa* et *Montézuma* écoutèrent avec empressement les vérités que les Espagnols avaient voulu leur apprendre ; ils aimèrent mieux céder au sort, que d'imiter le malheureux *Tarquin*, qui ne savait que devenir s'il ne régnait pas, ou ce *Venone*, fils de *Phraate*, roi des Parthes, qui errait de cour en cour, cherchant par-tout des secours, et trouvant par-tout des affronts, faute de savoir triompher de la fortune.

C'est en vain que M. Paw épuise son esprit pour flétrir un peuple malheureux, digne d'un meilleur sort : les Guatimozin et nombre d'autres héros américains ont prouvé qu'il n'y avait pas de malheurs insurmontables ; ils ont triomphé du feu, comme *Mucius Scévola*; du supplice de la croix, comme *Régulus* ; du poison, comme *Socrate* ; du sacrifice de leurs personnes, comme les deux *Décius* ; de l'exil, comme *Rutilius* ; de la mort volontaire, comme *Caton*.

Il ignore ou cherche à se cacher, que l'amour et l'ambition sont les deux passions qui meuvent le cœur des Américains ; qu'elles ont formé parmi eux, comme Platon dans sa république, ou Pélopidas à Thèbes, des bataillons d'amis, toujours prêts à se dévouer pour la patrie ; qui savent mourir, et non gémir, comme un *Misène* (liv. de l'*Énéide*), de mourir sans gloire, et de n'avoir pas l'espoir d'obtenir les honneurs de la sépulture ; qui ne savent pas ce que c'est que de faire des prières, comme un *Palinure*, pour le même objet ; ni imiter ce jeune prisonnier de Co-

rinthe, qui, pour plaire au consul *Mummius*, qui avait ordonné à tous les prisonniers de cette ville d'écrire chacun un vers grec, s'empressa d'écrire ce vers d'Homère, Τρὶς μάκαρες Δαναοί, qui lui valut la liberté, celle de ses parens et de ses amis. Les Américains, dans de pareils cas, meurent et ne supplient jamais pour la vie.

Tous ceux qui ont lu les diverses relations que les historiens nous ont laissées sur la résistance opiniâtre que les Brésiliens, les Chiliens, les Yucatains et autres peuples de l'Amérique ont faite pour s'opposer à l'envahissement de leur pays, qu'ils ont défendu pied à pied, conviendront qu'il ne peut y avoir que M. Paw qui puisse s'oublier jusqu'au point de dire (pag. 175 du 3e volume) « que la barbe seule eût suffi pour faciliter » la conquête de l'Amérique; qu'on a été quarante ans » au Pérou sans pouvoir, ni par menace, ni par pro- » messes, engager les Péruviens à ferrer les chevaux, » qu'ils avaient d'abord pris pour des moutons; qu'ils » n'osaient les approcher de cinquante pas, et que plu- » sieurs tombaient en faiblesse en les voyant de loin. »

Parmi les cinq causes que Garcilasso assigne comme ayant facilité la conquête du Pérou, il y en a trois que je ne saurais admettre; les voici :

1°. Qu'*Huyna-Capac* avait prédit qu'il arriverait un jour des hommes barbus, dont la religion vaudrait mieux que celle des Péruviens.

Cette prédiction eût été impolitique de la part de l'empereur. En supposant qu'elle lui eût été inspirée en rêve ou autrement, des raisons d'état devaient la lui faire taire. Quelle idée, en outre, ce nouveau Cassandre pouvait-il avoir d'hommes barbus, si son pays n'en produisait pas, à moins que l'on suppose qu'il ait fait

exterminer des missionnaires européens, débarqués ou naufragés sur les côtes de son empire, pour s'être permis de prêcher une doctrine plus épurée que la sienne! C'est une fable que les *padres* espagnols ont imaginée, pour sanctionner aux yeux du crédule vulgaire l'usurpation de leurs concitoyens.

Ainsi jadis, quand *Tarif* vint conquérir l'Espagne, les habitans de ce pays lui assurèrent qu'ils avaient prédit sa venue; on en dit autant à *Gengis*, à *Tamerlan* et à *Mahomet II.*

2°. La ressemblance que les Péruviens remarquèrent entre les Espagnols et leur dieu *Viracocha.*

C'est une chimère qui mérite le plus souverain mépris : c'est vouloir suggérer que les Péruviens imitèrent tous les faibles, qui flattent les puissans; qu'ils firent comme les juifs, qui supposèrent des prédictions en faveur d'un barbare qu'on s'obstine à nommer *Cyrus*, quoique son véritable nom soit *Kozrou*; en prétendant, comme Isaïe (chap. XLV), que le Seigneur gratifie du nom de son *Christ*, un profane de la religion de Zoroastre.

3°. Les armes à feu;

4°. Les chevaux.

Voilà les seules raisons réelles et positives qu'on aurait pu et dû citer, ainsi que les dissensions de ce pays.

5°. Les cruautés d'*Atabaliba.*

Ce prétexte est sans fondement. On n'a jamais cité une province, un cacique, pas même un seul Indien, qui s'en soit plaint. Les Espagnols ont inventé et débité ces faussetés, pour rendre odieuse la mémoire d'un prince qu'ils ont traité avec tant d'inhumanité.

Si l'on admet que les Péruviens avaient eu à se plaindre de leurs empereurs, l'on peut supposer aussi qu'ils se sont laissé vaincre pour se venger d'eux, comme jadis les Romains se laissèrent battre par les Volsques pour se venger de la discipline sévère du consul *Appius Claudius*, et de son opposition à la promulgation de la loi agraire.

L'Amérique n'a jamais offert à l'observateur réfléchi autant de détrônemens, de mortalités de rois, de chutes d'états, et de guerres, que l'Europe dans ces quatre-vingt-deux ans.

Victor-Amédée, roi de Sardaigne, emprisonné par son fils en 1732. — *Mort.*

Joseph II, Pierre-Léopold, empereurs de Germanie. — *Morts.*

Catherine II, impératrice de Russie. — *Morte.*

Pierre III, Jean VI, Paul Ier, empereur de Russie. — *Massacrés.*

Sélim III, Mustapha IV, sultans de Constantinople. — *Étranglés.*

Louis XVI, Louis XVII, rois de France, emprisonnés. — *Mis à mort.*

Joseph, roi de Portugal. — *Idem.*

Gustave III, roi de Suède. *Idem.*

Caroline Matilde, reine de Danemarck. — *Exilée et morte.*

Frédéric-Guillaume, roi de Prusse. — *Mort.*

Christian VII, roi de Danemarck. — *Mort.*

Pie VI, pape. — *Mort prisonnier en France.*

Emmanuel IV, roi de Sardaigne. — *Abdiqué.*

Guillaume V, Stathouder de Hollande. — *Déposé.*

Stanislas Poniatowsky, roi de Pologne. — *Détrôné.*
Ferdinand IV, roi de Naples. — *Idem.*
Charles IV, Ferdinand VII, rois d'Espagne. — *Id.*
Gustave IV, roi de Suède. — *Idem.*
Marie de Portugal. — *Expatriée.*

Ferdinand IV, roi de Naples. — *Emprisonné en Sicile par les Anglais.*

La reine, son épouse, obligée de se sauver de cette île, de se cacher à Ténédos, de se réfugier à Vienne, où elle y est morte.

Napoléon Bonaparte, déposé et relégué dans l'île d'Elbe en 1814.

Un grand royaume (la France), après vingt-quatre ans de révolution, rendu à ses anciens souverains.

Napoléon Bonaparte, remonté sur le trône de France en juin 1815, forcé d'abdiquer le 20 du même mois, et relégué à l'île Sainte-Hélène.

Louis XVIII replacé sur le trône de France pour la seconde fois.

Le royaume de Pologne, effacé de la carte d'Europe, rétabli en partie par Bonaparte, confirmé en 1815 par Alexandre, empereur de Russie.

Cinq républiques anéanties, *Venise*, *Gênes*, *Lucques*, la *Hollande* et la *Suède;* les deux dernières rétablies en royaumes.

La république des *Etats-Unis* affranchie du joug de l'Angleterre.

François II, empereur d'Allemagne, forcé d'abdiquer la couronne impériale des Césars.

Création de huit rois ; savoir : d'*Etrurie*, d'*Italie*, de *Naples*, de *Westphalie*, de *Saxe*, de *Bavière*, de *Hol-*

lande, de *Wirtemberg;* les quatre premiers détrônés, et le cinquième réduit à la moitié de ses Etats.

Guerre de sept ans, guerres d'Amérique, guerre de révolutions dans la majeure partie de l'Europe, etc., etc.

La conquête de l'Amérique est une suite naturelle des révolutions auxquelles notre globe et ses habitans sont sujets, et dont les causes sont inconnues aux faibles humains. Comme il est métaphysiquement impossible de voir clairement l'avenir; qu'il y a une contradiction formelle à voir ce qui n'est point; que le futur n'existe pas, par conséquent ne peut être vu, on ne doit pas non plus s'arrêter à la prétendue prédiction d'*Huyna-Capac*, qu'à celle de *Joseph Flavien*, qui fait aller *Alexandre* rendre ses respects à Jérusalem, et adorer un pontife juif nommé *Jaddus*, lequel lui avait autrefois prédit en songe la conquête de la Perse.

Ceux qui, dans la fable de l'*Atlantis*, croient reconnaître des relations obscures d'un grand pays situé à l'ouest, ou de l'Amérique, verront avec plaisir ce passage tiré du troisième livre de Diodore de Sicile, page 130, édition de Wesseling : « Les Atlantes n'ont » pas connu les fruits de Cérès, parce qu'ils se sont » séparés des autres hommes avant que ces fruits » eussent été montrés aux mortels. »

Quoi qu'il en soit, s'il y a jamais eu une prédiction formelle, c'est la découverte de l'Amérique dans Sénèque le tragique.

> .... *Venient annis.*
> *Sœcula seris, quibus Oceanus*
> *Vincula rerum laxet, et ingens*
> *Pateat Tellus..... etc.*

S'exalter sur une conquête semblable, c'est sanc-

tionner l'injustice, c'est légitimer la conduite d'Enée, lorsqu'il vient avec ses dieux fugitifs détrôner *Turnus*, ravir *Lavinie* pour s'établir en Italie; c'est approuver la conduite de Romulus envers les villages qui bordaient le Tibre; c'est justifier l'enlèvement des Sabines; c'est enfin trouver naturelle la barbarie de Moïse envers les habitans des cantons d'*Arnon* et de *Jaboc*.

Quoi qu'en dise M. Paw, la conquête de l'Amérique est moins étonnante que celles de la *Chine* et de l'*Inde* par une horde de *Tartares*; que celles de l'*Asie* et de l'*Egypte* par les *Macédoniens*, dont le pays n'est guère plus étendu qu'une des provinces de l'Espagne; que la conquête de l'*Asie*, de l'*Afrique* et de l'*Europe*, par la ville de *Rome*; enfin que les changemens fréquens qui ont eu lieu dans les dynasties de l'Europe en dépit des lumières de ses habitans. Bref, la conquête de l'Amérique prouve que les Américains étaient moins versés dans l'art sanguinaire de dévaster un pays et d'en assassiner systématiquement les habitans; conséquemment, que cette conquête est moins honorable pour l'Europe que cet écrivain le suppose, et que cette intrépidité qu'il loue avec tant d'emphase n'est qu'un reste de cette férocité qui distinguait les *Huns*, les *Goths* et les *Vandales*. Aussi fut-il aisé aux conquérans espagnols, dont la soif de l'or semblait allumer la soif du sang, d'accabler des nations entières qui n'avaient que leur courage et la justice à leur opposer. Ils firent partout de vastes déserts.

Que l'auteur des *Recherches sur les Américains* réfléchisse sur les révolutions des empires, et il cessera d'être étonné de la conquête de l'Amérique. Que sont aujourd'hui les *Perses*, les *Grecs*, les *Romains* et les

Egyptiens, ce peuple grave et instruit, qui, sous Sésostris, avait acquis toute la terre pour son plaisir ? Ils sont aujourd'hui le peuple le plus mou, le plus frivole et le plus lâche.



LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Sur la Langue des Péruviens.

N'EST-IL pas singulier d'entendre M. Paw déclamer contre une langue qu'il ne connaît pas, et prononcer avec une assurance peu commune, que les Algonkins, les Brésiliens, les Péruviens, les Mexicains, n'avaient pas une quantité de termes propres à énoncer les notions générales ; quoique l'on sache que la langue des Caraïbes, celle des Péruviens, des Mexicains et de plusieurs autres nations, sont riches en expressions qui désignent les objets sensibles, et que les voyageurs et les écrivains se sont accordés à les représenter telles.

Il ne s'était jamais douté que le nombre des langues que l'on parle encore dans le royaume du Mexique, est au-delà de vingt, dont quatorze ont déjà des grammaires et des dictionnaires assez complets. D'après les vocabulaires des sept langues de la Nouvelle-Espagne, que M. Húmboldt possède, ce savant a été à même de se convaincre que la plupart de ces langues sont loin d'être des dialectes d'une seule, comme quelques auteurs l'ont faussement avancé ; elles sont au moins aussi différentes les unes

des autres, que l'est le grec de l'allemand, ou le français du polonais.

« On peut, sans exagération, dit M. Humboldt, » porter à plusieurs centaines, la variété d'idiômes que » parlent les peuples du nouveau continent, phéno- » mène bien frappant, sur-tout si on le compare au » peu de langues qu'offrent l'Asie et l'Europe. »

La langue mexicaine, celle des Aztèques, est la plus répandue. Elle s'étend aujourd'hui depuis le 37e degré, jusqu'au lac de Nicaragua, sur une longueur de 400 lieues ; cette langue est moins sonore, mais presque aussi répandue que celle des Incas. Les Mexicains, pour dire à un curé, « *Prêtre vénérable que je chéris comme mon père*, expriment cette phrase dans le seul mot de *notlazomahuizteopixcatalzin*, composé de 27 lettres. Après la langue mexicaine, ou aztèque, dont il existe onze grammaires imprimées, la langue la plus générale, dans la Nouvelle-Espagne, est celle des Ottomites. Le lecteur qui veut se former une idée de ces diverses langues, peut se satisfaire dans le Voyage de M. Humboldt à la Nouvelle-Espagne.

J'observerai à M. Paw, avec M. Bernardin de-St.-Pierre, qu'aux difficultés que la nature oppose à ces peuples, comme aux Européens, on doit ajouter celles que les Européens y apportèrent eux-mêmes. « Je ne parle pas, dit M. Bernardin, ni des métaphysiciens qui s'expliquent avec des idées abstraites ; ni des algébristes avec des formules ; ni des géomètres avec leurs compas; ni des chimistes avec leurs sels; ni des révolutions que leurs opinions, quoique très-intolérantes, éprouvent dans chaque siècle; tenons-nous-en aux notions les plus constantes et les plus

accréditées. Les Européens, en donnant les noms qui leur plaisent aux pays dont ils s'emparent et à ceux où ils s'établissent, défigurent par des noms sans aucun sens, ceux que les premiers habitans de chaque contrée leur avaient donnés, et qui en exprimaient si bien la nature. »

Les géographes appellent, par exemple, *Ville des Anges*, une ville près de celle du Mexique, où les Espagnols ont souvent répandu le sang des hommes, mais que les Mexicains nommaient *Cuet-lax-coupan*, c'est-à-dire, *Couleuvre dans l'eau*, parce que, de deux fontaines qui s'y trouvent, il y en a une qui est venimeuse; *Mississipi*, ce grand fleuve de l'Amérique septentrionale, que les Sauvages appèlent *Mechassipi*, le Père des Eaux; *Cordilières*, ces hautes montagnes toujours couvertes de glaces, qui bordent la mer du sud, et que les Péruviens appelaient, dans la langue royale des Incas, *ritisuyu*, écharpe de neige, ainsi que d'une infinité d'autres.

Ils ont nommé *Yucatan*, cette presqu'île qui a 80 lieues de long, sur 30 de large, et qui est au nord-est de Guatimala, parce que Ferdinand en ayant demandé le nom aux Indiens, un d'eux, après lui avoir répondu *yucatan*, qui veut dire : qui êtes-vous? ajouta *tectetan*, qui signifie, *je ne vous entends pas*; Ferdinand la nomma *Yucatan*.

C'est pour n'avoir pas compris les naturels de *Chalchiuhcuecan*, auxquels Juan de Grijalva, en 1518, reprochait d'immoler des victimes humaines, qu'il nomma *Ulua* l'île où est bâtie la *Vera-Crux*, parce que les indigènes lui avaient répondu que c'était par l'ordre des rois d'Alcolhua (Mexique). *Paria*, le *Pérou*

et les *Péruviens* ne doivent leurs noms qu'à des méprises semblables.

La dénomination de *Quayqueries*, doit son origine, comme l'observe M. Humboldt, à un simple mal-entendu. Les compagnons de Christophe Colomb, en longeant l'île de la *Marguerite*, où réside encore, sur la côte septentrionale, la portion la plus noble de la nation *Quayquerie*, rencontrèrent quelques indigènes qui harponnaient des poissons, en lançant un bâton attaché à une corde et terminé par une pointe extrêmement aiguë; ils leur demandèrent, en langue d'Haïti, quel était leur nom. Les Indiens, croyant que la question des étrangers avait rapport aux harpons formés du bois dur et pesant du palmier *macana*, répondirent *Guaike*, *Guaike*, qui signifie *bâton pointu*. Les Espagnols ont formé de ce mot celui de *Guayqueries*. Il existe encore aujourd'hui une différence frappante entre les *Guayqueries*, tribu de pêcheurs habiles et civilisés, et ces *Guaraouns*, sauvages de l'Orénoque, qui suspendent leurs habitations aux troncs du palmier *moriche*.

Les Espagnols expriment, par le mot *paramos*, le mot péruvien *puna*, qui signifie un endroit montueux, couvert d'arbres rabougris, exposé aux vents, et dans lequel règne perpétuellement un froid humide. Sous la zône torride, les paramos ont généralement de 1,600 à 2,200 toises de hauteur. Il y tombe souvent de la neige qui ne reste que quelques heures. Il ne faut pas, dit M. Humboldt, confondre, comme les géographes ont fait souvent, les mots de paramos et de puna avec celui de *nevado*, en péruvien, *ritticapa*, montagne qui entre dans les limites des neiges

perpétuelles. Ces notions ont un grand intérêt pour la géologie et la géographie des végétaux, parce que, dans ces contrées où aucune cime n'a été mesurée, on ne peut se former une idée exacte de la moindre hauteur à laquelle s'élèvent les Cordillières, en cherchant sur les cartes les mots de *paramos* et *nevados* (*Voy*. son Voyage aux Regi. Equin. du Nouv. Cont.).

J'ajouterai à l'appui de ces observations, la remarque de M. Bernardin-de-St.-Pierre. Les géographes, dit cet écrivain, ont ôté aux ouvrages de la nature, leur caractère, et aux nations leurs monumens. En lisant ces anciens noms et leur explication dans *Garcilasso* de *la Vega*, dans *Thomas Gage*, et dans les premiers voyageurs, on s'imprime dans l'esprit, avec quelques noms simples, le paysage et l'histoire de chaque pays, sans compter le respect attaché à leur antiquité, qui rend les lieux dont ils parlent encore plus vénérables.

Les botanistes ont imaginé, pour reconnaître les plantes, des caractères très-compliqués qui les trompent souvent, quoique tirés de toutes les parties du règne végétal, ce qui les a empêchés d'exprimer celui de leur ensemble, de leurs qualités nuisibles ou salutaires. C'est en examinant la capsule qui conserve les graines, les aigrettes qui les ressèment, la branche élastique qui les élance au loin, et non une suite de graines nues de toutes formes, renfermées dans des bocaux, qu'on peut avoir une idée des variétés de la germination. Ce n'est pas non plus en voyant une fleur sèche, décolorée et étendue dans un herbier, qu'on peut en reconnaître le caractère; c'est sur le bord d'un ruisseau, et au milieu des herbes, qu'on

admire la tige auguste du lys, le roi des vallées, réfléchissant sur le bord d'un ruisseau, sa corolle pluripétale, plus blanche que l'ivoire; c'est lorsque le zéphir balance la rose sur sa tige hérissée d'épines, et que l'aurore a recouverte de ses perles humides cette reine des fleurs, qu'elle appelle, par son éclat, et par ses parfums, la main des amans.

Les naturalistes nous éloignent encore bien davantage de la nature, quand ils veulent nous expliquer, par des lois uniformes et par la simple action de l'air, de l'eau et de la chaleur, le développement de tant de plantes qui naissent sur le même fumier; de formes, de saveurs, et de parfums si différens. Veulent-ils en décomposer les principes? Le poison et l'aliment présentent, dans leurs fourneaux, les mêmes résultats, sans parler de la multitude de végétaux qui sont restés inutiles dans de savans laboratoires.

Quoique l'art des Daubentons rende aux animaux une apparence de vie; malgré toute l'industrie qu'on emploie dans nos cabinets pour conserver leurs formes; leur attitude roide et immobile, leurs yeux fixes et mornes, leurs poils hérissés, nous disent que la mort les a frappés. Nos livres sur la nature, n'en sont que le roman, et nos cabinets que le tombeau; nos traités d'agriculture ne nous montrent plus dans les champs de Cérès que des sacs de blé; dans les prairies aimées des Nymphes, que des bottes de foin; dans les majestueuses forêts, que des cordes de bois et des fagots. L'orgueil et l'avarice ont dégradé les collines charmantes et les fleuves majestueux. L'histoire des hommes, si l'on en excepte l'intérêt que la religion ou l'humanité ont inspiré en leur faveur à

quelques hommes de bien, a été écrite d'après mille passions. La politique les représente divisés en nobles ou en vilains; en papistes ou en huguenots; en soldats ou en esclaves; le moraliste en avares, en hypocrites, en débauchés, en orgueilleux; le poète tragique en tyrans ou opprimés; le comique en bouffons et en ridicules; le médecin en pituiteux, en flegmatiques, en bilieux: par-tout des sujets de dégoût, de haîne ou de mépris; par-tout on a disséqué l'homme, et on ne nous montre plus que son cadâvre. Ainsi, le plus digne objet de la création a été dégradé par notre savoir faire, comme le reste de la nature.

Quoique M. Paw mérite d'être blâmé, pour avoir avancé aussi inconsidérément son assertion contre les langues des peuples de l'Amérique; cependant on pourrait, jusqu'à un certain point, l'excuser de n'avoir pas compris la langue de ces peuples; puisque les Français n'entendent plus la langue des Gaulois; et qu'un jour leurs descendans, peut-être, n'entendront plus la leur. Mais, malgré toute l'indulgence qu'on pourrait employer pour chercher à excuser la présomption déplacée de cet auteur, on trouvera toujours déraisonnable de blâmer ce qu'on ne connaît pas, et plus déplacé encore, si l'on avançait que les langues éprouvent les influences des climats, puisque la langue des *Romains* a été d'abord barbare, et est devenue à la fin molle et efféminée; que celle des *Russes*, dans le nord de l'Europe, est fort douce, étant un dialecte du grec, et que le jargon des provinces méridionales de la *France* est dur et grossier; que les *Lapons* qui habitent les bords de la mer glaciale, ont un langage qui flatte l'oreille, tandis que les *Hottentots*, qui habitent le cli-

mat très-tempéré du cap de Bonne-Espérance, gloussent comme des coqs d'inde; enfin que la langue du *Pérou* est pleine de fortes aspirations, et de consonnans qui se choquent.

D'après toutes les preuves ci-dessus, que doit-on penser d'un écrivain qui affirme au public que les langues de l'Amérique sont si bornées, si destituées de mots, qu'il est impossible de rendre, par leur moyen, un sens métaphysique? Dire à cet écrivain, de parcourir les Mémoires du lieutenant Henri *Timberlake*, imprimés à Londres en 1766; de lire dans les Mémoires du baron de la *Hontan*, le dialogue entre lui et un naturel du Canada, sur des matières de controverse: il trancherait la difficulté comme à son ordinaire, en répondant « que c'est une pièce supposée; » lui proposer d'examiner ce que *Frezier* dit de ces peuples que nous nommons sauvages, ne serait nullement de son goût, puisque cela contredirait ses paradoxes. Quoi qu'il en soit, je vais soumettre à la décision du lecteur, la réponse qu'*Allekxi-Mingo*, cacique Allibamon, fit à M. le Bossu, capitaine des troupes de marine aux Indes-Orientales. Cet officier lui ayant dit que s'il persistait à vouloir faire la guerre aux Espagnols de la Floride, il n'avait qu'à commencer par lui casser la tête: « Ton sang, lui répondit le Cacique, » m'est aussi cher que le mien; d'ailleurs, jamais les » Français ne m'ont fait de mal, je suis même prêt à » me sacrifier pour eux; tu peux en assurer notre père » (c'est ainsi qu'il appelait le Roi de France); que » n'ai-je, comme toi, l'étoffe parlante (le papier) » pour faire parvenir ma parole? mais non, je voudrais » plutôt que mon cœur eût cent bouches qu'il pût en-

» tendre (Nouv. Voy. aux Ind. occid., pag. 32). »

S'il se trouve parmi eux, dit le même capitaine, quelque tapageur ou perturbateur du repos public, les vieillards lui parlent ainsi : « Tu peux partir, » mais souviens-toi que si tu es tué, tu seras désavoué » par la nation; que nous ne te pleurerons point, et « que nous ne tirerons point vengeance de ta mort. »

Voici une harangue que le capitaine Bossu a entendu faire au chef des Allibamons : « Jeunes guer» riers, ne vous moquez point du maître de la vie; » le ciel est bleu, le soleil sans tache, le temps est » serein, la terre est blanche (pour dire que leur pays » est celui de la paix), tout est tranquille sur sa face, » le sang humain ne doit point y être répandu. Il faut » prier l'esprit de paix de la conserver pure et sans » tache entre les nations qui nous entourent; nous ne » devons nous occuper maintenant qu'à faire la guerre » aux tigres, aux ours et aux chevreuils pour avoir » leurs peaux, afin de commercer avec les Européens » qui nous apporteront nos besoins pour entretenir nos » femmes et nos enfans. »

Benedict Arnold, général américain, dans la guerre de l'indépendance des Etats-Unis, après avoir hésité long-temps entre l'honneur et l'opprobre de trahir son pays, après avoir essayé, pour se dérober au malheur de violer ses sermens, de demander asyle à une peuplade de sauvages, où le *sachem* d'une tribu illinoise se trouvait par hasard, et à cet Indien, si la bourgade dont il était le chef, recevait des esclaves. Il en reçut cette réponse : « Tous les hommes qui habitent nos forêts, » tous ceux qui pêchent dans nos lacs, sont libres; et » dès qu'un étranger est admis parmi nous, il est

» compté au rang de nos guerriers. Un guerrier ne « peut pas être esclave, je ne le suis pas moi-même, » quoique je sois leur chef, et le moins libre de » tous. »

Cet Illinois n'aurait pas compris le despotisme militaire; mais avouez qu'il ne définissait pas mal l'autorité des bons rois chez les peuples bien gouvernés.

Des *Quakers* et d'autres sectaires, ayant à leur tête le docteur *Williams*, rencontrèrent, dans Rhode-Island, un parti d'Indiens conduits par un vieux et respectable chef nommé *Thierna-Derha*; Williams lui raconta comment lui et ses gens avaient été chassés de leurs foyers. « Tu n'as donc plus ni logement, ni » feu, ni peau d'ours, lui demanda le vieux chef: » Non, répondit le pasteur, il ne nous reste plus » que Dieu et l'espérance. Eh bien, mon frère, repar- » tit *Tierna*, viens avec nous, je t'offre le pain, et » de la terre où toi et les tiens pourrez vous reposer. » Peu de temps après, les sauvages lui concédèrent, vers le fond de la baye de l'île, quatre milles en longueur et quatre mille en largeur, que le digne pasteur partagea en parties égales avec tous ses compagnons.

On peut dire avec M. le comte François de Neufchâteau :

Il est des orateurs jusques chez les Sauvages ;
Allons du Saint-Laurent visiter les rivages,
Du grand Meschacebé suivons le vaste cours ;
Là, d'un fils du désert écoutons les discours !
Chaque mot nous étonne ; il charge sa peinture
D'images qu'il dérobe à toute la nature,
Et qui vont émouvoir au fond de leurs roseaux,
Ces fleuves qui, pour lui, sont le père des eaux.

Un jeune cacique de Darien, voyant que les Espagnols de la petite colonie de Santa-Maria, qui avaient recueilli beaucoup d'or dans leurs excursions, étaient prêts à en venir aux mains pour le partage d'une petite quantité de ce métal, se tourna vers eux et leur dit : « Pourquoi vous quereller pour si peu de chose? Si c'est » l'amour de l'or qui vous fait abandonner votre pa- » trie, pour venir troubler la tranquillité des peuples » qui sont si loin de vous, je vous conduirai dans un » pays où ce métal, qui paraît être le grand objet de » vos desirs, est si commun que les plus vils us- » tensiles en sont faits. » Balboa, gouverneur de la colonie, et ses compagnons d'armes, demandèrent avec empressement où était cette heureuse contrée. Le cacique leur donna des informations qui se trouvèrent conformes à ce qui concernait le Pérou.

M. de Belle-Isle, dit le capitaine Bossu, page 14, ayant demandé à manger à un sauvage qui avait fait boucaner de la chair humaine et du chevreuil pour la provision du voyage ; il lui donna de la chair humaine en disant que c'était du chevreuil. Quand M. de Belle-Isle l'eût mangée, l'Attakapas lui dit : « Tu faisais » autrefois le difficile, mais présentement tu manges » de l'homme comme nous. »

Un missionnaire ayant promis le Paradis à un Cacique, s'il voulait se faire Chrétien. « Mon père, lui » demanda l'Indien, y a-t-il des Espagnols ; mon » fils, lui répliqua le missionnaire, il n'y a que ceux » qui sont bons et vertueux ; en ce cas là, j'y renonce, » dit l'Indien, car le meilleur n'en vaut rien. »

A ces citations, je joindrai un passage de l'Histoire naturelle et morale des îles Antilles.

» Quand ils montrent aux Chrétiens une pièce
» d'or, ils disent *voilà le dieu des Chrétiens* : Pour
» ceci, ils quittent leur pays; pour ceci, ils viennent
» nous persécuter, nous chasser de nos habitations;
» pour ceci, ils sont toujours dans l'inquiétude et les
» soucis. »

Quand ils voyent un Européen triste et pensif, ils lui en font doucement la guerre, et lui disent : « Com-
« père (terme d'amitié), tu es bien misérable d'ex-
» poser ta personne à de pénibles voyages, de te lais-
« ser ronger à tant de soucis. La passion des richesses
» te fait endurer toutes ces peines. Tu appréhendes
» continuellement que quelqu'un ne te vole en ton
» pays ou dans celui-ci, ou que tes marchandises ne
» soient englouties par la mer; ainsi, tu vieillis en peu
» de temps; tes cheveux blanchissent; ton front se
» ride; mille incommodités te tourmentent; et, au lieu
» d'être gai et content, ton cœur, rongé par le cha-
» grin, te fait courir à grande hâte au tombeau. Tu
» viens nous chasser de notre pays, et tu nous me-
» naces sans cesse de nous ôter le peu qui nous reste;
» que veux-tu donc que devienne le pauvre Caraïbe?
» Faudra-t-il qu'il aille habiter les mers avec les pois-
» sons? Ta terre est donc bien mauvaise, puisque
» tu la quittes pour venir prendre la mienne, ou tu as
» bien de la malice de venir ainsi, de gaieté de cœur,
» me persécuter. »

A cela, M. Paw répondra, comme il a fait envers dom Prenetty : « Le critique est bien éloigné d'avoir
» approfondi les choses; » (on pourrait, à plus juste raison, lui appliquer le même reproche.) Il ne cite aucun auteur, et, tandis qu'il pouvait consulter *Lins-*

cot, *Laët* et tant d'autres historiens respectables, il ne fait que compiler César Rochefort, le plus inexact et le moins estimé de tous les voyageurs qui ont écrit au siècle passé (1660).

Avant de se permettre de reprocher à dom Prenetty d'avoir compilé César Rochefort, ce qu'il a été obligé de faire pour lui fournir des preuves tirées d'auteurs connus, il aurait dû se rappeler que les deux tiers de son ouvrage sont une compilation contradictoire. J'ajouterai de plus, que M. Paw, sachant qu'on peut lui objecter qu'on avait inséré dans les premières éditions de *Moréri* un extrait de ce même Rochefort, il a pris les devans en disant « qu'on l'a fait avec plus de » ménagement et moins de crédulité que dom Pre- « netty; que, d'ailleurs, Rochefort ne savait ni latin, » ni grec; conséquemment, qu'il ne pouvait pas pu- » blier des relations sur les *Apalachites* (peuple de » l'Amérique du nord).

On ne peut plus rien répliquer à de pareils argumens, encore moins aux assertions de ce *Laët*, qui n'a jamais été en Amérique; de ce Laët qui n'a jamais rêvé, pas même lorsqu'il nous dit, dans son Histoire des Indes Occidentales, « qu'il y a des esprits qui ap- » paraissent aux Brésiliens; mais, ajoute-t-il, ils ne se » montrent pas aussi souvent que quelques relations » le donnent à entendre. »

Munusculis juxta positis illos spiritus placare nituntur: rarius autem hi spiritus inter illos apparent, licet multi aliter tradiderint.

J'avoue que dom Prenetty est grandement blamable de n'avoir pas, comme M. Paw, placé une confiance aveugle dans les écrits d'un historien aussi res-

pectable que Laët, parce que la bienséance ne permet pas de regarder comme des puerilités une assertion semblable, venant sur-tout d'une autorité aussi recommandable; encore moins de supposer que ce Laët avait la fièvre quand il nous assure qu'il y a des esprits au Brésil, et qu'il avait encore la fièvre quand il a cru et voulu persuader à ses lecteurs que ces êtres se laissaient plutôt voir aux sauvages de l'Amérique qu'aux philosophes de l'Europe.

Ce même Laët et d'autres chroniqueurs, observe M. Humboldt, en parlant de la fondation de la Nouvelle-Cadix, ne font mention que de la grande abondance de lapins, et nullement du *Venado* de Cubagna, qui appartient à une de ces nombreuses espèces de petits cerfs américains que les zoologistes ont confondues pendant long-temps sous le nom vague de *cervus mexicanus*. M. Humboldt ne le trouve pas identique avec la biche des savannes de Cayenne, ou le *Guazutti* du Paraguay, qui vit également en troupeau; sa couleur est brunâtre sur le dos, et blanche sous le ventre; il est moucheté comme l'axis. Dans les plaines du Cari, on trouve une variété toute blanche : c'est une femelle de la grandeur du chevreuil d'Europe, et d'une forme extrêmement élégante. Les variétés albines se trouvent, dans le nouveau Continent, jusques parmi les tigres. M. d'*Azara* a vu un jaguar dont la robe toute blanche n'offrait, pour ainsi dire, que l'ombre de quelques taches annulaires.

Quant à Linscot, il ne pouvait pas manquer de convenir à M. Paw, puisqu'il appelle les *Apalachites*, des barbares sans mœurs comme sans religion, quoiqu'il fussent réunis en société, qu'ils eussent un gouverne-

ment, des lois, et des prêtres nommés indistinctement *juvas*, *jonas* et *joannas*.

En approuvant cette erreur de Linscot, il ignore, sans doute, qu'avancer que certains peuples n'ont aucun sentiment de la divinité, c'est la plus grande des calomnies dont on puisse flétrir une nation, parce qu'elle détruit nécessairement, chez elle, l'existence de toute vertu; et si cette nation en montre quelques apparences, ce ne peut être que par le plus grand des vices, qui est l'hypocrisie; car il ne peut y avoir de vertu sans religion. D'ailleurs, il n'y a pas un de ces écrivains inconsidérés qui ne fournisse lui-même de quoi détruire son imputation; car les uns avouent que ces mêmes peuples athées rendent, dans certains jours, hommage à la lune, ou qu'ils se retirent dans les bois pour y remplir des cérémonies dont ils dérobent la connaissance aux étrangers. Le père *Gobien*, entr'autres, dans son Histoire des îles *Mariannes*, après avoir affirmé que leurs insulaires ne reconnaissent aucune divinité, et qu'ils n'ont pas la moindre idée de la religion, nous dit immédiatement après, qu'ils invoquent leurs morts qu'ils appellent *Anitis*, dont ils gardent les crânes dans leurs maisons, et auxquels ils attribuent le pouvoir de commander aux élémens, de changer les saisons, et de rendre la santé; qu'ils sont persuadés de l'immortalité de l'ame, et qu'ils reconnaissent un Paradis et un Enfer. Certainement, ces opinions prouvent qu'ils ont des idées de la divinité.

Christophe Colomb ayant voulu faire des représentations à un vieux Cacique de Saint-Domingue, l'insulaire lui repondit : « Tu nous a effrayés par ta har-

» diesse, mais souviens-toi que nos ames ont deux
» routes après la sortie du corps : l'une est obscure,
» ténébreuse, c'est celle que prennent les ames de ceux
» qui ont molesté les autres hommes ; l'autre est claire,
» brillante, et destinée aux ames de ceux qui ont
» donné la paix et le repos (*voy.* le Sommaire de
» Pierre Martyre). »

Si je citais l'aventure du père *Feuillée* avec cette vieille Indienne à laquelle il avait dit : « Pauvre femme, » en lui offrant une piastre ; la réponse que cette Indienne des bords de l'Orénoque, qui venait d'embrasser le Christianisme, fit au jésuite *Gumilla*, qui lui reprochait d'avoir tué sa fille en lui coupant l'ombilic trop près du corps ; les entretiens de Montézuma et de ses officiers ; ceux des prêtres de Mexico avec les Espagnols, qui ne sont, certes, pas d'un peuple hébété et stupide ; M. Paw, ne sachant que répondre, dirait, pour toute excuse : « La raison nous avertit de n'ajouter aucune foi aux hyperboles des écrivains Espagnols, excepté à l'Histoire de la conquête du Pérou, par un certain *Zarate* qui exerça, en 1544, la charge de trésorier-général au Pérou, où il était arrivé treize ans après qu'on l'eut envahi au nom du roi d'Espagne.

Il est vrai que les pièces que cet administrateur ordonnançait, qu'il enregistrait ; l'argent qu'il percevait, celui qu'il payait aux divers employés de l'administration civile et militaire, et les autres occupations de sa place, ne lui enlevaient pas assez de temps pour l'empêcher, de son bureau, d'être aussi à portée que personne de s'instruire dans l'ancien état de cette partie de l'Amérique. Or je demande si M. Paw n'a pas eu parfaitement raison de s'en rapporter au témoignage

de ce Zarate, qui n'est jamais sorti de la ville où son bureau était, plutôt qu'à celui de *Garcilasso de la Vega*, de la famille des Incas, né huit ans après la conquête, instruit à l'académie de *Cusco*, qui, tout en écrivant l'histoire de son pays, faisait ses relevés sur les lieux qu'il citait; vérifiait, par ce moyen, l'exactitude de la traduction indienne, et avait tiré, en outre, des instructions particulières et fort détaillées, d'un de ses oncles maternels, américain d'extraction, et qui savait l'espagnol.

En s'efforçant de jeter du ridicule sur les langues des Américains, on était loin de s'imaginer que M. Marcel, directeur de l'imprimerie impériale, présenterait au Pape le *Pater* dans diverses langues de sauvages de l'Amérique, dont il possède un manuscrit en langue illinoise, composé par un seul missionnaire, et qui comprend la Genèse, les évangiles et les hymnes de toute l'année; un catéchisme, une grammaire et un dictionnaire aussi complet que celui de l'Académie française (Voy. pag. 333 du Mercure de France, pluviose an XIII.)

Quand M. Paw assurait au public que les Américains manquaient de jugement, de raisonnement; qu'ils ne savaient pas émettre leurs pensées d'une manière noble et distinguée; enfin que leur langue était trop bornée pour rendre aucun sens métaphysique, il avait sans doute oublié les paroles de Guatimozin, lorsqu'on l'amena prisonnier devant Cortez; celles qu'il adressa, de son brasier, à son favori; les harangues des diverses nations, qui se trouvent rapportées dans les relations qu'on nous a données de l'Amérique; enfin, le discours qu'Atabaliba, le dernier Inca du Pérou, avait

tenu au moine français de la *Vallée-Viridi*. La fin de ce prince est trop touchante pour ne pas la rapporter ici.

Dès que ce monarque fut près du quartier des Espagnols, l'aumônier de l'expédition, François de la *Vallée-Viridi*, d'autres disent Vincent de Valverde, s'avança vers lui, un crucifix dans une main, un bréviaire dans l'autre, et demanda à lui parler au nom de son souverain. Là, après lui avoir fait exposer par son interprète les principaux dogmes de la religion chrétienne, le droit qu'avait le Pape de disposer des couronnes, il lui dit que les successeurs de l'apôtre Pierre, par l'organe d'Alexandre VI, souverain pontife à Rome, avait partagé tous les pays du monde aux rois chrétiens, à la charge par eux d'en conquérir une portion. Il somma Atahualpa de reconnaître son autorité et d'embrasser la religion de Jésus-Christ, en lui assurant que s'il s'y soumettait, le roi d'Espagne dom Carlos lui permettrait de continuer à régner. Atahualpa ne répondit à tant d'insolence que par ces mots : « Qu'il » ne comprenait pas comment ce Pierre ou ses descendans » avaient pu donner ce qui ne leur avait jamais appartenu ; qu'un pareil partage était plutôt un partage » de brigands, qu'un ordre du Dieu juste et puissant » qui éclaire l'univers ; que le Pérou appartenait aux » Péruviens ; qu'il tenait sa couronne de ses pères, et » qu'il n'y renoncerait pas plus qu'à sa religion. » François de la *Vallée-Viridi* signifia à l'Inca, que s'il persistait à vivre dans l'idolâtrie, il ferait mettre ses états à feu et à sang. « Sont-ce là, dit l'Inca, les bien- » faits de cette religion dont tu me vantais la dou- » ceur ; et l'amour qu'un chrétien porte à son pro- » chain ? » Obéis et tais-toi, répliqua le moine. Ata-

hualpa perdant alors patience, lui dit : « Cesse, odieux
» brigand, de me prêcher un dieu né et mort.... Celui
» que j'adore est immortel, et le vain pouvoir des hu-
» mains ne saurait s'étendre jusqu'à lui : tu le vois,
» mon dieu est bien supérieur au tien, que tu dis avoir
» été égorgé par les hommes. D'ailleurs, comment
» pourrais-tu me convaincre que tu ne m'en imposes pas
» en me contant tant d'ineffables mystères, dont ni
» moi, ni personne de mon pays, n'a jamais eu la
» moindre connaissance? Où as-tu pris toutes les choses
» extraordinaires que tu viens de me dire? »

Dans ce livre, répondit la Vallée, en lui montrant son Bréviaire. « Il contient la vérité; la parole de Dieu
» y est gravée, et tout ce que je t'ai annoncé y est
» écrit. C'est à toi de croire, et non de douter. »

L'Inca prit le livre, l'examina attentivement, en tourna quelques feuillets, l'approcha de son oreille, et dit au moine : « J'ai regardé *Quipos* (c'est ainsi qu'il
» appela le Bréviaire), et je n'y ai rien pu voir; je l'ai
» approché de mes oreilles, et je n'y ai rien pu en-
» tendre; si la vérité y était écrite, pourquoi Dieu ne
» me ferait-il pas plutôt la grâce d'y pouvoir lire qu'à
» toi, qui n'est qu'un scélérat obscur, venu de loin
» pour massacrer mon peuple et me ravir mes états?
» Vas, chétif imposteur, je crois bien te valoir, ajouta
» le monarque, en jetant le livre avec mépris. »

L'événement justifia la prédiction de ce malheureux prince; le moine, furieux de ne pouvoir rétorquer les argumens de ce prince américain, cria de toutes ses
» forces : « Aux armes, Chrétiens, la parole de Dieu
» vient d'être profanée; frappez, exterminez ces hé-
» rétiques. » Moyen étrange d'annoncer les maximes

d'un Dieu de paix, qui pardonne les offenses! Le déprédateur Pizarre, à ce signal, donna l'ordre du massacre. L'explosion de l'artillerie pétrifia les Péruviens; ils restèrent un moment consternés et immobiles. Les Espagnols n'eurent la peine que de frapper. Ils exterminèrent tout ce qu'ils rencontrèrent : plus de quatre mille Péruviens furent égorgés de cette manière. Pizarre, qui s'était entouré d'une troupe d'élite, marcha droit à l'Inca. Il enfonça la foule des courtisans qui l'entouraient, saisit le monarque par le bras, et l'amena dans son quartier, où il le retint prisonnier.

Pizarre et ses officiers, après avoir violé les vierges du soleil, parentes d'Atahualpa, et livré les autres femmes américaines à la brutalité de leurs soldats, se mirent le lendemain à piller de concert le camp impérial. Ils y trouvèrent une quantité surprenante de vaisseaux d'or, d'argent, enrichis de pierreries artistement travaillées; des tentes fort riches, des habits et des meubles d'un prix inestimable.

Le malheureux prince n'eût pas passé quelques jours parmi ceux qui l'avaient fait prisonnier, qu'il s'aperçut que l'or était le seul dieu de ces étrangers. Il se flatta dès-lors, de pouvoir recouvrer sa liberté au moyen d'une énorme rançon. Il promit à Pizarre, s'il voulait lui rendre la liberté et évacuer ses états, de lui donner plus d'or qu'il n'aurait jamais osé en espérer, en vases, en lingots, en plaques. Pizarre accepta la proposition. En conséquence, l'inca fit remplir jusqu'à la hauteur d'un homme, en vases et autres effets d'or, la chambre où il était détenu, qui avait 22 pieds de long sur 16 de large.

Dès que les Espagnols surent d'où venait cet or, ils

allèrent le piller dans les temples et les sépulcres qui le renfermaient, et ils oublièrent la promesse qu'ils avaient faite à l'Inca. Pour mettre le sceau à leur bonne-foi, ils jurèrent la mort d'un prince qu'ils avaient prétendu *christianiser*. Le ciel cependant a vengé en partie ces malheureux Indiens; car tous les conquérans du Pérou ont fait une fin malheureuse et digne de leurs exploits.

Ferdinand que Pizarre, son frère, avait choisi pour porter à Charles V ce qui lui appartenait de ces trésors, étant allé prendre congé de l'Inca : ce prince qui l'aimait, lui dit : « Vous vous réjouissez de retourner dans » votre patrie, et moi, je vois, au contraire, votre départ » avec beaucoup de peine, puisqu'il ne me restera plus » d'ami parmi les Espagnols ! Disons-nous donc un » éternel adieu; car ce peuple cruel ne me laissera pas » vivre assez long-temps pour me réjouir de votre re- » tour. » Hélas ! il ne prédit que trop vrai.

Les richesses considérables que les Castillans avaient aperçues de toutes parts, irritèrent tellement leur cupidité, que ce ne fut qu'un cri unanime, pour se défaire d'un Monarque dont la mort devait faire, des soldats autant de Princes. Le hasard servit leur avarice Almagro venait d'arriver avec des renforts considérables. Les Espagnols se voyant alors en état de conquérir le royaume d'Atahualpa, sa mort fut irrévocablement résolue. On établit un conseil : les accusations les plus absurdes furent portées contre l'infortuné monarque, il fut condamné à être brûlé vif.

Quand on lui annonça sa sentence de mort, Atahualpa versa quelques larmes, se plaignit de la trahison de ces perfides étrangers qu'il avait toujours traités avec tant d'égards, et s'adressant à Pizarre, il lui dit :

» Seigneur, ne m'aviez-vous pas promis, qu'en payant
» la rançon à laquelle je m'étais engagé, vous me ren-
» driez non-seulement la liberté, mais que vous sor-
» tiriez de mes états? Devais-je m'attendre qu'une
» promesse si positive dût être suivie d'un arrêt aussi
» cruel. J'en appelle au roi d'Espagne, votre maître,
» que dans cette occasion je veux bien prendre pour
» mon juge! Je porterai ma cause au pied de son trône,
» son arrêt décidera de ma destinée. »

Malheureusement pour Atahualpa, la pitié était un sentiment inconnu au cruel Pizarre et à ses barbares compagnons. Il ordonna que l'exécution fut faite sur le champ. Le monarque s'adressa envain à l'aumônier : il ne put obtenir que l'assurance d'un adoucissement à son supplice, s'il embrassait la religion chrétienne. Cet espoir, et peut-être celui d'un changement à son sort, lui arracha la demande du baptême. La cérémonie fut faite, et Atahualpa, au lieu d'être brûlé vif, fut étranglé au poteau où il était déja attaché.

Ainsi périt le dernier monarque de la plus opulente contrée de l'univers, que sa douceur, sa bonté et les charmes de Capillana, dont le farouche Pizarre était épris, ne purent soustraire à la mort.

« On s'attendrit, dit M. Paw, en lisant la fin tra-
» gique de ce prince infortuné, que les richesses qui
» sauvent si souvent le coupable, ne purent sauver,
» malgré son innocence; il avait malheureusement
» affaire à des soldats, et à des moines. »

Cette sensibilité eut été plus honorable pour cet écrivain, s'il eût mis de côté son injuste prévention, et qu'il eût eu la générosité et la justice de reconnaître que ce discours de l'Inca, dont un Européen instruit se

ferait honneur, loin d'annoncer, comme il l'a dit : « Que les Péruviens passaient leur vie sans penser, » qu'ils vieillissaient sans sortir de l'enfance dont ils » conservaient les défauts, » caractérise, au contraire, comme l'observe très-bien dom Prenetty « un » esprit sain, instruit, éclairé, et guidé par une philosophie vraiment naturelle et non subordonnée, » comme celle des Européens, aux préjugés de l'éducation ; une âme noble, courageuse, un cœur généreux, enfin tout ce qu'il faut pour être véritablement » homme. »

Pour dernière observation, j'ajouterai que cette relation des derniers momens d'Atahualpa, démontre combien M. Paw a été peu exact dans la sienne, et le cas que l'on doit faire de ses rapports lorsqu'ils concernent l'Amérique.

Les discours d'*Atahualpa*, la réponse du cacique Allibamon *Allekxi Mingo* au capitaine Bossu ; la harangue du *chef de cette nation* à ses jeunes compatriotes, le discours du chef des Atakapas à M. de *Bienville*, le passage que j'ai cité de l'Histoire naturelle et morale des îles Antilles, toutes les réponses rapportées par les écrivains divers de l'Europe ; enfin la tradition verbale des *Cayamos*, n'annoncent pas que Garcilasso en ait imposé (comme le prétend M. Paw), lorsqu'il rapporte qu'il y avait une académie à *Cuzco*, où les professeurs connus sous le nom d'*Amantas*, se servaient dans leurs leçons, de la langue sacrée ; ni que l'idiôme vulgaire fut si stérile et si pauvre de mots, qu'il eut été impossible de traduire le jargon savant par le jargon populaire ; puisque les historiens conviennent que les Péruviens faisaient des ouvrages en

vers et en prose, et que l'on a conservé les hymnes touchantes qu'ils chantaient à la fête du soleil. Qu'on accorde si l'on peut ces faits avec les contradictions palpables de M. Paw, qui se heurtent de front; quant à moi, je reconnais mon insuffisance.

CHAPITRE II.

Sur la Religion des anciens Européens, Péruviens, Mexicains, etc.

Passons maintenant à l'examen de la religion des continents d'Europe et d'Amérique. Les nations nomades qui erraient dans les vastes plaines qui sont au nord de l'Europe et de l'Asie, avaient (suivant Hérodote, Melpom. C. 54.) pour principale divinité, la *Terre*, dont ils tiraient leur substance pour eux et leurs troupeaux. Ils lui donnaient pour époux *Jupiter* ou le *ciel*, qui verse dans son sein les pluies qui la fécondent. Dans toute la partie intérieure du nord de l'Europe et dans sa partie occidentale, les peuples connus sous le nom générique de *Celtes*, étaient des barbares vivant de glands, de fruits sauvages et de laitage, sans demeures fixes, sans lois, sans arts, toujours en guerre les uns contre les autres, ne connaissant que le pillage et les incursions, obéissant aux chefs qu'ils choisissaient pour les mener au combat et partager le butin; pratiquant le prétendu droit d'esclavage, dominés par des Druides, prêtres sanguinaires imbus d'absurdes superstitions; rendant (comme l'observe très-bien *Peloutier*, tom. 5, pag. 53) un culte religieux au *feu*, à l'*eau*, à l'*air*, à la *terre*, au *soleil*,

à la *lune*, aux *astres*, à la *voûte* des cieux, aux *arbres* et aux *fontaines*; immolant des victimes humaines, mangeant leurs prisonniers; rachetant par des amendes la plupart des délits et le meurtre même; en un mot, sans lettres et sans commerce.

Daniel Cornid rapporte que les *Hongrois* professaient une religion assez semblable à celle des Perses, qu'ils n'avaient ni temples, ni images; mais qu'ils adoraient le *feu* comme Dieu, et lui sacrifiaient des hommes.

L'histoire du Bas-Empire, tom. 4, pag. 323, nous apprend que les *Huns* adoraient le ciel et la terre; que leur chef prenait le titre de *Tanjou*, (fils du ciel.). Les *Francs* qui passèrent en Italie, sous la conduite du roi *Theudibert*, immolaient (suivant *Procope*, liv. 2, chap. 25.) les femmes et les enfans des *Goths*, et en jetaient les corps dans le fleuve le Pô, auquel ils en faisaient offrande, comme des prémices de la guerre. Quoiqu'ils eussent adopté la nouvelle forme du culte solaire, ou le christianisme, ils avaient encore gardé les superstitions de l'ancien culte.

Les *Illyriens*, les *Thessaliens*, les peuples *de l'Islande* adoraient l'eau et les fleuves, et leur offraient des victimes.

Agathias rapporte, que les *Allemands* rendaient un culte aux arbres, aux bois sacrés, aux collines et aux fleuves, et leur immolaient des chevaux.

Suivant *Procope*, les habitans de *Thule* et tous les *Scandinaves* plaçaient leurs divinités dans le firmament, dans la terre, dans la mer, dans les fontaines, dans les eaux courantes. L'*Angleterre* ajoutait à ce culte celui des forêts, des pierres et des idoles. On y entretenait le feu sacré dans le temple de Minerve,

et l'on immolait des victimes humaines, comme dans les Gaules : ces deux pays étant malheureusement dirigés par des druides barbares.

Lors de la découverte du Nouveau-Monde, les Américains, sans jamais avoir eu de communication avec le reste du globe, avaient une teinture des arts et des sciences; ils les cultivaient plus par goût que par besoin. Leurs bourgades, leurs villes et leurs plantations attestaient les progrès qu'ils avaient faits dans les arts, dans les sciences et dans la civilisation. Leurs lumières étaient le fruit de leur génie naturel; et ils n'étaient pas redevables, comme les Européens, de leurs connaissances et de leur civilisation, aux lumières des Romains et des Grecs, qui les avaient eux-mêmes empruntées de l'Ethiopie, de l'Egypte, de la Chaldée, de la Phénicie, de l'Inde et de la Tartarie.

Les Américains, frappés du spectacle des cieux, et des mouvemens réguliers des astres, trompés par le témoignage de leurs sens, le seul auquel ils crussent, avaient le sentiment de l'existence de Dieu, non pas en s'élevant à la manière des Newtons et des Socrates, par l'harmonie générale de ses ouvrages, mais en s'arrêtant à ceux de ses bienfaits qui les intéressaient le plus. Ainsi que l'*Indien du Bengale*, qui adore le Gange qui fertilise ses campagnes; le noir *Iolof*, l'Océan qui rafraichit ses rivages; le Samoïède du Nord, la Renne qui le nourrit; les Iroquois et les autres peuples du nord de l'Amérique, demandaient aux esprits des lacs et des forêts, des pêches et des chasses abondantes; ceux du midi, comme les Péruviens, adoraient l'être suprême sous la forme du soleil, dont les Incas se disaient fils, parce que cet astre vivi-

fiait et fructifiait la nature entière, et que le ciel et la terre ne leur offraient pas d'emblême plus éclatant et plus digne de représenter la divinité. Cependant les plus éclairés de la nation admettaient, comme je l'ai déjà dit, un être suprême créateur de toutes choses. Les sauvages du nord de l'Amérique, répandus dans les forêts, levaient leurs mains vers le ciel, vers le soleil et la lune, tandis qu'au Pérou, on avait consacré les images de ces astres dans de magnifiques temples, où l'or brillait de toutes parts, et qu'on avait donné au culte tout l'appareil du cérémonial le plus pompeux.

La lune était aussi dans la plus grande vénération chez les Péruviens, qui lui donnaient le nom de Mère universelle; ils la reconnaissaient pour la mère des Incas, comme étant la femme et la sœur du soleil, leur père; ils adoraient aussi la belle planète de Vénus, l'astre le plus brillant après le soleil et la lune. Les météores, les éclairs, le tonnerre, qu'ils regardaient comme les exécuteurs de la justice du ciel, avaient aussi leurs autels. L'arc-en-ciel qui, par ses couleurs brillantes, subjugua l'admiration de tous les peuples, *Iris*, appellée, chez les Grecs, la fille de l'admiration, y avait aussi sa chapelle. Des vierges du sang royal, espèces de vestales consacrées au culte du soleil, et renfermées dans des cloîtres où les hommes ne pouvaient entrer, étaient au nombre de plus de mille dans la seule ville de Cusco; elles habitaient un vaste monastère près du temple de l'Astre-du-Jour.

Ce culte était certainement plus noble et moins ridicule que celui des *Celtes* qui adoraient des images et des statues grossières, ouvrages de leurs mains;

Que le culte du Koriac, qui dit à son fétiche, en lui

immolant des chiens et des rennes : « Reçois nos dons ; » mais envoie-nous ce que nous attendons de toi ;

Que celui de l'Ostiaque, qui, avant de frapper sa victime, convient, avec son staorick, des conditions du sacrifice, et qui, s'il est malheureux dans sa chasse, frappe sa fétiche de verges, puis se réconcilie avec elle ;

Que le culte des Nègres, qui vendent, brûlent ou noyent les leurs quand ils en sont mécontens ;

Que celui des habitans du Congo, qui livrent aux flammes toutes leurs fétiches, lorsqu'elles ne les garantissent pas de la peste ;

Que le culte du Lapon qui brûle le sien lorsque ses rennes meurent ;

Que celui des îles Sandwich dont les habitans suppriment les fêtes religieuses lorsque leurs divinités laissent mourir leur roi ;

Enfin que celui des Napolitains qui, en 1793, mirent en jugement Saint-Janvier parce qu'il n'avait pas repoussé l'armée française.

On ne reproche qu'aux habitans de la baye d'Hudson, de tirer des coups de fusil à leurs fétiches, lorsqu'ils croient avoir à s'en plaindre.

Ne pourrait-on pas faire des reproches non moins fondés à certains peuples civilisés.

Les *Mexicains* contemplaient le ciel, et lui donnaient le nom de Créateur et d'Admirable ; ils adoraient le soleil, la lune, l'étoile du matin, la terre, la mer, le tonnerre, les éclairs et tous les météores ; ils avaient des temples, des prêtres, des statues hyérogliphiques appuyées sur le serpent, assez semblable au *Sérapis* égyptien ; des fêtes, des sacrifices, et tout

l'appareil le plus pompeux du culte. Ils pensaient que les gens de bien, ceux qui mouraient dans les batailles, et ceux qui, étant faits prisonniers, étaient sacrifiés par les ennemis, passaient dans le Soleil, ou dans un lieu qu'ils appelaient Maison du Soleil.

Les *Florides* adoraient cet astre dans une vaste grotte du mont Olamy que la nature semblait avoir décoré tout exprès de concrétions diverses, agréablement disposées.

Les habitans de l'isthme de *Panama* n'avaient ni temple, ni marques extérieures de culte; ils adoraient le soleil et la lune. Il en était de même des peuples de la *Terre-Ferme*, du *Brésil*, des *Caraïbes*, qui reconnaissaient deux esprits, le *bon* qui demeure au Ciel, et le *méchant* qui est répandu dans l'air.

Les naturels de *Saint-Domingue* faisaient des pélerinages à une certaine grotte sacrée d'où ils faisaient naître le soleil et la lune. Nous avons vu, par la réponse d'un vieux Cacique de cette île à Christophe Colomb, qu'ils avaient quelques idées de la vie à venir.

A l'instar des Troyens et des anciens Grecs, les prêtres *mexicains* immolaient par fois des victimes humaines, et se repaissaient de leur chair plus rarement encore, croyant, par une vengeance aussi déplacée, appaiser les mânes de leurs guerriers qui avaient péri dans les combats, et se concilier, par cet absurde sacrifice, les mauvais esprits dont ils avaient tout à craindre.

L'usage des Mexicains, d'engraisser, comme les Hébreux, un prisonnier dans le temple, pour en servir annuellement les membres sanglans aux plus ar-

dens d'entre leurs dévôts, était plutôt, comme l'observe M. Paw, « une expiation légale dictée par le » fanatisme le plus outré, qu'un moyen adopté pour » sustenter la vie de ces enthousiastes. » L'opinion commune est que l'on brûlait d'abord le cœur, ensuite le corps de la victime; qu'on en gardait les cendres à part, pour attester qu'on avait rempli les devoirs de la religion.

Il y a peu de nations auxquelles on ne puisse reprocher d'avoir mangé des victimes humaines, et il n'en n'existe pas une qui n'ait arrosé les autels de la divinité du sang de ses semblables. Les *Scythes*, les *Egyptiens*, les *Chinois*, les *Indiens*, les *Juifs*, les *Phéniciens*, les *Perses*, les *Grecs*, les *Carthaginois*, les *Romains*, les *Arabes*, *les Nègres*, les *Espagnols*, les *Gaulois*, les *Bretons*, les *Germains*, les *Suédois*, et tous les habitans du nord de l'Europe, ont immolé des hommes avec profusion. Quand ces peuples ont cessé de manger leurs prisonniers, ils les ont offerts à leurs dieux. C'est à cette occasion que les Latins ont imaginé les mots d'*hostie*, *hoste*, (hostie, hoste ou ennemi) *victus orvinctus*, (victime, vaincu, enchaîné, lié.).

De nos jours, les *Bhaltes*, qui habitent la côte occidentale de Sumatra, lient à un poteau et étendent en forme de croix de Saint-André, les criminels et les prisonniers; ils se précipitent sur eux en poussant des cris affreux, et les expédient sur le champ à coups de haches et de couteaux; puis ils arrachent avec fureur des lambeaux de chair des corps des patiens, les dévorent sur la place après les avoir plongés dans un mélange de jus de citron et d'autres fruits. (Cette atro-

cité s'est faite en 1816 en présence *de lord Moira, gouverneur des Grandes-Indes.*)

L'abbé Renaudot rapporte qu'au 9e. siècle il y avait encore des antropophages dans l'empire de la Chine, et que les Arabes s'accordent à dire que les habitans des provinces de *Xandu* et de *Concha*, mangeaient leurs prisonniers; les Chinois agiraient certainement d'une manière plus digne de l'humanité, s'ils envoyaient le surplus de leur population établir des colonies plutôt que d'étouffer chaque année, dans des bassins d'eau chaude, plus de trente mille enfans nouveaux-nés, pour ne pas les nourrir.

C'est par un sentiment de charité aussi déplorable, que les *Onontagues* au Darien, enterrent le jour même qu'une mère vient d'expirer, les orphelins et orphelines à la mamelle avec le corps de la mère, pour, disent-ils, les empêcher de mourir de faim et de misère.

Si depuis l'amende de 200 sols à laquelle les lois saliques sous *Charlemagne*, condamnaient les sorciers qui mangeaient de la chair humaine, les Européens ont cessé de manger des hommes, ils ont conservé la coutume de prier le ciel de les préserver des démons, et de payer les prêtres pour les endormir par leurs prières.

Les *Atakapas* de la Louisiane ayant promis dans leur traité avec les Français de ne plus goûter de chair humaine, ont mieux tenu leur parole que ne firent jadis les *Carthaginois*, qui au mépris de l'engagement solennel qu'ils avaient signé, de ne plus sacrifier des enfans à Saturne, s'abandonnèrent de rechef à cette épouvantable superstition.

Combien d'États chrétiens en Europe, pourra-t-on citer, qui puissent se flatter d'avoir observé leurs traités aussi religieusement que les Atakapas, que les *Guayqueries* de la bande du Nord? Ces derniers, dit M. Humboldt, montrent avec orgueil aux Européens la *pointe de la galère*, à cause du vaisseau de Colomb qui était mouillé dans ces parages; et le port de *Mançanillo*, où ils jurèrent aux blancs, pour la première fois en 1498, cette amitié qu'ils n'ont jamais trahie et qui leur a fait donner en style du palais le titre de *Fièles* (Fidèles). (Voy. Aux. Reg. Equin. du Nouv. Contin.)

Il y avait moins d'antropophages au Nouveau-Monde que bien des personnes se l'imaginent. On n'y a jamais connu que les Atakapas dont nous avons déjà parlé, qu'une tribu parmi les *Patagons* du Midi; dans le Brésil; les *Barbares*, les *Oragnates* et les *Typayes*; dans la Guyane, les *Gallibis* et quelques familles Caraïbes expulsées de leurs îles natales par les Espagnols, et réfugiées à la côte du Continent, entre l'Orénoque et le fleuve des Amazônes. Ils regardent les Missionnaires comme des ennemis dangereux et opiniâtres, et les Espagnols comme les plus cruels.

Antoine *Biet*, supérieur des prêtres Missionnaires qui passèrent en 1652 à Cayenne, a fait un rapport plus avantageux de leurs mœurs et de leurs manières de vivre. (*Voy*. son Voy. de la Terre équin., liv. 3, pag. 390.)

Les Américains avaient encore de commun avec presque tous les peuples de l'Univers, l'usage sanguinaire et insensé d'ensevelir des personnes vivantes

avec les corps de leurs caciques ou chefs de famille, avec cette différence cependant qu'on ne contraignait pas ces infortunés, qu'ils venaient au contraire se présenter d'eux-mêmes, pour l'honneur d'être enterrés vivans, puisqu'on était souvent obligé de renvoyer ceux qui excédaient le nombre prescrit par l'étiquette de la cour pour les funérailles de Sa Majesté. (*Voyez* l'Histoire des Incas par Garcilasso, imprimée à Paris en 1744.)

L'usage inhumain d'ensevelir des personnes vivantes avec les morts, existait en Europe et dans tous les pays où les *Ases* ou Scythes asiatiques se sont fixés. L'Europe n'a été exempte de cette barbarie qu'au temps de Jules-César.

Cet usage subsiste encore à la côte de *Guinée* et dans quelques cantons de l'*Asie méridionale*; à la côte de *Coromandel*, on enterre les femmes vivantes, et chaque assistant croit exercer un acte d'humanité en jetant sur elles quelques paniers de sable.

Quant à la bizarrerie qui a rapport au deuil, et qui consiste (chez les *Tcharos* du Paraguay; les *Guaranos* et les *Sauvages* qui habitent à l'Occident de Paramaribo, que les Hollandais nomment *Boken*) à se couper une phalange des doigts lorsqu'on perd son mari, sa femme ou quelqu'un de ses proches; on la retrouve parmi les *Caffres*, chez ce peuple qui erre à la pointe méridionale de l'Afrique, et que l'on nomme *Hottentots*, si connu et si fameux par leurs mœurs et leurs habitudes bizarres.

L'usage ridicule, mais moins sanguinaire des Brésiliens et de quelques peuples du Nord de l'Amérique, où la femme, dès qu'elle est accouchée, n'a rien de

plus pressée, que d'aller servir son époux qui garde alors le lit pendant plusieurs jours, est encore en vogue en France même; c'est ce qu'on appelle dans le Béarn, faire *la couvade.* Il est vraisemblable que les anciens Vénarniens, ou les Béarnais, ont puisé cette étiquette en Espagne, où elle régnait principalement du temps de Strabon. (*Mulieres, cum paperunt, suo loco viros decumbere jubent, eisque ministrant*, liv. III, p. 174.) Il l'a remarquée chez les Celtibériens; *Méla* et *Pline* chez les Tibaréniens en Cappadoce; et *Diodore* chez les Corses.

Aucun des peuples de l'Amérique n'a jamais insulté les morts. L'Europe moderne n'en peut pas dire autant; encore moins les anciens *Romains*, qui laissèrent pendant trois jours aux *Gémonies* (lieu qui répond à la voirie), le corps de *Séjan*, ministre et favori de Tibère, exposé aux insultes du peuple (Dion Cassius, *in Tib.*, lib. 58, édit. Reimar.)

Etienne VII arracha de la terre le pape *Formose*, son prédécesseur, lui trancha la tête, et fit jeter son corps dans le Tibre. Un *Concile* fit exhumer le cadâvre de Wickleff pour le maudire à la face de Dieu. *Araound Raschild* fit ouvrir les pyramides d'Egypte pour s'approprier les trésors qu'il supposait qu'on y avait enfouis. Le révolutionnaire *Marat*, en 1794, passa du Capitole aux Génomies; du Panthéon de Paris à l'égoût Montmartre.

On n'accusera pas non plus les Américains, comme les anciens Mèdes, d'avoir jeté à un certain nombre de forts dogues, les cadâvres de leurs amis, de leurs pères et de leurs parens; de les avoir même fait dévorer à l'article de la mort, sous prétexte de les soustraire

au déshonneur de mourir dans leur lit, ou à celui d'être enseveli, parce qu'il est connu de tout le monde que les habitans de l'Amérique, après avoir soigné les personnes qui leur sont chères, pendant leur maladie, arrosent leur tombeaux de leurs larmes; que les femmes de ces mêmes Indiens, après leur avoir rendu, ainsi qu'à leurs enfans, les honneurs de la sépulture, viennent tous les jours, pendant plusieurs semaines, porter des alimens, verser de leur sein quelques gouttes de lait sur leurs tombeaux (Charlevoix. Voy. d'Amérique).

Les naturels du Nouveau-Monde ont tant de respect pour les tombeaux de leurs ancêtres, qu'ils regardent ces monumens comme les titres de possession de la terre qu'ils habitent. « Ce pays est à nous, disent-ils, les os de nos pères y reposent. » Quand ils sont forcés d'en sortir, ils les déterrent en pleurant, et les emportent avec le plus grand respect (Histoire des Antilles).

Les Américains n'ont jamais pratiqué la coutume barbare d'offrir, sur un bûcher, des victimes humaines en holocauste. Dans l'*Inde*, on place sur un bûcher, les veuves qui n'ont point eu d'enfans, et on les y brûle avec le corps de leur mari défunt. Les druïdes, chez les *Gaulois*, les *Bretons*, et dans le nord de l'Allemagne, brûlaient les victimes humaines dans des paniers d'osier. Les prêtres modernes, dans certains pays d'Europe, en ont fait des auto-dafés, et les ont brûlés en grande pompe dans les places publiques.

Les habitans du Nouveau-Monde, n'ont jamais eu pour passe-temps, des combats de gladiateurs, de taureaux, de tigres, d'ours ou autres bêtes féroces contre des hommes. Ils n'ont jamais imité *L. Scilla* qui, le

premier, fit combattre dans le cirque, des lions en liberté (tandis qu'auparavant ils étaient attachés), et contre lesquels le roi Bocchus envoya des chasseurs instruits dans l'art de les percer à coups de traits. On ne leur reprochera pas non plus, lorsqu'un gladiateur portait la main sur la blessure qu'il avait reçue, quoiqu'en se tenant ferme, tandis que son adversaire tournait les yeux vers les spectateurs pour savoir s'il devait continuer à combattre; d'avoir fait signe, comme le peuple romain, que ce n'était rien, et crié qu'ils ne voulaient pas qu'on intercédât pour le blessé (*Sénèque*, sur la Constance).

Les Américains les plus distingués par leur rang, auraient cru se déshonorer, s'ils étaient descendus dans l'arène, comme les sénateurs romains, pour y combattre en vils gladiateurs. Leurs femmes n'ont jamais brigué, comme les dames romaines, l'infamie de prendre part à ces combats cruels. Les Péruviens étaient incapables de forcer leurs prisonniers à faire le métier de gladiateurs, comme ceux de ces odieux vainqueurs du monde, désignés sous les noms de *Scutores*, *Thraces*, *Myrmillones*, *Hyplomachi*, *Samnites*, *Essedarii*, qui combattaient dans des chars; *Retiarii*, avec des filets; *Laquearii*, avec des lacets; *Andebates*, gladiateurs qui combattaient les yeux fermés; *Dimacchares*, avec deux poignards ou épées; *Catervares*, prisonniers ou esclaves qui se battaient en troupe.

Le peuple péruvien ou mexicain n'était pas assez perverti (lorsqu'il s'agissait de décider de la vie d'un gladiateur qui avait montré de la faiblesse ou de la timidité), pour renverser le pouce (*converso pollice*),

et crier, (*recipe ferrum*), reçois le fer. Plus humain que le peuple de Rome, il eût fait périr celui qui eût proposé des jeux aussi atroces; il n'eût point joui, comme la multitude romaine, à la vue des victimes immolées à ses plaisirs; il n'eut point demandé à voir leurs cadavres, pour s'assurer qu'ils étaient véritablement égorgés. Il n'eût pas, comme elle, porté la main dans leurs blessures, bu de leur sang, sous prétexte que c'était un remède pour certaines maladies. (JUSTI LIPSII, *Saturnalia*, lib. II.)

Les empereurs du Pérou et du Mexique savaient mieux que ceux de Rome, se choisir des amusemens plus dignes d'eux et de l'humanité. Ils eussent rougi d'entretenir des gladiateurs nommés *Fiscales* et *Postularii*, qu'on ne faisait paraître, à la prière du peuple, que par une faveur particulière (UPTON, *Notes sur Arrien*, pag. 97.) Jamais on ne leur reprochera, comme à Constantin, d'avoir donné l'odieux spectacle de princes vaincus, forcés de combattre dans le Cirque, contre des animaux féroces.

Les Péruviens et les Mexicains n'auraient jamais imaginé, comme les Romains, de réserver une portion de l'amphithéâtre ou de l'arène, appelée *spoliare*, où les gladiateurs s'habillaient et se déshabillaient, et où l'on achevait ceux qui, ayant été grièvement blessés, étaient jugés incapables de servir aux plaisirs cruels de ce peuple. (SÉNÈQUE.)

D'après ce que l'on connaît de la religion des anciens Péruviens, on peut avancer que leur culte admettait le polythéisme, et n'était pas exempt de superstitions, puisqu'indépendamment de ce dieu immortel, qu'ils appelaient *Pachacamac*, et qu'ils adoraient sous l'em-

blême radieux du Soleil; ils rendaient leurs hommages à des divinités subalternes, qui n'étaient vraisemblablement que des Saints dans le genre de ceux des catholiques romains. Ils avaient, dit-on, un grand respect pour des statues représentant des diables si conformes à ceux de l'ancien continent, qu'on s'y serait mépris. Quoi qu'il en soit, leur religion renfermait, peut-être, moins de contradictions et d'absurdités, que celle de la plupart des autres peuples.

En adorant dans le Soleil, à l'instar des Perses, l'image de cet être incompréhensible, la source de la végétation et de l'existence des êtres de notre planète, ils étaient plus raisonnables que les *Scandinaves*, qui s'étaient créé un dieu dans *Odin*; que les *Celtes* et les *Gaulois*, qui sanctifiaient le *gui*, et sacrifiaient au bruit des tambours, des petites filles et des petits garçons, aux pieds d'*Hésus* et de *Teutatès*, leur Jupiter, et d'*Ognicus*, leur Hercule; que les anciens *Germains* qui adoraient un *Arminius*, un *Irminsuls*, *Frida*, déifiaient *Velléda*, *Labhra*, *Jeha*, *Gauna*, *Retto*, *Siba*, *Wonda*, *Fréja*, *Aurinia*, et tant d'autres femmes et filles; que les *Allemands* modernes, nommés *Sionites*, qui révèrent une femme ou fille, qu'ils honorent du titre de Mère de Sion; que les *Africains* qui se prosternent devant des *crocodiles*, des *serpens*, des *fétiches*, objets de leur caprice, de leur crainte et de leur espérance; des dieux enfin, qu'on n'ose nommer; que les *Égyptiens* qui déifiaient des oiseaux, des vaches, des crocodiles, des serpens des rats, des insectes, des oignons, qu'ils écrasaient tous les jours sous leurs pieds; que les *Indiens* orientaux, qui rendent hommage aux éléphans,

et leur grimpent sur le dos, que les autres *Indous,* qui n'ont de respect que pour la *vache,* dont ils ont sanctifié la race, et qui permettent aux Européens d'acheter et de manger leur dieu; que les *habitans du Gange,* qui se laissent dévotement dévorer par leurs crocodiles; que les *Turcs,* qui mettraient en pièces celui qui aurait le malheur de regarder en leur présence, comme un conte ridicule, qu'Adam ayant été créé dans le Paradis, il toussa, et que la salive qui sortit de sa bouche, fut, par ordre de Dieu, recueillie par l'ange Gabriel, qui la versa dans le sein de la sainte Vierge, où elle devint la vertu génératrice dont J. C. fut conçu, enfin, que les *Grecs*, les *Carthaginois*, les *Romains* et d'autres peuples, qui ne voyaient dans leurs dieux, que les ennemis du repos, de la vertu et du bonheur de l'espèce humaine, et qui croyaient que les dieux ne se mêlaient jamais des hommes, sinon pour les châtier.

« *Non esse curæ deis securitatem nostram, esse ultionem.* (TACITE.)

Le Péruvien, en attribuant la révélation à *Manco-Capac*, avait cette croyance, de commun avec l'Indien, qui prétend que *Brama* est venu lui révéler le culte qui lui plaisait; avec le *Scandinave*, qui en disait autant du redoutable *Odin;* avec le Chrétien, qui croit que sa religion lui a été révêlée par Dieu même.

Les *Allibamous*, comme les Chrétiens, ont leurs *Rogations.* Ils font à ce sujet une très-grande fête au mois de juillet, temps de leur récolte. Dans ce jour solennel qu'ils passent sans manger, ils allument pour la médecine ou jonglerie, le feu nouveau; après quoi, ils se purgent, et offrent à leur *Manitou* les prémices

de leurs fruits. Ils achèvent la journée en danses de religion.

A l'équinoxe de mars, le *prêtre péruvien*, à l'aide d'un miroir ardent, allumait tous les ans le feu sacré avec les rayons du soleil, comme les *vestales* jadis le rallumaient à *Rome*, le même jour; les Catholiques ont adopté la même époque pour renouveler le feu des lampes de leurs églises. L'on y célébrait anciennement aussi la fête des *Eaux* à l'équinoxe de mars; l'église romaine en a consacré la mémoire, par l'usage de l'eau bénite qui se fait à la même époque. La fête des torches s'est perpétuée dans le cierge pascal.

Quelles réflexions n'inspirent pas la femme au serpent, l'Eve des Aztèques, le Dieu de la guerre, la Déesse de la volupté, le Soleil qui, sous le nom de Tonattuh, est tantôt l'objet d'un culte, tantôt l'emblême du temps? A quelles conjectures ne donne pas lieu cet oiseau qui rapporte à Coxcox (ou Noë) le rameau vert, signe du départ des eaux; cette colombe qui distribue des langues aux hommes nés après la grande inondation; cette pyramide, autre tour de Babel, qui demeure imparfaite et dont les audacieux architectes, nouveaux Titans, sont foudroyés par les dieux; le monument de Cholula, le baptême des enfans nouveaux-nés, et plus encore que tout cela, cette régénération attendue par les Mexicains sur la promesse d'un de leurs législateurs, qui devait, après de longues années, leur donner de nouvelles lois.

La Pâques des *Mexicains*, qui consistait à manger un morceau de gâteau de maïs, représentant la statue en grand du dieu Vitziliputzi, qu'on avait promenée et encensée en procession, était moins ridicule que la

Pâques des anciens Gaulois qui, après avoir chanté dans une forêt de la Beauce, aux environs de Chartres: « Au gui, au gui, l'an neuf planté, planté, » avalaient avec dévotion, après plusieurs cérémonies religieuses, un morceau de pâte pétrie en forme de pain, et une gorgée d'eau lustrale.

Cette procession des *Mexicains* valait bien celle des *Druïdes*, qui allaient, en grande cérémonie, ramasser le *gui* avec beaucoup de respect. Elle prêtait bien moins à rire, que de voir un Druide à longue barbe, habillé en blanc, grimper sur un chêne, sauter de branche en branche, avec sa faucille d'or, pour couper le gui, que ses confrères recevaient dans un sac blanc, avec beaucoup de vénération.

La grande fête du *Ramy*, que les *Péruviens*, après le solstice d'été, célébraient au mois de juin, d'abord par un jeûne de trois jours, et ensuite par toutes sortes de dévotions et de sacrifices, après avoir obtenu, à l'aide d'un miroir concave, de la grosseur de la moitié d'un orange, extrêmement luisant et poli, le feu nouveau du soleil, avec lequel le grand sacrificateur allumait un peu de charpie faite de coton qui servait à brûler les victimes et à rôtir les chèvres qui devaient se manger ce jour-là, et dont le principal acte de cette solennité consistait sur-tout à manger le pain sacré appelé *Cancu*, l'apprêt duquel exigeait beaucoup d'observances rigoureuses, puisque ce pain ne pouvait être pétri, cuit et préservé de toute espèce de souillure, que par des vierges dévouées au culte de Pachacamac, chargées de préparer aussi les liqueurs destinées à l'usage des Incas, après l'offrande qui en aurait été faite sur l'autel, et que les prêtres, après avoir

légèrement rougi ce pain de quelques gouttes de sang, qu'ils tiraient, dit-on, du front et du nez des enfans au-dessus de 5 ans, distribuaient à tous les assistans, qui le mangeaient en présence des idoles, des prêtres et des Incas qui présidaient à cette solemnité, était pour les Péruviens une communion sous les deux espèces, comme chez les Chrétiens, celle du pain et du vin.

Cette cérémonie était plus raisonnable que celle des peuples du *Gévaudan*, qui s'assemblaient tous les ans, pour célébrer, pendant trois jours, la fête du mont *Helanus*, dans les eaux duquel ils jetaient leurs offrandes, qui consistaient en pain, cire, étoffes, etc.

Les Mexicains et les Péruviens avaient quelques notions de la spiritualité de l'ame; ils croyaient à la résurrection des corps, mais ils ne prétendaient pas, comme les Chrétiens des premiers siècles, que les dents des morts étaient des substances incorruptibles, que Dieu se réservait, comme une espèce de graine ou semence, pour faire régénérer les corps décomposés par la putréfaction.

« *Constat dentes incorruptos perenare, qui ut se-*
» *mina retinentur, fructificantur corporis in resur-*
» *rectione.* » (TERTULLIEN.)

Ils n'avaient pas adopté cet absurde préjugé du paganisme, qui était cause que les Romains ne brûlaient pas le corps des enfans morts avant la pousse des dents, et qu'ils appelaient pour cela « *Minores* « *igne rogi.* »

Plus sages que les Chrétiens pour la confession, les Péruviens avaient laissé aux femmes la faculté de se confesser à une personne de leur sexe. Les hommes

allaient volontairement et publiquement devant le juge déclarer les fautes qu'ils avaient commises, et dont personne n'avait connaissance; mais ils ne se confessaient pas, comme le prétend le père *Acosta*, à des prêtres nommés *Ischusyres*, tenant en main une petite corde, et qui, pour accorder l'absolution au pénitent, prononçaient ces paroles : « Dieu m'a donné le pou» voir de rompre la chaîne de tes péchés, comme je » romps cette corde, » qu'ils cassaient au même instant par le milieu, ce qui absolvait le confessé. Ces prêtres, pour les cas graves, ne référaient pas non plus leurs pénitens à des Ischusyres plus élevés en dignité.

Quant aux Incas, ils s'étaient soustraits d'un asservissement semblable, en prétendant qu'en qualité de rois, ils n'avaient de juge compétent que Dieu, et qu'ils ne pouvaient se confesser qu'au Soleil; aussi le grand-pontife de Cuzco absolvait-il toujours d'avance l'empereur et la famille impériale, lorsqu'ils avaient envie de faire leur confession au ciel. Quand l'Inca avait rempli cette formalité, il se baignait dans une eau courante, et sitôt qu'il en sortait, il disait au fleuve : « Reçois les péchés que j'ai confessés au Soleil, » et porte-les dans la mer. »

Comme les Chrétiens, les Péruviens célébraient un grand jubilé à la fin de chaque siècle; et à l'instar des Juifs, certains peuples de l'Amérique pratiquaient la circoncision; mais ils ne s'étaient pas occupés, comme les Hébreux, à mettre des herbes consacrées dans le nez des démoniaques, pour en chasser les démons.

S'ils furent coupables, comme les autres peuples de l'ancien continent, d'avoir immolé des hommes à la

dédicace de leurs temples, on ne leur reprochera pas du moins d'avoir imité le premier citoyen de Rome, qui crut donner un spectacle mémorable, en inventant une nouvelle manière de faire périr les hommes. Ce n'étoit pas assez qu'ils combattissent les uns contre les autres, qu'ils se taillassent en pièces, il fallait qu'ils fussent écrasés sous l'énorme poids des éléphans. C'est ainsi que Pompée fit la dédicace du temple de *Vénus Victorieuse*; qu'il la consacra par le spectacle d'un combat de 20, ou selon d'autres, de 17 éléphans, contre des *Gétules*, qui leur lançaient de loin des javelots.

« *Pompeii quoque altero consulatu, dedicatione* » *Veneris Victricis, pugnavêre in circo viginti, aut,* » *ut quidam tradunt*, XVII, *Gœtulis ex adverso ja-* » *culantibus.* » (PLIN., *Natur. Hist.*, lib. 8, cap. 7, édit. Hardouin.)

Les Péruviens avaient leurs vestales, comme jadis les Gaulois, les Bretons, les Suédois, les anciens Bataves, les Germains, les Romains et les Européens modernes, avec cette différence, que les vestales américaines étaient des prêtresses ou des religieuses d'une autre espèce que celles d'Europe, et qu'elles vivaient dans le célibat le plus strict. Elles jouissaient d'une si grande réputation, que les Indiens les consultaient comme des oracles; qu'ils labouraient gratuitement leurs champs, les plantaient et les récoltaient pour elles.

Cet excès de dévotion annonce une certaine sociabilité, une galanterie raffinée. Elle ne s'accorde pas avec la paresse que M. Paw suppose à ces Indiens; avec les outrages qu'il dit « que ces indigènes faisaient

» à leurs épouses, au point de les forcer à se séparer » de leurs maris, pour habiter des lieux déserts, et » s'y sustenter de fruits sauvages et de gibier. »

Cette république femelle ne contredit pas non plus l'existence des Amazones américaines, dont parle la *tradition* des Indiens, le jésuite *Acugna*, le conquérant *Orellana*, ni celle des autres peuples, certifiée par *Hérodote*, *Diodore de Sicile*, *Arien*, *Justin* et *Quint-Curce*.

L'instinct moral repoussait du cœur des Américains, le vice armé d'une autorité sacrée et descendant du séjour éternel. Ils admiraient la continence de leurs vestales, mais ils se seraient bien gardés de célébrer, comme les Romains et les Grecs, les débauches d'un *Jupiter*; d'adorer l'impudicité d'une *Vénus*; d'invoquer le dieu qui mutilait leurs pères. La sainte voix de la nature l'emportait chez eux sur celle de pareils dieux, et il leur eût répugné de reléguer dans le ciel le crime avec les coupables.

Les *quipos* coloriés des Péruviens étaient plus ingénieusement imaginés que les hiéroglyphes monstrueux des Egyptiens, qu'on a peine à concevoir, malgré toutes les interprétations qu'on veut leur donner. La langue sacrée du Pérou, le respect qu'ils avaient pour la vertu, puisqu'ils n'épousaient que des filles vierges, et qu'ils châtiaient avec la dernière rigueur celles qui se prostituaient; enfin le penchant secret et invincible que les débris de ce peuple conservent, comme les Hébreux au fond du cœur, pour les institutions religieuses de leurs ancêtres, démontrent que les Péruviens ne passaient pas leur vie sans penser, comme on l'a dit, et que leur culte, à quelques supers-

titions près, n'était pas aussi monstrueux qu'on a bien voulu le dépeindre. »

Au reste, ils avaient de commun avec tous les peuples du monde d'avoir personnifié de la même façon, sous les mêmes emblêmes, des météores, et des catastrophes physiques, et comme les *Egyptiens*, les *Indous*, les *Japonais*, les *Grecs*, les *Norvégiens* et les *Bretons*, d'avoir métamorphosé en géans les phénomènes terrestres et aériens, si toutefois l'abbé *Pluche*, que M. Paw cite page 314 du 1er. volume, ne s'est pas trompé, lorsqu'il prétend que *Briarée*, mot grec qui veut dire *robuste*, doit signifier le *déluge*, parce qu'en *hébreu*, il signifie la *perte de la sérénité*; qu'*othus*, mot grec qui n'a aucune signification particulière, doit signifier le *dérangement des saisons*, parce qu'il a cette signification en hébreu; que *porphyrion*, autre mot grec qui veut dire *porphyre*, doit signifier *tremblement de terre*, parce qu'il a ce sens en hébreu; que le mot grec *mimas*, qui signifie en grec *imitateur*, *comédien*, doit par suite du même raisonnement, signifier *grande pluie*; qu'*encelade*, mot grec qui exprime le bruit, signifie selon Pluche, la *fontaine du temps*; qu'*ephialtès*, mot grec qui signifie *sauteur*, *oppresseur*, *incube*, ne doit exprimer qu'un *grand amas de nuées*, et que *deucalion* signifie l'*affaissement du soleil*, ce qui, dit Voltaire, est aussi bien prouvé que les autres acceptions.

Malgré tout, l'on est forcé d'avouer que la religion des *Amantas* et des *Ischusyres*, n'était point surchargée de superstitions, de légendes absurdes, de ces dogmes qui insultent à la raison et à la nature, et qu'on ne saurait comprendre. Ils se sont contentés d'a-

dorer un dieu avec tous les sages de la terre, tandis qu'en Europe on se partage entre *Thomas* et *Bonaventure*, entre *Calvin* et *Luther*, entre *Jansénius* et *Molina*.

Que de maux les Européens n'ont-ils pas faits au nom de ce même Dieu, que l'évangile annonce! c'est lui que chaque nation particulière invoque pour exterminer ses ennemis; remercie à chaque bataille, et c'est en son nom enfin, qu'on a détruit les paisibles Américains.

CHAPITRE III.

Etat des arts chez les Péruviens et les Mexicains, lors de la découverte de l'Amérique.

Que les Européens, à qui leur pays ingrat ne fournissait aucune de ces productions riches et précieuses qu'offrent l'Asie et l'Amérique, aient été poussés par la cupidité à faire des tentatives pour se les procurer; que par suite de la découverte du Nouveau-Monde, ils se soient emparés de la moitié de notre planète; cela n'est pas étonnant, quoi qu'en dise M. Paw, puisque nous avons vu les *Assyriens*, les *Perses*, les *Grecs*, les *Tartares* du nord, les *Romains*, les *Sarrasins*, les *Goths*, les *Vandales*, etc. leur donner cet exemple; mais que l'intérêt et la curiosité n'aient pu engager les *Japonais*, les *Chinois*, les *Persans* et les *Turcs* à voyager en Amérique, cela n'est nullement surprenant, puisque ces peuples possèdent une partie des trésors du nouvel hémisphère, avec un climat à-peu-près semblable.

M. Paw ignore sans doute que c'est à la misère, à la gêne, que les Européens sont redevables de leur industrie et de leur esprit; que l'Espagne est le pays de l'Europe où l'on trouve le plus de mendians et de vagabonds; qu'il émigre annuellement de la *Galice*, 60 ou 80,000 individus qui vont à *Gênes*, à *Lisbonne*; et sous le nom de *Gallegos*, sont, dans ce pays, ce que sont les *Savoyards* à Paris. Cependant y a-t-il rien de plus méprisable que d'entendre un mendiant espagnol ou portugais, en guenilles, mourant de faim et couvert de vermine, demander à un autre gueux comme lui, si sa seigneurie a pris son chocolat? Sans l'orgueil, la vanité et la prévention, que l'on pourrait mieux alors apprécier les choses!

Parce que, sans le fer et le cuivre, on ne peut guères dans les pays du nord de l'Europe cultiver les terres, et que les habitans de cette partie seraient alors contraints de brouter l'herbe, et de se repaître de glands, doit-on en conclure que cette règle est sans exception, même pour la terre de l'Amérique, à laquelle le voisinage de la ligne donne une si grande fertilité?

Parce que les *Chinois*, connaissant déja la castine et le fer, du temps d'*Yao*, étaient dans leur âge de fer, lorsque certains peuples d'occident n'étaient peut-être encore que dans leur siècle d'or, c'est-à-dire, vivant de glands de chêne, de mûres de ronces, de noisettes de coudrier, de cornouilles, d'arbouses, de prunelles acides, de petites poires sèches, et de quelques misérables daucus, n'ayant pour tout vêtement qu'une peau de bête fauve attachée sur l'épaule avec une épine; dira-t-on pour cela, parce que les

Péruviens ne connaissaient pas alors l'art de forger le fer, comme les Européens du 15.e siècle, « qu'ils étaient dénués d'esprit, d'intelligence; qu'ils » n'avaient aucune idée des arts et des sciences; qu'ils » manquaient de mots nécessaires pour exprimer les » notions morales et métaphysiques, et que le défaut » de la monnaie attestait leur peu de progrès dans la » législation et la police, » lorsque tant d'écrivains ont prôné leur industrie, leurs arts, leur génie, leur police, leurs lois, leur gouvernement et leur bonheur? lorsqu'il est avéré que les Espagnols ont brûlé et détruit les ouvrages de ce peuple malheureux, croyant par là justifier leur barbarie; et que *Sumarica*, le premier évêque de Mexico, a fait jeter au feu tous les tableaux historiques qu'on avait pu déterrer dans le Mexique; et parce qu'on a eu peine à déchiffrer le seul exemplaire qui était échappé des mains de ce prêtre fanatique, et qui renfermait l'histoire de tous les rois du Mexique, dont le premier n'avait commencé à régner, dit-on, que vers l'an 1391, de notre ère vulgaire, doit-on en conclure que les Mexicains étaient des sauvages complètement grossiers et ignorans?

Ainsi les *Tartares* jadis détruisirent à plusieurs fois, pendant leurs guerres, les bibliothèques formées par les savans du Thibet; ainsi un malheureux *empereur de la Chine* ordonna à ses sujets, sous peine de la vie, de brûler tous les livres et tous les manuscrits qui pouvaient servir à éclaircir l'histoire de notre globe. Ce fut cette même frénésie qui occasionna, sous Jules-César, l'incendie de la *bibliothèque d'Alexandrie*. Ce fut l'intolérance du pape *Grégoire*, qui priva la chrétienneté d'une partie des œuvres de *Cicéron*, de

Tite-Live, de *Corneille-Tacite*. Ces persécutions contre l'esprit humain, nous ont enlevé les poésies de *Ménandre*, de *Bion*, d'*Apollodore*, d'*Alcée*, de *Philemon* et de *Sapho*, dont les fragmens attestent la perte inestimable que nous avons faite; c'est encore à l'obéissance aveugle des Missionnaires de la Propagande, aux ordres de la cour de Rome, que le monde littéraire peut s'en prendre, pour la destruction d'un grand nombre de livres trouvés au Malabar. Il n'y a pas, jusqu'aux Juifs dont on n'ait détruit les livres, et brûlé le dernier exemplaire de l'ouvrage hébreu, intitulé: *Toldos Jescut*.

Quel est le peuple qui peut se flatter d'avoir une chronologie vraie et ancienne? Les Chinois ne commencent leur cycle sexagénaire qu'à l'empereur *Iao*, 2357 ans avant notre ère vulgaire : tout le temps qui précède cette époque, est d'une obscurité profonde. Nous n'avons rien des *Indiens* ni des *Perses*; presque rien des *Egyptiens*. Les hommes se sont toujours contentés de l'à-peu-près en tout genre; tous nos systêmes inventés sur l'histoire de ces peuples, se contredisent autant que nos systêmes métaphysiques. Les olympiades des Grecs ne commencent que 728 ans avant notre manière de compter. Tite-Live s'est bien gardé de dire en quelle année Romulus commença son prétendu règne. Il est prouvé que les 240 ans qu'on attribue au sept premiers rois de Rome, sont le calcul le plus faux, et que les quatre premiers siècles de Rome sont absolument dénués de chronologie; enfin des 80 *systêmes* de chronologie qui subsistent, il n'y en a pas un de vrai, comme l'a démontré *l'abbé de Condillac*. Cela n'empêche pas nos chronologistes

modernes de fixer hardiment l'époque de l'origine de toutes les nations, comme s'ils avaient lu tous les livres et tous les manuscrits détruits à la *Chine*; au *Malabar*, au *Thibet*, en *Egypte* et à *Rome*.

Quand on observe que les Péruviens avaient commencé par employer l'or, que de l'or ils étaient parvenu à fondre l'argent; après ce métal, le cuivre; et que du cuivre, auquel ils donnaient une dureté égale à celle de l'acier le mieux trempé, ils étaient parvenu à connaître le fer, sans pouvoir cependant le forger comme les Européens modernes; ces découvertes, dis-je, annoncent qu'ils avaient fait des progrès dans les arts, qu'ils étaient inférieurs dans la science de la metallurgie, pour le fer seulement, aux nations policées de l'Europe; mais qu'ils leur étaient supérieurs pour l'or, l'argent et la trempe du cuivre, puisque l'Europe savante n'a pu, jusqu'à ce jour, deviner le secret de donner au cuivre une trempe pareille à celle que reçoit l'acier.

Parce qu'ils n'avaient pas de monnaie, et ne connaissaient pas l'usage du fer, M. Paw les traite de sauvages. D'après cette manière de raisonner, les Spartiates auraient été aussi des barbares; les Romains, pendant 474 ans, auraient été tels que les sauvages d'Amérique; il en aurait été de même des Numides, jusqu'au temps de Massinissa; des Moscovites, jusqu'en 1440.

Si M. Paw avait joui de la vue des Cordillières et de celle des monumens des peuples indigènes du Nouveau-Continent, il eût connu, comme M. Humboldt, quelques-unes de ces grandes scènes que présente la nature dans les hautes chaînes des Andes; il se fut

éclairé sur l'ancienne civilisation des Américains, par l'étude de leurs monumens d'architecture, de leurs hiéroglyphes, de leur culte religieux et de leurs rêveries astrologiques. Les *rives de fleuves* américains lui eussent parlé le même langage que celles de l'*Euphrate*, du *Nil* et du *Tibre*; plus d'une fois, il eût retrouvé, dans le *Pérou*, dans le *Mexique*, quelques traits de l'*Inde*, de l'*Egypte*, de l'*Etrurie*; parmi les montagnes américaines, il eût rencontré des monumens remarquables qui portent l'empreinte de la nature sauvage des Cordillières. M. Paw eût trouvé, comme ce savant, l'occasion d'admirer et de décrire la construction des *Téocallis* ou pyramides mexicaines, comparées à celles du temple de *Belus*; les *Arabesques* qui couvrent les ruines de *Mitla*, des idoles en basaltes ornées de la Calantica, des têtes d'Isis, et un nombre considérable de peintures symboliques représentant la *Femme au Serpent*, qui est l'*Eve* mexicaine, le déluge de *Coxcox*, et les *premières migrations* des peuples de race aztèque. Il n'eût pas manqué de démontrer les analogies frappantes qu'offre le *calendrier* des Toltèques, et les *catastérismes* de leur zodiaque, avec les divisions du temps des peuples Tartares ou Thibétains, de même que les traditions mexicaines sur *les quatre régénérations* du globe, avec les *Pralayas* des Indous, et les quatre âges d'Hésiode; de parler des *peintures hiéroglyphiques* que M. Humboldt, depuis, a rapportées en Europe; des fragmens de tous les *manuscrits aztèques* qui se trouvent à Rome, à Vellétri, à Vienne et à Dresde: le dernier rappelle, par des symboles linéaires, les

kouas des Chinois (*voy.* Voyage de M. Humb. aux rég. équin: du Nouv. Cont.)

La *religion* des Américains, l'existence de la *ville de Mexico*, qui contient encore, de nos jours, 140,000 ames, les *palais* élégans de Montézuma, les *temples* que les Mexicains y avaient érigés, le *pont* qui unit cette ville à la terre ferme, et qui a plusieurs lieues de long; l'existence de *Cuzco*, ancienne capitale de l'empire péruvien, qui offre encore une population de 40,000 ames; les *monumens* des anciens Incas, formés de grandes pierres irrégulières qui se joignent parfaitement, et non pas à petites assises, comme les édifices européens; les *ruines du palais* des Incas et de plusieurs édifices publics; celles du *Temple du Soleil*, à la place duquel l'on a bâti un très-beau cloître; la *vaste masse* du pays du *Tikuanacu*, ancienne pyramide faite de mains d'hommes et de pierres les plus grosses, partagées en différens étages; les *statues colossales* de deux énormes géans, faites en pierres, couvertes d'une draperie qui tombe jusqu'à terre, et dont la tête porte un espèce de bonnet que le temps a fort endommagé; une *longue muraille* de pierres énormes; plusieurs restes d'édifices extraordinaires, comme de vastes portes, des statues d'hommes d'une taille ordinaire, les unes ayant un vase en main, d'autres assises ou debout, d'autres ayant un enfant à la mamelle, ou le tenant par la main, que la tradition du pays dit avoir été changées en pierres pour leurs péchés, et le plus étonnant de tous, une maison creusée dans une seule roche que les habitans prétendent avoir été faite par des sorciers, ainsi que d'autres édifices; à ceux-là, j'ajouterai les pyramides

du Mexique, celles d'Yucatan; les *murs surprenans* que dom *Ulloa* et quelques autres voyageurs ont trouvés dans le Pérou; les ruines d'*Autun-Cannar*, de *Callo*, du *palais de Cayambe*, construits en pierres considérables superposées sans aucun mortier ni ciment; celles de *Traguanaco*, où le père *Acosta* a mesuré une pierre de 38 pieds de long, sur 18 de large et 6 d'épaisseur; les vestiges de plusieurs autres villes et bourgades; les *cartes* des côtes de l'empire du Mexique, dessinées par les Mexicains, et dont Montézuma fit présent aux Espagnols; le *plan* très-curieux des environs de Mexico, que M. Humboldt a remarqué parmi les manuscrits de Boturini, conservés au palais du vice-roi du Mexique; les *tableaux* élégans que les Mexicains variaient si artistement avec des plumes d'oiseaux, et, qu'à leur instar, les Européens se sont efforcés d'imiter; leurs roues séculaires, moins imparfaites que les almanachs dont on se servait en Europe du temps des Goths, et qu'on imprime encore aujourd'hui dans quelques provinces, à l'usage de ceux qui ne savent ni lire, ni écrire : les jours de travail y étant désignés par des points noirs, les dimanches et les fêtes par des points rouges, et les rêves des astrologues par des emblêmes. Le *grand Jubilé*, que les Péruviens celébraient à la fin de chaque siècle; leurs *haches* de pierre d'*agathe* pure et de *cuivre* péruvien, égales au moins à celles des anciens Grecs et Romains, l'élégance de leurs *statues*, de leurs *vases*, de leurs *gobelets* pour boire la *chica*; l'*art* avec lequel ils exploitaient les mines d'or, *fondaient* ce métal, *perçaient* les émeraudes; *enchâssaient* les saphirs; les *formes curieuses* qu'ils don-

naient aux métaux, à leurs *vases* façonnés, sculptés *en relief*; les *broderies* riches et rares qu'ils faisaient; les *étoffes* tissues en coton et en laine de Lamas et de Vigognes, dont ils fabriquaient des vêtemens couverts de petits grains d'or, plus fins que la semence des perles, dont le travail surpassait l'imagination des orfèvres de Séville; les *étoffes* qu'ils faisaient avec des filamens qu'ils tiraient de l'écorce de certains arbres; la *pierre* des Incas, et la *pierre* de Gallinace, qu'ils savaient convertir en miroirs; l'*adresse* avec laquelle ils détachaient de grands éclats de rochers, dont ils employaient dans leurs édifices des morceaux qui pesaient jusqu'à *trente milliers*, comme on en a vu dans la forteresse de Cuzco; leur *talent* à creuser des canaux courbes et réguliers dans l'épaisseur d'un granit; les *routes* percées à travers 500 lieues de montagnes coupées par des rochers, des vallées et des précipices; leurs *ponts* en cordes et en liane; la *médecine*, qu'ils pratiquaient comme les Européens; l'*astronomie*, dont leurs amantas avaient quelques idées; la *préparation* nutritive du chocolat pur ou à la vanille, dont les Mexicains sont les premiers inventeurs, et qu'ils fouettaient avec une cuillère d'or pour le faire mousser; *l'industrie* des femmes Illinoises à filer le poil de bœuf en fil si fin, qu'on le prend pour de la soie; à en faire des étoffes teintes en rouge, en jaune, en noir, et dont elles font des habits cousus avec des nerfs de chevreuil ou d'autres animaux; les *téocallis*, les costumes des Floridiens; l'*expédient* extraordinaire dont parle Champlain, des sauvages du Canada, qui n'ayant pas de marmites en fer avant l'arrivée des Européens, faisaient bouillir des bœufs entiers dans des marmites

de bois, qui contenaient souvent plusieurs muids d'eau; la *fabrication* de la poterie, par les Indiennes de Maniquarez, qui suivent encore la méthode employée avant la conquête; l'*art* avec laquelle ces femmes façonnaient des vases de deux et trois pieds de diamètre, et dont la courbure est très-régulière. A défaut de fours, elles placent des broussailles de desmanthus, de cassia et de capparis, autour des pots, et leur donnent la cuite à l'air; les *débris de fayence* aztèque, qu'on trouve dans les provinces internes du nouveau Mexique; enfin *l'hospitalité* que les Américains exerçaient et exercent encore sans aucune rétribution; tous ces faits prouvent que ces peuples étaient plus policés que M. Paw les a représentés.

Quand il est avéré que les *Mexicains* s'amusaient à faire des tableaux et des manteaux ingénieux avec des plumes d'oiseaux de diverses couleurs; que les *Chiliens* brodaient des étoffes avec goût; que les *Péruviens*, en tissaient d'étonnantes en coton, en laine, en filamens d'arbres, et les *Illinoises*, en poils de bœuf qui imitaient la soie; que les *Caraïbes* faisaient de jolis paniers en jonc de plusieurs nuances; qu'ils tiraient adroitement la pulpe des courges, pour s'en servir en guise de bouteilles; que les *Florides* se faisaient des canots de troncs d'arbres, qui portaient jusqu'à 30 hommes, avec lesquels ils allaient aux îles de Cube et de Bahame; que les sauvages du Canada se servaient de marmites en bois, et que les Péruviens faisaient des vases et des statues, que les curieux d'Europe ont jugé dignes d'orner leurs cabinets; doit-on conclure, comme M. Paw : « Que les Américains » n'étaient que des sauvages et des ignorans, » parce

que les tableaux des *Mexicains* n'égalaient pas ceux du *Titien*, de *Rubens*, ou tout au moins de *Paul Veronèse*, parce que les *broderies* des *Chiliens* n'étaient pas, suivant le même auteur, comparables à celles du célèbre *Frumeau*, et que les ouvrages des Caraïbes, ceux des autres peuples de l'Amérique, et les sculptures des Péruviens n'égalaient pas les ouvrages des artistes les plus habiles de France et d'Italie?

N'est-il pas étrange qu'on mette en parallèle des tableaux qui n'ont aucun rapport entr eux, puisque ceux des *Mexicains* sont en hiéroglyphes, ou en plumes représentant des paysages, des oiseaux, des fleurs; quelques-uns peut-être ayant trait à l'histoire de leur pays, et que les tableaux des peintres italiens sont à l'huile, représentant des modèles de religion et des traits historiques de divers pays? Si M. Paw conclut que les *Mexicains*, les *Péruviens* et les *Chiliens* sont des bêtes brutes, parce que leurs ouvrages n'approchent pas de ceux des premiers artistes français et italiens, ne pourrait-on pas conclure par la même raison, que les *Allemands*, les *Prussiens*, les *Danois*, les *Suédois*, les *Polonais*, les *Russes*, les *Espagnols*, les *Portugais* et les *Turcs*, ne sont que des sauvages et des ignorans, parce que leurs peintures et leurs broderies n'égalent pas celles des Italiens et des Français; et que les *Orientaux*, les *Chinois*, les *Japonais* sont aussi des sauvages, parce qu'ils ne savent pas encore dessiner correctement?

Il me semble que M. Paw, pour rendre sa comparaison plus juste, aurait dû commencer par nous montrer les ouvrages des habitans de l'Europe avant leur civilisation, ensuite les progrès qu'ils ont faits, pour

nous convaincre qu'ils étaient purement le fruit de leur génie naturel, et non pas se prévaloir de quelques exceptions, pour généraliser et en conclure que l'Europe en cela l'emporte sur le Nouveau-Monde. Car, enfin, si les sauvages du nord de l'Amérique, sans avoir jamais communiqué avec aucun peuple policé de l'ancien hémisphère, savaient graver sur des écorces d'arbres, des figures de *castors*, de *tortues*, de *renards* et aûtres *bêtes*, comme autant d'emblêmes qui servaient à distinguer les hordes; et que des Européens instruits aient été très-étonnés de voir que les Américains du nord eussent de ces espèces d'armoiries; cela prouve que les peuples du nord de l'Amérique étaient moins barbares dans cette partie, que les *Gaulois* qui prirent pour des crapauds, les abeilles que les premiers *Francs*, lors de leur invasion en Grèce, portaient sur eux en forme d'armoiries, ou que les premiers Francs, si leurs abeilles avaient des formes si baroques, que les Gaulois les prirent pour des crapauds. C'est cependant de de cette grossière allusion, qu'est venu l'usage des armoiries en Europe!

Quoi qu'on en dise, les Mexicains, à l'aide de leurs hiéroglyphes, avaient leur histoire exactement tracée depuis leur entrée dans le Mexique, jusqu'au temps où les Européens vinrent en faire la conquête; et cette histoire renfermait leurs lois, les réglemens de leur police, les détails de leur gouvernement.

Comment M. Paw, qui sait qu'au commencement de la conquête, les moines ont brûlé les peintures hiéroglyphiques, par lesquelles les connaissances de tout genre se transmettaient de génération en génération; que les Espagnols ont fait périr les Indiens les plus

éclairés, et surtout les *Téopixqui*, ou ministres de la Divinité; tous ceux qui habitaient les téocallis, ou les maisons de Dieu, et que l'on pouvait considérer comme dépositaires des connaissances historiques, mythologiques et astronomiques du pays, car c'étaient les prêtres qui observaient l'ombre méridienne aux *Gnomons*, et qui réglaient les intercallations; comment M. Paw, qui savait que, privé de ces moyens d'instruction, le peuple était retombé dans une ignorance d'autant plus profonde, que les missionnaires peu versés dans les langues mexicaines, substituaient peu d'idées nouvelles aux idées anciennes; que le mépris dont les Espagnols accablaient les Indiens, était tel, qu'ils les avaient réduits à servir comme de bêtes de somme; que cette foule de mendians qui remplissaient déjà, du temps de Cortez, les rues de toutes les grandes villes de l'empire mexicain, attestaient l'imperfection des institutions sociales et le joug de la féodalité; comment cet écrivain, dis-je, n'a-t-il pas rougi de juger d'après ces restes misérables, d'un peuple puissant, et du degré de culture auquel il s'était élevé depuis le 12.e jusqu'au 16.e siècle et du développement intellectuel dont il est susceptible?

Si, après un système de gouvernement semblable à celui ci-dessus, il ne restait un jour de la nation française ou allemande que les pauvres agriculteurs, lirait-on sur leurs traits qu'ils appartenaient à des peuples qui ont produit les *Descartes*, les *Clairaut*, les *Képler* et les *Leibnitz*?

L'Amérique méridionale, outre les traces de culture et de civilisation du gouvernement des *Toltèques*, n'offre-t-elle pas des formes de gouvernemens théocra-

tiques, tels que ceux de *Zaque*, qui embrassaient le royaume de la Nouvelle-Grenade, fondé par *Idacanzas* ou *Bochica*, personnage mystérieux, qui, d'après les traditions de *Mozcas*, vécut dans le temple du Soleil à *Sogamozo* pendant deux mille ans; le gouvernement théocratique de *Bogota* (l'ancienne *Cundinamarca*) et celui de l'inca *du Pérou*, deux empires étendus, dans lesquels le despotisme se cachait sous les apparences d'un régime doux et patriarchal? Tandis qu'au Mexique de petites peuplades, lassées de la tyrannie, s'étaient donné des constitutions républicaines. L'existence des républiques, n'indique pas une civilisation très-récente.

Quand on réfléchit sur le soin avec lequel les livres hiéroglyphiques furent composés sur les manuscrits aztèques, qui sont écrits ou sur du papier agave, ou sur des peaux de cerfs, qui ont souvent 60 à 70 pieds de long, dont chaque page a *cent* à *cent cinquante* pouces carrés; qui sont pliés çà et là, en losange, avec des planches de bois très-mince, attachées aux extrémités, qui en forment la reliûre et leur donnent de la ressemblance avec nos livres *in*-4.o, indépendamment des autres livres de peintures aztèques, composés avec les mêmes signes, mais en forme de tapisserie de 60 pieds carrés, tels que M. Humboldt en a vus dans les archives de la vice-royauté à Mexico; quand on se rappelle qu'un *Indien*, citoyen de *Tlascala*, au milieu du bruit des armes, profita de la facilité que lui offrait l'alphabet romain, pour écrire dans sa langue cinq gros volumes sur l'histoire d'une patrie dont il déplorait l'asservissement; peut-on douter qu'une partie de la nation mexicaine ne fût parvenue à un certain

degré de culture et de civilisation? Cortez ne sut-il pas profiter adroitement d'une tradition populaire d'après laquelle les Espagnols n'étaient que les descendans du roi *Quetzalcoatl*, qui avait passé du Mexique à des pays situés à l'est, pour y porter la culture et les lois? Les livres rituels, que les Indiens composèrent en caractères hiéroglyphiques, au commencement de la conquête, ne démontrent-ils pas évidemment qu'à cette époque le christianisme se confondait avec la mythologie mexicaine; le Saint-Esprit s'identifiait avec l'aigle sacré des Aztèques?

Six grandes routes traversaient la Cordillière, qui borne la vallée de Mexico, ou de Tenochtitlan, située au centre de la Cordillière d'Anachuac, sur le dos des montagnes porphyritiques et d'amygdaloïde basaltique qui se prolongent au sud-est, au nord-ouest. Cette vallée, d'une forme ovale, a 244 lieues et demie carrées, dont les lacs n'occupent que 22 lieues carrées, ce qui n'est pas tout-à-fait un dixième de toute sa surface. Sa hauteur moyenne est de 3000 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Ces routes s'étendaient de l'Atlantique à la mer du Sud, à travers un nombre infini de petits royaumes. (Humb., *Essai polit. sur la Nouv.-Espag.*)

Quand M. Paw, pages 118 et 119 du second vol. de ses Recherches sur les Américains, avance que le cli-
» mat de l'Amérique fait dégénérer la nature humaine, au point qu'on a aperçu quelque dérangement
» dans les créoles nés dans ce pays, de parens originai-
» res d'Europe; que les créoles de la 4.e et 5.e géné-
» rations, ont moins de génie, moins de capacité pour

» les sciences, que les vrais Européens ; » et page 136 du second volume, « que les Européens qui vont s'é- » tablir dans ce pays, y dégénèrent aussi. » Je me contenterai pour toute réponse, de faire observer à ce judicieux écrivain :

Que c'est aux Etats-Unis de l'Amérique du nord que l'Europe doit le *planétaire*, le *fourneau*, et l'instrument pour prendre le niveau de *Rittenhouse*, le *conducteur électrique*, la *cheminée*, et la *machine électrique*, négative et positive, de *Franklin*, le *cadran* de *Godfrey*, connu sous le nom de cadran de *Hadley*; le *bateau* qui, sans rame ni voile, fait 5, 6 et 7 milles par heure, contre le vent, le courant et la marée, dont *Ramsey* et *Ficht* se disputent l'invention, que *Fulton* a perfectionné avant sa mort, qu'on vient de faire connaître à toute l'Europe, et que l'on voit actuellement dans la Seine ; la *baguette* de pendule de *Leslie* ; le *bateau* pour la pêche de la baleine, appelé le *bateau de la Nouvelle-Angleterre* ; la *machine* de Salsom, pour couper les cloux ; une *nouvelle construction* de navire ; de *nouveaux moulins* à farine ; une *nouvelle machine* pour tirer le fil-de-fer, et d'autres métaux ; la *charrette* de Philadelphie, avec un plan incliné ; les *machines de Mussen*, pour éteindre le feu ; une *manière* de monter les horloges, par le vent et par l'air, de *Flanks* ; la *machine d'Anderson*, pour battre le bled, et plusieurs autres machines à l'usage des manufactures, pour *carder*, *filer*, *vanner*, etc. ; le *bateau-poisson* de *Fuldham*, qui navigue aujourd'hui paisiblement sous l'eau ; les *bateaux* à explosion, ou *torpilles*, de M. *Mix*, pour faire sauter les vais-

seaux à l'ancre ou à la voile; la *redoutable frégate* à vapeur, que le génie américain a inventé en 1815; les *fusées à ressort*, de M. *Fleath*, qui vont 500 *verges* plus loin que celles à la *Congrève*; les ouvrages de l'immortel *Washington*, la police admirable des Etats-Unis, la propreté de leurs villes, de leurs édifices, leurs découvertes importantes en typographie, etc., etc.

On saura encore qu'on a observé que lorsqu'un Indien parvient à un certain degré de culture, il montre une grande facilité d'apprendre, un esprit juste, une logique naturelle, un penchant particulier à subtiliser ou à saisir les différences les plus fines des objets à comparer, et qu'il raisonne froidement et avec ordre. La musique et la danse des indigènes, dit M. Humboldt, se ressentent du manque de gaîté dont l'asservissement les prive. Les Mexicains ont conservé un goût particulier pour la peinture, et pour l'art de sculpter en pierre et en bois. Ils exécutent avec un mauvais couteau, et sur les bois les plus durs, des images, des statues, que bien des ouvriers européens auraient peine à faire avec de bons instrumens et des outils bien tranchans. Ils ont conservé le même goût pour les fleurs, que Cortez leur trouvait de son temps. Au grand marché de Mexico, le natif ne vend pas de *pêche*, pas *d'ananas*, pas de *légumes*, pas de *pulque* (jus fermenté de l'agave), sans que sa boutique et ses paniers ne soient ornés, avec art, de fleurs qui se renouvellent tous les jours.

Aux insinuations méprisables et aux assertions déplacées de M. Paw, j'opposerai les observations suivantes de M. Humboldt.

L'étude des mathématiques, de la chimie, de la mi-

néralogie, de la botanique, est plus répandue à *Mexico*, à *Santa Fé*, à *Lima*, à *Quito*, à *Popayan* et aux *Caraccas*, qu'à la *Havane* même, malgré les efforts de la Société patriotique de Cuba, qui encourage les sciences avec le zèle le plus généreux. Partout, on observe un grand mouvement intellectuel, une jeunesse douée d'une rare facilité pour saisir les principes des sciences. On prétend que cette facilité est plus remarquable encore chez les habitans de *Quito* et de *Lima*, qu'à *Mexico* et à *Santa Fé*. Les premiers paraissent jouir d'une plus grande mobilité d'esprit, d'une imagination plus vive; tandis que les Mexicains et les natifs de Santa Fé ont la réputation d'être plus persévérans à continuer les études auxquelles ils ont commencé à se vouer.

Quant à l'orfèvrerie, et ce qui concerne les arts mécaniques et d'agrément, voyez ce que j'en ai dit à l'article Mexique, pages 287 du 1.er vol., et 240 du 2.d

Aucune ville du nouveau Continent, sans en excepter celles des Etats-Unis, n'offre des établissemens scientifiques aussi grands et aussi solides que la capitale du Mexique. On y remarque l'*Ecole* des mines, dirigée par le savant d'*Elcuhyar*; le *Jardin* des plantes, et l'Académie de *Peinture* et de *Soulpture*, dans laquelle on trouve une collection de plâtres plus belle et plus complète que dans aucune partie d'Allemagne. On est surpris de trouver dans un plateau qui surpasse la hauteur du couvent du grand Saint-Bernard, l'*Apollon du Belvédère*, le *Laocoon*, et des statues plus colossales encore. C'est sur-tout dans l'ordonnance des bâtimens, dans la perfection avec laquelle on exécute la coupe des pierres, les ornemens des chapiteaux, les

reliefs en stuc, que le goût américain se montre. Les beaux édifices que l'on voit à Mexico, et même dans les villes de provinces, à *Guanaxuato* et à *Queretario*, pourraient figurer dans les plus belles rues de Paris, de Berlin, ou de Pétersbourg. La *statue équestre* de Charles IV, que M. *Tolsa*, professeur de sculpture à Mexico, est parvenu à y fondre, est un ouvrage qui, à l'exception du *Marc-Aurèle* à Rome, surpasse en beauté et en pureté de style, tout ce qui est resté de ce genre en Europe.

Le superbe *jardin botanique* qui est dans l'enceinte même du palais du vice-roi, renferme des productions végétales rares ou intéressantes, des herbiers précieux, et une riche collection de minéraux mexicains. Le professeur *Cervantes* y fait annuellement ses cours, qui sont très-suivis. M. *Echeveria*, peintre de plantes et d'animaux, dont les travaux peuvent rivaliser avec ce que l'Europe a produit de plus parfait en ce genre, sont deux natifs du Mexique.

Un voyageur européen, dit M. Humboldt lui-même, serait surpris sans doute de rencontrer sur les confins de la Californie, de jeunes Mexicains qui raisonnent sur la décomposition de l'eau, dans le procédé de l'amalgation à l'air libre. L'*Ecole des Mines* renferme un laboratoire de *chimie*, une collection *géologique* rangée d'après le système de *Werner*; un cabinet de *physique* dans lequel on trouve non-seulement des instrumens précieux de *Ramsden*, d'*Adams*, de *Lenoir* et de Louis *Berthoud*, mais aussi des modèles exécutés dans Mexico même, avec la plus grande précision et avec les plus beaux bois du pays. C'est dans cette capitale qu'a été imprimé le meilleur *ouvrage*

minéralogique que possède la littérature espagnole ; le *Manuel d'Oryctognosie*, rédigé par M. *del Rio*, d'après les principes de l'école de Freiberg, la première *traduction* espagnole des *Elémens de Chimie* de *Lavoisier* ; dans l'école des Mines, on instruit les jeunes gens dans le calcul intégral et différentiel. Dans l'*Astronomie*, dont le goût est assez ancien au Mexique, *trois* hommes distingués, *Vélasquez*, *Gama* et *Alzate*, ont illustré leur patrie vers la fin du dernier siècle ; tous les trois ont fait un grand nombre d'observations astronomiques, sur-tout des éclipses des satellites de Jupiter. Le moins savant d'eux, *Alzate*, était le correspondant de l'Académie des arts et des sciences à Paris.

Le géomètre le plus marquant que la Nouvelle-Espagne ait eu depuis l'époque de *Siguenza*, était *dom Joachim Velasquez Cardenas J. Léon*, qui fut instruit par un *indien*, nommé *Manuel Azentzio*, homme de beaucoup d'esprit naturel, et très-versé dans la connaissance de l'Histoire de la Mythologie mexicaine. Velasquez observa le premier, que dans toutes les cartes depuis des siècles, par une erreur de longitude, la *Californie* avait été marquée de plusieurs degrés plus à l'ouest qu'elle ne l'est effectivement. Ayant déterminé la position de *Sainte-Anne*, village indien, où il s'était fait construire un observatoire en planches de mimosa, il apprit à l'abbé *Chappe*, qui venait d'y arriver, que l'éclipse de lune du 18 juin 1769, serait visible en Californie. Le géomètre français douta de l'assertion, jusqu'à ce que l'éclipse annoncée eût lieu. Il fit lui seul, le 3 juin 1769, une très-bonne obser-

vation du passage de Vénus ; il en communiqua le résultat, le lendemain même du passage, à l'abbé Chappe et aux astronomes espagnols dom *Vicente Doz* et dom *Salvador de Medina*. Le voyageur français fut surpris de l'harmonie que présenta l'observation de Velasquez avec la sienne. Il s'étonna sans doute de rencontrer en Californie un mexicain qui, sans appartenir à aucune académie, et sans jamais être sorti de la Nouvelle-Espagne, en faisait autant que les académiciens. En 1773, il exécuta le grand travail géodésique, dont on voit quelques résultats dans l'analyse de l'Atlas mexicain de M. Humboldt. C'est cependant à la même époque, que M. Paw assurait, avec sa légèreté ordinaire, que le climat opérait des dérangemens dans les facultés des créoles, nés dans ce pays, de parens originaires d'Europe.

Gama, l'ami de Velasquez, publia plusieurs mémoires qui annoncent une grande justesse dans les idées, et de la précision dans les observations sur des éclipses de lune, sur les satellites de Jupiter, sur l'Almanach et la Chronologie des anciens mexicains, et sur le climat de la Nouvelle-Espagne.

Le marquis de *san Christobal*, autrement M. *Teros*, nom sous lequel ce savant modeste est connu en France, s'est distingué à Paris par ses connaissances en physique et en physiologie.

Le péruvien dom *Juan de Acuna*, homme désintéressé et bon administrateur, ne dut qu'à son mérite l'élévation au rang de marquis de *Casa Fuente* et de vice-roi du Mexique.

Dom *Pedro Nuno*, mexicain, fut redevable à ses

vertus et à ses talens, des titres de duc de Veragua et de vice-roi du Mexique.

Ces détails sur l'état des sciences au Mexique, et sur le mérite littéraire de trois savans mexicains, doivent prouver, à tout homme impartial, que l'ignorance, dont l'orgueil européen se plaît à accuser les créoles, n'est pas l'effet du climat ou d'un manque d'énergie morale ; mais que cette ignorance, là où on l'observe encore, est uniquement l'effet de l'isolement et des défauts propres aux institutions sociales.

Que M. Paw jette les yeux sur les opérations chimiques de M. *Chervain*, habitant de Saint-Domingue, ne tendant à rien moins qu'à rendre l'eau de la mer potable et saine ; sur les recherches en histoire naturelle de M. *Baudry des Lozières*, habitant de Saint-Domingue, dont les efforts vont enrichir le monde d'une nouvelle étoffe, provenant de l'*animal coton*, qu'il a apportée de Saint-Domingue ; sur l'Histoire des Antilles par M. *Moreau de Saint-Méry*, habitant de Saint-Domingue ; sur les ouvrages de nombre d'autres personnages américains de cette colonie, de l'île de Cube, de la Martinique, de la Jamaïque, etc. ; distingués par leur mérite ; et quoi qu'il en dise, sur l'*Histoire des Incas*, par dom Garcilasso, imprimée à Paris en 1744, il sentira combien il est inconséquent dans son jugement sur l'Amérique et ses habitans.

Qu'il demande au bureau des longitudes, au savant M. *Delambre* et à ses collègues, ce qu'ils pensent des Américains, ils lui répondront, que le jeune *Zérah Colhuon*, âgé de dix ans, a résolu sur-le-champ, en février 1815, plusieurs questions arithmétiques très-compliquées, par la seule opération de l'esprit, et sans

le secours des chiffres. Il se convaincra alors de cette vérité, qui n'a été contestée par aucun homme sensé ; que les créoles se sont signalés dans les sciences, et qu'ils pourront s'y distinguer comme les Européens, quand ils voudront en faire leur étude particulière.

M. Humboldt observe en outre, que la curiosité qui » se porte sur les phénomènes du ciel et sur les divers » objets des sciences naturelles, prend un caractère » bien différent chez les nations anciennement civi- » lisées, et chez celles qui ont fait peu de progrès » dans le développement de leur intelligence. Les » unes et les autres offrent dans les classes les plus » distinguées de la société, des exemples fréquens de » personnes étrangères aux sciences ; mais dans les » colonies et chez tous les peuples nouveaux, la curio- » sité, loin d'être oiseuse et passagère, naît d'un » desir ardent de l'instruction : elle s'annonce avec une » candeur et une naïveté qui n'appartiennent en Eu- » rope qu'à la première jeunesse. »

N'y a-t-il pas plus de stupidité à se tourmenter l'esprit et le corps, pour satisfaire des besoins factices, fruits de notre imagination déréglée, qu'à les ignorer, ainsi que l'art de les satisfaire ? Pourquoi tant de détours ? à quoi sert d'agir en Européen, lorsqu'on pense en Américain ? Ce peuple ne connaissait de besoins, que ceux qui pouvaient contribuer agréablement à la conservation de son être ; il rejetait tous ceux qui pouvaient faire le tourment ou le malheur de son existence : et parce que du temps de Jules-César, il n'y avait point d'académies chez les *Juifs*, chez les *Tunguses*, chez les *Germains* de la Forêt-Noire ; M. Paw, pour prouver la profondeur de son génie, croit pouvoir dou-

ter, qu'il y en eut chez les autres peuples, et conclure que « les *Amantas* du Pérou, étaient des ignorans titrés, qui ne pouvaient pas enseigner aux Péru-
» viens (qui étaient, suivant lui, des ignorans qui ne
» savaient pas parler), la philosophie naturelle, sans
» le secours d'un Alphabet européen et des écrits de
» morale de Platon et de Socrate, et sans recourir à
» des sternutatoires violens, tels que la Ptarmice,
» l'euphorbe et l'huile de tabac, pour occasionner de
» considérables évacuations de flegmes, et leur resti-
» tuer la faculté mémorative. »

Et cependant, le sincère et modéré M. Paw avait lu les rapports des écrivains respectables qui assuraient que les Péruviens avaient une langue vulgaire et une langue sacrée, comme les *Anglais* ont un langage particulier pour la poésie et la prose, et une autre pour la religion, qui diffèrent autant de la langue du peuple, que la langue sacrée des Péruviens différait de la langue royale des Incas et du langage du vulgaire; que ceux-ci se servaient d'une *écriture hiéroglyphique*, et de *quipos* ou cordons de diverses couleurs, pour faire des calculs et renouveler à la mémoire un événement quelconque, et les mystères de leur religion. Ceci n'est point un paradoxe; l'italien *san Severo* a soutenu depuis peu avoir trouvé le secret des anciens Péruviens, d'écrire par le moyen de quelques ficelles diversement nouées et coloriées. Je ferai observer, qu'une tresse de cheveux unis, offrait un sens; que mêlée avec ceux d'une autre couleur, elle en présentait un autre, et ainsi de suite en variant le dessin; que le poil de lamas simple avait une signification particulière; qu'en la mêlangeant,

elle était susceptible d'offrir autant d'idées que de dessins; qu'il en était de même du poil de chien, de bœufs, de chèvres; des filamens d'arbres; des grains d'or, des perles que ces peuples y ajoutaient.

M. Paw s'imagine que son sentiment doit entraîner celui de ses lecteurs, et que pour les convaincre, il ne s'agit que de dire : « J'aimerais autant croire qu'il » y a eu des académies chez les Juifs, les Tunguses, » chez les Germains de la Forêt-Noire. »

C'est avec cette démence de citations étrangères au sujet, avec cette ignorance des premiers principes de la nature humaine, avec ces préjugés mal conçus et mal appliqués, que le Nouveau-Monde a été traité par des hommes qui ont cru se faire une réputation dans leur sphère, en dénigrant à plaisir un pays qu'ils n'ont jamais connu.

Qu'on jette les yeux sur les hiéroglyphes de l'Egypte, combien n'y verra-t-on pas de figures beaucoup plus grossières que celles du Mexique! Quelle plus belle comparaison que celle de leur grand Cycle! *Robertson* en niant quantité de faits, pour faire sa cour à M. Paw, est forcé cependant de convenir qu'au Pérou, le gouvernement était modéré; que les conquêtes ne tendaient qu'au bonheur des vainqueurs et non des vaincus; qu'ils connaissaient la culture des terres; l'art du nivellement, de la conduite des eaux; que leurs édifices étaient solides, les grands chemins bien faits, et les ponts, dont M. Paw a fait un sujet de risée, lui paraissaient dignes d'éloges.

Il paraît que les Péruviens avaient comme les Grecs, les Romains et les Indous, des idées bien conformes sur la nature de la lune et du soleil. Il faut qu'ils aient

pris ces globes pour des êtres animés, puisqu'ils cherchaient à les éveiller par un grand bruit, dans la pensée que les éclipses n'étaient qu'un sommeil ou un assoupissement subit, qui surprenait ces créatures au milieu de leur course céleste.

Du reste, ils observaient les pléïades, les hyades, l'ourse, Vénus; ils déterminaient les solstices et les équinoxes, comme l'ancien hémisphère. La fête des hydrophonies, la plus ancienne qui ait été instituée en mémoire de l'inondation du globe, ne leur était pas inconnue. On représentait la reproduction des êtres par la forme de la partie virile; ils y joignirent, comme dans l'Inde, la figure de la partie féminine, sous le nom de *Lingam*. On remarquait en Amérique ce même symbole, particulièrement à *Panco*, à *Culvaca*. Il y a 159 ans qu'on célébrait encore en France les orgies du dieu *Priape*. Ce culte était passé en Espagne. La ville de *Nébrissa* sur-tout fut renommée par le culte de son dieu *Orthante*, qui est le même que Priape, désigné par son *phal tentigine tumens*, selon le sens du mot grec *orthos*.

Pour un plaisir que la science donne, et fait périr en le donnant, l'ignorance ne nous en présente-t-elle pas mille qui nous flattent davantage. L'on nous démontre que le soleil est un globe fixe, dont l'attraction donne aux planètes la moitié de leurs mouvemens. Ceux qui le croyaient conduit par Apollon, en avaient-ils une idée moins sublime? Ils pensaient au moins que les regards d'un dieu parcouraient la terre avec les rayons de l'astre du jour. C'est la science qui a fait descendre la chaste Diane de son char nocturne: elle a banni les Hamadryades des antiques forêts, et les

douces Nayades des fontaines. L'ignorance avait appelé les dieux à ses joies, à ses chagrins, à son hyménée et à son tombeau : la science n'y voit plus que les élémens. Elle a abandonné l'homme, et l'a jeté sur la terre, comme dans un désert. Ah! quels que soient les noms qu'elle donne aux divers règnes de la nature, sans doute des esprits célestes régissent leurs combinaisons si ingénieuses, si variées, et si constantes; et l'homme qui ne s'est rien donné, n'est pas le seul être dans l'univers qui ait en partage l'intelligence!

M. Paw, page 131 du second volume, en parlant du Pérou au moment de la venue des Pizarres, dit : « Il est » sûr qu'il n'y avait qu'une seule bourgade dans cette » misérable contrée en 1531, lorsqu'on en fit la décou- » verte. » Cet *il est sûr*, prouve le cas que l'on doit faire de la bonne foi de cet écrivain, puisqu'il avait sous les yeux les relations des premiers conquérans, qui assurent avoir traversé trente villes, de *Caxamalca* seul, pour se rendre à *Cuzco* ; mais cet écrivain outré s'est cru en droit de parler avec autant d'assurance, parce que *Zarate*, son juge irrécusable, a dit (ch. 9, pag. 44, tom. 1.) « il n'y avait sous les Incas, dans » tout le Pérou, aucun lieu habité par les Indiens, » qui eut forme de ville; *Cuzco* était la seule. » On peut juger par là, quel crédit mérite cet exagérateur, lorsque François *Xérès*, un des capitaines de l'expédition sous Pizarre, et *Ulloa* nous donnent des détails intéressans sur les villes de *Caxas*, de *Guacamba*, de *Caxamalca*, de *Chinca*, de *Pachacamac*, de *Titica*, de *Carangua*, sur celles que les Espagnols ont augmentées, telles que *Valladolid*, *Cumbinama*, *Macas*, *Séville-d'Or*, etc. ; lorsque les ruines d'*Autun-*

Cannar, de *Callo*, du *Palais de Cayambe*, de *Traguanaco*, et plusieurs autres villes ou bourgades, les magnifiques débris des maisons de plaisance des Incas, dans la vallée d'Jucai, à quatre lieues de Cuzco; déposent encore de nos jours, contre ce que lui a fait avancer un fol amour national, qui ne lui a fait respecter aucune vérité.

Robertson avoue lui-même que les Américains avaient des villes considérables, telles qu'on en voit chez les nations civilisées; il décrit ensuite la magnificence des souverains du Mexique, parle des tribus, du bon ordre du gouvernement, non seulement dans les points essentiels pour la félicité d'une société bien réglée, mais même dans plusieurs points relatifs aux ouvrages publics, au bon ordre, à la commodité des citoyens. Il apporte pour preuve, la situation de Mexico, bâtie au milieu de l'eau; les aqueducs, les rues pavées de briques, l'établissement des postes. Quant aux ouvrages de l'art, il ne les trouve imparfaits, que comparés avec ceux de Londres ou de Madrid.

Que M. Paw, pour nous expliquer par quelle gradation de découvertes les Péruviens étaient parvenus, sous le règne de Méta-Capac, quatrième des Incas, à faire un pont de cordes ou de lianes sur la rivière d'Apurimac, nous dise avec la gravité d'un magister. » Qu'on commença par passer les rivières à la nage, et » que ceux qui ne savaient pas nager se faisaient atta- » cher au dos des nageurs, en tenant dans leurs mains » des paquets de roseaux; que de ces roseaux, on par- » vint aux calebasses évuidées; qu'on en attachait plu- » sieurs ensemble; que celui qui voulait passer l'eau » devait s'y asseoir, et qu'un nageur traînait la ma-

» chine ; que de ces calebasses flottantes, on parvint
» à faire de petits radeaux de joncs ; que des radeaux
» on aurait dû naturellement parvenir à la découverte
» des bateaux ou des canots ; mais que cela n'arriva pas
» au Pérou, par une fatalité, que Garcilasso, dit-il,
» attribue au défaut de bois. Que des radeaux on par-
» vint à étendre d'une rive à l'autre, une corde filée
» d'écorces d'arbres, ou de ces osiers qu'on nomme
» lianes; qu'à cette corde bien tendue et bien attachée,
» on suspendait un grand panier, qu'on faisait glisser
» le long de la corde, en la tirant à droite ou à gauche ;
» que ceux qui voulaient passer la rivière, se mettaient
» au nombre de trois dans ce panier : que les Espa-
» gnols se font, encore aujourd'hui, suspendre de la
» sorte à des cordes, pour traverser quelques torrens
» du Pérou, où toute autre nation que les Espagnols
» ferait bâtir des ponts. »

Peut-on supposer que les Péruviens, qui avaient fait autant de progrès dans les arts ; qui avaient des ports dans la mer du Sud ; qui étaient en relation avec les Mexicains ; qui naviguaient sur leurs golfes et leurs rivières, ignorassent l'art de faire des canots : lorsque les Sauvages les plus grossiers du nord et du Sud de l'Amérique, ont tous des canots dans lesquels ils vont à la pêche et s'aventurent en pleine mer ; lorsqu'il est notoire que les Péruviens étaient le peuple du Nouveau-Monde, le plus instruit dans l'art de construire les vaisseaux, de les mâter, et de les conduire au moyen des voiles. Si les Péruviens n'en faisaient pas un usage aussi universel que les Mexicains, ce n'était pas que leur pays manquât de bois propre à la construction indienne ; mais parce que la navigation de l'intérieur

était trop difficile et de trop peu d'utilité ; que leurs ponts de cordes, suspendus au-dessus des torrens remplis de sinuosités et de rochers, offraient plus de facilité pour le transport de leurs marchandises, et moins de dangers que des canots, qui pouvaient chavirer, échouer ou s'écrâser à chaque instant contre les rochers; qu'au Mexique comme au Pérou, les petites rivières étaient traversées par des ponts de bois, faits avec des poutres et accompagnés de bascules ; et que pour les grandes rivières, qui coulent avec la rapidité d'un torrent, les ponts de béjuque étaient certainement une des plus belles choses qu'on ait inventées.

Il est à propos de faire remarquer en cette occasion une nouvelle preuve de la mauvaise foi de M. Paw, lorsqu'il dit qu'on *se mettait au nombre de trois* dans ce panier, puisque les Espagnols y font passer à la fois plusieurs mules chargées, qui exigent chacune au moins un conducteur, sans compter les bateliers préposés pour les passer d'un bord à l'autre. Il se trompe encore, quand il dit que toute autre nation que les Espagnols, aurait construit des ponts dans ses possessions d'Amérique ; car les Portugais, les Hollandais, les Français et les Anglais n'ont pas été plus prévoyans sur cet article.

Si, d'après la supposition de M. Paw, » Les Péru-
» viens ignoraient l'art de faire des voûtes, et quand
» ils auraient connu cet art, le défaut de chaux le leur
» eût rendu impraticable, » comment peut-il donc dire que ce pont de cordes, qui subsistait 468 ans avant la découverte du Pérou, qui subsiste encore de nos jours, qui évite de faire un détour de six à sept journées pour aller passer ailleurs, tout ce qui circule de

denrées et de marchandises, de Lima à Cuzco et dans le haut Pérou, soit un *monument* éternel de la *stupidité* et des *efforts des Péruviens* ? Si leur pays est entrecoupé de torrens qui roulent par des routes si tortueuses, qu'il y en a quelques-uns qu'on doit passer en ligne directe *vingt et une fois*, tel que celui de *Chuchunga*, peut-on dire que ces peuples étaient des imbécilles, d'avoir inventé un moyen aussi extraordinaire que celui des ponts de corde suspendus, pour passer des rivières qu'on trouvait à chaque pas devant soi, et qu'il fallait traverser encore, après les avoir traversées tant de fois ?

La manière dont il prétend que les Péruviens s'y sont pris pour construire ce pont, n'annonce nullement ce défaut de génie, cette nonchalance, cette inactivité et cette faiblesse qu'il dit caractériser les Américains. S'il a cru, par cette description, jeter du ridicule sur ces peuples, il s'est trompé autant que pourrait le faire celui qui croirait faire tort à l'usage des ponts en pierre, en décrivant toutes les opérations pénibles que requiert un ouvrage semblable.

« Telle est cette pitoyable machine, conclut M. » Paw, qu'on voit aujourd'hui sur l'*Apurimac*, non » qu'elle ait subsisté depuis Meta-Capac, jusqu'à nos » jours; mais elle se trouve dans le même endroit où » ce prince la fit faire, et on l'a peut-être réparée de- » puis, plus de mille fois. »

Il faut avouer que les peut-être sont d'une grande ressource aux hypothèses de cet auteur! Quand on aurait réparé ce pont plus de mille fois depuis 600 ans qu'il existe, cela prouve-t-il que ce ne soit plus le même pont, et qu'il ne soit pas utile? et parce qu'un dégel

Pont de Corde de l'Apurimac, au Pérou.



Manière de paſser les Rivières au Mexique.



ou une crue d'eau aura emporté plusieurs fois l'arche d'un pont de pierres, qu'il y aura fait chaque année un nouveau dégât, dira-t-on pour cela que c'est un misérable édifice qu'on a réparé nombre de fois, et qui n'a pas subsisté tel qu'on le voit? Si les Espagnols n'avaient pas reconnu la solidité et l'utilité de ce pont, s'avantureraient-ils journellement avec leurs mules chargées, comme ils le font depuis environ 300 ans, à passer au-dessus des torrens impétueux et d'une rivière de 800 pieds de large, d'une profondeur affreuse, qui s'est fait un passage à travers les rochers; dans une machine de 20 pieds carrés, que M. Paw, appelle une corbeille glissante?

Lequel enfin est le plus imbécille, de l'américain qui a inventé ce pont volant, ou de l'européen qui s'en sert, plutôt que d'en faire un autre plus solide? Qui veut trop prouver, par fois ne prouve rien, et fort souvent prouve contre lui-même.

Il trouve extraordinaire que les *Missouris* aient cru, sur la parole d'un marchand français, que la poudre à canon, cette découverte du 14e. siècle, pouvait être la graine de quelque plante: cela n'est pas surprenant, puisque les grains de la poudre à canon ont quelque ressemblance avec la graine sèche de l'indigo, que produisait leur pays. Mais M. Paw n'a pas voulu être assez franc pour nous dire, comme ils se sont vengés de cette tromperie. Eh bien, je vais suppléer à son silence! Quand ils eurent su qu'un autre marchand français, qui était l'associé de celui qui les avait attrapés, était venu chez eux, ils dissimulèrent, et lui prêtèrent la cabane publique pour y étaler ses ballots. Aussitôt qu'il eut fini, ils y entrèrent en tu-

multe et emportèrent tous les effets dont ils purent s'emparer. Le marchand se récria contre un pareil procédé ; il s'en plaignit au grand chef, qui lui répondit d'un air grave : « Ton frère a trompé ma nation ; il a » emporté nos fourrures en échange de la poudre à » canon, qu'il nous a engagé de semer, si nous voulions en avoir une quantité suffisante pour repousser » tous nos ennemis. Je promets de te dédommager » sitôt que la récolte en sera faite. »

Cette décision valait bien la ruse..... Les Européens n'ont-ils pas commis des bévues semblables ? Ne s'étaient-ils pas figurés que le coton croissait comme le chanvre ? Sous Héliogabale, les Romains en 220, ainsi que les autres peuples de l'Europe, ne s'étaient-ils pas imaginés que la soie poussait comme le coton ? Dans le 17.e siècle, une marchande de Saint-Malo, correspondante d'une dame de la Martinique, n'avait-elle pas engagé cette dame à planter beaucoup de caret (écaille de tortue de mer dont on fait les tabatières et autres ouvrages), parce que ce *fruit*, disait-elle, se vendait plus cher que le tabac, et ne pourrissait pas dans le vaisseau pendant la traversée.

En 1814, des Anglais ne m'ont-ils pas demandé à Thame, et dans un pensionnat de demoiselles, tenu par le révérend père Plaskett, à un tiers de lieue de cette ville, dans le comté d'Oxford, « Si les choux » et les arbres croissaient en Amérique de même » qu'en Angleterre, et comment les hommes faisaient » pour marcher sur un sol si brûlant, qu'il cuit les œufs » qu'on y laisse exposés au soleil. »

J'avoue qu'une demande semblable, dans le rayon de l'université d'Oxford, me surprit grandement. Je

crus devoir m'amuser un instant de leur simplicité, en leur parlant de productions capables d'augmenter leur étonnement et leur admiration pour un pays aussi extraordinaire. Je leur répondis que les *choux* poussaient sur le haut des arbres, qui avaient 70 pieds d'élévation; qu'on ne pouvait les couper qu'à coups de hache, (ce qui est vrai, quant aux palmistes); que pour ce qui concernait les arbres, les uns allaient se planter d'eux-mêmes sur le tronc des autres arbres; qu'ils étouffaient à la longue ceux sur lesquels leurs graines étaient tombées; que leurs racines partaient du sommet des arbres qui les avaient reçus, pour aller s'enfoncer dans la terre (ce qui est encore vrai pour le *figuier maudit*, le *mapou* et quelques arbres parasites); que d'autres, après avoir élevé leurs rameaux, laissaient pendre jusqu'à terre, des filamens qui s'y couchaient, y prenaient racine, et produisaient de nombreux rejetons qui formaient des espèces d'arcades de cinq et de dix pieds d'élévation, et présentaient une terrasse naturelle à jour, sur laquelle on pouvait se promener; de manière qu'un seul arbre pouvait devenir la source de toute une forêt; (ce qui est la vérité pour le *palestuvier*, le *manglier*, etc.) Mais que la chaleur n'était pas aussi forte qu'on le disait, puisque les hommes et les animaux restaient toute la journée exposés à l'ardeur du soleil, sans en être incommodés.

Ils me remercièrent, et sans plus d'examen, ils publièrent que les choux poussent en Amérique sur la cime des arbres, qu'on ne peut les couper qu'à coups de haches; que les arbres se plantent d'eux-mêmes sur le sommet les uns des autres, et que leurs racines partent de cette partie pour s'enfoncer dans la terre,

et souvent de leurs branches, pour former des forêts. Voilà cependant comme on induit souvent en erreur un public trop crédule, et qu'il est ensuite si difficile de l'en faire revenir.

Que dira M. Paw lorsqu'il saura que sur 180 officiers français, prisonniers de guerre à Thame, il en est peu à qui les marchands et les fermiers anglais, qui lisent tous les jours les papiers-nouvelles, et dont les compatriotes, depuis nombre de siècles, parcourent la France, n'aient demandé, en 1812, si on labourait la terre en France comme en Angleterre; s'il y avait des vaches, des moutons, du bled, des pommes de terre et des navets; et à qui les Français, pour s'amuser de leur ineptie, n'aient répondu que c'était pour avoir de ces objets que le gouvernement de France faisait la guerre aux Anglais pour les punir du refus qu'ils faisaient de les lui vendre de gré à gré.

Qu'à *Odiam* (ville du Hamshire, d'autres Anglais ayant demandé à des officiers français, détenus sur parole dans cette ville, s'il y avait en France un soleil et une lune comme en Angleterre, ceux-ci leur ont répondu qu'il y avait six soleils et quatre lunes. Parbleu ! s'écrièrent-ils, nous ne sommes plus étonnés, si votre pays est aussi beau et aussi fertile qu'on le dit.

Je ne finirais pas si je voulais rapporter toutes les sottises de ce genre, toutes celles qui ont occasionné en Europe les anathêmes du Vatican; qui ont fait éprouver les funestes effets de la barbarie inquisitoriale, et qui ont fait donner par les Nègres eux-mêmes, le surnom de *moutons* de France ou de *blancs-danda*, à tous les Européens qui arrivent pour la première fois aux Antilles; conclurai-je pour cela que les Euro-

péens sont plus bornés que nos esclaves noirs? Non, sans doute; car quoiqu'il n'y ait point de règle sans exception, cependant on est obligé de convenir que les Européens ont fait des progrès réellement surprenans dans les arts et dans les sciences, et qui attestent qu'ils soient loin de manquer de génie.

Qu'importe après tout que les nations éclairées se vantent d'avoir réuni chez elles tous les arts et toutes sciences; n'est-ce pas à des sauvages ou à des hommes ignorés que nous devons les premières observations qui les ont fait connaître? Ce n'est ni aux Grecs ni aux Romains policés, mais à des peuples que nous nommons barbares, que nous devons l'usage des simples, du pain, du vin, des animaux domestiques, des toiles, des teintures, des métaux, et de tout ce qu'il y a de plus utile et de plus agréable dans la vie humaine. Celui qui inventa l'imprimerie est si peu connu, que l'Allemagne, la Hollande et la Chine s'en attribuent l'invention. *Galilée* n'eût point calculé la pesanteur de l'air sans l'observation d'un fontainier, qui remarqua que l'eau ne pouvait s'élever qu'à *trente-deux* pieds dans les tuyaux des pompes aspirantes. *Newton* n'eût point lu dans les cieux, si des enfans, en jouant en Zélande avec les verres d'un lunetier, n'eussent trouvé les premiers tuyaux du Télescope. C'est au hasard que *Masso Finiguerra*, orfèvre de Florence, fut redevable, en 1448, de la découverte de la gravure en taille-douce. C'est au pâtre qui ramassa le diamant brut, sans en connaître le prix, que le *lapidaire* doit sa gloire et sa fortune; c'est encore au hasard que *Aloys Sennefelder*, médiocre chanteur de chœur du théâtre de Munich, dut la découverte de

la lithographie; c'est par la même cause que *Lippershem* de Middlebourg, et non *Metius*, devint l'inventeur des lunettes longues-vues; l'artillerie n'eût point subjugué l'Amérique, si un moine oisif n'eût trouvé par hasard la poudre à canon; les *croisades* n'eussent point introduit en Europe les délices de la tasse d'un moine mahométan, si la nature n'eût pas montré à un derwiche l'arbre du café dans les montagnes de l'Yémen; la conquête du Mexique n'eût point fait connaître à l'Europe le prix du chocolat, si un Mexicain n'en eût pas offert à un Espagnol affamé; la prise du Brésil ne lui eût point dévoilé la douceur de sucre, et l'usage de tant de substances agréables et de remèdes salutaires, si le généreux Américain n'en eût pas fait connaître l'utilité; sans un Caraïbe, l'Europe ignorerait le parfum et la vertu du tabac, la plante la plus céphalique qu'il y ait dans le règne végétal, et dont l'usage est le plus universellement répandu de toutes celles qui existent sur le globe, sans en excepter la vigne et le blé, puisqu'on la cultive jusqu'en Finlande, au-delà de Vibourg, par le 61.e degré de latitude nord.

Quand on considère que la Perse n'a plus de *Sâdi* et de *Lockman*; la Sicile, d'*Archimède*; Athènes, d'*Anacréon*, d'*Aristote*, de *Zeuxis*; la Grèce, de *Pythagore*; que *Cicéron* demandait en plaisantant à son frère Quintus, lieutenant de César, s'il avait trouvé de grands philosophes en Angleterre, il ne se doutait pas que ce pays pût produire un jour des mathématiciens qu'il n'aurait jamais pu entendre; quand on considère, dis-je, que l'Europe elle-même est retombée plusieurs fois dans la barbarie; ne peut-on pas

supposer que l'Amérique a pu avoir éprouvé une révolution semblable, et que les Américains à leur tour viendront peut-être un jour enseigner les arts aux peuples de l'Europe, comme ils leur ont déjà appris l'usage du *tabac*, du *quinquina*, de l'*ipécacuanha*, du *simarouba*, de la *salsepareille*, de la *gomme-copal*, du *gayac*, du *sassafras*, de plusieurs autres plantes médicinales; comme ils leur ont appris à cultiver la *pomme de terre* et le *maïs*, à s'en faire un aliment ainsi que du *chocolat*, des *tomates*, des *ananas*, du *piment*, des *dindes*, et ce qui n'est pas moins essentiel, qu'on peut subsister paisiblement sous le régime de la liberté et de l'égalité, gouvernement inconnu au 19.e siècle, à l'Europe savante.

CHAPITRE IV.

L'Hospitalité.

Peut-on lire sans étonnement, pour ne pas dire sans indignation, les raisonnemens singuliers que M. Paw entasse pour prouver que l'hospitalité est un besoin impérieux chez les sauvages, et un manque de police chez les nations civilisées. Quoi! un sentiment qui nous fait compâtir aux besoins de nos semblables, qui nous rapproche du malheureux pour lui tendre une main secourable, pour l'empêcher de succomber sous le poids de ses privations; d'attenter par désespoir à la vie de ses concitoyens insensibles à ses maux, est un crime de lèze-civilisation aux yeux de cet écrivain? Est-il croyable que son injuste prévention contre l'Amérique, lui fasse oublier un des premiers préceptes

de sa religion : « Aimer son prochain comme soi-» même, » et regarder l'hospitalité comme un devoir qui ne doit exister que chez les sauvages ! Il ignore, on le voit bien, cette jouissance des ames sensibles et bien nées !

Aurait-il prétendu jouer le Démocrite moderne ? Trouver qu'on est dupe, je ne dirai pas de se tourmenter, mais de s'appitoyer sur les maux des autres; qu'il n'y a pas de l'inhumanité à refuser des secours aux indigens, à s'endurcir contre leurs souffrances ou à s'en amuser ? Je suis cependant loin de penser qu'il vaut mieux imiter Héraclide à qui toutes nos actions semblaient tragiques; car ce serait montrer bien inutilement de l'inhumanité, que de pleurer et de composer son visage, parce qu'un homme aura fait une perte, ou se trouve privé des faveurs de la fortune. Dans ce cas-là, il serait plus digne d'un homme de dire comme le poëte Simonide, *omnia mecum porto*, ou comme Zénon le stoïcien, en apprenant qu'un naufrage avait englouti ses biens, « La fortune veut que » je me livre à la philosophie sans embarras, » parce que dans les maux il faut savoir ne donner à la douleur que le tribut qu'elle demande, et non celui que prescrit la coutume; et que la mauvaise habitude de se régler sur l'opinion est tellement enracinée, que l'on contrefait jusqu'au sentiment le plus naturel, je veux dire celui de la douleur.

Comment M. Paw a-t-il pu établir comme objet de comparaison, la paresse des moines mendians de l'Europe, à qui l'on donnait souvent plus qu'ils ne méritent, et qu'ils ne peuvent consommer; et l'hospitalité des sauvages du nord de l'Amérique, qui chassent

quelquefois des journées entières, avant d'avoir tué le gibier qu'ils poursuivent? Il ne sait pas que le moine mendiant ne donne aux pauvres du lieu où il se trouve, que le superflu des comestibles qu'il ne peut consommer, et qui ne lui coûtent aucune peine à obtenir de la superstition de ceux qui lui font l'aumône; mais que l'Américain du nord, au contraire, compte pour rien la peine, les fatigues et les privations, lorsqu'il s'agit de soulager un voyageur affamé; qu'il sait bien qu'il n'a rien à espérer de la pitié de ceux qui sont plus riches que lui, et sur-tout des peuples policés avec lesquels il n'est pas en relation, puisque ceux avec lesquels il trafique n'ont pas de honte de le tromper.

Plus généreux que l'Européen maniéré, il ne fait pas l'affront à son hôte de le bannir de sa table, pour le faire manger avec ceux qui sont chargés des fonctions les plus abjectes de la famille : il ne l'oblige pas d'avoir recours à la ruse du parasite *Gelasimus*, qui, pour engager *Epignome* de le prier à souper, lui disait : « Je ne demande pas d'avoir place sur des lits, » vous savez que je suis du nombre de ceux qu'on fait » manger sur les bancs. »

« *Haud postulo equidem summo in lecto accumbere ;*
« *Scis tu me esse imi subsellii virum.....* »

(*Sticus*, de PLAUTE, act. 3, scèn. 2, vers 32 et 33.)

Il l'admet sans façon à sa table, et ne l'assaille point de questions fatigantes et humiliantes. Il le laisse partager paisiblement la *sagamite* et les viandes cuites de sa famille, tant qu'il y en a; et lorsque les provisions tirent à leur fin, il le conduit dans une autre cabane où il trouve les mêmes secours, des alimens

simples et non corrompus par l'art et la délicatesse, et qui valent mieux que le *garum sociorum* des Romains, cette saumure faite du sang corrompu du scomber ou maquereau, et des poissons les plus malsains. (SÉNÈQUE, pag. 341, vol. 2.)

Plus sobres que ces Romains policés, on ne voit pas les Américains, comme des parasites gloutons, dévorer tout ce qu'on leur présente, ni mériter le surnom honteux de *Peniculus*, pour savoir nettoyer une table comme il faut.

« *Juventus nomen fecit penicula mihi*
« *Ideo quia mensam, quando edo, detergo!*

(Act. 1, scèn. 1, vers 1 et 2, des *Ménechmes*, de PLAUTE.)

On ne trouve pas non plus chez eux, de ces esclaves appelés *Servi peniculi*, chargés, avec une longue éponge ou balai en queue de renard, appelés *peniculus*, d'essuyer dans leurs maisons ou au-dehors, les traces de l'ivresse des convives mâles et femelles. (SÉNÈQUE, pag. 236, vol. 11.)

« *Peniculi*, dit Festus, *spongiæ longæ propter* » *similitudinem caudarum appellatæ.* » (De Verborum Significat., lib. 14, voce *Peniculi.*)

En Europe, le mendiant ordinaire, quand on lui épargne un regard d'horreur, de mépris ou un refus dur, ne reçoit le plus souvent que des vœux stériles, comme *Dieu vous assiste!* en Amérique, un sauvage a-t-il le malheur de ne pas réussir à la chasse, ses camarades le secourent sans en être priés. Si son fusil se crève ou se brise, on lui en procure un autre, sans lui faire promettre de restituer l'équivalent de ce qu'il a reçu.

Je ne vois rien que d'humain et de naturel dans la conduite des Américains du nord; je ne vois pas qu'il soit nécessaire de se mettre l'esprit à la torture, comme M. Paw fait, pour nous dire (pag. 261 et 262 du 3.e vol.) : « Ceci est bien dans les mœurs d'un peuple » errant, où l'on suppose que l'hospitalité ne doit pas » s'étendre au-delà du temps dont les voyageurs ont » besoin pour se reposer; cette hospitalité n'est donc » pas celle que les anciens Romains exerçaient envers » leurs amis ! »

Quel raisonnement pour un homme instruit ! Il n'appartient qu'à l'auteur des Recherches sur les Américains, d'ignorer qu'on fait pour ses amis ce qu'on ne fait pas pour des étrangers qu'on n'a ni vus ni connus, et qu'on ne reverra peut-être jamais; ce qui est le cas des sauvages du nord et du sud envers les Européens : quant à l'hospitalité des anciens Romains, il prouve qu'il n'a jamais bien connu leurs mœurs, comme nous le verrons un peu plus bas.

« Chez les peuples civilisés, ajoute-t-il (pag. 262 » du 3.e vol.), les affaires pour lesquelles on voyage, » exigent souvent un long séjour; chez les sauvages, » on n'a point d'affaires qui exigent un long séjour : » un Huron qui est à la chasse, et un Tartare qui est » en course, ne s'arrêtent guère au-delà d'une nuit et » d'un jour dans le même endroit. »

Ils sont en cela plus sages que les Européens qui, avec toute leur civilisation, abusent souvent de la complaisance de ceux qui les reçoivent. M. Paw, qui a bien voulu nous apprendre que, chez les peuples civilisés, les affaires pour lesquelles on voyage, exigent souvent un plus long séjour, aurait dû pousser la complaisance

jusqu'à nous informer de la manière dont les Romains exerçaient l'hospitalité. Pour éviter un oubli semblable, je vais, avant de lui dire comment elle se pratique dans les parties civilisées de l'Amérique, lui montrer comment les sauvages du Brésil l'exercent.

Quand il arrive un étranger chez eux, les femmes l'accablent de complimens, et lui lavent les pieds s'il est fatigué. On lui sert une grande quantité d'alimens et on est attentif à tout ce qu'il peut desirer.

Aux Florides, les étrangers sont reçus avec beaucoup d'affabilité ; on leur prodigue tout ce qu'on a de meilleur.

Dans les parties civilisées de l'Amérique, les créoles du continent, ainsi que ceux des Antilles, se font un plaisir et même un devoir d'exercer l'hospitalité envers tout le monde indistinctement. Cette vertu chez eux a sa source dans la générosité et la sensibilité de leurs cœurs ; tandis que chez les Européens, l'ostentation ou l'intérêt le plus souvent en est le principe. L'esclavage serait un reproche fondé qu'on pourrait leur faire, s'ils en étaient les auteurs, et s'il n'était maintenu que par leur autorité. Il faut n'avoir jamais séjourné sur les plantations, il faut ignorer que les économes et les gérants sont des Européens, et ne pas connaître le caractère généralement faux, paresseux et voleur du nègre, pour exagérer les châtimens qu'on inflige aux Africains, et les attribuer aux créoles propriétaires, qui ne sont instruits de ce qui se passe entre leurs esclaves et leurs économes ou gérans, que par la bouche de ces derniers, qui ne manquent pas d'argumens pour justifier leur sévérité et leur cupidité.

Il en est de même des économes auprès des habi-

tans, comme avec l'officier, l'adjudant ou le sergent, qui en veut à un soldat; ils savent, par leur rapport, surprendre la crédulité du colonel, pour faire fermer les yeux sur les châtimens et les injustices qu'on fait éprouver à ce pauvre soldat.

Quand un habitant vient à découvrir que son nègre a été injustement puni, et que l'économe est d'une sévérité déplacée, il le renvoie et en prend un autre moins barbare. Tous les besoins physiques du nègre sont prévus durant sa maladie ou dans son état de santé; il a sa femme, ses enfans, sa maison, sa volaille, ses cochons, ses chevaux, son jardin particulier; celui du maître pourvoit à sa nourriture et à celle de ses volailles et de ses cochons; ses chevaux mangent la même herbe, et dans la même savane que ceux de son maître; il danse chaque fois qu'il en demande la permission, ce qui a lieu les samedis et les dimanches. Cette mesure est nécessaire pour le maintien du bon ordre, parce que les *calendas*, ou danses africaines, exigent un grand concours de noirs, et qu'ils se battent quand ils sont échauffés par la danse ou l'eau-de-vie. Enfin, dans le courant de la semaine et tous les dimanches, le nègre va à la ville faire ses petites affaires et assister au service divin, lorsqu'il n'y a point de prêtre sur l'habitation à laquelle il appartient.

Lorsqu'un Européen arrive dans une des Antilles; s'il débarque, par exemple, au *Cap Français*, dans l'île de Saint-Domingue, cette nouvelle Tarsis où Salomon puisait son or et ses richesses, l'habitant auquel il a été recommandé, l'envoie chercher dans une de ses voitures, le garde chez lui aussi long-temps qu'il

juge à propos d'y rester. Pendant son séjour, les voitures, les chevaux, les domestiques de cet habitant sont à son service. Les créoles, qui ont toujours auprès d'eux un sérail de jeunes filles destinées à les servir à table et à présenter aux étrangers les rafraîchissemens qu'ils desirent, voyent sans jalousie l'Hébé qui a frappé les yeux du nouveau-venu, lui montrer l'appartement qui lui est destiné, lui préparer ses bains aromatiques, et lui fournir le linge dont il peut avoir besoin.

Plus il prolonge son séjour, plus le plaisir de l'habitant augmente. Si, malgré tout, ses affaires l'obligent à se rendre, je suppose, au bourg de *Cavaillon*, qui est à 138 lieues du Cap-Français; le chagrin alors succède au plaisir, et la tristesse du cœur de cet Américain est peinte sur son visage. Enfin, lorsqu'après bien des sollicitations, il n'espère plus retenir son hôte, la sincérité de ses discours est scellée par des preuves non équivoques; il lui fait des présens en fruits, en tout ce qu'il a en sa disposition, et l'expédie dans une de ses voitures, avec une lettre de recommandation, pour un autre habitant de ses amis chez lequel il reçoit le même accueil; celui-ci l'envoie chez un autre de ses amis, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le nouveau débarqué soit parvenu à sa destination. Combien n'a-t-on pas vu de chevaliers d'industrie faire ce manège pendant nombre d'années, jusqu'à ce qu'ils eussent ramassé de quoi vivre agréablement. Le créole ne l'ignore pas; il le plaint, il ne voit que son semblable et le plaisir de l'obliger

Quand un Européen, qui a été recommandé à un habitant, tombe malade à son arrivée, le créole chez

lequel il se trouve, le garde chez lui et ne l'envoie pas en ville pour y être traité hors de sa vue; il lui prodigue tous les soins imaginables; remèdes, visites de médecin, confitures, friandises, gibier, poisson, consommés, vins vieux, rien n'est épargné : veilleuse de nuit, de jour, domestiques pour les bains, pour le lit, la chambre; draps, linge de corps, tout est prévu pour aller au-devant du moindre besoin, du plus petit desir du malade. Aussitôt qu'il est rétabli, ce sont de nouvelles fêtes, des bals, des concerts, des *barbacos* (parties de plaisir le long de la rivière, dans une *bananerie* où les hommes et les femmes modestement couverts, se baignent, s'amusent à se faire des espiègleries, sans craindre d'effaroucher ces aimables naïades, ni d'éprouver le sort d'Actéon). On y déjeûne, on y dîne au milieu des roses, des chêvrefeuilles, des orangers chargés de fruits et de fleurs; des ananas parfumés, des sapotilliers avec leurs fruits sucrés, des bananiers courbés sous le poids de leurs bananes savoureuses; et le soir, lorsqu'on est de retour au logis, on termine la fête par un souper splendide, comme si l'on avait sauvé, dans cet étranger, un père ou un frère. Ces amusemens sont plus d'un peuple civilisé que les jeux floraux des Romains, où les femmes dansaient nues devant le peuple assemblé.

A son départ, on lui fait promettre de venir passer quelques jours sur l'habitation, toutes les fois que ses affaires le lui permettront. Voilà tout ce que le Créole sollicite en retour de ses bontés et de ses généreux soins. Le voyageur pauvre y est traité avec des égards non moins marqués; tombe-t-il malade,

on le traite comme un enfant de la maison, et s'il se trouve embarrassé pour son existence, l'habitant lui offre ou lui procure une place.

L'hospitalité, dans les colonies espagnoles, est telle qu'un européen qui arrive sans recommandation et sans moyens pécuniaires, est sûr de trouver du secours. S'il débarque dans quelque port pour cause de maladie, le plus pauvre habitant de Sigès ou de Vigo, est assuré d'être reçu dans la maison d'un *Pulpero* (petit marchand) catalan ou galicien, soit qu'il arrive au *Chili*, au Mexique ou aux îles *Philippines*. Cette hospitalité n'a pas encore diminué d'une manière sensible, depuis le premier établissement dans le Nouveau-Monde (*voy.* le Voyage de M. Humboldt aux Régions équinoxiales du Nouveau-Continent).

Etait-ce ainsi, M. Paw, que les Romains exerçaient l'hospitalité? Non, sans doute! Ils avaient des fous et des bouffons, tels qu'on en voyait à la cour de nos rois. Ces misérables (dit *Pline*, liv. 9, épist. 17) voltigeaient sans cesse autour des tables « *Scurræ, cinædi moriones mensis inerrabant;* » ils cherchaient à amuser les convives et à dérider le front de leurs maitres par des équivoques sales et grossières; par de mauvaises plaisanteries ou par quelques extravagances. La plupart de ces fous et de ces vils bouffons étaient des monstres d'une laideur et d'une difformité si extrêmes, que *Martial* les peint avec la tête pointue et de longues oreilles qu'ils faisaient mouvoir à la manière des ânes.

« *Hunc vero acuto capite, et auribus longis,*
« *Quæ sic moventur, ut solent asellorum,*
« *Quis morionis filium neget Gyrtæ?....* »

(Lib. 6, épigram. 29, vers 15, *et seq.*)

La vue de tels êtres devait plutôt inspirer le dégoût, la répugnance, et nuire aux femmes enceintes, que réjouir des convives un peu délicats. Mais, répondra cet auteur, « Tous les goûts sont dans la nature, le meilleur est celui qu'on a. »

Sous le règne des empereurs, les Romains les admirent à leurs tables, ainsi que les nains. C'étaient de jeunes esclaves qu'ils achetaient en Egypte, dont ils corrompaient les mœurs et l'esprit, soit en les faisant servir à leurs infâmes plaisirs, soit en s'amusant à voir insulter par ces jeunes esclaves, ceux qu'ils admettaient à leurs tables, et à être quelquefois eux-mêmes l'objet de leurs froides et indécentes plaisanteries. Les Romains les appelaient leurs délices, comme on peut le voir par ce passage de *Stace*.

« *Non ego mercatus pharia de pube loquaces*
« *Delicias, doctumque sui convivia nili*
« *Infantem, linguá nimium, salibusque protervum*
« *Dilexi.....* »

(STATII, *Sylvarum*, lib. V, vers 66, etc.; *ex edit. Markland. Londin*, 1728.)

Tibère les admettait à sa table, et l'on trouve même, dans *Suétone*, un fait qui prouve à quel excès d'insolence et de liberté ces nains se portaient quelquefois. « Un homme consulaire, dit-il, rapporte,
» dans ses Mémoires, qu'il avait assisté à un repas
» nombreux où le nain de Tibère, qui était là avec
» d'autres bouffons, lui demanda tout haut pourquoi
» *Paconius*, accusé de crime de lèze-majesté, vivait
» si long-temps : que Tibère lui imposa silence; mais
» que peu de jours après, il écrivit au sénat, qu'il eût
» à juger promptement *Paconius*. »

« *Annalibus suis vir consularis inseruit, frequenti*
» *quondam convivo, cui et ipse adfuerit, inter-*
» *rogatum eum subitò et clarè a quodam nano ad-*
» *stante mensœ inter copreas cur Paconius, majestatis*
» *reus, tamdiù viveret statìm quidem petulantiam lin-*
» *guœ objurgasse; cœterum post paucos dies scripsisse*
» *senatui, ut de pœna Paconii quàm primum sta-*
» *tueret* (SUETON., *in Tiberio, cap.* 61.).

A l'égard du mot *copreas* dont Suétone se sert ici, et dans la vie de Claude (chap. 8); c'étaient des bouffons d'une figure très-difforme, dont les discours étaient si orduriers, et les mœurs si infâmes, qu'on leur avait donné ce nom avilissant, et qui exprimait en même temps l'extrême licence de leurs discours et la turpitude de leur vie. En effet, *copriœ* vient du mot grec, *kopros* ou *koprion*, qui signifie fumier, ordure, excrément, de là l'épithète de *stercorarii*, donnée avec raison à cette espèce particulière de bouffons.

Dion dit que *Commode* avoit à sa cour des bouffons qu'il aimait passionément, qu'il faisait servir à ses infâmes plaisirs, et auxquels il avait donné les noms des organes de la génération des deux sexes.

« *Habuit in deliciis homines appellatos nominibus*
» *verendorum utriusque sexûs, quos libentius suis os-*
» *culis applicabat (Lampridius, in Commod. vitâ,*
» *cap.* 10). »

Le fait suivant prouve encore que les Romains ignoraient la bienséance et jusqu'au plaisir d'obliger, puisqu'à Rome les riches et les grands achetaient et payaient, par des largesses, la lâche complaisance de quelques convives pauvres et de peu d'importance

qui, pour s'assurer de leur protection, souffraient patiemment les sarcasmes et les insultes de ces jeunes esclaves.

« *Sed miserum (clientium) parvá stipe munerat, ut pudibundos*
« *Exercere sales inter convivia possit.*
« *Lucanus, sive quis auctor carminis ad Pisonem.* »

(Apud Lips. in h. loc.)

Enfin la passion de Marc-Aurèle pour le vin, et non son attachement pour Cléopâtre, en fit un monstre de cruauté, qui se faisait apporter, à table, les têtes des principaux sénateurs; qui, au milieu d'un banquet somptueux et d'une magnificence royale, reconnaissait les traits et les mains des proscrits, et qui, rempli de vin, était encore altéré de sang. (*Senèque.*)

Telle est cependant cette hospitalité, cette manière de traiter les convives, que M. Paw préfère à la simplicité franche des Américains du nord et du sud et à la sensibilité généreuse et compâtissante des Créoles. Cette préférence, et son extase pour la conquête du Nouveau-Monde, donnent la mesure de son cœur.

Quel est le peuple européen, qui régale un passant quelconque sans en exiger quelque chose? Moins généreux, et moins désintéressés que les Américains, les Européens d'aujourd'hui ne paraissent guère disposés à condamner la conduite des anciens Allemands qui donnaient d'une main et recevaient de l'autre. Je demande, après cela, à tout homme impartial, si l'on n'aurait pas tort de soutenir, avec M. Paw, que l'hospitalité est encore une qualité que la nature a ôtée à l'Amérique pour la donner à

l'Europe, et de nier avec lui, que le nouvel hémisphère, sur ce point, ne l'emporte encore sur l'ancien.

CHAPITRE V.

Commerce de l'Europe et de l'Amérique.

Avant l'arrivée des Espagnols dans le Nouveau-Monde, les Indigènes avaient un commerce d'échange, non-seulement de province à province dépendante du même souverain, mais encore avec les nations libres et indépendantes les plus éloignées. On en voit la preuve dans les curiosités que Motézuma offrit à Cortez; dans celles que Pizarre trouva dans les palais d'Atahualpa. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet, parce qu'il ne touche pas directement au point de l'assertion de M. Paw, sur la prétendue supériorité du commerce de l'Europe, sur celui de l'Amérique. Je dois examiner le commerce de ces deux pays.

Le Mexique, indépendamment des productions dont nous avons parlé, offre près de 500 endroits célebres par les exploitations qui se trouvent dans leurs alentours. Il est probable que ces 500 *réales*, comprennent près de 3000 mines ou gîtes métalliques, et qui communiquent les unes aux autres. Ce n'est que d'un très-petit nombre de mines que sont tirés les 2,500,000 marcs d'argent qui passent annuellement en Europe et en Asie, par les ports de la Véra-Cruz et d'Acapulco : les districts de *Guanaxuato*, de *Zacatecas* et de *Catorce*, fournissent plus de la moitié de cette

somme. Un seul filon, celui de Guanaxuato, donne près du quart de tout l'argent mexicain, et la sixième partie du produit de l'Amérique entière. Le produit des mines du Mexique a triplé en 52 ans, et sextuplé en cent ans : il augmentera davantage, avec la population et les progrès de l'industrie et des lumières.

D'après les données exactes qui existent dans les archives de la monnaie de Mexico, sur la quantité d'or et d'argent monnoyés, il résulte que les mines de la Nouvelle-Espagne ont produit de 1690 à 1800, la somme énorme de 149,350 marcs d'or, 725 marcs d'argent ; de 1690 à 1803, en or et en argent, pour la valeur de 1,353,452,020 piastres fortes, ou 7,105,623,105 livres tournois, en évaluant la piastre forte à 5 francs 25 c., monnaie de France. Depuis 113 ans, le produit de l'exploitation des mines a été constamment en augmentant, excepté, dit M. Humboldt, la seule époque de 1760 à 1767.

L'Europe serait inondée de métaux, si l'on attaquait à-la-fois, avec tous les moyens qu'offre le perfectionnement de l'art des mineurs, les gîtes de minerais de *Bolanos*, de *Batopilas*, de *Sombrerete*, du *Rosario*, de *Pachuca*, de *Moran*, de *Zultepecl*, de *Chihuahua*, et tant d'autres qui ont joui d'une ancienne et juste célébrité. Au Pérou, les fameuses mines de *Yauricocha* ou de Pasco, qui fournissent annuellement plus de 200,000 marcs d'argent, n'ont encore que 30 à 40 mètres de profondeur.

Quoiqu'il soit difficile de connaître au juste la quantité d'or et d'argent qu'on a tirée jusqu'à nos jours des différentes mines de l'Amérique et que la somme en soit presqu'innominable, cependant, pour

en avoir une idée, il suffit de dire que l'Espagne a reçu 26 millions par an, depuis 1548, époque de l'ouverture des mines du *Potosi* jusqu'en 1638, ce qui fait dans un laps de 90 ans, 2,340,000,000 fr.

Et depuis 1638 jusqu'à 1813, dans un laps de 175 ans, l'Espagne a tiré annuellement du Pérou, 3 millions d'or pesant qui, calculé sur le quadruple ou doublon qui pèse 7 gros 4 grains d'or, le plus pur en monnaie, ont donné à raison de 84 liv 13 s. 4 d. .... 6,399,989,930 l. 13 s. 4 d.

L'or non enregistré s'élève à 2,899,696,886

L'or qui existe en circulation au Pérou, se monte à.. 351,000,000

Les impôts sont si considérables, qu'ils s'en suit une grande négligence dans l'exploitation des mines, et qu'il y a même peu de débit des ouvrages d'or et d'argent que l'on y travaille.......

Les mines du Brésil, depuis Pizarre II, jusqu'en 1756, c'est-à-dire dans un laps de 60 ans, ont produit 2,400,000,000

Depuis 1756 jusqu'en 1813 les mines et les sables ont

14,390,686,816 l. 13 s. 4 d.

D'autre part. . . .	14,390,686,816 l.	13 s.	4 d.
fourni annuellement au Portugal 48 millions.........	2,736,000,000		
L'or non-enregistré......	999,800,000	»	4 d.
L'or qui existe en circulation au Brésil............	120,000,000	6 s.	«
En ôtant pour les mines du Chili le cinquième du produit de celles du Brésil, on aura...............	4,972,240,000		
Pour les mines de la Terre-Ferme, qui ne sont plus en exploitation, et y compris l'or non-enregistré et en circulation	778,000,000		
En supputant le produit des mines de la Castille d'or sur celui des mines de la Terre-Ferme, on aura.....	778,000,000		
Pour les mines du Mexique, depuis leur ouverture jusqu'à 1813, qu'elles fournissent annuellement 50 millions en argent et 5,900 marcs d'or....................	7,389,662,939		
L'or non-enregistré.....	2,120,000,000		
L'or et l'argent en circulation au Mexique.........	300,000,000		
Pour les mines de la Nouvelle-Grenade, et l'argent en circulation et non-enre-			
	34,584,389,755 l.	19 s.	8 d.

Ci-contre.	34,584,389,755 l.	19 s.	8 d.
gistré.	980,000,000	«	4 d.
Si l'on ajoute maintenant pour la valeur des diamans.	400,000,000		
Pour l'or et l'argent façonnés ou en lingots qu'Atahualpa donna en présent à Pizarre, ensuite pour sa rançon et le pillage de son camp et de Cuzco.	2,380,005,004		
Pour celui du Mexique et de la capitale, ainsi que les riches présens de Montézuma, environ.	1,000,000,040		
Pour l'or et l'argent œuvré en lingots et en poudre que les Espagnols enlevèrent aux habitans de Saint-Domingue, de Cube, des autres Antilles et aux Caciques du Darien et du Continent.	100,000,200		
On aura pour total.	39,444,395,000 l.	«	«

L'abbé *Raynal*, dans les tableaux détaillés qu'il a donnés sur le produit total des mines de l Amérique Espagnole, l'évalue année moyenne à 89,095,649 liv. tournois. Il a confondu, comme l'observe très-bien M. Humboldt, le produit de 1750 avec celui de 1780, puisque déjà en 1775 ce produit total s'était élevé à 157,500,000 livres tournois.

Robertson, dans son Histoire de l'Amérique, vol. 4, page 62, évalue la quantité de métaux précieux im-

portés en Espagne depuis 1492 jusqu'en 1775, à 8,800,000 piastres (46,200,000,000 l.), et qui plus est, cet auteur justement célèbre, regarde son calcul comme fondé sur des suppositions très-modérées, quoiqu'il estime le produit annuel, pendant 283 années consécutives, à 96 millions, et le total de la contrebande, pendant cette période, à 5,082 millions.

M. Humboldt estime, comme suit, la valeur de l'or et de l'argent retirés des mines de l'Amérique, depuis 1492 à 1803 :

Enregistré (N.º I.)

Des Colonies Espagnoles....... 21,184,569,000 l.
Des Colonies Portugaises...... 3,593,856,000 l.

Non-enregistré (N.º II.)

Des Colonies Espagnoles........ 4,284,000,000 l.
Des Colonies Portugaises........ 897,750,000 l.

Total 29,960,175,000 livres tournois, dont 22,450 millions de livres, ont été portés aux Indes Orientales, converties en vaisselles; dispersées par les refontes, et échangées par des nègres. Cette somme, à laquelle M. Humboldt a cru devoir s'arrêter, diffère de plus de 16 milliards de francs de celle indiquée par Robertson.

A cette somme, dit M. Humboldt, il faut ajouter le butin en or et en argent que les premiers conquérans ont fait passer en Europe, avant que les Espagnols aient commencé à exploiter les mines de *Tasco*, au Mexique; ou celles de *Porco*, au Pérou. Il ne s'agit pour cela que de jeter les yeux sur les faits rapportés par les historiens de la conquête.

La flotte de 18 vaisseaux commandée par Bovadilla

et Roldan, qu'Orando envoya en Espagne en 1502, contenait 2,560 marcs d'or (1,750,000,000 liv. tournois.) Les présens que Cortez reçut, lors de son passage par *Chalco*, s'élevaient à 38 marcs d'or; le tribut en or que Cortez demanda, lorsque Montézuma réunit ses vassaux pour prêter serment de fidélité à Charles-Quint, s'élevait à 2080 marcs; le butin des Espagnols lors de la prise de *Tenochtitlan* s'élevait, d'après *Bernal-Diaz*, à 4,890 marcs. La rançon d'Atahualpa, d'après Garcilasso, était de 3,930,000 ducats en or, et de 672,670 ducats en argent; en tout 4,602,670 ducats (20,149,804 liv. tournois.) Le père *Blas-Valera*, la porte à 4,800,000 ducados. Ces trésors que l'on avait réunis dans une maison, dont M. Humboldt a vu les ruines lors de son séjour à Caxamalca, en 1802, avaient servi d'ornemens aux temples du Soleil de Pachacamac, de *Huailas*, de *Cuzco*, de *Guamachuco* et de *Sicllapampa*. Le butin de Cuzco valait, d'après *Herrera*, au-delà de 25,700 marcs d'or. Il est probable d'après ces données, que les conquêtes du Mexique du Pérou ont fait tomber entre les mains des Espagnols, au-delà de 80,000 marcs d'or, auxquels il faut ajouter 106,000 marcs d'or, pour ce qui a été enlevé aux *Antilles*, sur les côtes de *Paria* et de *Sainte-Marthe*, sur celles du *Darien* et de la *Floride*, en ne comptant que 2000 marcs par an, jusqu'au commencement de l'exploitation de Tasco et de Potosi. (Voy. *l'Essai Pol. sur la Nouv. Esp.*, *par* M. HUMBOLDT.)

Dans ce détail étonnant, ne sont pas compris les trésors immenses que les habitans de *Quito* emportèrent pour les soustraire à la cupidité des Espagnols; ceux que les Indiens cachèrent dans leur retraite; les

richesses qu'ils jetèrent dans leurs lacs; et si j'ajoute maintenant le montant des productions du continent d'Amérique et des Antilles, qui a surpassé cette somme, toute prodigieuse et inconcevable qu'elle soit, M. Paw me permettra bien de lui observer, en passant, que l'Amérique l'emporte encore sur l'Europe, pour les richesses et les revenus.

Cette somme immense ne doit pas surprendre, si l'on considère la quantité d'or que la mer engloutit journellement; que les persécutions et l'avarice ont fait enfouir dans la terre, celle qu'absorbent tous les jours le commerce de l'Inde, les dorures, les fontes, les bijoux, le numéraire, les vaisselles, les statues, les dons pieux, etc.

En examinant bien la nature du commerce que l'Europe fait avec le Nouveau-Monde, on verra:

1.° Que parmi tous les articles d'exportation, il n'y en a pas un qui ne concerne le nécessaire physique, puisque l'Amérique du nord fournit à l'Europe et au reste du monde, des bois de chauffages et de construction; des grains, des farines, des viandes salées, de la morue et autres poissons. Ils sont si nombreux sur ses côtes, qu'on voit les *harengs*, les *aloses*, les *rougets*, les *esturgeons* et les *lamproies*, passer de la mer dans ses rivières; qu'au Pérou, on ne plante le maïs que dans les têtes de *sardines*, qui servent d'engrais aux terres d'*Atica*, d'*Atikipa*, de *Villacori*, de *Malla* et de *Chiloa*; que depuis *Aréquipa* jusqu'à *Taracapa*, où il y a plus de 200 lieues de long, la terre n'est fumée que par la fiente des passereaux marins, nommés *gana*, qui ne se nourrissent que de poissons; cette fiente fertilise la terre au point de lui faire produire

4 à 500 pour un, de tous les grains qu'on y sème; que le long de la *Susquehanna*, on engraisse les terres et les vaches avec des *aloses*; que le Pérou, le Brésil, le Chili, la Terre-Ferme, la Castille d'or, et le Mexique fournissent pour la facilité des échanges, l'or et l'argent, que la civilisation, bien des siècles avant la découverte de l'Amérique, avait rendu besoin de première nécessité; que les Antilles et une partie du nouvel hémisphère, pourvoyent à tout ce qui peut flatter la sensualité, et préserver la santé des Européens, des maladies les plus critiques.

2.° Que les principaux articles d'exportation comme l'or, l'argent, les perles, les saphirs, les émeraudes, la soie, le caret; les pelleteries, les cuirs, les cotons, la cochenille, l'indigo, le café, le sucre, le cacao, les gommes, les goudrons, les chanvres, les bois de construction, d'ameublement, de placage et de teinture, prouvent qu'un pays qui, indépendamment des productions qui lui sont communes avec l'Europe, peut encore fournir des productions comme celles ci-dessus, est un pays riche, excellent, utile et indispensable pour tous les peuples, et plus encore pour les nations policées, commerçantes, et ayant des manufactures.

3.° Que l'Amérique, outre les grains, les farines, les viandes et les poissons salés, offre encore à l'Europe une subsistance dans les produits du grand et du petit bancs de Terre-Neuve; qu'en échange des vins, des eaux-de-vie, des draps, des petites étoffes en laine, des bas, des chapeaux, des soieries, du papier, des meubles, des ustenciles en fer; du verre soufflé et coulé, de la mercerie; de la cannetille, des toiles blanches et peintes; des cotonnades et des nègres qui

ne sont pas une production de l'Europe ; l'Amérique donne du rhum, du tafia, des liqueurs, des confitures sèches et liquides, du sucre, du sirop, du café, du cacao, des baumes, de la vanille, des drogues, de la cochenille, de l'indigo, du rocou, du safran, du coton, de la soie écrue, des chapeaux, des souliers, des bottes; des cuirs tannés et crus, des pelleteries, de la cannetille, du caret, des saphirs, des émeraudes, des perles, de l'or, de l'argent, de la platine, des gommes, des chanvres, du goudron, des bois de fardage, de construction, d'ameublement, de placage et de teinture.

M. Paw doit voir, d'après cet exposé, pourquoi l'Europe met autant d'acharnement à suivre ses relations commerciales avec le Nouveau-Monde dont la partie méridionale consomme pour plus de 60 millions sterl., ou 1,440,000,000 fr. d'articles d'Europe, dans un laps de six ans, sans compter les bénéfices sur les retours. Cet auteur peut juger, d'après ce léger aperçu, quelle serait la détresse de l'Europe, si l'Amérique qui possède dans son sein une partie des manufactures européennes, venait à les encourager toutes, pour rompre un commerce qui lui est désavantageux, puisqu'indépendamment de ses productions, il est sorti de ses mines, huit fois plus d'or qu'il n'y en avait en Europe en 1490. L'Europe échangerait alors, des monumens tant anciens que modernes, pour les denrées des Etats-Unis, peut-être même pour les produits de leurs manufactures ! Ils finiront par être le prix de leur commerce avec les Indes orientales; et les Antilles, ces filles légitimes du continent Américain, échapperont à leurs ravisseurs. Cette révolution, qui tire tous les

jours vers sa fin, réduira l'Europe à la dure nécessité de ne plus négocier à la *Chine*; au *Japon*, aux côtes de *Coromandel* et du *Malabar*, parce que les exportations qu'elle en fait n'ayant lieu qu'en soldant argent comptant, il lui sera difficile de s'en procurer de l'Amérique, dont elle pourra à peine acheter une très-faible partie des denrées coloniales ou autres. L'Europe à son tour aura l'humiliation de devenir un jour colonie d'Amérique. Elle sera contrainte de céder à la force des circonstances universelles, de voir traiter ses productions comme autant de superfluités, puisque le nord de l'Amérique fournit plus de grains, plus de farine et de salaisons, qu'il n'en faut pour nourrir ses habitans du nord et du sud; que l'Américain de la partie méridionale, qui est naturellement sobre, sait de plus se contenter de ses *ignames*, de ses *bananes*, de ses *patates*, de ses *pommes de terres*, de son *manioc*, de sa *cassave*, de son *maïs*, de son *petit miel*, de son *riz*, et de quantité d'autres racines et végétaux, qu'il préfère en général au pain, non par économie, puisque la *Floride*, le *Mexique*, le *Pérou*, le royaume *de la Plata*, la *Nouvelle-Grenade*, etc., lui fournissent du blé; que la douceur du climat lui permet de se vêtir aussi légèrement qu'il le juge à propos, soit avec le coton, soit avec les filamens de différens arbres ou ceux de diverses plantes, soit avec sa propre soie, soit enfin avec les laines superfines de ses lamas, de ses vigognes, de ses berendos, sans que l'Amérique ait à craindre, comme M. Paw le prétend follement, « de voir les *huit millions* d'Espa-
» gnols, de Portugais et autres Créoles qu'elles con-
» tient, aller nus les premières années, faute de re-

» cevoir des étoffes d'Europe. » L'exemple des Américains du nord, que j'ai cité, doit lui faire voir que sa prédiction est sans fondement; j'ajouterai aussi qu'il s'est trompé sur la population de ce pays, comme dans presque tout ce qu'il a écrit, car M. Humboldt assure que la population seule, depuis les rives de la Plata et du Chili jusque dans le nord du Mexique, s'élève à quatorze millions d'ames. (Voy. *Rég. équin. du Nouv.-Contin.*)

Que pourrait alors l'Europe, offrir en échange à l'Amérique? Seraient-ce ses habitans et leur industrie, pour tirer tout le parti possible des trésors du Nouveau-Monde! Je le demande à M. Paw : l'échange de ces Européens, toujours inquiets et remuans, et dont une grande partie est si corrompue, ne mettrait-il pas la sûreté personnelle des Américains plus en danger que les maux que le luxe pourrait entraîner après lui! Qu'il parcoure les *Etats-unis*, la *Louisiane*, la *Floride*, le *Mexique*, le *Pérou*, le *Brésil*, les *Antilles*, il n'y verra point, comme en Europe, des *gardes* nombreuses, armées de bayonnettes étincelantes, pour imposer aux malveillans; des *places* publiques garnies d'échaffauds, d'instrumens de destruction, et rougies du sang des malheureux, que la misère et le crime ont fait expirer à la potence ou sur la roue. La *Religion* et la *bonne foi*, sont les seules armes qui maintiennent la sûreté publique et personnelle des Américains.

Les plaintes journalières que la *Suisse* et l'*Angleterre* adressent à leurs enfans qui abandonnent tous les ans le sol de leur patrie, pour aller se fixer en Amérique; les lois extrêmement rigoureuses que la Bavière et d'autres états d'Allemagne ont faites pour empêcher

les émigrations qui alloient remplacer les malheureux Américains que la rage et la cupidité des anciens conquérans Européens avaient exterminés, prouvent encore que le nouvel hémisphère offre plus d'attraits et de ressources que l'Europe ; puisque tous les avis qu'on a pu donner aux émigrans de l'Allemagne, toutes les remontrances, tous les tableaux effrayans de mortalité qu'on n'a cessé de mettre sous les yeux des divers peuples de l'Europe, n'ont pu les convaincre, pas même les Badois, les Suisses et les Anglais, en 1816, 1817 et 1818, qu'ils seraient plus heureux ou moins à plaindre, de déchirer péniblement avec le soc de la charrue, et d'arroser de la sueur de leur front la terre ingrate de leur patrie, que d'aller cultiver le sol de l'Amérique qui ne demande qu'à être dégagé du superflu de sa végétation, pour récompenser la main secourable, par tout ce que l'ambition et la cupidité peuvent convoiter.

Si, comme il est prouvé, la mauvaise qualité d'une partie des terres de l'Europe, l'esprit de finance, le désordre des mœurs, suite de la misère du peuple, en condamnent au moins le tiers à manquer du premier nécessaire, pourquoi forçons-nous les peuples de l'Afrique à cultiver les terres en Amérique, tandis que les paysans manquent de travail en Europe? Que n'y transporte-t-on les familles les plus misérables tout entières, enfans, vieillards, amans, cousines, les cloches même et les saints de chaque village, afin qu'elles retrouvent dans ces terres lointaines, les amours et les illusions de la patrie? Ah si dans ces pays, où les cultures sont si faciles, on avait appelé la liberté et l'égalité ; les cabanes du Nouveau-Monde seraient aujourd'hui préférables aux palais de l'Ancien. Ne reparaîtra-

t-il jamais, dans quelque coin de la terre, une nouvelle Acadie ?

Voila ce que M. Paw ne peut raisonnablement contester, quoiqu'il s'imagine que, pour soutenir la fausseté de ses assertions, il ne s'agisse que de dire : » La relation de M. *Bristock* est un tissu de faussetés, » aussi bien que les relations des espagnols et celles » des autres écrivains, » parce qu'ils s'accordent à faire l'éloge d'un pays, que lui-même est intérieurement forcé de reconnaître préférable au sien. N'importe ; en dépit de son pyrrhonisme historique insensé, et de tout ce qu'il pourra débiter contre l'Amérique, les Européens continueront, comme l'observe très-bien dom *Prenetty*, d'y aller chercher le *sucre*, le *café*, le *cacao*, les *confitures*, les *liqueurs*, les *parfums*, pour flatter leur goût et satisfaire leur sensualité ; la *cochenille*, l'*indigo*, le *rocou*, les *bois de teinture* et de placage, pour leur luxe et leurs fantaisies ; les baumes du *Pérou*, de *copahiba*, l'*alcornoque*, le *quinquina*, le *gayac*, le *sassafras*, et mille autres drogues pour guérir leurs maladies ; l'*or*, l'*argent*, que les Sauvages appellent avec raison les dieux des chrétiens, pour se procurer leurs besoins ; les *pierres précieuses*, pour leur parure ; les *pelleteries*, les *cotons*, les *laines* et les *soies*, pour se vêtir ; les *cuirs* pour se chausser ; les *carets*, pour les préserver de la vermine ; le *tabac*, pour dissiper leurs humeurs ; les *bois*, les *gommes*, le *chanvre*, le *goudron*, pour les abriter des injures du temps, et les transporter d'un bout du pôle à l'autre ; parce qu'il est prouvé que les bois d'Amérique sont plus incorruptibles et moins sujets à la piqûre des vers que ceux d'Europe, et que les

chanvres du Nouveau-Monde, imbibés d'eau, offrent plus de résistance et de force que ceux de l'Ancien.

Telles sont les productions et les ressources que l'Europe, cette terre si riche, si fertile, à laquelle la nature, selon cet écrivain, a tout donné au détriment de l'Amérique, est forcée d'aller chercher journellement dans ce pays, ne pouvant trouver rien de cela dans son propre terrain. On ne peut disconvenir que l'Amérique ne soit redevable de quelque bien à l'Europe; mais aussi par quelle foule de maux, qu'il serait trop long de détailler ici, ce bien n'a-t-il pas été malheureusement acheté?



Récapitulation des avantages de l'Amérique sur l'Europe.

C'est en Amérique que l'on trouve les choses les plus extraordinaires; le territoire le plus étendu et le plus varié; le sol le plus fertile, les *montagnes* les plus hautes et les plus longues; les *plaines* les plus grandes; les *grottes* les plus curieuses et les plus imposantes, les forêts les plus vastes, les *bois* les plus gros, les plus droits et les plus hauts; la *botanique* la plus diversifiée, puisque sur 38,000 espèces de plantes connues dans les diverses parties du globe, l'Europe ne figure que pour 7000, l'Asie pour 13,500, et l'Amérique 17,500; sans compter que plus du tiers de ce pays n'a jamais été visité par les naturalistes; les *mers* les plus profondes, les *lacs* les plus considérables; les *fleuves* les plus grands, les plus larges, les plus nombreux et les plus poissonneux; les *poissons* les plus monstrueux, les plus utiles et les plus agréables à manger; les *coquillages* les plus variés; les hommes les plus grands dans les Patagons et les plus petits dans les Eskimaux; les plus diversifiés dans leur couleur, dans les *Arras* noirs de la Guyane; dans les *Caguares* des Cordillières, dont la blancheur rivalise celle de la neige; dans les autres peuples de l'intérieur, dont la complexion est chez les uns, couleur de cuivre rouge, jaune; chez d'autres, d'un blanc plus ou moins clair, d'un teint plus ou moins obscur, plus ou moins foncé; les *arbres* les plus curieux dans le *maquey*; dans l'*agave* ou *aloës piste*; dans l'arbre à *cire*, à *beurre*, à *soie*, à *dentelle*, à *cuirs*; les *bois* les plus nécessaires

pour la construction dans les *chênes* de dix espèces, dans les *pins*, les *cèdres*, les *gayacs*; les plus élégans pour l'ameublement, dans l'*acajou*, le *satiné*, le *rose*, l'*ébène*; les plus utiles pour la santé dans l'*alcornoque*, le *cassier*, le *calebassier*; les *baumes* les plus salutaires, les *fruits* les meilleurs et les plus gros; les *pierres* et les *perles* les plus précieuses; les *coquillages* les plus brillans; l'or, l'argent le plus pur; la seule *cochenille*, le *poisson* à pourpre, les plus riches productions, la véritable hospitalité qui n'est jamais dégradée par aucun esprit d'intérêt; enfin la bonne-foi et la confiance la plus délicate dans le commerce.

Qu'on aille aux Caraccas et dans la majeure partie de la Côte-Ferme, on verra les habitans déposer leurs denrées sur le rivage, allumer divers feux le long de la côte, pour faire connaître aux bâtimens qui font leurs affaires, qu'ils peuvent venir prendre leurs chargemens; les laisser enlever, sans tirer de reçus, et attendre paisiblement des six mois de temps, le retour du produit de la vente de leurs denrées, sans examiner, si on ne leur a pas fait payer plus de frais de commission, de magasinage et de vente, que le tarif véritable le porte.

Si dans une partie de chasse, un colon tue dans les bois une chèvre sauvage, qu'il aperçoive que ce n'est pas sa propriété, il la porte de suite chez son voisin, ou à celui à qui elle appartient. « Pendant deux jours, » dit M. Humboldt, nous entendîmes citer partout, » commé un exemple de perversité rare, qu'un habi- » tant de Maniquarez avait perdu une chèvre, dont » probablement une famille voisine s'était régalé dans » un repas. Ces traits, qui prouvent une grande pureté

» de mœurs parmi le bas peuple, se répètent encore » souvent dans le nouveau Mexique, au Canada et » dans les pays situés à l'ouest des Alleganys. » (*Voy. aux Rég. équin. du Nouv.-Contin.*)

Que M. Paw regarde la superficie de la terre de l'Amérique, il la verra couverte de blé, de vignes, de fruits de tous les pays; de sucre, de cafiers, d'indigotiers, de cochenilles, de cotonniers et autres productions rares; qu'il descende dans ses entrailles, ses yeux seront éblouis par l'or, l'argent, une multitude innombrable de métaux, par les saphirs, les émeraudes, les diamans; qu'il se promène sur ses rivages, une ceinture de palmiers auxquels sont suspendus la datte et le coco, l'entoureront entre les brûlans tropiques; il y verra des monceaux de coquillages brillans et précieux; qu'il se penche un peu le long de ses côtes, il sera également dédommagé de sa peine par la quantité de perles fines qui s'attacheront à ses doigts, et par les poissons nombreux que ses filets lui présenteront; qu'il lève enfin la tête, et les oiseaux du plumage le plus rare, et le gibier de toute espèce, lui prouveront qu'ils ne sont pas étrangers au bonheur.

Oui, malgré toutes les oppositions contre l'évidence des faits, les gens sensés conviendront avec M. Bernardin-de-Saint-Pierre, que la nature a tout disposé en Amérique avec des attentions maternelles, pour dédommager les Européens de l'éloignement de leur patrie. Il n'est pas besoin là, de se brûler au soleil pour moissonner les grains, ou de se morfondre à la gelée pour faire paître ses troupeaux, ou de fendre la terre avec de lourdes charrues, pour lui faire pro-

duire des alimens, ou de fouiller ses entrailles pour en tirer le fer, la pierre, l'argile et les matières premières de nos meubles et de nos maisons. La nature facile y a placé sur des arbres, à l'ombre, et à la portée de la main, tout ce qui est nécessaire et agréable à la vie humaine. Elle y a mis le laitage et le beurre dans les noix du cocotier; des crêmes parfumées dans les pommes de datte; du linge de table et des mets, dans les grandes feuilles satinées et dans les figues de bananiers; des pains tout prêts à cuire dans les ignames, les patates et les racines de manioc; du duvet plus fin que la laine des brebis, dans les gousses du cotonnier; de la vaisselle de toutes les formes, dans les courges du callebassier. Elle y a ménagé des habitations impénétrables à la pluie et aux rayons du soleil, sous les rameaux épais du figuier d'Inde qui, s'élevant vers les cieux et descendant ensuite vers la terre, où ils prennent racine, forment, par leurs nombreuses arcades, des palais de verdure. Elle a dispersé, pour les délices et le commerce, le long des fleuves, au sein des rochers et dans le lit des torrens, le maïs, la canne à sucre, le cacao, le tabac, avec une multitude d'autres végétaux utiles; et par la ressemblance des latitudes de ce Nouveau-Monde avec celles des diverses contrées de l'ancien, d'adopter en leur faveur, le *café*, l'*indigo* et les productions végétales les plus précieuses de l'Afrique et de l'Asie. (*Voy.* pour le café, ce que j'ai dit lig. 5, p. 310, et lig. 12, p. 338 du T. I.er; et pour l'indigo, lig. 18, pag. 312 du T. I.er)

Il n'y a ni frimats, ni chaleurs excessives à craindre; et quoique le soleil y passe deux fois l'année au zénith;

chaque jour, lorsqu'il s'élève sur l'horizon, il amène avec lui, de dessus la mer, un vent frais, qui rafraîchit jusqu'au soir, les forêts, les montagnes et les vallons. Que de retraites heureuses, ces îles fortunées offrent aux pauvres soldats et aux paysans sans possessions! Que de frais de garnison y peuvent être épargnés! Que de petites seigneuries pourraient devenir la récompense des braves officiers ou des bons citoyens! Que d'habiles marins, la pêche des tortues, dont les écueils voisins sont couverts, ou celle des morues du banc de Terre-Neuve encore plus abondante, peuvent former! Il n'a fallu que les frais d'établissement des premières familles, étendues à la manière même des Caraïbes, pour que la puissance européenne s'étendît jusqu'au centre du continent de l'Amérique, et y fût inexpugnable.

Tels sont les avantages réels qui rendent le Nouveau-Monde préférable à l'Europe. Pourquoi l'ambition de l'Europe a-t-elle fait couler dans ces heureux climats le sang et les larmes des hommes! Ah! si la liberté et la vertu en avaient rassemblé les premiers cultivateurs, que de charmes l'industrie européenne eût ajoutés à la fécondité du sol et à l'heureuse température des Tropiques!

CONCLUSION.

Les arts et les sciences que l'Europe a reçus de l'Asie, ont été cultivés par les Européens avec un succès qui prouve la puissance du génie de l'homme. Cependant les systèmes et les disputes qu'ils ont occasionnées, et les découvertes qui se font journellement, prouvent qu'ils sont encore loin d'avoir atteint le dernier degré de la perfection.

L'Europe, comme l'observe judicieusement l'Auteur du Traité élémentaire de Géographie, est parvenue, avec le temps, à cet état de prospérité et de force qui la rend aujourd'hui supérieure aux autres parties du monde. Cette destinée est due à sa situation topographique, à la nature de son climat et au caractère de ses habitans.

En effet, l'Europe est prequ'entièrement environnée de mers; la pêche et la navigation sont devenues pour elle un besoin, une habitude facile; le bois, la résine, le chanvre qui croissent chez elle en abondance, lui offrent de grandes ressources en marine; l'ingratitude de beaucoup de parties de son sol et la grande variété de sa température ont accoutumé les Européens à un travail opiniâtre, et les ont rendus à-la-fois robustes et industrieux. L'inquiétude habituelle de leur esprit les a portés à chercher dans d'autres climats les trésors et les productions que la nature leur avait refusées : moins riche que l'Asie et l'Amérique, l'Europe ne renferme dans son sein que le fer, instrument de la culture, de la guerre et des arts; peut-être ce métal, le plus divisible de tous, qui s'incorpore

avec toutes les substances des trois règnes, a-t-il donné au tempérament des Européens, cette vigueur martiale, cette stature haute et nerveuse, cette énergie de courage, d'invention et d'activité qui les distinguent de toutes les autres nations.

En jetant un coup-d'œil sur l'histoire de l'Europe, on voit que les peuples méridionaux de la Sicile, de l'Italie et du milieu de la Gaule, furent d'abord subjugués et policés par les Grecs et les Carthaginois; ensuite par les Romains qui soumirent la Grèce, une partie de l'Asie, l'Espagne, les Gaules, l'Angleterre, une partie de l'Allemagne; mais ces vainqueurs ne purent résister à l'abondance et à la mollesse, fruit de civilisation, qu'ils étendaient vers le nord; ils laissèrent l'Italie et la Sicile en friche, pour aller contraindre l'Egypte et l'Afrique à labourer pour eux.

Les nations les plus septentrionales, excitées par la cupidité et par la vengeance, fondirent alors comme d'impétueux torrens sur l'Italie, les Gaules, la Sicile et l'Espagne, et s'en rendirent maîtresses; elles dépouillèrent Rome qui avait dépouillé tant d'autres nations; et des débris de l'empire romain, se formèrent, comme au hasard, toutes les sociétés politiques qui subsistent aujourd'hui en Europe.

La liberté se montra à côté de la tyrannie, la puissance des lois à côté de la volonté absolue, l'anarchie auprès du despotisme; dans ces divers gouvernemens, les droits naturels furent souvent sacrifiés à la politique, au fanatisme, à l'intolérance, aux discordes civiles, aux guerres étrangères. Les peuples, lassés de courber leur front sous le joug du caprice et de la tyrannie, poussés par un esprit d'aventure et de cupi-

dité, abandonnèrent leur patrie pour s'en créer une autre, et coururent disputer aux habitans du Nouveau-Monde, les faveurs dont le ciel les avait comblés.

La même cause fit sortir jadis des forêts de la *Scandinavie* et de la *Scythie*, les *Goths*, les *Huns* et d'autres barbares, leurs ancêtres, pour s'emparer du *Danemarck* et de toute la côte qui borde la *Baltique*. Ils forcèrent les habitans de ces lieux à se jeter avec eux sur les *Francs*, ceux-ci sur les *Gaulois*, et ces derniers sur les *Romains*; ils laissèrent dans ces divers pays cet esprit d'inquiétude, d'action et de réaction qui tourmente les Européens jusqu'à ce jour.

L'Asie avait attiré leurs regards; mais l'Amérique; pour son malheur, fixa leur cupidité.

On reproche, avec raison, à quelques hordes farouches de l'Amérique, d'avoir massacré des équipages au moment où ils débarquaient sur le sol américain. L'Europe, hélas! n'a donné que trop d'exemples aussi barbares! Que de peines n'a-t-on pas eues à extirper des côtes européennes, le droit *de naufrage* et de *strand-recht*, ce brigandage contre-nature qui choquait les premières lois de la société et les notions du sens commun; le droit de *rançonner* les voyageurs, que tous les seigneurs, depuis le *Mein* et le *Weser*, jusqu'au pays de *Slaves*, comptaient, en 1069, parmi les prérogatives féodales.

On parle de la barbarie des sauvages de l'Amérique; certes elle ne peut être comparée à celle de quelques nations civilisées, et peut-être chercherait-on en vain dans toute leur histoire un trait semblable à celui de Quiberon, où des alliés cannonèrent les malheureuses victimes qu'ils avaient débarquées pour seconder leurs

projets hostiles, et qui trouvèrent la mort là où ils devaient espérer un asyle.

Si le Pérou et le Mexique ont eu à gémir des guerres et des vexations de quelques-uns de leurs souverains, l'Europe, à diverses époques, a-t-elle été plus heureuse? Les proscriptions des *Marius*, des *Sylla*, des *Néron*; celles des *Grégoire VII*, des *Innocent III* et des *Boniface VIII*; les proscriptions des *Richard*, des *Henri VIII*, des *Marie*, des *Élisabeth*, des *Édouard*, des *Cromwell* en Angleterre; enfin, les persécutions de quantité d'autres princes du continent de l'Europe, n'attestent-elles pas le contraire?

Depuis la civilisation de cette partie du globe jusqu'à nos jours, les deux tiers de ce temps se sont écoulés au milieu des guerres étrangères, intestines, féodales, religieuses, de familles, de successions, de conquêtes, de révolutions, qui ont fait disparaître de l'Europe au-delà de la population actuelle, sans compter les victimes de la cruauté de leur gouvernement, de la sévérité barbare des lois, du poison et du poignard des assassins, sans parler de ceux qui ont succombé sous le pouvoir des grands vassaux, si fatal à l'autorité des rois de France, si pesant pour leurs inférieurs et si désastreux pour la masse du peuple? Quelle que soit l'étendue de l'Europe, les trois-quarts de sa surface ont été arrosés de sang; sauvage, elle se servait de flèches et de massues; demi-barbare, elle remplaça ces armes par le sabre et la hache; civilisée, elle eut les baïonnettes, les canons, l'échafaud.

Si les Mexicains ont eu des sacrifices qui faisaient frémir l'humanité, on peut également reprocher aux Européens, des *anathêmes* incendiaires, des *édits* de

proscriptions, des martyrs et des auto-dafés, plus cruels encore que les sacrifices de ces Indiens occidentaux.

Que de vertus l'ambition et le vil intérêt des nations qui se disent civilisées, n'ont-elles pas bannies de leur sein, et qui se retrouveraient chez les prétendus barbares américains ! Combien d'hommes vivant dans le crime en Europe, sont devenus gens de bien dans les îles de l'Amérique !

Ce sauvage qu'on trouve malheureux, n'est pas obligé, comme l'Européen, de payer en impositions les fenêtres de son logement, les rayons du soleil qui percent à travers sa chambre; l'eau qui sert à le désaltérer; les électuaires destinées à l'entretien de ses dents; sa chaussure et ses accoutremens; le bois, le charbon qui cuisent chaque plat de son dîner; ses liqueurs ou autres boissons; sa correspondance, son mariage et jusqu'au coin de terre où ses os doivent reposer.

Les Américains sont trop sages pour écrire, comme le jurisconsulte *Alexandre Alexandro*, deux savans chapitres, afin de prouver qu'il y a des spectres, des hommes marins et des syrènes qui étaient amoureuses à la fureur de *Theodore de Gaza* et de *George de Trapezunte* ; pour révérer, comme les Sionites d'Allemagne, une de leurs femmes ou filles, qu'ils honorent du titre de mère de Sion; pour admettre l'infaillibilité des conciles composés d'hommes; pour soutenir des factions semblables à celles des *Guelfes* et des *Gibelins* ; pour confirmer la *trève de Dieu*, ce monument horrible du 12.e siècle, cette trève qui défendait aux seigneurs et aux barons en guerre les uns contre les autres, de se tuer les dimanches et les fêtes seu-

lement, le reste de la semaine devant suffire à leur férocité; pour déclarer, comme un certain pape, que l'Amérique ne pouvait pas exister; pour excommunier quiconque osait croire que notre globe avait deux hémisphères habités par des êtres raisonnables; pour faire présent au premier prince venu, d'un pays qui n'appartenait pas à celui qui le donnait, ainsi que fit le pape *Alexandre VI*, donnant l'Amérique à Ferdinand, roi d'Espagne; pour nier, comme le pape *Zacharie*, et *Lactance* père de l'Eglise, la possibilité des antipodes éclairés par le même soleil et par la même lune; pour solliciter d'un pape, comme les Vénitiens en 1346, la permission d'acheter du poivre et de la canelle en Asie; et comme *Lopez d'Azeredo* en 1440, pour Alphonse V, roi de Portugal, de permettre, au sujet de son prince, de doubler le Cap de Bonne-Espérance, et de réduire les nègres en servitude perpétuelle, parce qu'ils n'allaient jamais à la messe, et qu'ils avaient le teint des réprouvés; pour disserter, comme les anciens médecins *Aëtius* et *Paul OEginette*, sur l'excision des femmes, que les Abyssins nomment la régéneration de la virginité; pour vouloir, comme un *Langallerie*, réunir toute la nation juive dans l'île de Chypre, après avoir volé les trésors de la chapelle de *Lorette*, afin de payer les frais de cette théocratie; pour dire, comme certains théologiens, des injures contre *Descartes* et *Newton*; condamner en géographie l'évêque *Virgile*, en astronomie *Galilée*, en métaphysique *Jordan*, *Lebrun* et *Locke*, en physique tant de magiciens, de sorciers et de bons livres qui ont été brûlés; pour *attribuer* en histoire naturelle l'origine des nègres à des héros de

l'histoire juive; pour *soutenir*, comme M. *Guignes*, dans un ample mémoire académique, que les apôtres n'ont jamais voyagé bien loin; mais que les bonzes de Samarcande, s'étaient embarqués sur un navire chinois qui allait, tous les ans, par le Kamtchatka, au Mexique où ils avaient prêché le culte de Dieu du grand Lama du Thibet, vers l'an 458 de l'ère chrétienne, c'est-à-dire, 1034 ans avant la découverte du Nouveau-Monde; pour prétendre que la première femme du genre humain avait des ovaires qui contenaient des œufs blancs d'où naquirent les Européens, et des œufs noirs d'où sortirent les Africains; pour démontrer, comme *Arias Montan*, que les Américains sont issus de quelques matelots qui, ayant refusé de servir plus long-temps sur les flottes de Salomon, aimèrent mieux s'établir à Orphire et y fonder la ville de Cusco, que de retourner dans les rochers stériles de la Palestine; pour vouloir prouver qu'on déduit le mot *Pérou* de *Piru*, et celui de *Pirru* d'*Orphire*; pour vouloir démontrer, enfin, que la Chine était une colonie égyptienne, qu'un roi d'Egypte, appelé *Menès* par les Grecs, était le roi de la Chine *Yu*, qu'*Atoës* était *Ki* en changeant seulement quelques lettres, et qu'il n'y a plus de doute que les Chinois ne soient une colonie égyptienne, puisqu'ils allumaient des lanternes, et que les Egyptiens allumaient des flambeaux quelquefois pendant la nuit.

Ainsi que je l'ai dit en commençant, les arts et les sciences ont été portés en Europe à un point de perfection qui n'existait pas en Amérique lors de sa découverte; mais on ignore en quel état ils étaient avant la malheureuse catastrophe qui a enseveli sous les

flots une partie du Nouveau-Monde, et qui en a fait disparaître ces espèces monstrueuses d'animaux dont on retrouve des traces à chaque pas. L'*Ethiopie*, l'*Abyssinie*, le royaume de *Séba* et une grande partie de l'Afrique, étaient jadis renommées par leur commerce et leur civilisation; on ne les connaît aujourd'hui que de nom. Ces mêmes sciences se sont perdues plusieurs fois en Europe; ce coin du monde est tombé dans la barbarie à plusieurs reprises, et ce n'est pas à son propre génie que l'Europe est redevable de sa civilisation, mais bien au voisinage de la Grèce et de l'Egypte, qui les ont introduites et encouragées dans son pays; à la stérilité de la majeure partie de son sol et au besoin qui les ont rendues indispensables à l'existence des Européens. La nature qui priva l'Amérique d'un voisinage aussi utile que celui de la Grèce, l'a dédommagée en accordant à ses habitans un génie capable de concevoir, d'inventer de lui-même, et en leur prodiguant ce qui pouvait les exempter de toute espèce de travail.

Cependant je demanderai à M. Paw quelle opinion les Athéniens eux-mêmes devaient avoir de l'*éloquence*, quand ils l'écartèrent, avec tant de soin, de ce tribunal intègre, des jugemens desquels les dieux mêmes n'appelaient pas? Quelles idées les Lacédémoniens s'en étaient faites, lorsqu'ils exilèrent *Ctésiphon* qui, pour donner une haute idée de son éloquence, se vantait de parler pendant un jour, sans préparation, sur le premier sujet qui serait proposé? Que pensaient les Romains, de la médecine, lorsqu'ils la bannirent de leur république? Que deviendrait l'histoire, s'il n'y avait ni tyrans, ni guerres, ni conspi-

rateurs? Sans les injustices des hommes, à quoi servirait la jurisprudence? Quelle idée fallait-il que les Espagnols en eussent, lorsqu'ils défendirent à leurs hommes de loi l'entrée de l'Amérique? Ne croyaient-ils pas par ce seul acte, réparer tous les maux qu'ils avaient faits à ces malheureux Indiens?

Qnand on considère les malheurs que les arts ont amenés à leur suite, on serait presque tenté de leur préférer la simplicité des Américains, qui ne font tourner leurs idées qu'à leurs besoins réels, plutôt que de poursuivre sans relâche ce qui ne peut flatter qu'une ambition démesurée et une vanité puérile. Depuis 2000 ans que de maux n'ont-ils pas produits en Europe! L'anarchie universelle dégénérée en despotisme; le système féodal s'appropriant les divers royaumes comme un patrimoine; l'abjection des peuples; l'asservissement des lois et des droits naturels à la volonté arbitraire; un fanatisme effrayant; des crimes de tout genre, le viol, l'incendie, l'assassinat, l'empoisonnement, des vices non moins honteux que le crime; la traite des nègres, ce commerce contre nature; 1800 ans d'usurpations successives, de conquêtes ou de démembremens, de trahisons, de perfidies, de vengeances, de guerres de successions, de guerres de famille, de guerres féodales, de guerres de religion, servant toujours de prétexte à quelque intérêt politique qu'on osait avouer et dont les ambitions particulières profitaient pour disposer de la force populaire; des édits de proscriptions, des anathêmes, des auto-da-fé, enfin, tous les maux que l'esprit humain peut inventer et concevoir.

Quand les Américains auront passé deux mille ans

à se policer comme les Européens, alors on pourra se permettre de juger s'ils sont foncièrement plus stupides et plus méchans que les habitans de l'Europe; en attendant, si certains d'eux préfèrent loger dans de chétives cabanes, qui valent toujours mieux que le tonneau dans lequel le philosophe Diogène se tenait en double, et ne pas cultiver la terre comme elle pourrait l'être, ils sont plus politiques qu'on ne le pense, puisqu'ils évitent des guerres avec les Européens, dont l'avidité trouverait bientôt des prétextes pour envahir des terrains qui tenteraient leur insatiable cupidité.

Quoiqu'il soit mortifiant pour l'amour-propre et la vanité de certains Européens qui se croient les plus éclairés, les plus ingénieux et les plus raisonnables des hommes, de trouver, dans le Nouveau-Monde, un pays préférable au leur, et des habitans qui les valent à beaucoup d'égards; ce préjugé, malgré tout, ne doit pas les aveugler au point de nier que, si l'ignorance des arts et des sciences de l'Europe prive les Américains non policés de beaucoup de commodités et de plaisirs, ils n'éprouvent pas en revanche les soucis, les peines qui se multiplient chez les Européens, à proportion de leurs connaissances et de leur ambition; jouissances que les Américains peuvent payer avec des insectes, des coquillages, des cailloux luisans et de la terre jaune.

On ne voit point en Amérique des hommes égorger de sang-froid leurs frères, ni servir de faux témoins pour les faire condamner, afin d'hériter de leurs biens; l'intrigue y est inconnue; on ne s'y enrichit que par des voies justes et des moyens honnêtes. Nulle femme n'y empoisonne son mari pour convoler à de secondes

noces. On n'y trouve point, comme en Europe, de ces femmes assez lascives ni assez audacieuses pour déclarer publiquement l'impuissance de leurs maris : la femme d'un cacique rougirait d'agir comme cette princesse de Naples, qui fit étrangler ses maris parce qu'ils n'assouvissaient pas sa brutale passion. Aucune fille n'y conserve l'apparence de sa chasteté par un crime. Les femmes sauvages ont en horreur les filles chrétiennes qui détruisent ainsi le témoin de leur faiblesse ; elles leur opposent la conduite des bêtes les plus féroces de leurs forêts, qui ont un grand soin de leur progéniture.

Ceux que, par habitude, on appelle sauvages ou barbares, le sont bien moins que certains Européens fiers de leurs lumières ; ils laissent souvent éclater des sentimens remplis de délicatesse et d'honneur: en voici un exemple dont M. Bossu a été témoin. Un Chactas parlait un jour fort mal des Français, et disait que les Indiens, voisins de sa nation, étaient leurs chiens. Un autre Chactas, indigné de ses injures, le tua et se retira à la Nouvelle-Orléans. La nation des Chactas envoya des députés au gouverneur pour réclamer le coupable. On fut obligé de le remettre entre leurs mains. Un officier français se chargea de cette triste commission. Les Chactas assemblés reçurent leur victime en présence de la peuplade voisine. Le coupable harangua, debout, suivant l'usage de ces peuples, et dit : « Je suis homme (c'est-» à-dire je ne crains pas la mort), mais je plains le » sort d'une femme et de quatre enfans que je laisse » après moi, dans un âge fort tendre ; je plains mon » père et ma mère qui sont vieux et que je faisais sub-

» sister par ma chasse; je les recommande aux Fran-
» çais puisque c'est pour avoir pris leur parti que je
» suis sacrifié.... » A peine eut-il achevé ce discours
que son père, qui était présent, se leva, s'avança au
milieu de l'assemblée des deux nations, et parla en
ces termes : « C'est avec justice que mon fils meurt,
» puisqu'il s'est rendu coupable d'un meurtre; mais
» étant jeune et vigoureux, il est plus capable que moi
» de nourrir sa femme, sa mère et ses quatre jeu-
» nes enfans : il faut donc qu'il reste sur la terre
» pour en prendre soin. J'ai assez vécu; je souhaite
» que mon fils parvienne jusqu'à mon âge pour élever
» mes petits-fils; je ne suis plus bon à rien; quel-
» ques années de plus ou de moins me sont indiffé-
» rentes; j'ai vécu en homme, je veux mourir de
» même; c'est pourquoi je vais prendre sa place. »
En achevant ces mots, il embrassa sa femme, son fils,
sa belle-fille et ses petits enfans qui fondaient en
larmes; il prit ensuite dans ses bras ses petits en-
fans, les présenta aux Français, et s'avança vers les
parens du mort auxquels il offrit sa tête; elle fut ac-
ceptée. Le vieillard s'étendit sur un tronc d'arbre;
on lui abattit la tête d'un coup de hache. Les Chactas
la mirent au bout d'une perche et l'emportèrent en
triomphe dans leur village, comme un acte signalé
de justice.

La vertu de ce vénérable vieillard est au moins
comparable à celle du célèbre orateur romain, que
son fils cacha dans le temps du triumvirat, et qui ne
pouvant supporter qu'on tourmentât cruellement un
fils tendre et vertueux, vint se présenter aux meur-
triers et prier les soldats de le tuer, et de sauver son

fils. Le jeune homme les conjura de le faire mourir et d'épargner les jours de son père ; mais les soldats plus barbares que les sauvages de la Louisiane, les firent mourir ensemble. Quelle différence entre l'action de ce vieillard américain et celle d'un Brutus qui condamna son fils à la mort, et l'action de ce fils qu'arrache la vie à son père ? Que peut-on penser d'Abraham immolant Isaac, de Samuel égorgeant Atys, de Judith assassinant Holopherne.

Exempts de préjugés, plus sages que les Européens, les habitans de l'Amérique ne se créent point de besoins factices et un bonheur imaginaire ; ils n'ont chez eux ni espions, ni délateurs ; on n'y voit point de juges-de-paix instruire des misérables sans pudeur et sans frein, à faire tomber des innocens dans le piège ; ou tenter de faire condamner leurs concitoyens devant des cours de justice, sur la foi du serment de mécréans souillés de crimes et de parjures. Leur tranquillité n'est point troublée par les subsides, ni par l'inégalité des conditions. Ce ne sont que les préjugés de l'éducation qui nous les font regarder comme des hommes réduits à la dernière misère. On n'entend point crier dans leurs carrefours, comme dans les nôtres, ces mots terribles : *arrêt qui condamne*, et jamais *arrêt qui récompense*. Jamais le fouet, le fer chaud et l'exil, n'ont contraint un coupable à se faire voleur et assassin ; ses parens déshonorés à abandonner le pays, à devenir vagabonds, et ses sœurs des prostituées. A l'abri de l'impôt du *chrisargire*, établi par Constantin sur toute espèce d'industrie, on ne verra pas chez eux, comme chez les Romains, les pères vendre leurs enfans, et les mères prostituer leurs

filles, pour se procurer par ce misérable trafic l'argent que venaient leur arracher les exacteurs.

Etrangers aux folles illusions de la vanité, aux frivolités éblouissantes qui composent la félicité des Européens, ils ne connaissent d'autres biens, que les biens solides d'une famille immense, riche par son union, par son activité.

Contens de leurs pays et de leurs productions, les Américains ne s'occupent que de leurs champs et de leurs chasses. Plus justes que les Européens, ils ne s'arment que pour repousser l'agression, et non pour forger des fers à leurs semblables, pour immoler par des croisades, par des assassinats, comme ceux de 1412, par une Saint-Barthelemi, par des Vêpres Siciliennes, par des massacres semblables à ceux d'Irlande, tous ceux qui ne pensent pas comme eux; encore moins pour susciter pour la barbe, une guerre pareille à celle qui, dans le IX.e siècle, coûta la vie à trois millions de Français.

Les habitans des Etats-Unis (comme l'a très-bien observé M. Bonnet) n'auront pas le ridicule de s'être battus ni pour le cèdre qui excita *Adrien* à détruire Jérusalem; ni pour le bois de campèche, pour lequel l'*Espagne* et l'*Angleterre* se sont deux fois fait la guerre; ni pour le figuier, pour lequel se battirent *Xercès* et les *Athéniens*, *Rome* et *Carthage*; ni pour le baume, qui fut un sujet de guerre entre les *Juifs* et les *Romains*; ni pour le thé, qu'ils jetèrent dans la mer plutôt que de le recevoir aux conditions des Anglais; ni pour l'acajou, pomme de discorde journalière entre les *Portugais* et les *Brésiliens*; ni pour le dattier, qui a fréquemment divisé les peuples

de l'Orient ; ni pour la muscade et les épiceries, dont les *Hollandais* ne possèdent le commerce qu'au prix de la guerre. (*Tabl. des Etats-Unis.*)

Le public est maintenant à même de juger si quelques écrivains qui n'ont jamais habité le Nouveau-Monde, dont ils se sont faits les historiens, ont eu raison de sacrifier l'Amérique à l'Europe, et d'avancer que ce dernier pays l'emportait sur l'autre. Témoin des faits que j'ai tracés ; sûr des renseignemens que j'ai transmis à mes lecteurs, et soutenu par l'impartialité et la vérité, je crois pouvoir attendre avec confiance la décision d'un public juste et éclairé.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

TABLE
DES MATIÈRES
DU SECOND VOLUME.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

IMPRIMERIE DE GUEFFIER, RUE GUÉNÉGAUD, N.° 31.





